GT

ŒUVRES ANTHUMES

Tome 5

Table des matières

Le ternaire privation - frustration - castration
A propos du ternaire P.F.C.
Le fétichisme : le symbolique, l'imaginaire et le réel
Chroniques du Séminaire de J. Lacan, 4, 5.6
De l'oral à l'écrit

Questions de la cure psychanalytique
La cure psychanalytique et les mots en souffrance

Curriculum vitae, 1993
Point fixe, 1994

DE QUELQUES BÉATRICE

La Triple Hécate au minuit définitif de ma mémoire porte son trouble aux échos de couloirs. Il y retentit de rires de femmes doubles résonances plutôt d'un sommeil infinitif, unité de temps de nous-mêmes confondues. Par quel couvent au mont illuminé d'un jour inverse, dans la marge de lune elles lisent à tête foudroyée d'orages seuls possibles le chant plain de cette trinité: non pas une, mais par lustres doubles diffractées tels que leur troupe s'en accrut? J'y croyais; et l'écho où je me trouvai précipité à cette levée de voile définitive sur leur sein, me permit de lire à haute voix le texte de leur corps. J'y découvris le mien, blason muet qu'un échafaud seul encore enlumine par l'ombre projetée de son triple rayon. La remémoration de notre folie dans la marge de mon trouble, qu'elle lise alors cette Béatrice.

Du 11 au 1[illegible] Janvier 1981

2

G. TAILLANDIER

Patmos
~~Alex~~ Landgraf de Homburg

Proche
Et dur à saisir est le Dieu,
Mais où est le danger, croît
Aussi ce qui sauve
Dans ~~l'obscur~~ de ténèbres ~~[illegible]~~ demeurant
Les aigles et sans crainte ils vont
Les fils des Alpes leur route sur l'abîme
Par des ponts passerelles.
Et comme ~~s'empilent~~ s'amoncellent alentour

Les pics du temps,
Et les ~~[illegible]~~ aimés demeurant proches,
(Las-) [languissant sur

Les plus ~~[illegible]~~ divisés des monts, (solution??)
~~eau sereine~~ ~~(A)~~
Aussi donne ~~(une)~~ eau sereine (1)
O fittige gebb uns
O [l'Aile] donne-nous (2)] que le sens soit vrai
O ~~porte-nous secours~~ ~~prends-nous par le bras~~] treuesten Sinns
O donne-nous des ailes
(sans doute impossible hélas!)
D'aller au-delà et de revenir vers soi.

Ainsi parlé-je, (etc...)

(1) Fittig, beim Fittig nehmen:

Patmos

[Fragment de l'État ultérieur]

Rayonnant ~~de bonté~~ d'excellence ; aucun pourtant ne saisit
Seul Dieu.
Mais où est le danger, croît
Aussi ce qui sauve.
Dans la ténèbre demeurent
Les aigles, et sans crainte ils vont
Les fils des Alpes leur route sur l'abîme
Par de frêles passerelles.
Et comme s'amoncellent alentour, dans la clarté, um Klarheit
Les pics du temps, etc...

GEROME TAILLANDIER

MA

(réflexions sur une encre de Gibon Sengai)

Il faut souligner que ce texte procède d'expériences de thérapies menées à trois, et d'une réflexion simultanée là-dessus, par Clara Dacier, Jean-Jacques Monnier et moi-même. C'est Clara Dacier qui est à l'origine, parmi nous, de cette idée que le trois engendre l'espace.

oOo

Gibon Sengai ouvre l'espace selon le trois. Trois, font un espace; ils peuvent faire autre, puisqu'ils peuvent encore ouvrir à un travail possible avec le psychotique. Si l'on veut échapper au trou qu'il décrée et par où il vous vide, il lui faut, il vous faut, trouver l'assise du trois. Le tiers corps, parlant, décrit une courbe par son silence, fait poids, fait masse, par sa parole et jouissance possibles, en sorte que le vide soit construit. Sous cette condition la jouissance peut sortir du vide et le psychotique peut re-venir, faire retour, autrement que dans le trou de sa personnalité.

oOo

Trois n'est pas, ne sera pas un nombre, mais le nom propre d'un type d'événement, calculable au moins dans certains champs, dont l'art des jardins. Si nous dis-posons trois vases selon l'autre, vases vides, si arrondis que presque galets polis à toutefois l'orifice près mais étroit tel que rien n'y puisse jaillir sinon le contenu de vide que tout vase recèle en ses flancs, --cette dis-position dispose l'espace, l'ouvre.

La question qui s'ouvre à nous est de savoir pourquoi la dis-position de trois vases ouvre l'espace, ouvre le vide, à un Arbre près, quart-terme de ce lieu et dont on trouvera plus loin la place.

Il faut pour cela affirmer que créer l'espace, c'est créer du vide, créer du vide est l'acte productif unique. L'espace ne résonne qu'en tant que vide, vase selon vase, la courbe que leur disposition crée n'étant que la résonance de vide par laquelle l'espace devient habitable. L'espace s'habite à la condition d'un vide, seul à nous accueillir au pas de la demeure.

oOo

Comme nous ne sommes pas pythagoriciens et qu'il est exclu que nous construisions le monde à partir du Nombre, le privilège du trois doit se trouver dans notre expérience. Si l'expérience de l'abord de la psychose ne nous suffit pas, c'est que c'est là justement qu'il nous faut construire. Quelle est la structure du trois pour que l'espace en sorte, pour que le psychotique y trouve occasion de retour ? Nous pouvons déjà poser que cela tient à ce que le trois, non-numérique, implique l'échancrure d'un quart-terme, un-en-plus, mais aussi bien moins-un.

oOo

Nous devons assumer ceci :

Trois est la structure productive du vide, ou de l'espace.

Le vide est le quart-terme de cette opération.

Cet un-en-plus qui résonne dans le trois est aussi bien moins-un.

Cette échancrure d'un quart-terme loin de clore le trois, l'ouvre au contraire à nouveau sur la dispersion. Le surgissement d'un quart-terme en moins-un, décomplète le trois. Il en résulte que le quart-terme n'est pas comptable au trois, puisqu'il l'infinitise, et l'ouvre sur l'Ouvert, l'illimité, la "multiplicité".

C'est toutefois sous la condition de construction du trois que nous nous tenons, c'est cette limite que nous ne franchissons pas.

oOo

Dans cette mesure, Sengai que nous n'avons pas l'intention de rencontrer, nous a peut-être croisé. Qu'il suive encore son chemin, ne nous interdit pas de saluer son passage : cercle-triangle-carré, on appelle cela.(1) Il faut bien un titre. Nous avons à remarquer l'entrée : qu'à ce titre, manquent un texte et une signature; qu'au titre de ces traits, on peut adjoindre le trois.

La dis-position du trois dans le jet de Sengai nous ouvre à un ouvert de problèmes : si un carré fait bien quatre, un triangle trois, --que fait un "cercle" : deux, en tant qu'il sépare deux régions ? un en tant qu'il n'est qu'un trait ? ou nul, en tant qu'il induit le vide ? Le "cercle" dans ce jet, dérange la disposition des nombres. Première question.

---

(1) Collection Idemitsu, à Paris en Mai 1981.

La question avance cependant par le surgissement d'une autre : si le "cercle" est la figure productrice du vide et s'il a en chinois une fonction de ponctuation, nous devons dire que le jet ne nous présente en aucun cas un cercle, mais le vide. Il faut alors ajouter que, l'écriture chinoise se lisant de ~~gauche~~ droite à ~~droite~~ gauche et le dessin de Sengai ayant d'évidence été construit dans ce sens, c'est par l'ouverture du vide que Sengai commence : commencer à écrire par une ponctuation, le vide.

Que le jet de Sengai soit écrit de droite à gauche et qu'il s'agisse bien d'un écrit, suppose que chaque figure épuise une colonne, puisqu'il y manque la verticalité. Chaque figure, sur elle-même, clôt une colonne. La première colonne nous parle du vide, produit et agence le vide. Elle y suffirait donc ? On ne peut l'exclure, puisque Sengai a pris le risque de s'y résumer dans un autre jet, où triangle et carré sont absents.

Dans le cas de notre jet de trois, autre chose règne : le trois --plus-un, moins-un. Trois figures, d'abord; à un écrit près, en plus. L'écrit du jet, sa signature, sont l' en plus qui échancre le jet et le fait quarte.

Mais d'autres regroupements s'imposent. Si le trois du triangle peut se suffire à lui-même, ce n'est pas sans cependant <u>sortir du vide</u> : le sens de l'écrit l'impose. Du vide sort le trois --du trois naît le vide --en plus. A eux : quatre. La quarte du carreau tracé, fait la somme de ces d'eux. Si l'on suit alors l'ordre des traits de la quarte du carreau, il est manifeste que Sengai a agi en sorte que : quarte égale trois--plus un; le trait troisième du tracé, brisé mais unique, boucle le carreau d'un seul geste, le carreau est tracé de trois traits dont l'un se plie. La quarte naît du trois --se résume à lui. La quarte n'est pas un trois plus un, mais un trois dont naît le carreau, lui, ouvert à l'infini. La stature de frontière de cette quarte est en effet illusoire : ce n'est point dans le carreau de Sengai, d'une frontière dont il s'agit, mais de ce que le <u>saut</u> du trois au plus-un, ouvre à l'illimité, l'échevelure de la dispersion, que le saule résume ailleurs. La quarte est l'illimité, est le déploiement du dis-persé hors du trois plus un, que le vide opère, dans l'intervalle des trois.

Le trois n'apparaît intermédiaire entre le vide et la quarte que dans cette mesure où il est la décision du vide : se déplier dans la dispersion (la quarte). La décision, créatrice du vide, s'opère dans l'intervalle, l'entre-pli du trois.

oOo

Sengai s'en tient-il là ? Pas encore puisqu'il y manquerait le jet du jet : la carte de sa signature, l'écrit, quart terme ouvrant, en tant que nom propre, le pli supplémentaire nécessité par le déploiement des trois dans le geste de l'encre. Dans le geste de l'encre, l'illisibilité de la signature vient faire la quarte (moins-une) de son nom propre. Sengai signe et ne persévère pas tant dans son n'être, qu'il ne se dis-perse .

Lire la quarte de cette donne que Sengai a laissée se déployer par lui, nous donne l'ouvert qu'il faut pour penser le trois : avons-nous besoin de beaucoup plus ?

oOo

Il nous manque tout au plus un arbre, lui le quart terme dressé, figure qui revient de l'encre, vers le gesteur de sort qu'est l'auteur de jets. Que vers Sengai revienne la figure du saule, c'est là sans doute l'émergence qu'il doit à sa patience d'organiser le retour de l'encre dans le trois. A nous de reconnaître sa rencontre.

A Clara Dacier et Jean-Jacques
Monnier, le 1. Mai 1981.

G. T.

original.

L'EFFET-TUNNEL EN SUBJECTIVITE

[redacted]

[redacted]

[redacted] [redacted]

"Mais j'avais depuis longtemps cessé de chercher à extraire d'une femme comme la racine carrée de son inconnu, lequel ne résistait pas souvent à une simple présentation."

Rêve, il s'agit d'un rêve d'enfance, que je rapporte incertain et très sûr cependant. De même, je doute si sa dernière partie (le Tourbillon) est bien <u>le même</u> rêve, ou un autre que je lui ajoute indûment. Cependant c'est comme si cet ajout était justifié, malgré tout. Ce rêve fut sans doute longtemps délaissé, il y a quelques années qu'il m'est revenu, et restait là comme une pierre d'attente, dont je n'ai su longtemps que faire, sinon selon des évidences trop transparentes.

Récit : "Je joue dans un caniveau, c'est l'automne peut-être, il y a des feuilles mortes des marronniers de l'avenue. Ce caniveau n'est pas indifférent : il s'agit d'un caniveau "couvert", en tunnel, qui se trouve précisément devant une fabrique de gants (dans ma ville natale, proche de ma première demeure). Ajoutons que ces précisions de lieu, sont sous-entendues dans le rêve ; c'est le récit qui les ajoute.

Ca(ni)veau

"D'une certaine direction (celle de cette demeure), vient ma tante de Paris (on la nommera plus loin).

"Fin de la première partie.

"Je ressens un curieux effet, que je ne peux rétroactivement nommer que par métaphores : un trou noir, ou mieux un effet d'abîme, un tourbillon, soudain, brutal, me happe. L'impression étrange, n'est pourtant pas désagréable au contraire. Sans doute je me réveille."

Si le lecteur veut bien ne pas s'arrêter aux évidences du symbolisme à la noix, il s'arrêtera avec nous devant ce rêve. Suivons plutôt l'histoire de son interprétation (ou de la mienne ?)

Il existe en physique un curieux effet qu'il est nécessaire que j'expose à la mesure de mes faibles lumières, ce qu'on appelle "l'effet tunnel", la mécanique quantique autorise certaines particules à exister selon certains états Ei et Ej, effectivement attestés. Mais elle interdit par contre de penser qu'il puisse exister une transition Tij de Ei à Ej.[1] Cette transition interdite, est pourtant nécessairement postulable par l'expérience, pour autant que ces particules semblent avoir transité de Ei à Ej, malgré tout. Une telle transition interdite est décrite comme "effet-tunnel" : la particule est passée par un état transitoire qui est contradictoire. Sans doute l'objection peut-elle venir que la thèse interdictrice est mauvaise ; c'est peut-être aller un peu vite.

Il me paraît admirable que je n'aie pu interpréter ce rêve que lorsque j'ai disposé de ce savoir, quand je me suis aperçu que ce rêve était la description d'un effet-tunnel de sujet. Le tunnel, qu'y incarne le caniveau couvert. Il faut savoir pour cela que mon grand-père, Raymond Taillandier, a travaillé dans cette fabrique (on verra plus loin qu'il y a là un doute), comme ouvrier tanneur (ou gantier). C'est probablement de cela qu'il est mort d'ailleurs, d'un cancer que je soupçonne professionnel. Le lieu du rêve trouve explication, si l'on veut bien remarquer qu'il existe pour moi une incertitude profonde infantile quant à la nature de mon père. D'autres souvenirs-écrans sont là pour l'attester, qu'il serait trop long de développer. Pour le dire simplement, je crois que la formation inconsciente qui règne là est que mon grand-père maternel est sans doute mon père (imaginaire ou symbolique, rira bien qui pourra le trancher) et que mon père (lui, réel) a toujours été dans cette affaire,

(1) Cf. Traité de Physique de Berkeley, Vol. 4., Mécanique Quantique, A. Colin éd...

.../...

sans doute très présent, mais un peu hors-circuit. Ajoutons que dans cette première demeure, je vivais avec ma mère, dernière fille restant à la maison, ma grand-mère, mon grand-père maternel, jusqu'à sa mort à mes 18 mois.

Je n'hésite d'ailleurs pas à généraliser à toute névrose et à dire que pour la névrose, le père réel court-circuité laisse la place à un quelconque grand-père, de nature variable. On sait que du grand-père au père-grand, il n'y a souvent qu'un pas trop souvent franchi.

Dans ces conditions, mon rêve s'explique simplement : il énonce la transmission sans médiation autre qu'une ombre, celle du tunnel, du grand-père au petit-fils.

Cette interprétation qui fait seuil pour l'entrée dans le rêve, est cependant insuffisante. Elle pose déjà de nombreux problèmes. Le plus marquant me semble être ceci : à supposer que la culture ne m'ait pas fourni la théorie de l'effet-tunnel, ce rêve aurait-il jamais été interprété ? Dans quel supposé savoir ai-je donc puisé, à l'âge incertain de l'enfance (Cinq ans ; dix ans peut-être ?), pour que l'effet-tunnel se soit imposé dans mon rêve, malgré tout ? Un tel savoir n'eût-il pas existé, que serait devenu mon rêve ? On se trouve là devant l'incessante et irrésolue question de l'entrelacement entre le savoir inconscient et la cumulation des savoirs culturels, croix sans cesse récurrente du problème de la "construction en analyse".

.../...

Cependant, bien des éléments du rêve restent encore obscurs. On ne les élucidera pas selon leur temps effectif, mais avec quelqu'ordre. Le point de départ suivant résidera dans mon nom, mon prénom, au juste. L'écriture légale de mon nom comporte un G, qui n'a d'autre fonction que de me donner les mêmes initiales que mon père (réel), Georges, au reste mon troisième prénom (Gérôme, Jean, Georges), auquel mon parrain ne sert
x que de postiche (révérence parler). Reste mon prénom de Jean, qui va recevoir une autre fonction. Il n'est pas sans intérêt de savoir d'ailleurs, que je n'ai pas le nom de mon père, lequel commence par un T, et dont je ne dirai rien sinon que tout y indique que le T y est...

C'est à Madame Ginette Michaud que je dois une de ces découvertes qui sidèrent, par l'inconscience aimable qui nousles révèlent. Il se trouve qu'à une occasion fort quelconque, Mme Michaud m'écrivit à l'adresse de Monsieur :

x Gérôme J. Georges Taillandier,

me révélant à ma stupéfaction la parfaite symétrie et transition du Georges au Gérôme, -au J près que par son abréviation, elle rendait signifiant tant de son déplacement, que par sa place articulatrice des deux G. On y retrouve une fois de plus la trace de cet effet-tunnel, ou de ce battement du signifiant ou s'éclipse le sujet, le J. venant ici figurer la place de ce tunnel, même, par l'abolition-relevante du J de l'écriture habituelle de mon prénom.

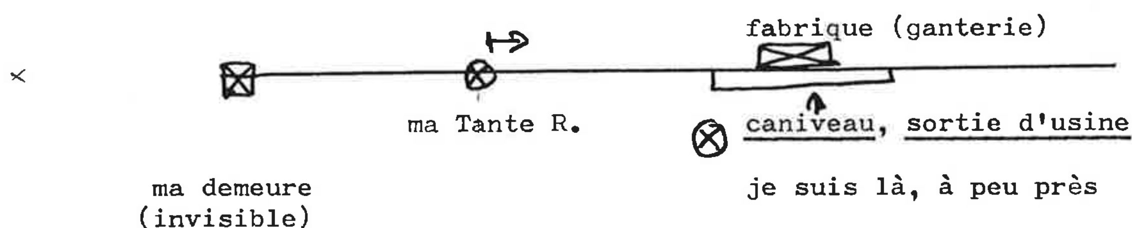
Cette remarque ne serait que latérale ici, si elle n'avait d'autres conséquences. Pourquoi ma tante de Paris vient-elle vers moi ? Et qui plus est, d'une direction inattendue ? (Je vais expliquer en quoi)

Cette question était restée longtemps fermée, et je dois dire que l'interprétation de mon rêve comme effet-tunnel m'a longtemps semblé problématique, quand une discussion récente avec H. Lagarrigue a soudain tout éclairé : cette tante de Paris se prénomme Raymonde, -Raymond est le prénom de mon grand-père. Il est singulier que cette pièce conclusive de l'interprétation ait mis des années à se faire jour...

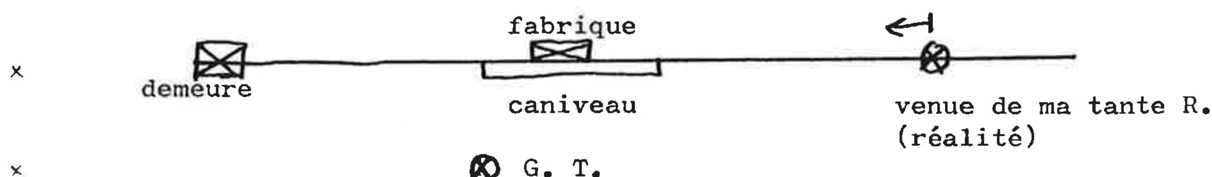
C'est donc à ce premier titre de porter le prénom de mon grand-père, féminisé, que cette personne doit sa place dans le rêve. Mais pourquoi cette féminisation ?

Pour suivre le développement de l'affaire, un schéma est nécessaire, ou plutôt trois.

Le schéma du rêve est le suivant :



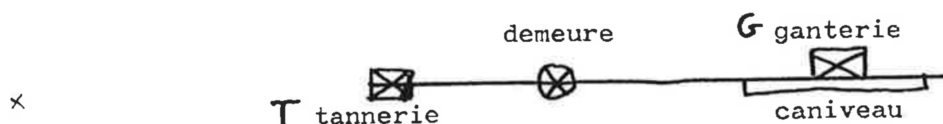
Or pour des raisons difficiles à exposer et que j'abrège, il n'est pas concevable que ma tante vînt vers moi du lieu de ma demeure. Disons que, pour des traditions de famille, elle ne pouvait venir que de la direction opposée (question de résidence lors de sa venue à C...).



.../...

Cette inversion du sens trouve une première explication si l'on remarque qu'elle est corrélative d'une inversion du sexe dans le rêve, puisque mon grand-père est féminisé par le rêve. La question se répète : pourquoi ?

Toutefois y répondre déjà serait précoce, et demande un délai, et un développement intermédiaire. La fabrique de gants, "la ganterie", dans le dire familial, n'est pas seule en cause ici. Il existait en effet, couplée à cette ganterie mais hors les murs de la ville, dans le faubourg de B... une "tannerie" (nom aussi traditionnel, si je me souviens bien) où peut-être mon grand-père a travaillé ? Le schéma exact des lieux est le suivant :



On reste un peu rêveur sur le fait que ces deux fabriques portent mes initiales...

Ajoutons : - que le parcours qui les reliait était à peu de choses près une ligne droite ; - que ma demeure, située au Clos G.. (je garde ce nom réservé malgré une certaine importance), est presque exactement sur ce trajet à mi-chemin, et en dépendait étroitement, puisque ce nom de G... est le nom propre du fondateur de la fabrique et de cette cité ouvrière où résidait de ce fait mon grand-père.

On voit que ce schéma reproduit à peu de choses près celui de l'effet-tunnel, qui en est la métaphore, la demeure étant ici le

.../...

tunnel lui-même. Je n'ai pu à cet égard m'empêcher de voir dans ce rêve une accusation inconsciente contre le nom de G.. pour avoir tué mon grand-père à l'emploi dangereux qu'il occupait.

Il resterait encore beaucoup à dire sur la situation réciproque des lieux, et en particulier ceci, qu'au faubourg de B.. est le cimetière bien connu de moi où est enterré mon grand-père.

En avons-nous avec cela fini ? Plus d'une question subsiste. Deux avant tout : quoi de la féminisation de mon grand-père et quoi du tourbillon final.

En ce qui concerne la première question, seule une ébauche sera donnée que le séminaire IV de J. LACAN permettra de développer : tout viol des lois symboliques féminise qui s'y autorise, et cette puissance s'étend alentours à ceux auxquels il transmet. Il en résulte inversement que quant aux hommes, toute femme ne sera jamais atteinte que pour autant qu'elle sera porteuse d'un signe tel que la place d'une telle opération sera clairement indiquée. Quant aux femmes, non étrangères à ce mouvement, elles ont à le porter un peu différemment (1).

Le dernier point (l'effet du tourbillon) est plus obscur, et demanderait longue réflexion. Je ne peux m'empêcher d'y voir une donnée proche de l'effet de trou dans le réel que crée la première identi-

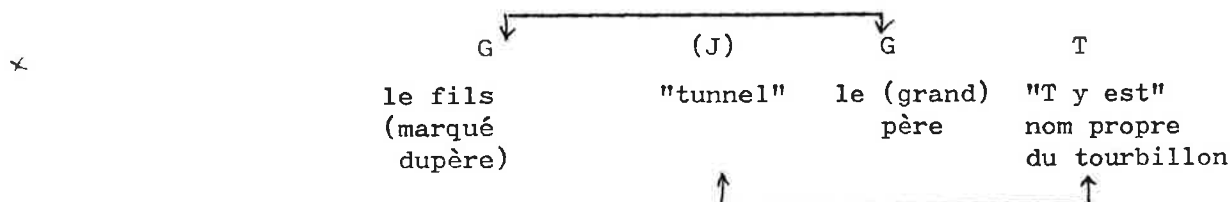
(1) Voir le Séminaire sur la Lettre Volée.

.../...

fication, mais c'est là très éloigné du texte. Il en est plus proche de souligner que ce trou, est en résonance aiguë avec le <u>tunnel</u> lui-même. Oui mais alors, pourquoi ces deux trous noirs ? Un seul ne suffit donc pas ; qu'est-ce qui fait la nécessité des deux et leur dissymétrie de structure ?

Je propose ici une hypothèse que la remarque de M. Michaud éclaire : si le J occupe la place du tunnel, si les deux G font transmission, le T de mon père ("le T y est") ne peut être que le <u>nom propre de ce tourbillon</u>, faisant ponctuation et hâte à cet effet-tunnel.

Si cette interprétation était exacte l'écriture de mon nom serait :



Le battement intermédiaire du J. éclipse du sujet devant l'effet du signifiant G....G, trouve son moment de conclure et peut être son départ dans le T qui donne son nom au tourbillon.(1)

Pourquoi ne pas dire que c'est Hélène Lagarrigue qui me confirme dans cette issue un peu... <u>hâtée</u> en me faisant remarquer qu'à <u>T</u>, <u>il faut choisir</u>, puisque, franchi le tunnel de sa hampe, c'est à un embranchement qu'il nous confronte, occasion d'une <u>rencontre</u> qui nous

---

(1) Rêve de 1966 environ : J'entends, rêvant avec une puissance d'hallucination dire : "Gê, Gê !", tandis que je vois un petit livre carré, très épais, sur lequel est écrit : .../...
"A Isis notre mère, la Terre, ses Grecs survivant". Je me réveille.

manifeste "capable de choix", ... voire de paris (ma tante de Paris) ?

Qu'elle puisse alors me demander, évoquant Pascal, si je suis Athée, ne peut obtenir de moi que cette réponse, que mon père est F:. M:., c'est-à-dire empêtré à vie dans une telle question que je ne partage pas. Je laisse au grand Autre le soin de décider d'exister, mais constate que la ~~lame~~ barre du T m'incite à choisir une direction qui, droite ou gauche, reste lourde d'énigme, celle d'une "latéralité" mal assurée (et de quoi en effet).

Lapsus qui n'est pas de moi !

L'effet de choix du T, pourtant ambigu s'il en est, me semble être le moment de conclure de ce battement du signifiant que j'ai analysé. Pourquoi ne pas alors proposer que la structure quadratique ici décrite n'est autre que l'inscription d'un fantasme "originaire" (réservant le sens de ce terme) où l'on doit reconnaître la structure de la temporalité du sujet : son battement en éclipse se résolvant dans une hâte à choisir, mais à choisir quoi ?

Le 23/8 80.

LA FORGERIE DE SCAPIN

"Et le hasard a fait ce que la prudence des pères avait délibéré". III, 8

1 - Argante et Géronte vont en bateau -

Argante et Géronte vont en bateau, pour Dieu sait quels commerce et affaires communes qui doivent les retenir du côté de Tarente. Stupéfaction, les voici revenus plus tôt que prévu. Si c'était tout le mal, ça irait encore. Mais qu'ont-ils bien pu se dire pendant ce voyage ? De confidence accoudés au bastingage en souper fin d'escale, de conversation à la lune en serments d'ivrognes, le pire devait arriver : ils échangèrent leurs voeux ; leurs voeux de marier leurs enfants, et puisqu'à l'un il ne reste qu'un fils (I, 4), c'est à lui qu'on mariera la fille de l'autre, Géronte, laquelle on est allé pêcher à Tarente pour la circonstance. Et qu'allaient-ils faire à Tarente ? Que faisait cette fille de Géronte là-bas ? Qu'allaient-ils faire en cette galère ?

2 - La Fabrique Molière -

La Fabrique Molière s'est une fois de plus mise en marche, au dire de beaucoup, pour un résultat moindre. Molière malade, accaparé par les Femmes Savantes, n'aurait produit là qu'un artifice de basse composition. En témoignerait l'usage constant des lieux dont la bastonnade à répétition n'est pas le moindre. Marque de ce défaut plus encore, la symétrie qui semble ~~marquer~~ grever toute la pièce : Octave fils d'Argante épouse Hyacinthe fille de Géronte,

.../...

Léandre fils de Géronte épouse Zerbinette fille d'Argante ; les valets eux-mêmes se donneraient la réplique. Voire ! qu'en est-il au juste de cette symétrie ? Remarquons d'abord qu'elle est terminale à la pièce. ~~Jusqu~~ A quel point au juste ?

Au départ il n'est question que d'une seule union et non de deux. Pourquoi conclure sur ces deux, sur cette symétrie, par quel "destin"?

Une chose seule est certaine : la Fabrique Molière s'est remise à tisser. Elle tisse même si bien que personne ne voit la trame de l'affaire. Une chose seule est certaine : on rit.

Pourquoi rit-on ? Qu'est ce qui fait que la Fabrique, même à bout de souffle, engendre encore le rire ? Par quel mécanisme la comédie tient-elle, qu'est-ce qui l'engendre ? Il ne suffit pas de rire, encore faut-il savoir par quel artifice, s'il n'est celui d'une bastonnade, tient toute l'affaire. On ne lit pas assez Molière. Lire Scapin, c'est chercher par quelle minuterie nous sommes régis. Cela suppose que nous ayons démonté la machine que Poquelin met en marche.

3 - Dii ex Machina

Ce n'est pas que les artifices manquent à l'ouvrage. Au contraire lui a-t-on toujours reproché d'en montrer beaucoup trop.

.../...

Et pourquoi ce trop ? Un effet d'usure de la Machine Molière ? Et si plutôt autre chose ? Si cet en-trop cachait son en-moins ? Mais n'allons pas si vite.

De Turc en Egyptien, d'interventions du Ciel (I, 4) en bracelets exhibés, de valet déguisé en quiproquos sur les noms, les machines ne manquent en rien. Mais il ne suffit pas de remarquer ces machines : comment s'agencent-elles ? Comment la fourberie du Turc s'agence-telle à la Machine des Egyptiens ? Quel est le statut de l'extranéité dans cette pièce ? Dans quelle mesure Scapin n'organise-t-il pas dans son jeu la métaphore de la machine. Mais qui joue dans ces conditions et que joue Scapin lui-même, pourtant rangé des voitures, voire retiré du monde, presque au "désert".

4 - Du côté d'Argante, ou l'héritage difficile

Argante a bien des déboires. Son fils, héritier légitime, et hélas le seul (I, 4) ne se mêle-t-il pas de contracter des unions impossibles où jusqu'à l'honneur risque de déchoir ?

Pourquoi le Fils est-il seul ? Par la faute d'une machine, la machine égyptienne, ou aussi bien - une intervention du Ciel (I, 4). Dieu, un Tzigane, Molière se moque-t-il ? On nous dit que la fille du père lui a été volée lorsqu'elle avait 4 ans.

Mais pourquoi ces Egyptiens dans la foulée, n'ont-ils pas vendu le fameux bracelet, sans lequel pas de fille ? Et par quel

mystère Léandre va-t-il tomber amoureux de celle-là même qu'il fallait restituer au circuit pour que la symétrie puisse avoir lieu ? L'Etrangère arrachée aux griffes de l'extranéité pour boucler le circuit de la symétrie, voilà qui demande réflexion. Mais à quel prix au juste ? Est-ce à 500 écus ?

On le voit, la Machine Egyptienne semble avoir pour fonction de rendre à Argante son héritage difficile.

Il faut casser ce mariage (on se demande bien comment, même à Naples) et peut-être que 200 pistoles pourraient faire l'affaire si Argante ne refusait, à un Matamore près, présumé frère de Hyacinthe et présenté lui aussi comme un Etranger ("les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes") (II, 6)

Comment alors parler de symétrie puisqu'on le voit, au départ de la machine, Octave est fils unique ou du moins seul héritier. Il n'a donc pas de soeur.

Mais Zerbinette, par quelle machine a-t-elle été soustraite d'abord au jeu ? Et si au lieu des interventions du Ciel (sive les Egyptiens) un léger soupçon se portait du côté du père ? Remarquons que des mères, tout au long, nous ne saurons rien. Et si nous devinions que Zerbinette est une enfant de la main gauche mise à l'écart le temps nécessaire à rétablir la respectabilité des pères ? Sa réintroduction symétrique en fin de pièce deviendrait plus équivoque. Mais le bracelet trouverait alors son jeu. Il en a d'ailleurs un autre, on verra lequel.

5 - Du côté de Géronte ou les secrets de famille (III, 6)

Que les pères dans cette affaire soient loin d'être sans défauts, on en a plus d'une preuve. Mais c'est du côté de Géronte que l'affaire se corse.

Scapin ne craint pas de nous dire tout net (II, 4) que Léandre n'est pas le moins du monde le fils à son père. On peut supposer que celui-ci sait. Il y a au moins quelqu'un qui le sait : sa mère, qui n'est plus là pour le dire.

Elle n'est pas seule à avoir mené son affaire à sa façon. On ne nous dit rien des âges respectifs de nos nouveaux-nés et c'est dommage, mais on sait, on croit savoir que le seigneur Géronte a de plus une fille, non pas à Naples, mais à Tarente (I, 2 ; III, 6, 7), d'un second mariage. Il n'y aurait là rien de curieux, n'était que Léandre n'en semble guère au courant, pour n'y avoir pas reconnu sa soeur (I, 2). Plus curieux encore est que Géronte semble avoir vécu à Tarente sous le nom de Pandolphe, seule la nourrice sachant le vrai. Tout cela, affaire de secret (III, 6,7).

Que de décisions étranges. Géronte n'est point Géronte, Hyacinthe n'est point Hyacinthe, mais qui est qui, sous ce secret ? Qu'en conclure ? Que Hyacinthe est elle aussi une enfant illégitime; Sinon pourquoi tant de secrets ? Il en résulte que Léandre n'est pas fils de Géronte, et que Hyacinthe n'est point sa soeur : rien ne les reliant, ils sont l'un à l'autre étrangers. A quel risque ne sont-ils pas confrontés ? (1).

Ici encore, le désir de symétrie qui semble clore la pièce est mis en échec : si Octave a bien épousé la fille de Géronte, ce n'est en aucun cas son fils qui épousera la fille d'Argante. Pourquoi symétriser la situation, que cherche-t-on à dissimuler ? Quels secrets de famille, quelles fautes du père ? Qui est père de qui ? Comment transmettre dans ces conditions ?

---

(1) Que le lecteur, peu avisé, ne se laisse pas porter trop vite du côté d'un inceste - qui n'en serait pas. ..../...

Le problème du mariage et del'héritage vient entièrement se dissimuler sous les masques de cette fausse symétrie de comédie. Qui prétendra que la machine ne marche pas, que Molière a perdu la main ? Oui, les Fourberies, cette pièce sur l'Imposture, tout entière écrite pour la main gauche.

Que si l'on veut entendre que la fourberie est un masque de l'imposture et par delà, un masque de Molière interrogeant la transmission des décisions du père, on apprendra du nouveau.

- 6 - "Je veux tirer cet argent de vos pères" (II, 4)

Rien de moins pour mettre en jeu toute cette machine, que Scapin, dont on commence à entrevoir le rôle, de révélateur sans doute, mais aussi de navette sur la trame et dont on peut bien penser que le fil qu'il tisse, finira par dire, mais dire quoi ? Pourquoi ce/que Scapin révèle (II, 4) doit-il avoir forme de symétrie ? Où est son acte, voire son échec.?

Si les pères ont à tirer derrière eux le fil des fautes cachées, les fils les desseins stupides de leur énamoration dérisoire, tout juste bonne à ranimer la machine du Destin, grand acteur de la pièce, quel est le jeu de Scapin ?

On aurait une réponse à cette question en ne demandant pas de qui Scapin est-il le fils ? Ceci suppose qu'on se soit posé d'abord la question (1).

Mais à quel prix ? Scapin là-dessus est net : ce sera 200 pistoles, ou 500 écus, dont il ne retiendra aucun. Car son jeu est seulement de l'extraire des Pères, symétriquement. N'a-t-on pas remarqué que si la demande de Léandre est fondée en raison de ce nouveau caprice de Dieu : le départ de Zerbi-

.../...

(1) Voir I, 3, où Scapin prend la place du père.

nette, celle d'Octave, n'est étayée de rien, sinon d'un vague souci d'entretenir sa petite femme . Or, c'est Scapin lui-même qui symétrise la demande et induit de ce fait la demande de symétrie où le spectateur s'égare : lieu pour lieu, coup de bâton pour coup de bâton, "imposture" pour imposture : voilà de quoi faire oublier à chacun l'absence radicale de symétrie qui sous-tend pourtant toute l'affaire.

A quoi diantre Scapin travaille-t-il, moyennant les écus, à quel oubli ? Et lui-même, qu'oublie-t-il, feignant de ne pas oublier ? Ou que ne parvient-il pas à oublier, lui qui n'est que l'agent du Hasard, autrement dit de Dieu, Celui que nul ne conjure en vain d'intervenir sans en déchaîner les effets ?

La symétrie des forgeries dont Scapin est maître, ne doit pas faire oublier que Molière écrivant -mais est-ce encore sous un masque ? produit aussi bien la forgerie de la symétrie où nous nous laissons entraîner.

7 - Le Turc, l'Egyptien : le risque de perdre-

"Il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père"
II,7

Cette symétrie dont nous suivons les traces ne saurait laisser oublier qu'aux points les plus vifs de son apparition, vient s'enchâsser pour chacun dans la pièce, un risque de perte considérable.

Par la faute de l'Egyptien, un père a perdu sa fille, et la perd doublement de n'avoir pour héritier qu'un fils indigne ; par ce même Egyptien, Léandre peut perdre Zerbinette : voici la machine en route pour récupérer les cinq-cents écus dont la destination ne nous est toujours pas connue : la racheter n'en est qu'effet de surface.

N'est-il pas clair que le destin de cet argent, c'est plutôt de la restituer à sa filiation ? Il s'agit bien de permettre une union -à une condition supplémentaire près, qui ne relève pas de cette somme.

Seulement ce n'est pas tout : si Léandre n'est pas fils de Géronte, pourquoi celui-ci devrait-il le racheter : il n'a aucun héritage à jouer là ? C'est ce que Scapin a deviné et veut mettre à l'épreuve.

Et c'est pourquoi Géronte lui propose, ce qui sinon se-

.../...

rait absurde et simple comique, de prendre la place de son fils ; lequel n'est pas son fils. Qu'est-ce qui fait céder Géronte ? Les sentiments humains ? Ou plutôt, le souci d'effacer la faute et de rétablir la symétrie, lui aussi, en avouant Léandre pour fils ? On voit que la Fabrique Molière n'y va pas de main morte pour laisser voir les traces de sa signature... Mais elles n'étaient pas là où on les lit d'habitude.

L'Egyptien, cause de trouble ; l'Egyptien, cause de symétrie ; faudra-t-il en conclure à son rôle apotropéïque ? L'Egyptien forgerie de Molière, dont on a vu la place qu'il tient dans la machine.

Mais le Turc ? Autre forgerie celle-là de Scapin, on entrevoit le rôle de métaphore qu'elle soutient à la première. Que Molière s'y dépense plus qu'il ne s'y dépeint, est assez attesté par une célèbre déclamation sur l'acte du forgeur (I, 2). Mais encore une fois, y lire un masque de Molière serait l'erreur, puisque ce dont il s'agit, c'est de savoir ce dont Molière est le masque. C'est en quoi Scapin a valeur de testament, plus que le Malade trop réel, de la fin.

Le Turc, encore, dont le rôle est loin d'être simple. Remarquons que l'argent destiné à l'Egyptien transite par le Turc : se confirme son rôle de métaphore, de rachat d'une perte : Zerbinette rachetée par Léandre, racheté par Géronte, -racheté de sa faute de père en défaut : que de perte, en-dessous du circuit de l'échange.

.../...

La perte va à l'Egyptien. L'Egyptien, le Turc, sont, en tant qu'Etrangers, la cause de la perte. L'Etranger est le lieu de la perte. On ne l'envoie pas dire à Zerbinette qui rachetée, n'en est pas pour autant reconnue, puisqu'il y faut encore un bracelet, condition sans laquelle pas de filiation. La fonction du bracelet est l'artifice par lequel toute cette chaîne de la perte s'oublie tout à coup. Décidément, la Fabrique Molière ne chôme pas sous Colbert ! Et Molière, qu'oublie-t-il ?

Il n'oublie pas de rétablir la symétrie : forgerie oblige. Aussi par l'intermédiaire des deux cents pistoles extorquées à Argante, nous fait-il oublier l'inconcevable du premier circuit : autre fonction de bracelet.. .C'est aussi pour faire oublier que ces deux cents pistoles sont supposées faire avaler au frère de la Belle la rupture du mariage d'Octave... et non sa liaison. Disymétrie quel'on oublierait presque, c'est tout dire.

Scapin ne fait dans ces forgeries que suivre le désir des pères, ou plutôt leur "prudence". Ce qu'ils veulent, il le veut.

Ce n'est pas cependant sans l'intervention d'un Etranger de plus : Silvestre accoutré en "roi de théâtre", qui hors toute loi du lieu, tuera s'il le faut quand bien même on lui rappelle la loi. A nouveau, l'Etranger frappe, cause de perte. Quant au gain, qui ne voit qu'il n'est que le vif amour de la symétrie dont Scapin est épris, dans le souci qu'il a d'y faire jouer la perte et l'Etranger, eux toujours de passage...

.../...

8 - Scapin, le Hasard

Qu'accomplit Scapin, quelle est son oeuvre ? Scapin accomplit sans le savoir, la "prudence des pères", autrement dit la symétrie. Seulement, il l'accomplit au "hasard", dont il est l'agent. Sans son acte, aucune des failles initiales de la situation n'aurait pu se résoudre. Seulement, avec son acte, est scellé un ensemble d'évènements sous lesquels viennent se ranger autant d'oublis,de fautes, de pertes, de surgissements de l'Etranger, - qu'il est seul à avoir fait surgir ; qu'il est seul à avoir su résoudre, en les faisant oublier.

Destin du forgeur : contre argent dont au reste il ne retient rien, être de passage à résoudre les trous d'une trame, ou mieux à les révéler définitivement dans l'oubli, à leur place, à la place aveugle de symétrie qu'il a tissée surl'écran du théâtre.

Le forgeur,l'Etranger, agent de l'Etranger, se prête à la Comédie le temps de faire passer à chacun la part d'Etranger dont il veut bien s'accorder de jouir, à la pièce près, loin des deux cents pistoles, dont il voudra bien se fendre auprès du Comédien ; toute question oubliée, grande étalée sur la tapisserie du destin où les fils, les pères, sont voués comme les filles, au rôle d'Inconnu.

le 2/1 81.

Gérôme TAILLANDIER : CONCERTO POUR LA MAIN GAUCHE

Jean-Jacques MONNIER a introduit cette idée que la main gauche est celle dont nous faisons remise à l'Autre, d'où il résulte qu'elle lui appartient. Il me paraît que c'est pour cela que notre main droite peut nous revenir, comme celle dont, en général, nous faisons usage a des fins de culture, de rupture et d'articulation culturelle. Que notre main droite s'en trouve rompue, brisée, n'est que la conséquence de ce filtre du culturel, par elle modelage par le signifiant.

oOo

Cet éveil d'une question sur le sens de nos mains ne manque pas de nous porter vers celle de savoir d'où procède l'existence d'une latéralité du corps. On sait que l'argument de symétrie parfaite du corps joue si peu, que cette symétrie suffirait à exclure la latéralité. Ce n'est donc que d'ailleurs, que la raison de la prédominance de la droite peut nous venir.

En ce domaine, nous sommes à la recherche d'un point fixe et la difficulté de le trouver, nous frappe. Nous constatons avec étonnement que l'enseignement de la neurologie, où nous croyions pouvoir trouver ce point fixe, nous lâche absolument. On constate en effet que la "dominance" hémisphérique peut changer de côté et par conséquent, qu'un sujet atteint d'une hémiplégie du côté dominant devient aphasique de ce côté : on ne peut en première approche parler d'une localisation à gauche des centres du langage, puisque celle-ci change de côté avec la dominance.

oOo

Pourquoi dira-t-on, lier les faits de langage à la latéralisation ? Pour la raison que nous postulons, avec d'autres (1) qu'il y a un lien nécessaire entre latéralisation et fonction symbolique. Nous ne sommes latéralisés que parce que nous sommes soumis a la fonction symbolique (2). Le problème de l'aphasie et de la pathologie apparentée devrait confirmer une telle affirmation, déjà esquissée chez JAKOBSON. Dire cela, c'est affirmer un parallélisme entre image du corps et ordre signifiant. La latéralité est un des points de jonction de ces deux registres.

oOo

Mais si une telle symétrisation de la dominance hémisphérique est concevable, la différence statistique et culturelle de la prédominance de la droite devient une énigme : c'est à une répartition au hasard que l'on devrait assister, ce qui n'est pas le cas ; et de plus la culture devrait être indifférente à ce problème, or elle ne l'est jamais.

Cherche-t-on des voies de fondation de cette prédominance de la droite, que l'on n'en trouve aucune, en particulier dans la neurologie actuelle. La question reste entière.

Il ne nous reste qu'à l'admettre comme fait. Mais alors que penser de l'existence d'une dominance à gauche ? Par le fait de l'irrésolution de la première question, celle-ci devient une énigme au carré.

oOo

Quelques remarques de méthode sont de nature à débloquer le second problème. Est-on en droit de parler d'une dominance à gauche ? Cette conception ne tient-elle pas à une conception de symétrie du corps, qui n'est que superficielle et fausse ? C'est le postulat de symétrie qu'il faut faire sauter. Nous voyons que la théorie de la dominance est un maillon d'une suite logique dont le chaînon initial est l'affirmation d'une symétrie. Le postulat de symétrie fausse l'ensemble du problème. Il faut adopter un autre postulat, celui de la différence de fonction (3) des côtés du corps, et en particulier des hémisphères cérébraux. C'est vers une telle conception que s'oriente la théorie actuelle du double-cerveau, retour, dans la neurologie, de l'hypothèse de différence. Mais on voit qu'il n'est plus possible de parler de dominance à gauche. Est-il même encore possible de parler de dominance à droite ?

oOo

Le problème en serait pour nous resté là sans d'une part, les apports actuels de la théorie du double cerveau et d'autre part, outre les conceptions de A. TOMATIS, une discussion de fond avec Marie-Laure COMIOT, sur la gaucherie.

TOMATIS, bien que ses présupposés doctrinaux semblent l'exclure, n'hésite pas à écrire sur la gaucherie ("dominance" à gauche) des phrases étonnantes: "un gaucher demeure un lent, un absent, induit à la rêverie, inhibé devant les exécutions trop rapides (...) sa régulation lui est inconsciente, trop pénible ; la convergence sur son Moi exige de lui un effort presque insurmontable ; il doit payer de sa personne plus que tout autre pour obtenir un résultat souvent insignifiant, etc."

Ces propos pourraient paraître à une oreille inattentive un retour banal d'un thème latent lié à la droiterie. Il nous paraît qu'il n'en est rien, comme nous le confirme une de nos amies, gauchère confirmée et restée à l'état sauvage, à quelques compléments près qu'on va développer. Faut-il alors penser que la dominance de la droite est confirmée ? C'est en fait en retournant le problème qu'il s'éclaire.

oOo

Etant admis comme un fait que la dominance vient de droite et non de gauche, c'est la structure et le déploiement de cette dominance qui deviennent le problème. Nous userons d'une métaphore assez riche, mais dont il importe de dire qu'elle n'est pas une simple métaphore, seulement la description première d'un problème nouveau.

Imaginons la fiction d'un pays libre d'abord, tel qu'aucun problème de circulation ne s'y pose : il ne serait certes pas juste de dire que le pays serait orienté puisque tout déplacement y serait possible. Un territoire où les circuits sont indifférents n'est pas orientable, mais chaotique, c'est-à-dire heureux et sans histoire(4).

Soit alors un ~~[illegible]~~ événement catastrophique soudain (5) et historial (6) en ce que décidant de l'historicité (7), tel que la moitié du territoire soit envahie par un occupant qui en devient de ce fait le dominateur. On remarque que, de même que le dominateur décide de la dominance, il décide aussi de la notion de moitié :la moitié, c'est d'abord la part du guerrier. On devine que le guerrier n'aura de cesse que l'Autre moitié, celle qu'il n'a pas, soit orientée à sa dominance. Il est facile de saisir que c'est le dominant qui décide du droit, mais que par là, il décide d'orienter ce qui échappe à sa "coupe" : la gaucherie n'est orientée comme gauche que par la décision du dominant. Car la gauche, primordialement, n'est pas orientée par soi, elle n'est qu'absence d'orientation résiduelle, l'Hétéros pur. Ce n'est donc que l'action droite du dominant qui la fait : -1- gauche, -2- orientée. L'orientation de la gauche est extrinsèque et résiduelle à l'oeuvre de dominance de la "droite".

oOo

L'idée même de dominance vient de l'effet de recouvrement de l'Envahisseur qui a saisi la moitié droite du corps. Il n'est pas étonnant que cet Envahisseur (le signifiant-maître) tente de faire oublier son oeuvre en décidant la gauche à être sa symétrique, et à considérer qu'il pourrait y avoir une dominance de gauche (ce qui revient à dire que la gauche lui serait soumise) : la gauche n'est symétrique d'aucune droite, mais le travail d'oubli de la dominance droite la symétrise.

On trouvera avantage à illustrer cette catastrophe historique par une fronce de RIEMANN - HUGONIOT, ou le pli de la droite viendrait, en faisant décision, assigner une place dominée à la partie gauche qu'il ne recouvre pas (8).

oOo

Comment résoudre l'énigme de la dominance à gauche ? La solution devient simple (9) : il n'y a pas de dominance gauche, il y a une gauche résiduelle par refus de latéralisation à droite. Une dominance gauche est une gauche non latéralisée par refus.

Sinon supposons un problème signifiant quelconque tel qu'il appelle une fixation et un refus du sujet d'autoriser sa latéralisation régulière a droite (stade du miroir), toute fixation prespéculaire (première fonction de l'image du corps de G. PANKOW) doit se traduire par un problème dysfonctionnel (dyslexie, bégaiement etc...) ou psychosomatique "gauche" et/ou par une gaucherie "dominante" de refus de latéralisation. C'est ici l'occasion de rendre au terme gauche le sens profond qu'il a dans la langue populaire et aussi bien en mathématiques.

oOo

Mais il faut aller plus loin, et c'est notre discussion avec Marie-Laure COMIOT qui le permet. Saisir la gaucherie uniquement par ses aspects négatifs comme semble le faire A.TOMATIS, est insuffisant.

La gaucherie n'est pas simplement refus ou absence de la droite. Elle a sa force d'affirmation propre. Laquelle, c'est ce qu'il faut cerner.

Un trait seulement, parmi d'autres peut-être, retiendra. Il est curieux que notre amie nous fasse savoir que sa gaucherie s'est toujours accompagnée d'une science sans défaut de l'orthographe, comme un sixième sens issu de sa main gauche. Le mot d'orthographe n'est-il pas ici encore de nature à nous tromper ? Pourquoi la graphie devrait elle être droite ? Ne voit on pas la contradiction qui sinon s'annoncerait dans le propos de notre amie ?

Nous affirmons que c'est par un effet d'oubli lié à la dominance que l'on fait virer l'écriture à droite. La droite ne dispose que de la "bonne" graphie : celle qui répond aux voeux de la dominance. Mais c'est à gauche que réside l'instance de la lettre d'où procède toute écriture. De sorte que c'est du même pas que la gaucherie implique certes une difficulté à écrire, mais aussi un attrait constant pour l'écrire. Toute écriture qui sort du compte de lingère, est sa propre difficulté. Ecrire, c'est la difficulté d'écrire.

De sorte que toute oeuvre est écrite par la main gauche, une main que l'Autre tient, celle qui dit Je chez PROUST. On aurait tort de penser que celui qui dit Je est PROUST lui même, PROUST n'est pas le narrateur. Peut être est-il l'auteur de la Recherche. Mais celui qui dit Je, tient la plume, du fond de sa tombe : car c'est un mort qui écrit et parle Je, dont le nom propre nous est pour l'instant inconnu. PROUST n'est que le lieu de passage de cette main gauche inconnue, qui à tracer les générations de son "arbre gynécologique" vient tenir la plume sous son nom propre.

oOo

Toute nouveauté d'écrit nous vient de la main gauche, même si le filtre obligé de l'articulation culturelle lui donne la forme droite du bien écrire. Rien de nouveau, aucune métaphore nouvelle, qui ne vienne de notre main gauche.

Nous nous permettons d'affirmer en première approche et pour éveiller le lecteur, que si le cerveau gauche est celui qui règle l'écriture droite, le cerveau droit est, lui, le lieu des processus primaires, soit de toute ressource de nouveauté symbolique susceptible de faire métaphore parmi les processus secondaires que règle le cerveau gauche. Il n'est de nouveauté que d'une métaphore. Toute métaphore vient de notre main gauche que notre main droite ne peut au mieux qu'écrire.

Notes:

(1)En particulier A.Tomatis.

(2)Cette affirmation va plus loin que celle de l'auteur cité.

(3)Issue d'une discussion avec H.Lagarrigue.

(4)C'est la "synthèse connective de production" de G.Deleuze.

(5)C'est la synthèse disjonctive d'enregistrement, du même.

(6)Sur la notion d'historial, lire Etre et Temps de Heidegger.

(7)Sur la notion de catastrophe lire C.P.Bruter: Topologie et Perception, tome II.

(8)Nous développerons ailleurs la structure de Pli de la latéralité.

(9)Peut-être trop d'ailleurs. Lire Tomatis: l'Oreille et le Langage, pp. 168-69.

Le 28/9/80.

Gérôme TAILLANDIER

- BRUITS ETRANGES DANS L'ANALYSE -

" La psychanalyse travaille à un savoir sur le bruit de fond ".

C. Rabant : Seuils.

[redacted]

J'ai été [redacted] frappé d'une difficulté liée à mon "installation", comme on dit. C'est que je ne pouvais pas m'empêcher d'être extrêmement attentif aux bruits de la séance et aussi bien dans la demeure alentour. Bruits de chasse d'eau, de musique, de respiration - et surtout, surto de fauteuil qui grince. Quoi de plus irritant pour l'analyst que d'être dans un fauteuil neuf ? Or un fauteuil, il faut bien l'user ; cela prend du temps ; on voit le cercle. On peut bien sûr résoudre la question en substituant au fauteui neuf un meuble de famille. Cela suppose d'en avoir, de la famille. Et puis les meubles de famille, cela est bien encom brant.

Ajoutez à ceci les résonances des murs dans un endroit trop vide où le patient et soi-même, on a du mal à trouver sa voix, et pas mal d'autres gestes. La question des données concrètes du lieu d'accueil de l'analyste paraît difficile à mettre en place. Question d'apprentissage du travail.

Je ne vois pas qui, analyste, pourrait prendre à la légère les questions que je pose. Comment se fait-il qu'aucun Congrès d'analyse n'ait jamais pris pour thème : le Mobilier de l'Analyste ; sa Demeure ; sa Famille ? Serait-ce là pure contingence ? L'expérience m'apprend que non.

-o-o-o-o-o-

Pour en revenir aux bruits, vécus par moi et peut-être par d'autres dans une ambiance persécutive, il y a sans doute moyen de leur trouver de l'interprétable, si l'on souligne par exemple, que ces bruits me désignent comme analyste Mais ce n'est pas assez, ou plus exactement, cela n'arrange rien, si l'on ne change rien aux bruits eux-mêmes. Faudrait-i conclure que les bruits soient du non-analysable ? On ne se prononce pas là-dessus.

Par contre, à quiconque a un peu lu cet auteur aussi génial qu'encombré, Spitz, ces bruits ne peuvent manque de rappeler l'approche de l'enfant qu'il construit : au dépar l'enfant est ouvert aux éléments de l'extérieur, aux sensations.

Les bruits viennent de l'extérieur. Et d'où pourraient-ils venir en effet ? Ceci nous requiert d'avoir à nous demander ce qu'est l'Extérieur ? Vaste question qui nous mène rait à la difficile question des limites du corps.

Au départ nous n'avons donc dans la genèse infantil que des bruits, des sons, des lumières, bref des éléments, ou comme s'exprime Spitz dans son parler dru, des stimuli. Comment de tout cela faire du sujet ? Là n'est certes pas la question de Spitz. Mais la nôtre serait plutôt : qu'est-ce que le bruit, en tant que (ré)activation de l'infantile ? Je me suis souvent plu à remarquer que dans les fonctionnements en groupe, les moments de silence n'en sont pas ; dans de tels moments, ce que l'on entend particulièrement, c'est les bruits du dehors. Dans cette ambiance régressive, le

groupe se comporte comme un nourrisson en train de jouir de la genèse passive de sa propre personne, en tant que ces bruits lui font un berceau.

Nous postulons que la genèse passive des bruits donne à ceux-ci le statut d'être les éléments du berceau de la perception. Voilà qui permet de dépasser l'ambiance paranoïde que nous disions plus haut.

On comprend que dans ces conditions, les bruits soient une nécessité et un bienfait dans l'analyse : ils reproduisent et construisent l'ambiance du lit qui permet au divan d'être un lieu d'analyse. Comme le rappelle J. Mouchonnat, c'est parce que le divan est aussi un lit que l'analyse peut exister.

Que par ailleurs cette question des bruits dans l'analyse puisse rejoindre le thème de l'extérieur et ce qui vient de l'extérieur chez Freud, voilà qui n'est pas impossible, mais on en a déjà assez dit là-dessus.

Plutôt serions-nous attentif à la question de nos meubles dans lesquels nous n'avons pas fini de souffrir.

Le 17.10.82.

Gérôme Taillandier.

POSER UN LAPIN.

Gérôme TAILLANDIER

Nous ne savons pas ce que c'est qu'un père. Nous nous demandons quelle est son essence et quelle est sa quiddité. Car à la vérité toute certitude nous échappe à ce sujet.

L'un des apports majeurs sur la question depuis les recherches trinitaires (par exemple celle de Saint Augustin) est certainement celui de Lacan. Avoir mis, au coeur de la démarche analytique, le signifiant du Nom-du-Père, peut faire avancer ce débat.

L'un des apports déterminants de la trouvaille lacanienne est certainement qu'il n'y a pas un père, mais une série de fonctions (symbolique, imaginaire, réelle) en lesquelles se clive le père. On sait (1) que repérer dans la pratique ces diverses opérations ne va pas sans problème.

Mais ce qu'on remarque moins, c'est que, grâce à cette introduction des fonctions distinctes du père, la psychanalyse est libérée de la question du père géniteur : dans

---

(1) : Voir par exemple l'exposé de C. Sarfati de février 1986 aux Rencontres des Jeudis de J. D. Nasio.

l'inconscient il n'y a pas de père géniteur. Cette position mérite d'être argumentée. Procédons par l'absurde.

A quoi pourrait ressembler au juste, cet animal étrange que serait un père géniteur ? Serait-ce le père "réel" ? le père du désir ? le père de la mère ? on n'en sait fichtre rien.

Il est clair qu'il n'y a qu'un seul père géniteur concevable dans la nature : c'est le spermatozoîde. Qu'un spermatozoîde sur quelques millions puisse, par le plus grand des hasards, être réellement tenu pour père - prête à sourire. Mais que dire des quelques millions d'autres ? Et aussi bien du reste, pourquoi l'ovule lui-même ne serait il pas tenu pour père ? Le fait qu'il soit porteur d'un chromosome X est-il un argument suffisant à l'exclure de la paternité possible ?

On voit que, ainsi posé, le problème du père géniteur se volatilise : il n'y a pas trace de père géniteur dans l'inconscient, mais seulement dans les constructions imaginaires des sujets. [redacted] Dans le réel,(1) pas trace, dans le symbolique, encore moins.

On doit donc se demander pourquoi la notion de père géniteur semble si souvent requise par tant de psychanalystes

---

(1) Le réel n'est pas l'imaginaire ; par la pensée, on peut se transporter "instantanément" d'un point à l'autre de l'univers. Mais dans le réel, la vitesse de ce transport est limitée à 300 000 km/s. Le symbolique dans l'affaire, consiste à reconnaître ce fait et à le prendre pour départ de la construction physique.

comme une des clefs de l'analyse de tel ou tel patient.

Que cette notion soit imaginaire comme ce transport instantané d'un point à un autre auquel nous faisons allusion et qui ne tient pas compte de la notion d'intervalle, est attestée par son résultat : en elle - dans cette notion - coïncideraient idéalement : 1 - le désir d'enfant ; 2 - la naissance réelle d'un être ; 3 - la castration du père ; 4 - la satisfaction de désir de la mère. Une telle adéquation n'a bien sûr aucun sens.

Il n'en est pas moins certain qu'elle fait pourtant largement partie d'un imaginaire féminin. [redacted] Que la mère dans son désir d'enfant,tente par tout moyen d'attester l'origine ("Brand new") d'un enfant en l'originant d'un homme, donc d'un désir, quoi de plus naturel ? Mais aussi quoi de plus dérisoire que de faire le saut par cet homme, du père - au spermatozoïde ! et par-delà, à l'enfant.

Ces remarques apparemment théoriques voire futiles ont pourtant des conséquences pratiques capitales. Elles permettent d'abord d'éviter des erreurs analytiques. L'une d'elles consiste à tenter par tous les moyens de faire reconnaître le géniteur dans le donneur de sperme. On connait des cas où une telle élaboration mentale, identique à une forclusion, a produit des effets conséquents.

Il faut ici ouvrir une parenthèse. La notion lacanienne de signifiant du Nom-du-Père a ouvert dans l'imaginaire un nouveau fantasme : celui selon lequel, pour être "reconnu",

un enfant devrait à tout prix porter le nom de son père ! Mais le Nom-du-Père n'est pas le patronyme ; il n'est, en première instance, rien d'autre que la marque symbolique d'un désir d'enfant. A cet égard, n'importe quel homme de passage peut aussi bien faire l'affaire.(1) Ainsi, qu'un enfant porte à tout prix le nom de son - géniteur est la tâche la plus absurde à quoi l'on s'astreigne aujourd'hui au nom de la liberté.

Secondement, comme nous venons de le dire, certains analystes croient devoir insister à tout prix auprès de leur cliente enceinte pour qu'elle fasse reconnaître au -géniteur qu'il est bien le père de l'enfant, et par conséquent pour qu'elle le reconnaisse elle-même ! Il s'agit là d'une nouvelle absurdité pratique, fréquente dans le milieu analytique. Ce n'est pas parce qu'un géniteur de passage, du reste généralement indifférent, a déposé un spermatozoïde dont il ne sait rien et qui l'ignore tout autant, que l'on doit voir, dans ce passage, un désir. Non, le passage du désir est d'une autre sorte, et qu'il voisine à Paris, au Passage du Cerf, doit déjà nous mettre sur la piste de la vérité.

La vérité, est que le père symbolique n'est pas un homme et ceci, en aucun cas. Le père symbolique est un animal, voire un végétal, peut-être même un minéral.La seule chose

---

(1) : L'Été Meurtrier, film où la question est somme toute bien posée.

qui lui soit demandée est d'être[redacted]illuminé[redacted] de la gloire d'une rencontre. (1)

Il est donc clair que l'enfant,marqué au sceau de ce père-totem, ne doit son humanisation qu'à sa substitution par cet animal dans le sacrifice constitutif de l'humanité. C'est là le sens du sacrifice d'Abraham où le père symbolique n'est autre que le bélier, objet du sacrifice et qui donne place à Isaac comme vivant. (2)

Que l'on s'abstienne donc de chercher parmi les vivants qui parlent la place de ce "père géniteur" de pacotille. Il est à chercher parmi les objets du sacrifice.

C'est pourquoi si l'on se demande quel est l'héritage du cadet - question shakespéarienne entre toutes - que l'on sache bien qu'il n'est pas dans les biens du père "réel". La part du cadet est la mauvaise part, au sens où c'est la plus difficile d'accès : elle est celle de la seconde mort, de la mort qui permet de revivre sur un autre plan, dans la proximité des morts et des objets du sacrifice, où seulement le cadet à chance de trouver,avec son nom, son acte. (3)

6/86.

---

(1) : Dans 2001 de Kubrick, il n'est rien d'autre que la Dalle qui se promène d'un bout à l'autre du film ; la Pierrre Blanche dans Savannah Bay de Marguerite Duras ; dans Tarentula, c'est l'Araignée géante.

(2) : Dans l'Eté Meurtrier, c'est un lapin ; chez Freud, un Père de la Horde.

(3) : Voir le thème de la Mort pour Revivre, dans les études de J.P. Vernant.

NOTES

(1) Qu'on veuille ~~me~~ passer ~~de autres mes~~ exposés sur ce sujet du Graphe.

(2) J'ai écrit une note à ce sujet, qui ~~[illegible]~~ est ~~se révèle~~ fausse : ce problème du phallus est déjà bien développé dans le séminaire sur les Psychoses.

(3) Δp, la précision sur la quantité de mouvement $m\vec{v}$, et Δq, la précision sur la position, varient en raison inverse, mais ne sauraient être mieux définies qu'à $\hbar = \frac{h}{2\pi}$ près.

(4) Les spécialistes objecteront à bon droit qu'il ne s'agit pas d'un écrit, mais tout au plus de notes prises à l'audition.

(5) Richard Dedekind, Gottlob Frege entre autres.

(6) In Jean Largeault : Logique Mathématique, Textes, Paris, 1972, Armand Colin éd., coll. U.

—

- original.

6e.

GEROME TAILLANDIER

QUANT AU MASQUE

Le thème du masque a déjà prêté et devrait prêter, à réflexion . Nous procéderons à ce sujet d'abord par une situation clinique.

Une jeune femme, nommée Marie, dont le métier est le théâtre se (1) trouve un jour dans une certaine difficulté. Sa mère l'entend dire : "La grande Marie ne peut plus retrouver la petite Marie. La petite Marie lui tourne le dos. Est-ce que grand-mère est morte ? La petite Marie est à X ou à Y. (Ce sont des noms de villes, porteurs d'évènements pour Marie). Elle voudrait y aller. La petite Marie boude, elle tourne le dos à la grande Marie. La grande Marie la voit : elle est sur la route, avec sa petite robe blanche."

La mère de la jeune femme était par ailleurs au fait d'une situation traumatique endurée par celle-ci quelques années auparavant, et dont Marie avait toujours dénié l'importance. Au terme d'une longue séance de travail, la mère restituant à la jeune femme l'évènement, cette dernière peut enfin sortir sous la forme d'affect la plus vive, le souvenir de la scène exprimant la souffrance où elle avait été prise alors.

Le dialogue continuera ainsi ; la mère de Marie lui dit : "Si la petite Marie est fâchée, c'est parce que la grande Marie a subi cela ? La petite Marie aurait voulu rester pure, dans sa robe blanche ?" Marie répondit alors : "non ce n'est pas cela ; il y a quelque chose en plus. La grande Marie aurait voulu faire du théâtre."

.../...

Mais soudain à peine cette phrase prononcée, la physionomie de la jeune femme marqua comme un choc de surprise à l'émission de :
"- Mais je fais du théâtre !"
Le retour au je accompli, la scène était dénouée, non sans que s'en soit ensuivi un profond sommeil le lendemain.

On aura compris que cet exemple clinique admirable nous présente la figure d'un masque. Nous saisissons que la nature du masque nous est plus étrangère que nous ne croyions.

L'un de nous (2) a mis en évidence dans une lecture du Léonard de Vinci de Freud, cette dimension du masque. Ce que peint le Vinci n'est jamais qu'un sourire, la faille du masque, répétition d'une autre faille laquelle n'est jamais, en tant que souvenir-écran, qu'un autre volet du masque.

On s'égarerait en se demandant si Freud dans ce texte, a voulu faire une psychanalyse du Vinci. Un seul aurait pu la faire : ce dernier. Que nous propose donc Freud ? La réponse me semble simple : Freud nous trame un masque de Freud. Seulement dire cela, semblerait supposer que Freud aurait aussi bien pu lever son masque. Nous affirmons que c'est impossible. Pourquoi donc Freud est-il obligé de se masquer ? Pourquoi y a-t-il nécessité du masque ?

-:-:-:-:-

Une problématique cohérente du masque ne peut surgir que sur le fond de quelques refus. Aussi longtemps qu'on pense que le masque

.../...

dissimule quelque chose, on fait fausse route. Il faut ajouter que le masque ne montre pas non plus (3).

L'accès au problème du masque a lieu si, étant posée sa nécessité, on saisit que la position humaine ne saurait avoir lieu sans masque. L'être humain n'est jamais nu, la nudité, bien que n'étant pas un masque, ne procède pourtant que de lui en tant que dévoilement.

On ne doit donc pas en conclure que tout est masque, version ironique, érotique, mais fausse de la question. Mais entre le Tout est masque et la nécessité du masque, là s'abrite la question de pourquoi ce masque ?

-:-:-:-:-

On n'oubliera pas que Freud nous dit ne pouvoir s'analyser que comme un autre (4) Si Freud ne nous parle pas de soi-même, c'est q'un tel soi-même n'existe pas, à la réserve près du Tat twam asi (5) où le Soi n'est certes pas un Même. Ce que nous avons de plus secret, ne nous appartient pas en propre, mais nous traverse, empruntant, empreintant, la figure de l'Autre.

Un masque est toujours divisé (split). Cette division interne du masque, qu'il manifeste, et qui le voue à être masque de masque..., n'est donc pas un principe d'omnivalence du masque, mais d'indication d'une fente dont le sourire est, chez le Vinci, le nom propre.

Bien d'autres noms propres peuvent être trouvés. Chez l'Homme aux Loups, c'est le V, ou plûtôt le W, le double V, le doublement de la fente, qui est la reduplication du masque, entraînant le V comme forme de dépliement du pli, dans une équivocité (5 bis) nécessaire. Cette réduplication du masque est manifestation mais oubli de la fente, dont L. Carroll nous a donné encore une autre figure dans la trace d'un sourire subsistant sans personne pour le supporter.

-:-:-:-:-:-

Il y a donc lien nécessaire entre réduplication du masque et opération de la fente (6). Il n'y a de ce fait pas de nom propre de la fente (7). Peut-on penser qu'il y aurait un nom propre de cette opération ? Ou si c'est impossible essayer d'en nommer les temps. Ceci n'est affaire que d'écrit ou de drame : travail du masque encore.

La fiction freudienne de l'histoire du Vinci, en nous manifestant le lien entre histoire et fantasme, nous dict la forme nécessaire du masque.

-:-:-:-:-:-

On relèvera pour finir un fait pas assez aperçu, que le masque est porteur d'une dissymétrie // de l'image du corps, qui tient à ce que notre main gauche ne nous appartient pas : J. J. Monnier a relevé qu'elle a toujours été remise à l'Autre (8).

*/-/

Le 6 Juillet 1980

* / nécessaire : sa droite et sa gauche n'ont pas même portée. Cela résulte pour une part de la radicale dissymétrie / de

- NOTES -

(1) Certaines circonstances biographiques ont été changées. [Passage supprimé dans la seconde version].

(2) J. F. RUINART , réunion du Jeudi au Service IX du CHS de Villejuif : présentation de "Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci", de Freud.

(3) Risque d'une paraphrase d'Héraclite.

(4) Voir l'Interprétation des Rêves.

(5) Chāndogya-Upaniṣad (VI, 8-16).

(6) Lévi-Strauss : Anthropologie Structurale, ch XIII .

(7) Voir surtout : Derrida, passim.

(8) J. J. Monnier, réunion du Jeudi au Service IX, et travail clinique.

(5 bis) Voir J.C. Milner : L'amour de la langue (Ed. du Seuil). Sur le Pli, voir Heidegger : Moira in Essais et Conférences (nrf).

DE QUELQUES BÉATRICE

La Triple Hécate au minuit définitif de ma mémoire porte son trouble aux échos de couloirs. Il y retentit de rires de femmes doubles résonances plutôt d'un sommeil infinitif, unité de temps de nous-mêmes confondues. Par quel couvent au mont illuminé d'un jour inverse, dans la marge de lune elles lisent à tête foudroyée d'orages seuls possibles le chant plain de cette trinité: non pas une, mais par lustres doubles diffractées tels que leur troupe s'en accrut? J'y croyais; et l'écho où je me trouvai précipité à cette levée de voile définitive sur leur sein, me permit de lire à haute voix le texte de leur corps. J'y découvris le mien, blason muet qu'un échafaud seul encore enlumine par l'ombre projetée de son triple rayon. La remémoration de notre folie dans la marge de mon trouble, qu'elle lise alors cette Béatrice.

Du 11 au 12 Janvier 1981

G. TAILLANDIER

STRUCTURE ERGATIVE DU FANTASME

GEROME TAILLANDIER

1- PRELIMINAIRES

On appelle verbe transitif un verbe qui peut se construire avec un syntagme nominal différent du SN sujet, Sont intransitifs les autres verbes (Robins, Ling. Gén. p.225).

Considérons alors les exemples suivants empruntés à Lyons, (Ling. Gén.) :

1.1. Bill died

1.2. John killed Bill

2.1. Les aubergines cuisent

2.2. Ahmet fait cuire les aubergines

On remarque un évident parallélisme entre les phrases 1. et 2.. Ce parallélisme pourrait en parler informel se dire ainsi : les phrases 1.1. ont un SN "nominatif" d'un verbe intransitif dans les langues indo-européennes qui devient SN "accusatif" d'un verbe transitif dans les formules 1.2. .

Par définition on appellera construction ergative le fait que le sujet d'un verbe intransitif devient l'objet d'un verbe transitif correspondant, et un nouveau sujet ergatif (John, Ahmet) est introduit comme agent, cause de l'action en question.

Le lecteur peut ne pas saisir l'intérêt d'une telle construction. Aussi un détour par une langue autre qu'indo-européenne sera nécessaire pour manifester l'utilité d'une telle définition.

Soit donc l'exemple suivant en esquimau:

3.1. quimmi-p agna-q takubaa (le chien voit la femme)

3.2. quimmi-q agna-p takubaa (la femme voit le chien)

avec : quimmi-, le chien, agna-, la femme.

Il serait erroné d'assimiler les deux "flexions" -p et -q à des marques de flexions casuelles nominative et accusative.

En effet soient les exemples suivants :

4.1. le chien s'enfuit

4.2. la femme s'enfuit

Là où on s'attendait à des flexions nominatives, les deux SN s'écriraient quimmi-q, agna-q, soit avec le suffixe attribué à l'"objet" dans les exemples 3..

C'est dans une telle structure linguistique qu'il apparait que les flexions casuelles sont inexistantes au sens indo-européen et qu'une nouvelle construction doit être proposée : le suffixe -q de

---

R.H. Robins : linguistique générale : une introduction ([illegible]) (A. Colin éd.)
J. Lyons : linguistique générale (Larousse)
N. Ruwet : introduction à la grammaire générative (Plon).

l'esquimaudevient le suffixe de "sujet" d'un verbe intransitif, alors qu'il est le suffixe d'"objet" d'un verbe transitif. On reconnaît la construction ergative plus haut définie.

Les notions de sujet et d'objet grammaticaux (nous ne faisons pas de suppositions quant à leur structure logique ou autre) étant évidemment défaillantes ici, quoi leur substituer ? Selon une analyse classique des langues à construction ergative, on proposera de définir une conception actancielle de la phrase.

On distinguera dans une phrase trois termes : le verbe en tant que marque d'une action accomplie, l'actant qui est la cause de cette action et le but de l'action accomplie.

On ajoutera à cela une autre supposition d'une portée plus discutable mais nécessaire au raisonnement. Soit l'exemple :

5. la richesse attire les voleurs

On serait tenté de voir dans "la richesse" l'actant de la phrase. Ceci nous apparaîtra discutable et nous poserons en principe que seul le SN " les voleurs" peut "raisonnablement" être considéré l'actant de cet exemple. Il y a là une présupposition que nous n'éclairerons pas plus.

Dans ces conditions l'exemple 4. s'éclaire : si le suffixe de la phrase intransitive " la femme s'enfuit" est identique à celui de l'"objet" de 3.1., c'est que dans les deux cas, "lafemme" est le but d'une action dont l'actant est explicite dans 3.1. ("le chien") et sous-entendu dans 4.2.. Nous dirons que -q est le suffixe de but de la construction ergative en esquimau et que -p est le suffixe d'actant.

oOo

2- CONSEQUENCES.

Ces remarques ne nous auraient pas retenu sans le rapprochement patent qu'elles imposent avec nos concepts analytiques concernant la structure du fantasme. Soit en effet la phrase bien connue :

1. un enfant est battu .

Nous savons par habitude et ouï-dire que cette phrase est l'expression d'un fantasme dont on nous a appris qu'elle était la transformée d'une phrase de structure profonde (inconsciente) :

2.1. le père (mon) bat je-(accusatif).

ou 2.2. mon père me bat

2.3. je suis battu(e) par mon père .

Plus d'une interprétation a été proposée de cette transformation. Nous en avons nous-même quelques-unes en poche pour nos vieux jours.

Comment rendre raison d'une telle transformation ? Une interprétation tout naturelle se propose, c'est de considérer que 1. est la déduction au passif de la formule active de 2., où de plus le sujet (le père et non : personne) aurait été restitué. Mais qui est donc le sujet de cette affaire ? Où est-il localisable, est-il identique au déictique "je" de l'exemple 2.3. ?

Rapprochons alors les exemples suivants :

1. un enfant est battu

2.2. mon père me bat .

N'apparaît-il pas clair que nous nous trouvons devant un exemple de construction ergative. où je (me) est le but d'une formule actancielle dont le père est l'actant sous-entendu en 1., explicite en 2.2..

Nous proposerons alors les principes suivants d'analyse des formules fantasmatiques :

1. La structure de surface (consciente) du fantasme est la résultante d'une construction ergative.

2. L'actant de cette construction n'est restituable que dans la structure profonde inconsciente de l'analyse actancielle.

3. La formule de surface qui exprime la structure profonde est une formule du type SN-but + SV agentif.

4. L'actant inconscient est toujours le père. L'acte analytique ne connaît pas d'autre actant.

5. Le Je en tant que déictique du sujet est effacé de la structure de surface et réduit à l'"impersonnel" ou à Ø.

6. Le sujet en tant que le Je est son déictique, est le but de la structure profonde.

7. Il n'apparaît dans la structre de surface que dans la culpabilité où l'angoisse liées à l'aveu du fantasme.

8. Il n' a pas de place dans la structure de surface liée à cet aveu.

9. Il convient donc de remarquer que le sujet inconscient est toujours le but actanciel du fantasme et jamais son sujet grammatical.

Une telle analyse annule l'analyse traditionnelle en termes d'actif-passif à quoi Freud a essayé de réduire l'analyse de la pulsion. La transformation pulsionnelle n'est pas de l'ordre actif-passif, mais de l'ordre de la construction ergative. Le but (actanciel) de la pulsion est le sujet. L'actant pulsionnel est le père.

On pourra bien sûr s'interroger sur la légitimité d'une telle analyse en termes grammaticaux, de la structure du fantasme. Mille problèmes sont là sous-jacents, ne serait-ce que la légitimité des rap-

prochements entre grammaire, logique et inconscient, qu'elle semble supposer. Au moins remarquera-t-on qu une telle analyse n'est pas plus illégitime que celles de Freud et Lacan, ce qui nous suffira.

Nous remarquerons simplement que les points 4 et9 de nos propositions suffisent à introduire une rupture absolue entre grammaire et inconscient. Par contre nous proposons de considérer qu'une extension de l'analyse en termes de construction ergative soit le modèle régulateur de l'analyse du fantasme et de la pulsion.

Proposons sur quelques exemples de l'expérience, l'application de notre méthode. Si nous considérons l'exemple suivant:

3.1. "Cette pièce est pour Mademoiselle", dont on trouvera le contexte exact dans notre article sur l'Image du Corps (à paraître), il apparaît que cette phrase, entendue dans le rêve, est l'expression d'un fantasme. En suivant nos principes, son analyse devient claire :

3.2. Le père (ou un se ses substituts) (de la jeune fille) décerne une pièce <u>à sa fille</u>.

Le pere est bien ici l'actant et le sujet apparaît comme le "datif", en vérité le but, de cette action.

oOo

Soit encore l'exemple suivant emprunté à un imagina ire plus répandu qu'on ne le croit :

4.1. "Des jeunes filles sont dérobées (dans des magasins de mode) pour être soumises à la traite des blanches."

Le côté irrémédiablement cocasse et séduisant de cette formule ne manque pas de choir un peu si l'on donne ~~xxxxx~~ sa transformation ergative, en remarquant que dans cet exemple, les jeunes femmes sont en fait le but de la formule ergative et non pas son sujet (nominatif). La transformation de 4.1. est donc :

4.2. Le père a tiré une traite en blanc sur sa fille.

On laisse au lecteur le soin d'équivoquer sur cette traite-là, et sur ses conséquences possibles quant au sujet.

Si l'on remarque pour conclure, avec Lyons, que le système proto-indoeuropéen semble bien avoir été un système ergatif; sil'on remarque par ailleurs la profonde mais problématique parenté entre transformation passive, forme réfléchie, voix moyenne-passive et construction transitive-intransitive, on ne manquera pas de soupçonner aux termes de notre analyse un continent enfoui dont nous ne sommes pas mécontent d'avoir exhumé la bizarre pierrerie qui fait l'objet de notre article.

oOo

3- POST-SCRIPTUM

Quelques remarques après-coup s'imposent.

1. Le linguiste compétent ne manquera pas de souligner l'usage fort incertain que nous faisons de la technique linguistique. C'est que là n'est pas notre propos. En particulier distinguer surface et profondeur dans le fantasme est problématique.

2. Une seconde difficulté tient aux positions de Lyons: il semble que pour cet auteur, une part importante du sémantique serve à construire la grammaire formelle. En témoigne ici l'embarras de la condition liée à notre exemple 5. (première partie).

3. Mais cette difficulté n'est-elle pas réciproque de celle qu'éprouvent les grammaires GT en particulier dans l'emploi de phrases-noyaux et dans l'acceptation non définie dans les règles de notions aussi obscures que le passif dans T-passif ? De telles notions, si leur pouvoir descriptif est grand, manquent d'interroger sur les structures réelles de certaines catégories de la grammaire. Il est évident que l'idée de Lyons, que le passif serait une formation dérivée d'un système de voix moyenne dégénérée, est à cet égard fascinante.

4. En particulier nous voudrions faire quelques remarques issues de la lecture de Lyons. Dubois (1966) semble avoir eu l'intuition que les verbes intransitifs seraient en fait des verbes passifs. Ce qui nous paraît pensable, c'est que, de même que les verbes intransitifs ont un "sujet" qui n'est nominatif qu'en surface, et qui est au fond un SN-<u>but</u> d'une construction ergative; de même les verbes passifs sont la trace d'une construction ergative où le "sujet" grammatical est en fait aussi le SN-but d'un verbe d'action.

C'est la construction ergative qui engendre le passif et non l'inverse; et un verbe intransitif est une forme porteuse d'une place postiche qui concerne un actant réduit à ∅ . Ceci semble présupposer la construction d'une grammaire GT sans phrase-noyau, un des points les plus discutables de celles de Chomsky.

5. Remarquons enfin qu'il n'y a pas de raison d'accorder au passif un privilège dans l'analyse des fantasmes : d'une part le passif semble être une forme dérivée du moyen et sa réduction semble s'imposer à terme, comme celle d'une structure superficielle. D'autre part penser que cette voix aurait un privilège naturel pour expliquer le fantasme, est manifester une forme de "glossocentrisme", reproduction de l'erreur de Poincaré concernant la simplicité de l'espace tridimensionnel. La construction ergative n'est pas plus compliquée que la transformation passive; elle est différente et elle nous met sur le chemin d'un fait de structure plus universel et fondateur.

5/1/1980-4/4/1981

- NOTES -

(1) Certaines circonstances biographiques ont été changées. [Passage supprimé dans la seconde version].

(2) J. F. RUINART , réunion du Jeudi au Service IX du CHS de Villejuif : présentation de "Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci", de Freud.

(3) Risque d'une paraphrase d'Héraclite.

(4) Voir l'Interprétation des Rêves.

(5) Chāndogya-Upaniṣad (VI, 8-16).

(6) Lévi-Strauss : Anthropologie Structurale, ch XIII.

(7) Voir surtout : Derrida, passim.

(8) J. J. Monnier, réunion du Jeudi au Service IX, et travail clinique.

(5 bis) Voir J.-C. Milner : L'amour de la langue (Ed. du Seuil). Sur le Pli, voir Heidegger : Moira in Essais et Conférences (nrf).

GEROME TAILLANDIER

NOTE HISTORIQUE SUR LA METAPHORE PATERNELLE

Charles Sarfati m'a fait remarquer avec raison qu'on doit se demander pourquoi Lacan parle de métaphore paternelle. On avoue avec confusion qu'après quinze ans de lecture, cette question n'était pas apparue... De là se déduit une série de problèmes qu'on peut énumérer ainsi :

1- A quelle date et dans quel contexte l'expression de métaphore paternelle apparaît-elle.

2- Est-elle convergente sur ce point, avec le surgissement de la question sur la métaphore.

3- Quand et sous quelle forme apparaît chez Lacan la question de la métaphore.

4- L'introduction du procès métaphorique en psychanalyse est-elle identique , ou coextensive, à l'interprétation des processus primaires de Freud (condensation, déplacement).

5- Si la fonction du Nom-du-Père est distincte de sa position comme métaphore, où et comment se fait leur jonction.

6- Quand et comment la fonction du signifiant du Nom-du-Père est-elle introduite.

oOo

On a déjà montré à propos du graphe (1) que, contrairement aux idées reçues, il y avait des mutations internes du texte de Lacan, qui interdisaient d'y trouver une figure une et définitive du procès de l'inconscient. Il doit en être de même pour la métaphore paternelle. Une nouvelle investigation de ces questions s'impose si nous voulons éviter l'effacement du travail historique de Lacan.

Une brève enquête historique préliminaire est des plus éclairantes.

1- La distinction Verwerfung-Bejahung et leur couplage apparaissent pour la première fois dans le Séminaire I et dans le Séminaire III (leçons du 7/12/55 et du 11/1/56). Son interprétation dans les Ecrits (Réponse à Jean Hyppolite) manifestant de notables écarts d'ailleurs avec la précédente.

2- L'introduction de la métaphore et de la métonymie n'a lieu qu'au Séminaire III (2/5/56, 9/5/56), et au Séminaire IV (8/5/57). Elle y est indépendante de la référence aux processus primaires, lesquels, (condensation, déplacement), ne sont que rarement thématisés.

3- C'est uniquement au Séminaire V (leçons du 6/11/57 au4/12/57), que l'identité de principe des processus primaires et des deux opérations, est posée : elle ne l'est pas auparavant et donc pas dans le Séminaire III.

4- La formule du "Nom-du-Père" apparaît au Séminaire III (leçon du 4/7/56); elle n'y est nullement couplée à celle des opérations signifiantes, métaphore ou métonymie.

5- Le couplage du Nom-du-Père avec la métaphore est donc de date problématique : la première occurence (semble) être au Séminaire IV, leçon du 19/6/57 (puis au Séminaire V, leçons du 15/1/58 et du 22/1/58).

6- Le texte sur la Psychose est rédigé en Décembre 57-Janvier 58 : la métaphore paternelle y apparaît clairement, mais contemporaine du Séminaire V, donc de la théorie du Graphe, et jamais antérieure, sinon en ce qu'elle apparaît à la fin du Séminaire IV (19/6/57).

o0o

Plusieurs conséquences évidentes se déduisent de cette enquête dont la principale est que :

1- Le Séminaire III fonctionne de bout en bout sans aucune référence à la métaphore paternelle. Voilà une énigme qui en vaut bien d'autres, qu'on nous promet plus légèrement : alors que n'importe quel lacanien ne saurait jurer que par elle pour parler de psychose, la théorie lacanienne des psychoses s'est faite sans elle.

2- Comment cela est-il possible ? Comment fonctionne le texte du Séminaire III ?

3- La notion de métaphore paternelle est une interprétation rétroactive par Lacan, de son propre texte. C'est là une manoeuvre trop constante pour que nous nous y laissions entraîner à la légère. Il faut en interroger les points de rupture.

4- Il apparaît ~~[illegible]~~ que le système des glissements lacaniens : métaphore-condensation, position des opérations signifiantes, position du Nom-du-Père comme métaphore, est si peu cohérent, que les disjonctions historiques qui le clivent, exigent qu'on le casse et qu'on en fasse le plan historique et systématique : la notion de métaphore paternelle devient un acquis historique maintenant ouvert.

Nous espérons par de telles notes contribuer à lever le voile sur la pudeur du père, qui, on le sait, intéresse surtout les fils (3).

NOTES

(1) Cf, Le graphe par éléments, Le Disoours Psychanalytique, nº1.

(2) D'un préliminaire à tout traitement possible de la psychose, Ecrits, Paris 1966.

(3) Texte issu d'un "cartel" -puisque ce nom semble devoir subsister dans la débâcle -, constitué par C. et B. Lemerer-Ritter, P. Cesareo, C.Sarfati, G.Taillandier, en 1980.

(Ecrit en 1980.
Publié en 10/81.)
G.T.

Sur l'énergie - selon Feynman

in. "l'éthique de la ψa et la question du contre-transfert"
EVEL, 1984.

INTERVENTION : **G. TAILLANDIER**

Concernant les rapports de la science au réel, il faut bien avouer que nous n'avons pour l'heure pas grand-chose à dire. Plutôt préférons-nous évoquer la merveille que constitue l'étude de la physique des particules et le regret extrême que nous avons de ne plus pouvoir accomplir un de nos vœux les plus chers et les plus anciens ; être physicien.

C'est donc du côté de Feynman que nous nous rendrons, au chapitre 4, de son cours de physique. Feynman se demande : qu'est-ce que l'énergie ? Élaborant une fiction, il nous représente le personnage de Denis-la-Menace, le Destructeur par excellence, jouant aux cubes à l'instar de l'enfant anaxagorien. Un autre personnage entre en jeu : sa mère qui, inquiète du devenir de son fils, se demande où sont passés les cubes. Elle constate alors avec peine que, malgré mainte transformation, Denis a toujours *le même nombre de cubes.* Et ceci à travers toutes les répétitions de son enquête. Bref, nous dit Feynman, la mère de Denis *désire savoir* combien de cubes demeurent à Denis. Il est aisé de reconnaître ici le virement, par Feynman, au compte de la mère, d'un désir de savoir qui ne peut bien sûr être que celui de son *fils.* Savoir ce qu'il y a dans le corps de la mère, voilà donc la racine du désir physique. Remarquons toutefois, que ce virement du désir au compte de la mère, atteste que le vœu procède d'une identification au désir de la mère. Ici, comme ailleurs.

Texte résultant d'une discussion avec J.-D. Nasio.

Mais une remarque de plus s'impose en conclusion : si à nouveau, nous demandons *ce qui est* l'énergie, nous avons la réponse ; l'énergie n'est pas un cube, mais un nombre de cubes, *constant,* invariant par toute transformation de l'assemblage des cubes.

Ce qui reste invariant dans l'expérience, voilà une définition de l'énergie. L'énergie est un symbole d'invariance ; plus exactement, elle est le résultat d'une *symétrie* dans les transformations. L'énergie trouve sa racine dans la symétrie. Le beau désir de symétrie est à l'origine de l'enquête physique.

Il y a alors lieu de dire que cette symétrisation qui engendre de l'invariance, est bien, en effet, la cause du désir : rien d'autre que chiffre et nombre hormis tout « réel » : le nom du père. Ce nom du père est un des invariants majeurs de l'action psychanalytique : comme *énergie,* il soutend le désir du physicien.

9-12-1983

Cf. JDN.

- MATHEMATIQUE ELEMENTAIRE DE LA CHAINE ST. ANTOINE -

On sait qu'un jeu de société très répandu ravit actuellement les milieux intellectuels parisiens : la chaîne ST ANTOINE, dans ses diverses variantes, le dernier cri en ce domaine étant de faciliter sa propagation par une espérance de gain non négligeable à la clé.

Comment une telle chaîne fonctionne-t-elle ? Quelle espérance de gain permet-elle de soutenir ? Nous voudrions examiner ces questions.

Mais auparavant, la description d'une chaîne type s'impose. Prenons l'exemple concret de celle que nous livrons au lecteur.

- L'adresse n° 1 reçoit un chèque de n Francs, (ici 20 F) de la personne en 4ème position.
- Celle-ci (4) raye le nom de cette lère position.
- Elle envoie p lettres S.A. (comme ses prédécesseurs) à son successeur.

Elle en vient donc au temps, à occuper la lère position.

- Elle va donc à son tour recevoir des chèques de n F. des nouveaux successeurs en position 4 pour elle.
- Appelons la personne dont nous nous occupons ego.

Donnons alors à la personne en position 1 par rapport à ego (qui lui, est en position 4), le numéro arbitraire $n + 1$. Ego va donc recevoir le n° $n + 4$, tandis que les trois membres de la liste reçoivent les numéros $n + 1$, $n + 2$, $n + 3$.

A leur tour, les successeurs d'ego vont recevoir les numéros n + 5, etc....., jusqu'à n + 7, qui est le successeur en 4ème position, d'ego, et qui est donc présumé lui faire parvenir un chèque (ainsi que les autres membres en position n + 7).

Tout est prêt ainsi pour que la chaîne fonctionne : n + 1 a envoyé la lettre, ego l'a rétribué, ego reçoit à son tour rétribution de n + 7.

Appelons cet ensemble élémentaire de fonctionnement de la chaîne un noyau de chaîne S.A.

Examinons alors les contraintes du fonctionnement qui pèsent sur le noyau, en termes purement économiques.

\- - - - - -

Dans le cas de la chaîne reçue, il est impératif qu'à chaque itération, tous les membres en position i joignent un chèque, et que tous expédient au moins le même nombre de lettres (20 ici).

Supposons à titre d'exemple en effet, un taux de rendement de 50 % par génération.

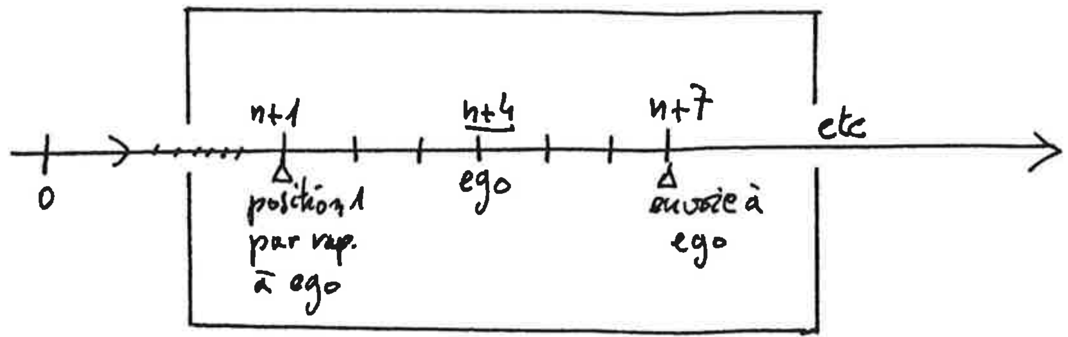
La génération i compte 20 membres par hypothèse. Mais alors la génération i + 1 n'en compte plus que 10, la génération i + 2, 5 . Au lieu des 8 000 chèques prévus, (20 x 20 x 20), le membre en position 1 n'en reçoit plus que : 20 x 10 x 5 = 1 000 chèques, ce qui est déjà une décrudescence considérable du rendement de la chaîne.

On voit donc qu'une condition impérative du fonctionnement des S.A. chaînes est son rendement élevé, parfait si possible.

Il est alors aisé de deviner que les membres en amont de la chaîne sont les principaux bénéficiaires de la chaîne si ils ont pris leurs précautions pour cela.

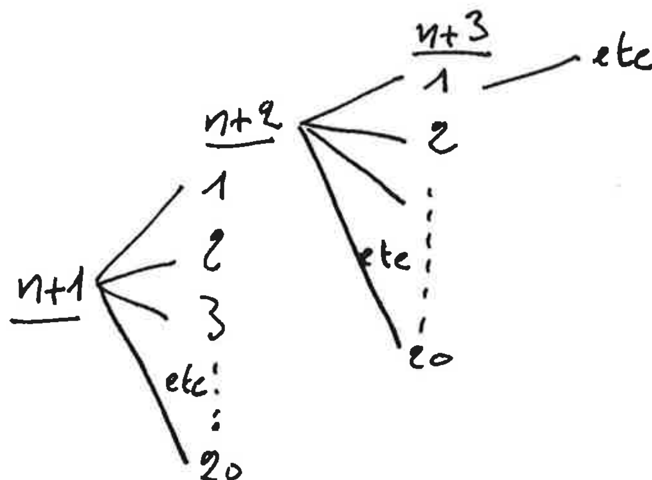
Maintenant, admettons qu'une telle chaîne se propage avec un rendement parfait (100 %), et avec un taux de propagation de 20 lettres par membre d'une génération ; que devient la population de la chaîne dans ces conditions ?

Pour le comprendre, établissons le schéma du noyau S.A.



Noyau d'une chaîne S.A.

Chaque membre i envoie 20 lettres, soit un schéma arborescent ainsi concevable :



Il est aisé de calculer que, entre n + 1 et n + 7, le nombre de lettres envoyées devra être de p^7 (si le membre en position i + 7 escompte aussi recevoir des chèques, il doit envoyer des lettres).

Si p = 20, on a donc 20^7 lettres, soit

$2^7 \times 10^7$ = 1 280 millions de lettres.

Les membres de la génération n + 7 enverront ainsi des lettres à, sensiblement le tiers de la population de la planète ! On conçoit qu'une telle chaîne arrivera vite à son extinction naturelle après avoir fait le tour de la planète, à la 8ème génération.

- Plus simplement, il est aisé de deviner que le taux d'extinction de la chaîne sera très rapide, et que hormis les bénéficiaires de tête de chaîne, les membres en queue de chaîne en seront pour leur frais - et pour le plaisir de jouer.

Gérôme Taillandier
Alias Saint Antoine II .

COMPTE RENDU : JOEL DOR : INTRODUCTION A LA LECTURE DE LACAN . Paris, 1985.

Denoël éditeur .

La littérature d'introduction à Jacques Lacan fait, on le sait, cruellement défaut . D'un côté, des ouvrages pour la plupart très simplificateurs, écrits à la va-vite, de l'autre des textes d'une difficulté considérable et qui ne parviennent pas à balayer le champ des concepts introduits par cet auteur : Deleuze, Derrida, Juranville...

Le livre de Joël Dor réussit l'intersection de ces deux problèmes . Accessible à un niveau de formation de premier cycle supérieur (plutôt enfin) , il constitue une présentation complète du champ conceptuel de Jacques Lacan, sans faille, sans oubli, sans effet de manche, sans l'habituelle et ennuyeuse tradition de l'ellipse de style qui est propre aux auteurs "lacaniens" aux airs inspirés de Sybille proférante qui sont à l'ordinaire les leurs .

Le livre est construit très solidement en trois parties .
La première, de loin la plus didactique, porte sur l'insertion de l'inconscient dans le langage (" L'inconscient est structuré comme un langage "). Elle comporte les indispensables rappels théoriques sans lesquels cette démarche initiale de Jacques Lacan reste incompréhensible : Saussure, Jakobson, avant tout, sont présentés pour ce qu'ils ont enseigné à cet auteur . La théorie du signe linguistique, le Signifiant, le processus "métaphoro-métonymique" des deux axes du langage, sont soigneusement exposés pour aboutir à une construction

pas à pas des " formations de l'inconscient " (symptômes, lapsus, mots d'esprit, rêves) .

En seconde partie, abordant les problèmes de fond de la position lacanienne : le sujet de l'inconscient, sa division (Spaltung), sa refente, la constitution du désir comme désir de l'Autre, l'auteur structure sa démarche autour du problème-clé de la réinterprétation de l'Oedipe en termes de castration symbolique . Le " Stade du Miroir ", moment fondateur de la subjectivité de l'être parlant, est présenté comme élément nodal de l'Oedipe . " Le désir ", élément clé de cette constitution du sujet de l'inconscient, est déduit de la métaphore paternelle (affirmation symbolique du Nom-du-Père) , tandis qu'une esquisse du problème fondamental des psychoses : la forclusion du Nom-du-Père, donne l'éclairage rasant qui permet de mieux saisir la ressource et l'aliénation , que l'être humain trouve dans l'ordre symbolique . De là sont déduits les concepts qui réinterprèteront la notion freudienne d'inconscient : division et refente du sujet, énoncé et énonciation, structure aliénée du Moi .

La troisième partie développe toute l'articulation du désir inconscient, en tant qu'elle résulte de cette insertion du sujet dans le langage et dans les défilés de la demande . Le fameux " Graphe " est développé dans toutes ses dimensions, avec un didactisme assez rare sur ce sujet .

Ce qui ne gâte rien, et dont il faut remercier l'éditeur, l'ouvrage est muni d'un " index " fort bien fait . Faudra-t-il en effet rappeler longtemps aux éditeurs français qu'un ouvrage de psychanalyse

ne peut se lire sans index et que, en ce domaine, l'édition française est souvent défaillante . Aucun éditeur américain n'oserait présenter un livre qui en serait démuni .

On regrettera bien dans ce livre quelques défauts : - manque d'une « bibliogragraphie didactique » sur Jacques Lacan, - défaut d'introduction de la notion si importante et si confuse du « symbolique », - ou de cette autre : « l'être de l'étant », - défaut d'une présentation plus spécifiée de « l'Autre » , notion toujours si difficile d'accès .

Mais le regret de fond - qui est aussi un compliment - est qu'on attend avec impatience un second volume d'études qui compléteraient certains concepts pas assez développés ou isolés par l'auteur .

Au reste, un excellent livre, un instrument de travail à peu près unique en son genre et auquel on souhaite une longue carrière .

GÉRÔME TAILLANDIER.
86 bis rue Amelot
75011
(1)807.16.75.

A LACANIAN GRAFFITI

Gérôme TAILLANDIER

Chacun sait la propension constante de Jacques LACAN à user dans son enseignement de formules et schémas d'apparence mathématique dont l'effet ordinaire est [redacted] de terrifier le lecteur laïc, bien à tort du reste, puisque le niveau mathématique de ces formules dépasse rarement le Baccalauréat...

Devant le nombre et la diversité de ces formules, je me suis décidé à en dresser l'inventaire afin qu'un tableau réaliste de ce genre de démarche chez Lacan puisse être brossé.

Le présent article est donc consacré à :

1 - Inventorier aussi exhaustivement que possible les formules et schémas;

2 - En repérer les occurences dans les divers séminaires.

Quelques précisions de méthode s'imposent cependant.

1 -Je n'ai <u>en principe</u> pas tenu compte des <u>écrits</u> de Lacan, mais seulement des <u>séminaires</u>. Je fais toutefois quelques exceptions.

2 -La zone des séminaires 12 à 16 est <u>mal inventoriée</u>, faute d'une lecture achevée de ma part : il y aura donc des éléments à compléter dans cette région.

3 - Enfin, je tiens à préciser que je me restreints dans cet article aux <u>graphiques</u> de Lacan, à l'exclusion des références nombreuses à des oeuvres écrites ou picturales (Holbein, Velasquez, Gibbon Sengaï, les anamorphoses, etc ....), ainsi

que de la référence aux topiques de l'oeuvre.

A cet égard, une remarque. On aura noté que l'enseignement de Lacan procède par répétition de thèmes, toujours les mêmes, peu nombreux, repris sous des aspects différents (la lutte à mort, le sujet de la science, ne pas comprendre mais expliquer, répétition et réminiscence, etc ....).C'est ce que j'appelle, au sens aristotélicien, des topiques. Dresser un catalogue de ces topiques serait une tâche utile, mais d'une difficulté extrême. Rappelons simplement, à défaut de la définition des topiques d'Aristote[1] celle de Port-Royal : "certains chefs généraux auquels on peut rapporter toutes les preuves dont on se sert dans les diverses matières que l'on traite".

Eh bien! Je précise que je ne traiterai pas des topiques récurrents de l'oeuvre de Lacan, mais seulement de ce qui apparait sous forme graphique dans l'oeuvre . C'est dire que, s'il existe des précurseurs de ces graphiques, on ne les prendra pas, sauf quelques rares cas, en considération. Ainsi, la discussion sur les propositions du pont-aux-ânes médiéval (Tout homme est mortel, etc ....) est-elle antérieure à son apparition graphique sous la forme du Quadrant de Peirce et des formules quantiques de la sexuation : on n'en tiendra pas compte, laissant cette tâche pour d'autres travaux.

* * *

---

(1) Rhétorique II, 26, 1403 a

Commençons par dresser l'inventaire de ces graphiques :

1 - Le graphe - Il est trop connu pour être discuté.

2 - Schémas optiques 1 et 2 et Schéma N -

Ils sont également très connus. Notons toutefois que le schéma Optique N°2 (le miroir plan ayant tourné d'un quart de tour) n'existe sans doute qu'en écrit. J'appelle Schéma N (pour Narcissisme) la variante que Lacan utilise dans les séminaires 8, 9, 10 (1)

3 - Tableau des affects - Utilisé dans le Séminaire X pour présenter le problème de l'angoisse. Ce tableau, pourtant séduisant est un hapax : jamais repris par la suite. J'ai montré ailleurs (2) que ce tableau devait être réinterprété. Dans une perspective toutefois plus classique, on ne peut manquer de relever l'analogie de ce tableau avec celui du Ternaire Privation/Frustration/Castration (3), ainsi qu'avec le schéma (implicite) du déplacement de la lettre volée .



On fera plus loin un commentaire sur ces analogies.

---

(1) - Voir mon article in Esquisses Psychanalytiques n° 7

(2) Même article.

(3) - Voir plus bas.

4 - Quadrant de Peirce - Présenté en exposé par J.Korman chez J.D NASIO. Il s'agit de traiter le problème du Pont-aux-Anes (les propositions en A I E O), mais plus avant on remarquerait une liaison entre ce tableau et la question de la forclusion constituante du sujet de l'inconscient.

5 - Formules quantiques de la sexuation (F.Q.S.) et leurs prodromes. Là encore, on a affaire à un traitement complexe des propositions du Pont-aux-Anes. Les formules vont être astucieusement déformées pour rendre compte de la sexuation. Il y a des écritures précurseurs de ces F.Q.S. dans plusieurs séminaires. En particulier, on traitera comme telles les écritures inspirées de l'idéographie de Frege *in* Séminaire XV.

6 - Noeuds borroméens et apparentés. Plus généralement, ces figures font partie de la théorie des noeuds. J'avoue humblement qu'elles m'exaspèrent et que je ne ferai rien de plus que de les repérer.

7 -Schémas L, R et dérivés. Le célèbre schéma L quadrangulaire en chiasme est un peu partout présent dans l'oeuvre. Il comporte de nombreuses variantes (ainsi dans Kant avec Sade). Certaines de ces variantes n'existent qu'en écrit : R et I. Une remarque générale sur la structure de ce schéma s'impose : on note son analogie avec le quadrangle du choix forcé (cf plus bas). Il faut alors souligner chez Jacques LACAN la fréquence d'un type de schématisation (y compris dans son écriture) impliquant

1 - un quadrangle;

2 - un rapport d'"entrecroisement" (chiasme) entre les

termes du quadrangle (Groupe de Klein). De telles occurrences sont constantes. Pourquoi ? Sans doute qui est averti de la structure de la métaphore n'en sera pas trop étonné.

A cet égard, une remarque de fond s'impose : on a souvent prétendu plaquer une interprétation chrétienne sur le texte de Lacan (fût-ce pour mieux la dégommer), en assurant que le ternaire R S I serait une replication de la théorie augustinienne des Images de la Trinité. C'est une absurdité simplement diffamatoire. En vérité, la logique lacanienne est quaternaire : elle suppose toujours quatre termes en rapport de chiasme. N'en déplaise à Jacques Derrida [redacted] cette démarche [redacted] a été inaugurée (selon moi) par [redacted] Dominique Dubarle, dans un Séminaire de Jean Hyppolite[2]. [redacted] D Duba[redacted]rle a ainsi [redacted] montré que la logique hégélienne est déjà quaternaire.
Il est du reste aisé d'en déduire une procédure de présentation [redacted] des syllogismes de la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel.

Le schéma L est une incarnation frappante de cette logique quaternaire, partout à l'oeuvre chez Lacan. [redacted]

8 - Topologie des surfaces non orientables unilatères dans $\mathbb{R}^3$ -

---

[redacted]

(1) En 1968. Cf. [redacted] de D. Dubarle : Logique et Dialectique - Flammarion éd.

Il s'agit des Bande de Moebius, Cross-Cap, Plan projectif, bouteille de Klein et de ce que Lacan appelle la "double boucle". Sur ce sujet, on aura intérêt à consulter Hilbert et Cohn-Vossen (1) ainsi que la [redacted] synthèse de Tingry [redacted] et Nasio (2).

9 - Matrices du Pari de Pascal - Ces matrices carrées d'ordre 2, inspirées de la théorie des jeux, sont un hapax.

10 - Schémas de l'entrecroisement du regard et de la vision. Hapax, typique incarnation d'une réalisation de la logique quaternaire dans un champ nouveau.

11 - Série de Fibonacci et Nombre d'Or - Ces deux thèmes sont mathématiquement différents l'un de l'autre. Mais il reste que chez Jacques Lacan ils sont toujours coalescents. On les a donc réunis sous le même chef. De même, on réunira sous ce chef le schéma de la division de l'Un qui sert à Lacan à présenter l'objet (a) et le rapport sexuel dans certains séminaires. Sur ce sujet, on consultera l'article d'un Anonyme in Sém. XVI - Version CRIT 1. (3)

12 - Fractions graduelles (ou continues) - On note leur apparition très épisodique dans le Séminaire. Il s'agit de fractions de la forme $\frac{A}{B}$ où B réplique $\frac{A}{B}$ à l'infini : $\frac{A}{B} = \frac{A}{\frac{A}{B}}$ etc ....

13 - Métaphore paternelle - On se trouve devant l'exemple frappant d'un graphique dont les occurences très rares contrastent avec

---

(1) Geometry and Imagination. Chelsea Pub. C° (N.Y.)

(2) in Les Yeux de Laure.

(3) Voir sur cette dénomination mes articles de Littoral.

l'étonnant succès de diffusion sociale.

Pour des raisons de simplification de classement, on pourrait convenir de rattacher à cette formule les nombreuses écritures peu classables du Séminaire : $\$ \; S(\barA) - \Phi$, $\Phi(-\varphi)$, $\Phi(a)$, $\barA(-\varphi)$ etc.... qui apparaissent sporadiquement dans le Séminaire et les écrits. [redacted]

14 - ($\$ \diamond a$) et ($\$ \diamond D$). Ces formules célèbres constituent bien sûr un cas à part. Pour l'instant, on ignore la date et le contexte exact de leur apparition. Cela contraste avec leur omniprésence dans toute l'oeuvre de J. Lacan.

15 - Formules $\frac{S}{s}$ ainsi que de la métaphore et de la métonymie - Encore des écritures très célèbres et pourtant très rares dans l'oeuvre de Lacan. Elles se rattachent pour une part à la formule de la métaphore paternelle.

16 - Ternaire Castration - Frustration - Privation - Encore un exemple d'une formule peu reprise par Lacan mais dont le succès didactique est extrême. On a souligné la parenté de ce tableau avec celui sous-entendu dans la Lettre Volée ainsi qu'avec le Tableau de l'angoisse. La méthode de ces tableaux est souvent liée à un engendrement par permutation circulaire.

17 - On rattachera à ces tableaux le schéma de la conférence "le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel", obtenu par un dénombrement par arbre, (reporté sur un graphe par mes soins), ainsi que le graphe des probabilités de transition au Jeu Pair/Impair

(Chaîne de Markov) du Séminaire sur la Lettre Volée.

18 - Dans le même esprit des dénombrements par arbre, on rattachera à 16 la distinction des trois incidences du Père, (R, S, I) encore qu'elle n'ait jamais prêté à schéma.

19 - Les quatre discours, présentés au Séminaire 17, incarnent un aspect typique du raisonnement quaternaire chez Lacan, aboutissant à un rapport métaphorique de ces discours, - ainsi que des termes qui les constituent.

20 - Un schéma peu commenté est présent surtout au Séminaire 16. Son noyau est la formule S⟶ A, d'un signifiant représentant un sujet pour un Autre signifiant. Sa formule développée est S (S⟶ A) ou A (S⟶ A) (formule récurrente) par où l'on exprime qu'il y a toujours un signifiant En-plus manquant à la batterie des signifiants. Cette formule peut être considérée la racine des quatre discours. Plus subtilement, il faut souligner que, dans la mesure où A n'est pas "épuisé" par la répétition des Si, A et les Si sont en quelque sorte "en miroir" dans leur défaut. En sorte que cette formule ne s'explique bien qu'à"identifier" au sens mathématique du terme les Si et A, engendrant ainsi une bouteille de Klein.

20 - Schéma de l'aliénation(ou du choix forcé) - Partout présent dans les Séminaires 14 et 15 principalement, il est encore un exemple frappant du raisonnement quaternaire en chiasme.

21 - A cette même logique se rattachent les schémas de la décussation linguistique qui servent, dans l'Ethique, à fonder

la thèse de l'inconscient structuré comme un langage.

22 - Plus original est le schéma de la pulsion (Séminaire 11), dont la structure en"retour" évoquera pourtant le graphe et son effet de point de capiton (et d'après-coup).

* * *

Le lecteur avisé fera sans doute à cet article plus d'un reproche. Le premier sera le caractère allusif des références.- Mais je n'ai pas souhaité écrire un article de fond, par souci de laisser ouverts d'autres chemins.Par ailleurs,on reprochera à l'énumération de ces schémas de manquer d'ordre et de logique.- Mais c'est que je n'ai pas postulé qu'il y avait un ordre à priori dans ces graphiques. Cet ordre, s'il existe, est à démontrer. Et à vrai dire, comme la tendance interne de l'enseignement de Lacan est de toujours se trouver des justifications à posteriori, j'ai souhaité expressément rompre avec cette détestable habitude mentale, par ce manque d'ordre délibéré et soutenu.

* * *

Que si enfin le lecteur se demande "si cet article relève bien de la psychanalyse ?" l'auteur répondra résolument qu'en effet il n'en est rien : il s'agit simplement d'un petit travail de culture générale sans autre prétention. Sans doute l'auteur est-il analyste; mais il l'est dans son fauteuil où on peut le trouver pour ce faire. Mais il n'est pas indigne du

psychanalyste de se donner les moyens d'un minimum de culture qui ne peut en rien nuire à l'exercice de sa pratique.

[redacted]

13 Août 1987

GEROME TAILLANDIER

« Quartette pour un mourant ».

(Lacan commentateur de Dora)

****

Le présent article naît d'une question : Comment identifier la conception de l'amour produite par Jacques Lacan ? Si sa production du désir est assez claire, sa doctrine de l'amour paraît complexe, partielle, voire énigmatique dans ses énoncés. Formuler que : aimer c'est donner ce qu'on n'a pas, qu'aimer, c'est vouloir être aimé, nous laisse sur notre faim concernant le caractère opérant effectivement de ces propos.

C'est pourquoi il a paru utile de tenter d'élucider l'un des textes les plus remarquables produits par Jacques Lacan sur ce sujet : la description du quadrille hystérique du Séminaire IV.

****

Définir la position de l'hystérique nous oblige à distinguer divers termes de cette position, ainsi que des conditions suffisantes et nécessaires de cette structure.

En sus des multiples déterminations cliniques, voire pathognomiques de l'hystérique bien connues, nous utiliserons une voie d'accès qui procède de la reconnaissance de la <u>disparité subjective</u> qui spécifie le sujet de l'inconscient.

1 - L'hystérique aime par procuration.

1.2 - Par conséquent et pour ce faire, l'hystérique s'identifie ; et de surcroît à un personnage viril (ici, Monsieur K.). Ce personnage viril n'est autre que son moi (au sens topique du terme). Ceci se justifie si l'on se souvient que le moi est l'image de l'autre.

Reste la délicate question de l'"identification virile", qui constitue l'un des mystères parmi tant d'autres de la structure.

1.3 - c'est en tant que Dora est Monsieur K., qu'elle est attachée à Madame K. On n'interprètera pour l'instant ceci pas plus loin qu'à l'entendre ; son moi est Monsieur K.

2 - L'hystérique a un objet d'amour homosexuel et aborde cet objet par identification à quelqu'un de l'autre sexe. On remarquera l'ambiguïté de cette thèse qui reprend l'idée de Freud sur l'objet homosexuel de Dora. Jusque là, rien de neuf sinon la thèse sur l'identification virile.

Mais là où est la question, est si cette affirmation est aussi valable dans l'hystérie de l'homme ? Il faudrait en conclure que l'hystérique mâle aborde son objet homosexuel au moyen d'une femme ? Ceci n'a rien d'impensable, et rendrait assez clairs certains cas présumés d'homosexualité masculines qui sont clairement des hystériques déguisés.

3 - Enfin, Madame K. est la question de Dora. Cette thèse reprend et affine la thèse 2 : si Madame K. est objet d'amour, c'est en tant qu'elle est une question incarnée pour l'hystérique. Le point

important est pour l'heure que nous disposions d'une définition structurale de l'hystérie :

<u>L'hystérique soutient un rapport à son objet d'amour (homosexuel) par l'intermédiaire d'une identification virile constitutive de son moi</u>.

****

Il est temps d'entrer dans le fonctionnement des déterminants de la structure.

1 - La cause déterminante de l'hystérie s'exprime dans un non-franchissement de la crise oedipienne.

2 - Cette cause déterminante est que le père de l'hystérique est constitué <u>comme impuissant</u> (à la différence du père de l'homosexuelle) (1).

3 - Cette thèse suppose à son tour une analyse de la fonction du père : le père est, dans cette fonction, <u>donateur du phallus</u> ; il donne symboliquement l'objet manquant.

4 - L'impuissance du père dans l'hystérie consiste en une perturbation de cette fonction : le père ne donne pas parce qu'il <u>n'a pas</u> cet objet symbolique. On peut bien sûr se demander <u>qui</u> l'a (nous n'avons guère parlé de la mère !).

Surtout on constate que la fonction du père est référée au <u>don</u>, ce qui permet de situer cette fonction dans l'événement amoureux. Nous n'avons pas l'intention de discuter les divers arrière-plans historiques de cette référence (Lévi-Strauss, Mauss, voire la théologie de la Grâce).

Toutefois, si l'impuissance du père constitué comme non-donateur est bien la cause déterminante de l'hystérie, cette condition suffisante ne nous dit rien sur la raison d'être de la crise hystérique.

Bref, de cette condition déterminante, il nous faut passer aux symptômes comme activité du sujet, et c'est loin d'être gagné!

*****

Lacan est alors amené à introduire un nouvel apport théorique pour construire un deuxième temps de la structure hystérique : le facteur déclencheur de la position hystérique. On remarquera que l'ensemble du texte est construit selon un schéma assez contrapunctique où apport théorique et construction du cas alternent sur deux lignes différentes.

Reprenant la question du don Lacan introduit une distinction: Qu'est-ce qui est donné dans le don ? Est-ce l'objet du don lui-même ? Assurément non. Ce qui est demandé dans l'amour, l'est comme signe et non comme objet, et ne vaut que comme signe.

1 - Dans cette mesure, il n'y a pas de plus grand don que le don de ce qu'on n'a pas.

2 - Dans la mesure et seulement dans cette mesure, où le don résulte et est effet de la loi (qui est la loi de la parole),

2.2 - C'est pour autant que le sujet donne gratuitement - pour rien - que derrière l'objet du don,

2.3 - s'offre tout ce qui manque au sujet du don.

2.4 - Ainsi le sujet sacrifie au-delà de ce qu'il a.

Je n'ai pas l'intention de développer toutes les finesses de l'entrelacement don-amour ainsi réalisé. J'en soulignerai seulement :
- que cette théorie inspirée exprès du schéma de l'échange généralisé de Lévi-Strauss-Mauss le dépasse largement, pour autant qu'elle introduit la gratuité du don et le signe d'amour, idée bien sûr étrangère à ces auteurs(2).

- Que d'autre part l'instauration de la loi de la parole est seule génératrice du don, et que celui-ci est effet et manifestation de la loi en tant qu'instauratrice du sujet désirant. Et qu'enfin, ce passage nous fournit une des rares et difficiles liaisons entre deux thèmes liés et pourtant distincts : l'amour don de ce qu'on n'a pas ; l'au-delà(3) constitutif de la demande d'amour (comme de son offre).

****

Cela posé, Lacan dispose de l'appareil qui lui permet d'introduire le moment suivant de constitution de l'hystérie : le facteur déclencheur de la crise.

Ce facteur est divisé en deux et il faut dire que ces deux versants posent l'un et l'autre à l'auteur de la présente, maint problème.

1 - Au premier chef, c'est pour ce que son père ne lui donne pas, que Dora l'aime et reste attachée à lui, fauteur de crises liées

à cet amour. C'est à la mesure de ce que son père, symboliquement, ne lui donne pas, que Dora reste attachée.

1.2 - L'amour du père par Dora est coextensif à cette impuissance, à cette représentation d'un père blessé.

2 - Mais, au second chef, le père s'engage devant Dora dans ce que Dora a par ailleurs largement induit : une relation amoureuse avec Madame K.

2.1 - Cette relation duelle, entre Madame K. et son père, Dora vient s'y insérer, point capital du raisonnement de Lacan.

2.2 - Il en résulte, dans le schéma suivant :

```
Mme K.                  Dora                  Père
  *--------<-----------*----------<---------*
```

que Madame K. est quelque chose que le père peut aimer au-delà de Dora.

2.3 - Aimée, Dora se situe entre son père et Madame K.

2.4 - Il en "résulte" que Dora s'attache à ce qui est aimé par son père dans une autre.

3 - Enfin point terminal de la démonstration, ce qui fait la cause de cet attachement, est que cette autre, Dora ne sait pas ce qu'elle est.

****

Autant dire qu'avec ces trois points, nous atteignons presque le coeur du raisonnement, mais aussi sa zone la plus turbulente et la plus obscure. Tentons de démêler quelques fils.

Premier point, pour l'auteur, le plus incompréhensible : l'attachement au père. Si en effet ce lien est bien prédominant dans le discours de l'hystérique, il y a un pas à dire que c'est là le facteur de la crise. Mais ce n'est pas encore le plus difficile à saisir, puisque le décisif, est que cet attachement est lié au refus de don du père blessé. Il y a là une démarche curieuse et qui retourne semble t-il le sens de la preuve. Si aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas, comment conclure que c'est pour ce qui n'est pas donné que l'amour a lieu ? Or c'est là le sens de l'argument, et on avoue ne pas suivre le schéma.

Le second point non moins énigmatique est d'une fascinante élégance : que l'hystérique soit inductrice de liens amoureux où elle a la fonction du regard en tiers, n'est pas originale. Mais la thèse va plus loin : le démarrage est que, dans cette position tierce, l'hystérique,

1 - se situe comme aimée,

2 - pour autant qu'une autre femme est aimée au-delà d'elle. Là encore, le point banal est la nécessité de la place de la rivale dans l'hystérie. Mais la subtilité est cette ambiguïté de l'amour, où l'hystérique ne peut se situer comme aimée que sous cette condition d'au-delà d'elle. On aurait spontanément pensé le contraire : que l'hystérique se situe comme aimée au-delà de la rivale. Or, le schéma

de Lacan est sans équivoque : c'est au-delà d'elle même que l'hystérique est aimée - et ainsi constituée comme aimée.

Saisir la raison de ce schéma est difficile. On lui trouvera une ébauche de solution en posant - que l'autre femme, en tant qu'au-delà, occupe une fonction phallique, que le sujet hystérique, dans cette insertion, réalise l'être aimée qui la constitue comme image spéculaire (moi ?) sous le regard du père. L'élégance de la démarche tiendrait à ce que, dans ce jeu de leurre, l'hystérique offre l'autre femme au désir du père sous la condition d'être aimée sur le chemin de ce don.

****

Mais laissons cette énigme pour nous attacher à l'issue (qui est aussi commencement) de cette ruse de la raison : l'attachement de Dora à Madame K(4).

Sans doute reconnaît-on là la reprise, banalisée par l'usage, des fameux "attachements homosexuels de l'hystérique". Mais l'originalité de Lacan est de renouveler ce thème et de lui donner sa véritable portée, qui n'est pas l'interprétation craspecte pour analyse de quatre sous, mais définition des conditions existentielles du sujet de l'inconscient.

Soulignons, en passant un premier point de difficulté technique : déjà en ce moment du raisonnement, l'attachement (et non l'amour !) de Dora n'est nullement immédiat et nu, puisqu'il n'a lieu qu'en tant qu'elle-même est interposée entre Madame K. et son père. Ainsi, le regard du père est déjà supposé à la situation.

Mais l'important se développe ainsi :

1 - Si le désir vise le phallus seulement en tant qu'il est reçu comme <u>don</u> (don d'amour s'entend, donc de parole),

2 - et en raison de la structure propre de l'oedipe féminin,

3 - alors le sujet féminin n'entre dans la dialectique de l'ordre symbolique que pour autant qu'il y a <u>don de phallus</u> (second temps de l'oedipe féminin).

4 - <u>A contrario</u> en cas de <u>tout défaut</u> de ce don phallique, il faut conclure que cette entrée dans le champ symbolique du désir n'a pas lieu.

5 - Il en résulte que le sujet féminin qui se trouve confronté à ce défaut n'a <u>littéralement pas</u> d'accès à son être femme,

6 - et qu'il lui faudra user du détour <u>d'une autre femme</u> pour incarner sa question.

7 - Dora s'interroge : qu'est-ce qu'une femme ;

8 - et Madame K. incarne pour elle cette fonction féminine : elle est pour Dora la représentation de ce en quoi elle se projette comme question.

Ici une parenthèse s'impose. Le problème de l'auteur restera strictement technique et analytique : comment concevoir la structure

et le fonctionnement de l'hystérie. Dans cette mesure, notre problème n'est nullement de traiter de la question "qu'est-ce qu'une femme", mais seulement de saisir par quels chemins l'hystérique comme sujet de l'inconscient, arrive à élaborer la structure de désir qui fait son centre de gravité. Comment en effet théoriser la nécessité du détour par une autre femme dans cette position du désir ? s'agit-il d'identification ? Si oui laquelle ? Pourquoi cette "identification" exige t-elle cette ruse si complexe qui consiste - ayant fait aimer l'autre femme -, à s'insérer sur le chemin de cet amour pour, en second terme, participer à cet amour sous prétexte que l'autre est aimée ?

****

Précisons avec Lacan :

1 - Si Dora s'est insérée sur le chemin du rapport duel à Madame K.,

2 - c'est que Madame K. est dans cet amour, au-delà de Dora; Madame K. est aimée au-delà d'elle, Dora.

Nous retrouvons sans explication, cette fameuse structure d'au-delà qui nous agite tant. Nous le précisons en ajoutant :

3 - Dans l'amour, un être est aimé au-delà de ce qu'il est.

4 - Il est, dans un être, ce qui lui manque.

Ces deux thèses sont bien sûr clés à élucider ce qui précède, malgré leur obscurité. Si nous affirmons plus haut qu'on aime au-delà de ce qu'on donne, la thèse ici se retourne à dire que l'aimé lui-même n'est pas aimé pour ce qu'il est, mais pour son au-delà. La liaison de l'au-delà et du manque réapparaît, mais au champ de l'autre, de l'aimée. Comment entendre qu'il est ce qui manque de l'être ? S'il est certain que ce qui est aimé dans l'aimé est bien ce en quoi il manque - doit-on en conclure à la nécessité d'un autre aimé au-delà de ce manque ? Si oui, comment en articuler la nécessité.

****

Non obstant ces difficultés, nous concluons que :

1 - Parce que son père aime Madame K., Dora se sent satisfaite.

2 - Mais cette satisfaction n'a lieu que pour autant que sa position de go-between est maintenue.

3 - Ce à quoi le père impuissant supplée par les dons symboliques de son amour dispensés sur Dora comme sur Madame K.

****

Nous en finissons ainsi avec le second moment constitutif de l'hystérie. Mais ce temps suffisant, n'est pas condition nécessaire ; ou plutôt il nous manque une condition supplémentaire sans laquelle

l'hystérique ne saurait équilibrer sa structure. Dans ce second temps, la position de l'hystérique reste essentiellement duelle (imaginaire), dans sa dépendance "homosexuelle" à Madame K.

L'exigence d'équilibrer en ce terme de désir (donc de structure symbolique) cette situation, s'impose et appelle une solution.

C'est l'introduction d'un troisième moment de "triangulation" de la situation qui nous la donne.

1 - Vis-à-vis de la femme en qui elle pose sa question, Dora essaie de rétablir une situation triangulaire en introduisant Monsieur K. .

2 - Elle tente ainsi de restituer l'accès à une "position en sens inverse" expression à entendre diversement, on le verra.

3 - Par Monsieur K. se ferme un triangle en position inversée :



où Dora est cette fois l'initiatrice de la position subjective.

4 - Monsieur K. est ainsi pour elle, la façon dont elle normative sa position en réintégrant quelque chose qui fait entrer le

masculin (désirant d'une femme) dans le circuit jusqu'ici hautement "homosexuel", (duel).

Que faut-il entendre par "position en sens inverse", là est la question. Formellement parlant, il est clair que Monsieur K. est "moyen terme" entre Dora et Madame K. : Dora n'est plus seule sur le chemin de l'amour ; un "homme de paille" lui est substitué, qui l'écarte de l'immédiateté de sa position homosexuelle (mais au prix de la "viriliser" dans l'identification, ce qui est moindre mal).

Toutefois, un sens plus subtil est sans doute à trouver, en ceci que, métaphore du second moment, ce troisième moment met Dora en position d'amante (et non d'aimée) la restituant à une activité qui la fait échapper à la captation imaginaire homosexuelle.

****

Ainsi, au bilan :

1 - Par intérêt pour sa propre question, elle peut considérer avoir élevé Monsieur K. à ce qui symbolise le côté question de la présence de Madame K. : son adoration.

2 - C'est en tant que participant (avec Monsieur K. pense t-elle) à l'adoration de la Dame que Dora se situe par rapport à Madame K.

****

Toutefois, ces thèses sur la participation, qui ne sont pas sans évoquer la théorie platonicienne, sont encore bien obscures (quoi participe à quoi et en quoi ?) et exigent de nombreux dépliements.

Notons seulement que Lacan ne parle nullement de l'amour de Madame K., mais de son adoration. Or il y a beau temps que les théologiens ont repéré l'antinomie de ces deux termes. Dora idolâtre Madame K., mais elle ne l'aime pas ; bien au contraire, elle la déteste, mais elle en dépend.(5)

Il est du reste bien connu que la relation homosexuelle dans l'hystérie est tout ce qu'on veut sauf de l'amour, mais plus ordinairement de la haine, de la rivalité, de la détestation, de l'envie, et que les choses se terminent toujours par une série de coups bas entre pestes dont on jure bien qu'on ne s'y laissera plus prendre. Jusqu'à ce que l'on remette ça deux mois plus tard.

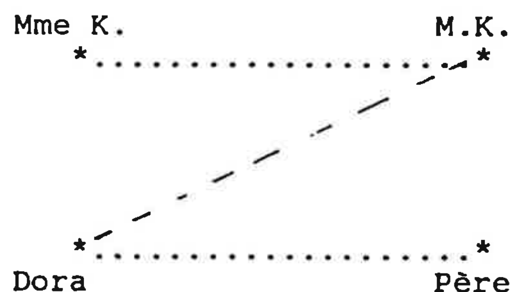
Relevons pour terminer que Dora a ainsi réussi à produire un désirant dans l'histoire : Monsieur K., mais que sa participation à elle, à ce désir monté de toutes pièces, ne dit rien sur son désir à elle, sinon qu'elle a trouvé de quoi déplacer la question.

****

Ce n'est pourtant que dans un quatrième temps de la constitution de l'hystérie, celui que nous dénommerons temps de constitution du symptôme, que le sens de ces deux temps précédents va se révéler, par l'absurde, comme il se doit.

1 - Monsieur K. n'ayant manifestement pas compris à quoi il servait ou ayant au contraire décidé une bonne fois de s'y soustraire en affirmant sa "virilité", joue la carte décisive, croit-il, du "ma femme n'est rien pour moi", suivi à peine prononcé, de la gifle de Dora. Le génie de Lacan est d'avoir compris que cette gifle ne trouve pas sa source dans la tentative de séduire Dora, mais au contraire dans le <u>défaut à cette tentative</u> que représente la carte du "ma femme..."

2 - Au bilan général des temps précédents, s'était en effet constitué le quadrille fatal, véritable jeu des Parques(6), matrice constitutive de toute hystérie et peut-être critère pathognomonique de la structure hystérique :



où l'on remarquera que la place du sujet est tenue par Madame K. (et non par Dora).

3 - Or l'effet du dire de Monsieur K., est de la <u>soustraire</u> à ce quadrille mortel.

4 - En avouant que sa femme n'est <u>rien</u> pour lui, Monsieur K. révèle que sa femme n'est pas dans le circuit. C'est donc que Monsieur

K. n'occupait pas la place que Dora souhaitait lui assigner dans son montage (rôle de la scène de séduction dans l'hystérie).

****

Comment analyser la structure de ce quadrille. Il repose sur une relation d'équivalence, elle-même faite de termes triples.

1 - Dora peut admettre que son père aime en <u>elle</u> et <u>par</u> elle ce qui est <u>au-delà</u> : (de) Madame K.

2 - Mais pour que Monsieur K. soit tolérable dans sa position (n'oublions pas que Dora est hystérique et qu'elle est à ce titre prise dans un <u>noli tangere</u> absolu), il faut qu'il occupe la fonction inverse et équilibrante :

3 - Que Dora soit aimée par lui <u>au-delà</u> de sa femme.

4 - Cette condition suppose à son tour que sa femme soit quelque chose pour lui :

5 - <u>Ce rien, au-delà</u> de la demande d'amour, dont Dora occupe la place.

****

Le dévoilement de la situation provoqué par Monsieur K., qui rompt le fragile équilibre ainsi réalisé, nous est offert :

1 - Si Dora ne peut tolérer que Monsieur K. ne s'intéresse qu'à elle, c'est que la situation est rompue :

2 - Dora en déduit par métaphore que son père ne s'intéresse qu'à Madame K. (donc pas à elle).

L'équilibre imaginaire du quadrille est rompu.

3 - Dora se révolte et constate ce qui est le <u>fait</u> de cette situation : "mon père me vend à un autre en échange d'une femme". La structure d'échange de la situation est bien révélée, sans les fards de la constitution imaginaire de l'hystérique - qui n'a donc plus qu'à révéler le vrai de cette situation en venant le dire à Freud, puis à nous, au grand dam de tous les partenaires.

La signification de l'équilibrage hystérique de la situation se révèle ainsi :

1 - Monsieur K. s'est avoué ne pas faire partie d'un circuit où:

2.1 - Soit Dora puisse s'identifier à elle-même,

2.2 - Soit imaginer qu'elle-même Dora, est l'objet de Monsieur K. <u>au-delà</u> de sa femme,

3 - par laquelle elle se rattachait pourtant à lui.

****

Reste alors en conclusion à savoir <u>pourquoi</u> l'hystérique a nécessité d'un tel montage. La réponse tient à l'examen des conditions générales de la structure :

1 - Dora n'ayant pas franchi vraiment les passes de la normativation oedipienne, elle ne peut rien dire de ce qu'elle est comme femme.

2 - Elle ne peut non plus dire à quoi sert l'amour.

3 - Elle sait cependant qu'il existe.

4 - Et à défaut de pouvoir en user, elle en trouve et en produit une <u>historisation</u> dans laquelle elle trouve sa place,

5 - mais ceci sous la forme d'une question : Qu'est-ce que d'être une femme ?

****

Ce que nous venons d'établir dans ces dernières sections reste loin de l'évidence, et gros de chausses-trappes logiques difficiles à éviter. Quant à la théorie de l'amour sous-jacente à ce texte, elle nous échappe largement, malgré les principes déjà isolés. Nous proposerons quelques remarques, faute d'une vue d'ensemble possible.

1 - Que Lacan procède en établissant des équivalences sur le modèle de l'échange généralisé de Lévi-Strauss ne doit pas nous empêcher de remarquer que Dora, dans ces deux équivalences, n'occupe pas la même place.

2 - Que Madame K. soit à la place de $\not{S}'(\varphi)$ dans le schéma L ainsi constitué indique que la division du sujet hystérique n'identifie pas le locuteur au sujet. Dora, qui nous parle, est autant divisée (imaginairement) en Madame K., qu'en Monsieur K., etc...

3 - Mais c'est à la recherche d'une théorie de l'amour que nous sommes. Nous devons nous demander ce que ce texte nous apprend sur les places qu'occupe Dora dans l'amour.

En reprenant tant bien que mal les catégories proposées par Lacan au Séminaire VIII, nous dirons que dans la première équivalence, Dora est aimée, se constitue comme aimée de son père, pour autant qu'il aime, au-delà d'elle, Madame K.

Ici un intéressant théorème : se constituer comme aimée (eromenos) n'est possible que pour autant qu'un autre au-delà est aimé, sur le chemin duquel se trouve l'aimé.

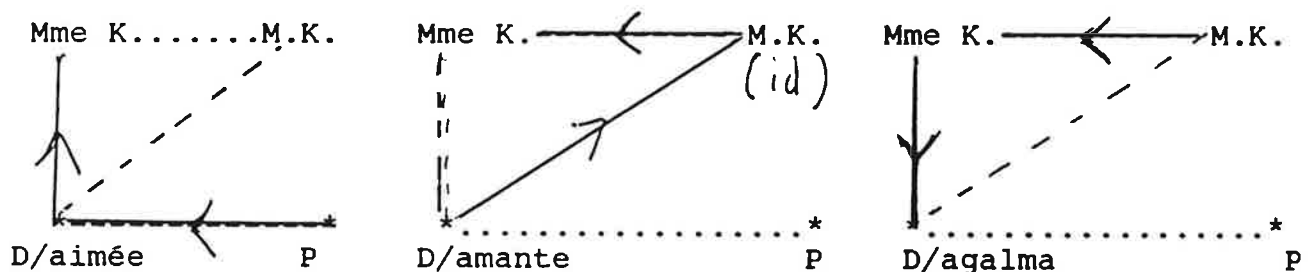
Si c'était le cas, ceci éclairerait la remarque de Lacan qu'Alcibiade, déclarant son amour pour ~~Agathon~~ Socrate, cherche en fait à être aimé de ~~Socrate~~ d'Agathon.

Mais l'introduction de Monsieur K. semble poser de nouveaux problèmes.

Si Dora S'identifie à Monsieur K. (ou l'identifie à elle !), elle se constitue comme amante (eron) de Madame K. par l'intermédiaire de Monsieur K. ; elle occupe donc cette fois une autre place, celle de l'amant (adoration de Madame K., éloge de Socrate).

Si de surcroît Dora peut ainsi accepter d'être aimée par Monsieur K. au delà de sa femme, elle occupe encore une nouvelle place. Ici, les termes sont trompeurs ; cet être-aimée <u>n'est pas</u> <u>le même</u> que le précédent (la place occupée n'est pas la même). Il est à parier que, pour autant que cette place est celle du rien adoré en Madame K. (position précédente), ce n'est de rien d'autre que du phallus qu'il s'agit : agalma recelé au coeur de Socrate, ou ici de Madame K. (la Vierge à l'enfant).

Au résumé, nous avons une confrontation de divers parcours :



Ce texte que nous n'avons fait que déplier mériterait d'autres commentaires plus pertinents que le nôtre, mais nous ne pouvons mieux faire à l'heure actuelle, et nous espérons retrouver le lecteur sur ce sujet difficile de l'amour et de sa structure.

NOTES

(1) - Je délaisse exprès le parallèle que Lacan établit entre ces deux positions dans sa leçon. Le travail est déjà bien assez difficile ainsi !

(2) - Mais que l'on rencontrerait dans une référence à Pascal, voire au néo-platonisme. Sur ce dernier point : Gilles Deleuze : Présentation de Sacher-Masoch.

(3) - Terme récurrent dans l'enseignement de Lacan, et qu'on a déjà remarqué à propos du Graphe. Cf. mes articles sur le sujet.

(4) - Nulle part mieux illustré que dans "Claudine en ménage" de Colette.

(5) - Toujours : Colette !

(6) - Dont on n'ignore pas qu'elles sont Trois plus Un spectateur.

-

EXPOSES DU CERCLE FREUDIEN

GEROME TAILLANDIER - 3 FEVRIER 1982

FONCTIONNEMENT DE LA NOTION

D'INCONSCIENT CHEZ FREUD

Le sujet de ce soir c'est : "La notion d'insconscient chez Freud". C'est-à-dire, comme l'a fait remarquer Claude Rabant, comme d'ailleurs je le pensais aussi, non pas l'inconscient chez Freud, mais la notion d'inconscient chez Freud, le fonctionnement. On va commencer par les préliminaires histoire de se chauffer,on verra s'il y a une suite.

Dire ça,c'est remarquer que l'inconscient ça ne se trouve pas sous le pas d'un cheval. L'inconscient c'est une construction - chose banale à dire - et qui est reçue par tout le monde; encore faut-il se demander, comment fonctionne cette notion. C'est-à-dire : qu'est-ce qu'il est possible de dire sur le fonctionnement, et sur le fonctionnement dans le texte de Freud - de Freud et de personne d'autre - de cette notion ? Dire ça nous mènerait assez loin si le conférencier était plus doué qu'il ne l'est; ça nous ménerait d'abord à nous demander en quoi la position de la notion d'inconscient est pour Freud analysante. En quoi, cette notion participe-t-elle pour lui d'une démarche analysante ? C'est ça que devrait être notre sujet. Comme le conférencier fait ce qu'il peut, il a constaté avec un certain effroi que plus

il cherchait à se rapprocher de la question et plus la notion semblait se vider de tout sens pour lui, en sorte que - je ne sais pas ce que je vais avoir à vous dire - mais on peut compter sur un certain nombre de facteurs : d'abord le fait que vous êtes analystes, donc que, après tout, il se pourrait que vous ayez, vous aussi, des choses à dire sur la question. C'est-à-dire qu'il ne vous est pas interdit de prendre part à ce que je vais dire ou ne pas dire. De sorte que peu à peu, voyant mon sujet enfler, et moi me dégonfler, je suis amené à un sujet qui soit un peu quelque chose comme, en somme, l'inconscient malgré moi. C'est plutôt ça qui sera le sujet de ce soir. Ça c'est les préliminaires. Alors comment s'y prendre avec cette notion qui, alors que j'aurais voulu essayer d'en cerner quelque chose, m'échappait de plus en plus. Je n'ai pas trouvé d'autre issue que d'essayer de vous lire un texte, un texte de Freud. Continuons dans les préliminaires.

Il y aurait des textes de Freud à lire si on voulait se demander où est pour Freud la notion d'inconscient. Elle est tellement partout présente qu'on croit qu'elle va de soi. Je crois qu'il n'en est rien. C'est pourquoi, je pense, qu'il y a un certain nombre de textes, presque symptomatiques qui font symptôme - peu importe le terme symptomatique qui a été trop utilisé - mais qui en tout cas sont marquants de la manière dont Freud fait fonctionner, par conséquent tout à fait malgré soi, cette notion. Ces textes - je ne vois pas pourquoi je ne les énumérais pas comme, en somme, les pierres de ruines, d'un travail qui n'a pas été fait, il y aurait en particulier le texte que je vais essayer de vous lire mot à mot - mot à mot - entendons-nous, pour essayer d'en dire quelque chose. Ce texte c'est : "Un enfant est battu". Je crois que ce texte, qui m'intéresse depuis plusieurs années, est un de ceux où le problème de la notion d'inconscient chez Freud, de la construction par laquelle Freud s'analyse,

je crois que ce texte est un de ceux où la présence de cette notion est la plus active, aussi la plus fermée. Enumérons d'autres textes possibles. Il y en a un autre, qu'on sait jamais par quel bout prendre. Mille personnes l'ont déjà pris, c'est : "Moïse et le monothéisme" dont nous essayerons peut-être de dire deux mots, ne serait-ce que par hommage à Jacques Hassoun, pourquoi pas, et puis aussi à un ami ici présent, Emile Gabbay, avec qui il m'est arrivé d'en parler. Enfin, on verra bien ce qu'on en dira. Mais en particulier ce texte sur Moïse indépendamment des relations d'amitié, est certainement un de ceux où le problème, le problème subjectif, le problème analysant, de Freud est le plus présent. Il s'agit de savoir en quoi. D'autres textes, il y en a. Il y aurait par exemple La Dénégation; La dénégation qu'on lit toujours - à tort - comme une sorte de partie du système freudien, et dieu sait qu'on peut en tirer mille choses de cette dénégation. Puis, on finit par s'apercevoir que ce texte est en fait une introduction par Freud de sa position, de sa position analysante. Qui est mis dans ce texte ? Il n'y a personne à vrai dire, c'est Freud. Il n'y a qu'une personne à analyser, ce qui s'y passe, c'est lui. Et tout le problème de Freud dans son rapport analytique, en particulier à la culture allemande, en particulier à son judaïsme. Tout ce problème est présent, insistant, dans la notion apparemment abstraite de la dénégation. Voilà une partie d'un travail encore à engager. Maintenant, me direz-vous, pourquoi ce masque abstrait et théorique dans la dénégation, pourquoi ce masque pour cette question analysante ? Ne jouons pas trop vite sur l'importance et la signification du masque, mais au fond, on ne peut sur une scène analysante ou pas, ne s'avancer que masqué, ce ne serait pas très original de remarquer ça, surtout après un travail sur le simulacre.

D'autres textes encore où Freud s'annonce dans sa question, annonce sa question, se laisse dépasser par elle, il y aurait "Totem et Tabou", à certains égards, moins intéressant que "Moïse", mais aussi plus lisible. Plus lisible parce que plus distancié, plus écarté de la question analysante. Dernier texte enfin, qui me semble particulièrement intéressant, peut-être y en aurait-il deux, ce serait "Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci" où toute la question de Freud à ce rapport phallique-oral du vautour qui n'en n'est pas un et de la prétendue homosexualité qui fait une des questions analysantes de Freud, une de ces questions qu'on trouve dans la "Tête de Méduse" lorsque Freud parle des Grecs en disant : les Grecs en général fortement homosexuels, etc..., il est clair que la question qui est posée ce n'est pas les Grecs, c'est Freud qui parle. Et c'est Freud seul analysant, et analysant d'une manière très intime, la question de ce que représente pour lui la castration en tant qu'interprétation de la position féminine, et par conséquent la construction que Freud fait à ce point, de dire qu'il y aurait castration quant aux femmes; c'est une question analysante pour lui. Mais je pense que le texte sur "Léonard de Vinci" présenterait mieux, ne serait-ce que parce qu'il est un peu à l'état vierge, cette question analysante que je voudrais cerner, à savoir : où est l'inconscient, où est la notion d'inconscient, comment fonctionne la notion d'inconscient chez Freud ? On peut aussi chercher du côté du "Moïse de Michel-Ange", ça a déjà été fait. Voici un peu les pierres, les éléments rompus du travail que je n'ai pas fait, ma foi, par inhibition.

Sommes-nous encore dans les préliminaires, je ne sais pas trop. J'espère que ça a pu vous donner assez à penser de vos propres souvenirs pour qu'éventuellement ça

puisse servir tout à l'heure. Je vous demanderai simplement - puisqu'on n'a pas de tableau noir, et qu'il faudra bien - on a beaucoup de choses au mur mais pas de tableau noir - je vous demanderai d'avoir présent à l'esprit un schéma que vous connaissez, qui est celui de l'Interprétation des Rêves, le schéma de l'appareil psychique. Vous connaissez, le machin, la boîte à chaussures pleine de vieilles photos, remplie de plaques. Claude Rabant a fait autrefois un commentaire, plus d'un commentaire, sur ces fameuses couches d'écriture de "Niederschriften", puis d'un côté sur la boîte à chaussures une étiquette nommée perception et à l'autre une autre étiquette qui est la motricité et le système plus exactement perception-conscience, enfin, préconscient, et entre les deux, les plaques de nos souvenirs un tant soit peu, on ne sait pas trop si c'est éteints ou pas, de l'inconscient. Ce schéma, je vous demande de l'avoir à l'esprit, parce qu'il se pourrait qu'il couvre ou qu'il dise plus qu'il ne dit et ce schéma, pourrait nous permettre de lire ce qui se passe dans "Un enfant est battu". Mais en retour, la résonance entre ces deux textes pourrait nous mettre sur une piste concernant le fonctionnement de cette notion. Alors, sauf souhait de votre part de parler déjà, ce qui n'est peut-être pas souhaitable, nous allons essayer de lire ce texte "Un enfant est battu". Nous n'allons pas tout lire; je vais bien sûr forcer le texte - je regrette de ne pas vous avoir prévenus, j'aurais pu le faire, par Claude Rabant - je regrette que vous n'ayiez pas le texte en main sinon, ma foi, nous allons faire ce que nous pouvons. "Un enfant est battu" - "Ein Kind wird geschlagen" - cette représentation est avouée avec une fréquence étonnante. Je vous passe bien sûr une partie du texte. A ce fantasme sont attachés des sentiments de plaisir qui sont, nous dit Freud, la cause de sa reproduction

innombrable. Mais si nous passons sur les détails - enfin un qui n'en est pas, qui est la fameuse satisfaction onanistique autour de laquelle tourne une bonne partie du texte, et qui fera une des difficultés, si nous passons là-dessus, nous arrivons à ceci que l'aveu de ce fantasme n'est consenti qu'avec hésitation, le souvenir de sa première apparition est incertain, mais en tout cas honte et sentiment de culpabilité s'émeuvent à l'occasion de cet aveu, ~~plus car ils ont beaucoup d'autres souvenirs~~. Ce point de la honte dans l'aveu, la conjonction de ces deux termes, me semble un point à souligner. Je passe sur les tentatives faites par Freud pour chercher des déterminations du fantasme; il n'y arrive, bien sûr, pas - on en trouve mille et on n'en trouve aucune. Revenons sur un terme que nous avons déjà prononcé, qui pourrait servir : c'est que cette représentation fantasmatique "Un enfant est battu" est toujours investie d'un intense plaisir et d'une satisfaction auto-érotique voluptueuse. Ça peut sembler banal, mais ça supposerait que nous sachions ce que veut dire "autoérotisme" pour Freud. Comme ce fantasme a une importance particulière pour le sujet - nous allons voir laquelle, nous pouvons penser que cette référence à l'autoérotisme pourrait être importante. Notons en passant qu'auto-érotisme chez Freud ne veut jamais dire narcissisme primaire et ne renvoie jamais à ce qu'on pourrait appeler "la métaphore de la boule développée". Je veux dire que si on se représente le sujet comme la fameuse boule primordiale se différenciant, selon une métaphore trop reçue, régulièrement imputée à tort à Freud; si on lit les textes de Freud, on s'aperçoit que la notion d'auto-érotisme n'est jamais une notion d'où se déduirait un prétendu ou supposé ou que sais-je encore, un prétendu hétéro. L'auto-érotisme - on peut même être frappé par un texte que je n'ai pas amené dans "Les Trois Essais", on est frappé de constater que la notion d'auto-érotisme

est une notion qui pour Freud, se détache de la satisfaction du besoin. Je veux dire que, loin que cette notion signifie qu'il y aurait au départ une sorte de boule de plaisir primordiale qui se différencierait vers une adaptation à la réalité, que sais-je encore, une différenciation secondaire, une secondarisation, loin qu'il en soit ainsi, l'auto-érotisme est une conséquence du rapport au besoin en tant que le besoin ne peut être satisfait; l'auto-érotisme c'est en fait le mode - je voudrais dire essentiel - de fonctionnement de la pulsion. Lacan a souligné ça, ça n'est pas pour autant que la question est résolue. Que veut dire auto-érotisme chez Freud ? Laissons ça qui en principe ne me servira pas dans mon travail, faute de savoir où ça peut nous mener. Et constatons en passant un détail intéressant, c'est que dans ce fantasme, l'une des conditions est que les enfants châtiés ne subissent aucun dommage sérieux. Ça c'est un des effets de contraste intéressant du fantasme, et qui a été confirmé dans la clinique. C'est que, il est important que les dommages disons réels - ou même fantasmatiques subis par le sujet, ne soient en aucun cas sérieux. Il faudrait se demander d'où procède cette condition. Je passe sur d'autres conditions. Pour en arriver à ce qui fait un des points marquants de cette première analyse du fantasme, Freud, bien sûr, cherche des corrélations, il cherche des déterminations : qui était l'enfant battu ? l'auteur du fantasme ou un autre enfant ? Qui battait l'enfant, était-ce un adulte, que sais-je encore, il cherche, et il ne trouve pas, sauf qu'il obtient toujours cet aveu : on obtient toujours uniquement la même réponse timide : "je n'en sais pas plus, un enfant est battu". Cette absence radicale de détermination dans les éléments du fantasme, cette absence de détermination ne met que mieux en valeur le côté épuré de la formule que Freud

trouve. Est-ce que c'est des garçons, des filles, que sais-je encore, plus fréquemment on répond : je n'en sais rien ou c'est indifférent. Voilà à peu près tout ce qu'on trouve là, le caractère indifférent des personnages de la scène, à ceci près qu'un enfant est battu. Voilà à quoi se résume la formule dans ce qu'elle a de plus nu en somme, et cette nudité qui n'est pas celle du sujet, mais qui est celle du fantasme nous obligerait à nous demander : pourquoi cette indifférence profonde à toute détermination dans la structure du fantasme. Là-dessus Freud s'embarque dans une discussion - à laquelle on peut trouver plus d'un sens - à savoir, ce fantasme à quoi peut-il mener dans la vie. Bien sûr, il peut mener à la perversion, il peut mener à quoi encore - mais au fond ça ne me convient pas, je veux dire que cette idée que le fantasme pourrait servir de point éventuel d'une structure perverse, ce n'est pas ça l'important. Et c'est d'ailleurs là un point qui est important, mais qui a déjà été isolé, je veux dire que de ce fait ça tue un peu le texte de Freud, de ce que, par exemple, Lacan a souvent souligné, à savoir que le fantasme et la structure ça fait deux; autrement dit, aucun fantasme n'est caractéristique d'une structure quelconque. C'est du moins comme ça que je lis ce passage-là. Vous voyez que ma rétroaction hélas déjà efface des traces; or, notre problème c'est justement de savoir, non pas comment mettre les traces à nu, mais comment essayer de retrouver ce qui fait trace chez Freud. Toujours est-il que ça nous autorise à dire qu'en aucun cas on ne devra dire que ce fantasme est caractéristique d'une perversion car si ce fantasme est bien pervers, au sens que Freud donne à ce terme quand il en parle de perversion polymorphe - alors il faut savoir ce que c'est, la perversion polymorphe - en aucun cas ça n'est caractéristique de la perversion, pas même de la névrose. Donc, le

fantasme est une chose, mais s'empresser à conclure qu'il serait pervers au nom de ceci que la scène qui est en jeu est amusante, ce serait une erreur. Ce qui nous intéresse par contre, c'est ce que Freud va nous dire maintenant, et en un sens ce que je regrette, c'est d'avoir passé trop vite: Il s'embarque Freud, et c'est là que nous allons en principe avoir à buter, c'est-à-dire que si nous ne butons pas nous raterons notre travail, sur une description de ce qu'il isole comme trois phases du fantasme. Ces trois phases, si vous les connaissez, tant mieux, si vous ne les connaissez pas, c'est encore mieux, car ça va nous permettre de les voir surgir. Freud prend une précaution qui est de dire qu'il va analyser ce qui se passe, qu'il va démonter ce qui se passe pour la femme, la fillette, en délaissant provisoirement ce qui se passe pour le garçon. La question qui se pose est de savoir si nous allons respecter cela. Je crois que je vais me permettre de délaisser cette condition, je vais faire à tort ou à raison, une lecture du texte, je vais faire comme si le texte soit en principe un problème qui se pose à la femme ou à la fillette : est-elle pour nous indifférente ? Je crois que là-dessus le texte pourrait confirmer cette indifférence, mais après tout, gardez le problème en tête.

Freud commence par un exercice de style, comme il en a toujours besoin, comme nous en avons tous besoin pour démarrer quelque chose, pour en arriver à ceci : que les fantasmes de fustigation ont un développement historique. Je crois que ce mot "historique" est important, puisque ces trois phases du fantasme que nous allons énumérer sont en principe, le développement historique reconnu par Freud. Nous sommes devant la question qui se pose à nous dans un tout autre texte, Moïse, nous sommes devant la question de

ce qu'est, pour Freud, l'histoire. Le moins qu'on puisse dire est que cette histoire dans "Moïse" nous sommes trop habitués à considérer que Freud s'en débarrasse; il s'en débarrasse en un sens, mais quoi qu'il en soit la notion d'histoire, la place de l'histoire chez Freud est une question. Une chose est certaine, la reconstitution historique, la recherche du développement historique est une requête constante chez Freud. Nous savons aussi à quelles vicissitudes est soumis cette requête et nous allons là voir un excellent exemple, mais il reste que pour Freud c'est de l'histoire, quelle histoire Freud écrit-il ?

Freud croit en ayant posé cette requête de la reconstitution historique du fantasme, il croit pouvoir analyser le fantasme en 4 éléments, que nous aurons bien du mal à suivre dans le texte, qui sont : Premièrement la relation à l'auteur du fantasme. Ces quatre éléments même s'ils n'ont pas une importance excessive sont intéressants puisqu'ils rejoignent, ils sont un des exemples de la manière dont Freud analyse les termes de sa propre pensée, et nous en avons un exemple à propos de l'analyse de la pulsion en terme de source, objet, je vous passe la suite; ce qui est intéressant, c'est de voir que concernant la structure du fantasme, Freud opère le même travail de fragmentation du concept, à savoir :

Premièrement la relation à l'auteur du fantasme - relation d'auteur du fantasme - cette relation d'auteur dans le premier terme de cette structure du fantasme;

Deuxièmement l'objet du fantasme, c'est le second terme;

Troisièmement des termes beaucoup plus difficiles à cerner, qui sont le contenu du fantasme, enfin,sa signi-

fication. Il faut ajouter que ces deux derniers termes sont fort difficiles à suivre dans le texte.

Nous voici au pied du mur, la première phase du fantasme chez la fille, admettons que ça peut passer ailleurs, la première phase du fantasme est la suivante : une de ses caractéristiques, non pas principales, mais majeure, c'est que l'enfant battu n'est jamais le même que l'auteur du fantasme. Voilà le premier point. Alors, à la place on peut mettre toutes sortes de gens. Freud en conclut que le fantasme n'est sûrement pas masochiste, puisque ça n'est pas l'auteur du fantasme. Ça nous amène à nous demander ce que veut dire masochisme pour Freud. On sait que c'est une question des plus délicates. On serait tenté, ajoute Freud, de le qualifier de sadique. Vous voyez la réserve au conditionnel. Seulement, ajoute-t-il, on ne peut négliger le fait que l'enfant auteur du fantasme n'est jamais non plus celui qui bat. Ceci est intéressant. Celui qui bat, ça n'est précisément pas l'auteur non plus. Cette indétermination, cet aspect qui demeure impossible à déterminer, comme si la chose était indifférente dit Freud, c'est un des aspects caractéristiques de cette première phase.Il s'agirait, il s'agit pour Freud, mais pour nous-mêmes, qui reprenons en main, cette indétermination est un des aspects importants de ce premier temps, de cette première phase du fantasme. Un deuxième point de cette première phase, c'est que dans le premier temps l'enfant battu n'est en aucun cas l'auteur du fantasme. Le troisième point - le troisième point lui, excessivement important, c'est que la personne qui bat, est un adulte, bien, mais quel adulte ? C'est d'une façon claire et univoque le père de la fille.Nous sommes devant l'autre point important de cette première phase, à savoir, que cette première phase ce qui la spécifie - et à la limite, je dirais, que c'est ça qui m'intéresse dans mon travail

en l'occurrence - ce qui est introduit dans cette première phase c'est le père. Cette première phase du fantasme - et nous avons déjà passé le problème; je veux dire que tout est résolu ou rien n'est résolu - le problème c'est que cette première phase du fantasme de fustigation, se rendrait par quelque chose comme : le père bat l'enfant. Freud ajoute : le père bat l'enfant haï par moi. Il va alors se dégager par la suite dans toute une discussion sur l'amour et la haine, dont le moins qu'on puisse dire est: en quoi elle tient debout ? et dans quelle mesure est-ce qu'elle ne sert pas à Freud à trouver une argumentation pour, je dirai, se faire oublier à soi-même, l'importance de ce qu'il met en évidence.

Mais revenons sur ce que dit cette première phase : le père bat - non pas l'enfant, comme Freud le traduit mal - mais le père bat un enfant, pas : Je. Je dis Je, faute de mieux, on sait que le Je n'est en aucun cas le représentant du sujet. Mais nous allons nous poser la question de savoir où est le représentant, le signifiant du sujet dans l'affaire; il n'est en aucun cas dans le Je dans cette histoire, il est ailleurs. On pourra se demander où; on peut d'ailleurs donner la réponse : à mon avis la place du sujet dans ce fantasme c'est la honte. Je crois que la honte c'est la manifestation, la trace, le signifiant du sujet dans le fantasme. Ça peut se discuter, mais ça a au moins le mérite de nous écarter de ce fameux Je, où en aucun cas on ne peut reconnaître le sujet; le sujet n'est pas dans le Je; le sujet, s'il est dans ce fantasme, il est à mon avis pas même dans l'enfant battu; il est dans la honte. La chose qu'il faut remarquer, qu'il ne nous faut en aucun cas oublier, parce que c'est le problème, c'est que ce qui est introduit dans cette première phase du fantasme, c'est le père en tant qu'il bat quelqu'un d'autre que le sujet : un enfant, donc

un sujet. Il est remarquable, insistons, même si en principe il faudrait y revenir par la suite, insistons sur le fait que ça nous est présenté comme une reconstitution historique. Vous voyez que cette reconstitution historique est purement fictive. Là-dessus tous le monde est d'accord. Mais de ce fait, si nous disons que déjà cette première phase du fantasme est purement fictive, ce que bien sûr Freud ne dit pas, il va introduire cette fiction ailleurs, dire cela - je ne sais pas si c'est une interprétation analytique - mais en tout cas c'est une lecture de Freud. Dire qu'il s'agit d'une fiction, c'est souligner que l'introduction du père dans la première phase du fantasme c'est ce qui est trace de la construction pour Freud de l'inconscient. Mais ce qui est remarquable, c'est que pour Freud cette trace est construite non pas dans l'inconscient, car la place de l'inconscient n'est pas dans cette première phase - nous allons y venir : le père en tant qu'il bat n'est pas, pour Freud, dans l'inconscient. La première place du père dans la construction du fantasme par Freud est hors de l'inconscient. A cet égard je vous propose une réflexion, et c'est pourquoi je vous ai prié de vous souvenir de ce schéma de boîte de chaussures - où pourrions-nous, sur ce schéma, que vous connaissez, situer le père ? Pourquoi pas ? Puisque ce schéma tout à fait abstrait est présumé représenter le fonctionnement de l'appareil psychique, et puisqu'il y a en particulier dedans l'inconscient ? Nous devons pouvoir situer sur ce schéma la place du père en tant qu'il bat. Est-ce que nous allons le mettre sur les plaques des "Niederschriften"; est-ce que nous allons le mettre sur les plaques qui sont les plaques inconscientes ? En aucune façon, puisque ce qui nous est dit c'est que la première phase du fantasme en tant qu'elle est, dit Freud, historique, n'est précisément pas inconsciente. Freud ne le dit pas, bien sûr, que cette première phase n'est pas incons-

ciente, mais nous sommes obligés de le dire en tant que la place de l'inconscient, nous allons la voir revenir ensuite. Alors, ce que je vous propose, c'est que la place du père, dans ce schéma, c'est la perception. C'est-à-dire que le premier temps du fantasme est la construction de ce qui, pour Freud, est au sens propre la notion de perception.

C'est une chose, que je pense, on peut tenir pour acquise dans cette construction : la place du père en tant que premier élément de l'histoire du fantasme, la place du père n'est pas dans l'inconscient, mais dans la perception. Nous devrions alors demander: que veut dire perception pour Freud ? d'éventuels recours à Lacan pourraient être utiles, en particulier au séminaire sur l'Ethique, mais nous laisserons ça aujourd'hui. Mais ajoutons un petit commentaire - qui est plus une question qu'une réponse - et demandons ce que c'est, la fameuse perception. Il y a à la suite beaucoup de définitions dans le chapitre 7 de l'"Interprétation des Rêves". Il y a ceci, qui nous est dit, de la perception : c'est que "nous supposerons qu'un système externe, et le mot important dans cette affaire, ce n'est pas le mot supposition du système, c'est le mot externe. Un système externe, Freud ajoute : superficiel, ça a peut-être aussi son importance - de l'appareil psychique - reçoit les stimuli perceptifs", en l'occurrence le père, c'est ce que je dis, est-ce que c'est ce que Freud dit ? Je vous propose de le penser, "les stimuli perceptifs mais n'en retient rien" - alors là nous nous trouvons devant un problème plus classique, mais en un sens moins intéressant pour l'instant - "mais n'en retient rien, n'a donc pas de mémoire, et que derrière ce système il s'en trouve un autre qui transforme l'excitation momentanée en trace durable"; c'est là notre inconscient. Je n'insiste pas sur la théorie de la percep-

tion que Freud se donne là, à savoir l'antinomie entre rétention et perception. C'est certainement un problème important, mais qui, pour l'instant, n'entre pas dans le cadre de ce que j'ai à vous dire. Mais ce que j'ai moi à vous dire, c'est que le mot important c'est le mot "externe", c'est-à-dire que la perception pour Freud a un statut qui est un statut d'être extérieur - c'est-à-dire que l'introduction du père en tant qu'il bat dans le fantasme, est quelque chose qui n'a pas pour statut l'inconscient mais qui a pour statut l'extérieur. Nous aurions alors à nous demander : qu'est-ce que cet extérieur et que peut-on dire de l'extérieur pour Freud. Question qui n'est pas sans rapport avec la place de Moïse dans notre texte.

Brutalement, nous est présentée la seconde phase du fantasme et il le dit sans plus. Quand cette première phase et la phase suivante se sont accomplies, de grandes transformations - très bien, lesquelles ? - On va le savoir. Pourquoi est-ce que tout ça s'est passé ? On n'en sait rien, mais enfin c'est comme ça. Qu'est-ce qui se passe maintenant dans cette seconde phase ? La personne qui bat est bien demeurée la même, celle du père; ça c'est bien inclus. Mais la transformation importante, c'est que l'enfant battu est devenu un autre enfant, c'est régulièrement la personne même de l'enfant, auteur du fantasme. C'est ça le point mutant de cette seconde phase : c'est d'une part l'intervention du père, mais la mutation, c'est que la personne battue est maintenant l'enfant lui-même. Et Freud conclut dans son style que cette formulation est donc : "je suis battue par le père", et que ça a donc un caractère indubitablement masochiste. Bon, c'est son style; c'est-à-dire que ça ne nous dit rien du tout sur le masochisme en question puisque, nous verrons que ce masochisme-là c'est celui de tout sujet, si ce fantasme est bien,

comme on va nous le dire, la cicatrice du complexe d'Oedipe. En sorte que le masochisme est un terme qui pour l'instant ne veut rien dire pour nous - pour Freud non plus.
Cette seconde phase est la plus importante de toutes et la plus lourde de conséquences. Et Freud ajoute - ce qui prouve tout de même que s'il ne sait pas comment avancer avec ce qu'il dit, il avance quand même - c'est que cette phase, on peut dire en un certains sens - ce n'est pas étonnant - qu'elle n'a jamais eu une existence réelle. Alors ça, c'est à souligner. C'est que cette phase qui est la seule du fantasme où se réalise une conjonction du père, en tant qu'il bat, et de l'enfant battu; c'est-à-dire du sujet en tant qu'enfant - ou si vous préférez : la conjonction où se révèle que l'auteur, l'auteur du fantasme, c'est-à-dire qui l'avoue, est concerné par le fantasme, cette phase-là, chose étrange, peut fort bien n'avoir jamais eu une existence réelle. Et comme Freud n'hésite pas, ne mâche pas ses mots, et, au fond, même s'il ne sais pas ce qu'il dit il le dit quand même - cette phase n'est en aucun cas remémorée. Deuxième aspect, n'est-ce pas, pour accentuer et enfoncer le clou, non seulement elle n'a pas existé, mais en plus elle n'est en aucun cas remémorée. Remarquez que ça ressemble un peu à l'argument du chaudron. Car on peut se demander comment une phase qui n'a jamais eu d'existence réelle pourrait être remémorée, n'est-ce pas, ça fait partie du style, c'est un peu curieux. Et il continue dans le même genre : elle n'a jamais porté son contenu jusqu'au devenir conscient. Et il conclut,une phrase qui en dit déjà trop : "elle est une construction de l'analyse mais elle n'en est pas moins une nécessité". Alors là nous est posé à plein le problème de la construction dans la psychanalyse. Je ne vais certainement pas y toucher; d'abord parce que je pense que vous auriez des choses à en dire, en plus, parce que le

problème est immense et qu'on ne sait jamais par quel bout l'attraper. Comme Freud lui-même est un peu au bout de ce qu'il peut dire là, il passe immédiatement à la troisième phase.

Masi nous, nous n'allons pas passer si vite, et nous allons nous attarder un instant sur ce problème de la construction, en prenant par exemple une citation qui - je vous ai dit de vous souvenir du schéma du chapitre 7; commençons d'abord par dire que la phase que nous venons de décrire c'est au sens strict la phase inconsciente, c'est une phase qui n'est en aucun cas portée à la conscience du sujet. Nous verrons qu'il n'en est pas de même dans la troisième phase. Il n'en est pas non plus de même dans la première, dont rien ne nous dit qu'elle est inconsciente. Ni la première, ni la troisième phase du fantasme ne sont inconscientes, la seule phase inconsciente du fantasme c'est la ~~seconde~~ deuxième, la phase intermédiaire, historiquement parlant, intermédiaire entre la première dont nous avons parlé, et la troisième. C'est là la place de l'inconscient dans les phases du fantasme. S'il y a une place de l'inconscient dans ce fantasme, elle n'est qu'au niveau de cette seconde phase. C'est une occasion de remarquer que ce schéma qui en fin de compte résume ce que je pourrai vous dire, ce schéma où nous voyons que l'inconscient n'est ni le premier temps des événements, ni un temps second, mais un temps entre deux; cette place de l'inconscient entre-deux c'est en fait un des modes constants du raisonnement de Freud - et si vous y pensez, c'est un des aspects de ce schéma; un des aspects de ce schéma, c'est de nous dire: l'inconscient est <u>entre</u> perception et conscience. Cette place d'entre-deux de l'inconscient, c'est ce que nous venons de voir ressurgir dans l'analyse du fantasme comme la seconde phase du fantasme. C'est ça la place

de l'inconscient; il est dans la reconstitution historique entre perception et conscience - conscience - motricité. C'est ça la place du second temps de la reconstruction historique. Il est intéressant de voir que par conséquent la place de l'inconscient pour Freud, c'est dans ce qu'il appelle "l'histoire", la place d'un temps entre deux, mais d'un temps, disons, d'effacement, un temps d'effacement de quelque chose qui va réapparaître. Mais il ne faut pas passer trop vite du côté de la notion de retour du refoulé. Si nous disons ça, je crains que nous ne fermions le problème. Il serait trop facile de dire qu'il y a refoulement puis retour du refoulé, c'est le schéma classique. Si nous allons tout de suite sur ce terrain, nous risquons de nous perdre parce que nous sommes dans les choses acquises. Il me semble plus intéressant de souligner que dans la chaîne des éléments de Freud, l'inconscient est un temps entre deux, un temps d'écart, un temps intermédiaire où se produit une certaine mutation, une certaine mutation d'événements qui, notons-le, n'ont jamais existé. Les événements inconscients sont des événements qui, au moins en ce qui concerne ce fantasme - n'ont jamais eu la moindre existence. Ça nous donne à penser. Ça pourrait nous mener vers une interprétation très nominaliste de Freud : Je prends nominaliste au sens le plus banal, au sens où nous pourrions dire qu'il n'est de concept que, disons, par la nomination et que, par conséquent, on peut en changer comme de chemise. La citation que je vais vous lire, va un peu dans ce sens-là, mais justement, il faut ne pas se précipiter vers ce nominalisme-là. Voici ce que Freud dit dans "Les Psycho-névroses de défense" - je crois que c'est en 1894 - vous voyez que ça ne date pas de "L'Interprétation des rêves". Il dit ceci - dans un style très épistémologique, je dirais, qui caractérise constamment ce qu'il a à nous dire, c'est-à-dire une sorte de rigueur de la démarche intellectuelle qui dissimule les

vrais problèmes : "J'indiquerai maintenant, nous dit-il, parmi les éléments nécessaires à cette théorie - c'est-à-dire la sienne - ce qu'on peut premièrement - j'insiste, je souligne - ce qu'on peut premièrement démontrer directement, premier point, et ce que j'ai dû, deuxième point, reconstituer, ce qui est directement démontrable." Ça c'est le premier point de la chaîne, c'est ce qu'il appelle : la source d'où provient l'affect, cause du symptôme en l'occurrence, c'est-à-dire : la vie sexuelle. La vie sexuelle, en tant qu'elle est une source, est pour Freud - nous dit Freud - directement démontrable. Nous n'allons pas reprendre le vieux débat sur la place du sexuel chez Freud. Mais ce qui est intéressant c'est qu'il nous est dit que le sexuel en tant que source fait partie du démontrable directement, c'est-à-dire, de ce qui fait événement. Nous avons affaire à quelque chose qui est équivalent à la première phase du fantasme, dont il est dit qu'elle est un événement historique qui a eu lieu. Qu'est-ce qui est encore démontrable ? "Ce qui est encore démontrable c'est, nous dit Freud en 1894, d'où le style de la phrase : l'effort de volonté des malades, la tentative de défense sur laquelle ma théorie met l'accent"; c'est-à-dire que le second élément directement démontrable c'est en vérité le symptôme, le symptôme en tant qu'il est un effort de volonté, une tentative de défense."Ça, nous dit Freud, est encore directement démontrable."

Comme je ne vous ai pas encore présente la troisième phase du fantasme, vous ne pouvez pas voir, mais je crois pouvoir vous dire, que ce dont il s'agit là, c'est de l'autre bout du schéma de l'appareil psychique, à savoir la troisième phase. Autrement dit, du directement démontrable, il y en a dans la construction de l'appareil psychique aux deux extrémités : au niveau de la perception et au niveau, disons, de

la conscience, c'est-à-dire grosso modo, le retour du refoulé - de la défense pour reprendre le terme ancien. Ces deux éléments sont directement démontrables mais, nous dit Freud, j'insiste sur le fait qu'il s'agit là de sa démarche constructive. Ce qui est intéressant, c'est : que se passe-t-il entre ? Le terme est de Freud : entre l'effort de volonté, c'est-à-dire un des éléments démontrables - si vous vous souvenez bien - à savoir le second; entre l'effort de volonté qui parvient à refouler et l'émergence de la représentation obsédante, si ce que je vous cite, est loin de coïncider bien avec ce que je vous ai proposé jusqu'à présent, vous vous débrouillerez avec le texte, vous n'avez qu'à le lire, ce qui se trouve en tout cas entre, c'est une faille, "s'ouvre la faille que la présente théorie veut combler". Il est extrêmement intéressant que Freud, en 1894, pose sa conception de l'inconscient comme une faille - une faille que la théorie comblerait. Ces processus qui se produisent dans la faille, se produisent sans conscience et comme Freud ici a un léger tournant nominaliste, il ajoute : "qu'on peut seulement en supposer l'existence mais aucune analyse clinico-psychologique ne peut la démontrer". Ce qui est intéressant c'est que l'accent : supposer l'existence, qui est mis sur la notion d'inconscient, c'est celui qui nous est donné dans "Un enfant est battu" à propos de cette seconde phase, à savoir que ce qui nous est dit en tant que simple supposition d'existence dans la faille, dans la faille entre effort et volonté et émergence de la représentation, ce qui se passe dans cette faille comme supposition d'existence est - beaucoup plus tard, je crois en 1924 - présenté comme une construction qui n'est en aucun cas remémorée. Et pour cause, c'est qu'elle n'a jamais eu d'existence réelle ! Nous voyons que la construction de l'inconscient se présente sur un versant nominaliste comme une supposition d'existence, à la limite comme une hypothèse, mais

au fond, là n'est pas le problème; le problème c'est de savoir ce que Freud trame, ce qui l'agite en tant qu'il est amené à faire cette position, puisque, je pense qu'il est sensible que cette position de l'inconscient - peu importe le terme de Lacan - cette position de l'inconscient en cette place ne fait que mieux résonner la fiction de l'analyse des phases du fantasme, et en particulier la première fiction de l'introduction du père en tant que battant. Vous voyez que là est aussi un problème de fiction. Mais ce qui est intéressant, c'est que pour Freud ça n'en est pas. Le premier temps de la construction, de la reconstruction du fantasme par Freud, le premier temps n'est pas un temps de supposition pour lui. Ce temps-là - même si nous pouvons nous permettre de dire qu'il s'agit d'un élément fictif - n'en est pas un pour Freud. Le seul point où il concède la fiction, où il concède la construction dans sa reconstitution du fantasme, c'est dans la seconde phase. Nous pouvons demander, par conséquent, ce que Freud trame vraiment, c'est-à-dire, qu'est-ce qui l'anime dans cette position des temps du fantasme ? C'est ça qui doit faire notre question. C'est bien pour ça que Moïse pourrait nous servir à quelque chose. Voilà, quant à la seconde phase.

Quant à la troisième, je dirai que l'intérêt retombe dans cette troisième phase, la personne qui bat n'est jamais, et cette exclusion est importante, n'est jamais la personne du père. C'est très important puisque dans cette troisième phase attestée historiquement sous la formule "un enfant est battu", la personne du père, comme par hasard, s'est effacée. Cette personne du père présente dans la première phase, combien présente dans la seconde, cette personne du père s'est effacée, n'a plus lieu; elle est ou bien laissée indéterminée ou alors, nous nous trouvons devant ce que Freud appelle, selon un de ses termes de sa démarche, qu'on trouve

partout, et qui demanderait à être pensé,"ce qu'on trouve à la place c'est, dit Freud, un substitut du père". Cette fonction, cette place de la notion de substitut dans la pensée de Freud - vous savez à quel point elle est importante; il y a des gens comme Derrida qui en ont dit beaucoup, il y aurait à en dire. Il est clair que si on parle de substitut c'est qu'on est déjà sur la trace de la Chose, on pourrait croire, mais en tout cas, le point sur lequel Freud se permet d'insister, c'est que la personne là n'est plus le père. Le père dans l'histoire du fantasme, le père s'est évaporé. Et deuxième point intéressant : c'est que la personne propre, cette notion de personne propre que Lacan entre autres a soulignée et qui demanderait à être conjuguée à la notion d'auto-érotisme, c'est là que nous pourrions réintroduire la question de comment fonctionne dans le texte de Freud la notion de personne propre, que nous voyons insister dans ce texte comme dans le texte sur les pulsions - je ne vous la signale qu'une fois, mais je vous assure qu'elle revient facilement une demi-douzaine de fois dans ce texte cette notion de personne propre - cette personne propre de l'enfant, auteur du fantasme, ne reparaît plus dans le fantasme de fustigation. Voilà le deuxième point.

Alors la troisième phase : premier point : le père s'est évaporé; le deuxième point : la personne battue n'est plus non plus l'auteur, en l'occurrence que le fantasme a pris cette nuance de banalité indestructible, ce que nous retrouvons dans la formule : on bat un enfant - ein Kind wird geschlagen. Désormais ni le sujet ni le père ne sont plus présents. Vous voyez bien que ça ouvre à plein de questions dont la plus banale est de se demander : qu'est-ce qui autorise Freud à introduire et le sujet et le père dans les deux autres phases?

Si on s'en tenait là, on n'irait pas loin, mais ce que nous devons suivre, c'est sa démarche. On retrouve sur ce point de la personne battue la notion de substitution : on a affaire maintenant, la plupart du temps, à beaucoup d'enfants. Les garçons dans le fantasme des filles,etc. Et c'est un des points dont j'avoue que pour l'instant je suis plutôt encombré, en fait je ne sais pas quoi en faire, mais ce que Freud considère comme le caractère essentiel - c'est son expression - de cette phase du fantasme, c'est que le fantasme est maintenant porteur d'une forte excitation - problème de la notion freudienne d'excitation - d'une forte excitation qui, sans équivoque possible, est sexuelle. Voici le deuxième terme important. En tant que tel il conduit, ce fantasme, à la satisfaction onanistique - troisième terme important. Que vient faire cette histoire d'onanisme chez Freud ? Je veux dire que, quand bien même la masturbation semblerait un acte si simple, il reste qu'au niveau de la structure du fantasme il apparaît que ce n'est pas si simple, puisque c'est conjugué au caractère essentiel du troisième temps du fantasme et que ça supposerait qu'on se demande en quoi cette satisfaction onanistique est un acte. Ça c'est un terme qui n'est pas freudien, mais nous sommes devant la question des rapports entre l'autoérotisme, l'excitation et la satisfaction onanistique qui sont une des conjonctions importantes chez Freud. J'avoue que je suis un peu dérouté par cette remarque, où Freud insiste, j'ai insisté - vous l'avez vu - tout à fait ailleurs, mais il reste que pour lui c'est ça. Le problème d'avoir à conclure que c'est justement là l'énigme, c'est même la seule fois où il prononce ce terme, qui est de savoir par quelle voie le fantasme désormais sadique, puisqu'on bat un enfant, dans lequel des garçons étrangers sont battus, est devenu la possession désormais durable de l'aspiration libidinale

de la petite fille. Finalement, en quoi ce fantasme dont il est dit que le premier temps n'est pas à proprement parler un fantasme, comment se fait-il que ce qui au départ n'était même pas un fantasme, n'était en tout cas pas porteur d'excitation ni de dimension sexuelle - ça ce sont des choses que Freud dit - que ça n'était ni sexuel ni marqué d'excitation, comment se fait-il; c'est en effet une énigme, c'est l'énigme posée par ce texte : comment se fait-il que ce fantasme devienne une possession durable de l'aspiration libidinale ? C'est-à-dire, ce texte "un enfant est battu", à quoi rime-t-il, s'il a une importance quelconque pour aborder ce qu'est pour Freud la construction de l'inconscient. Voilà ce que je crois on peut dire sur ce point.

Bon, je vois qu'il est déjà 10 heures et demie. Le texte est encore long. Je ne pense pas que tout soit d'un intérêt égal. Je ne pense pas, vu la longueur, devoir continuer à vous lire le troisième texte. Il y a deux solutions possibles : ou nous essayons de travailler ensemble ou nous essayons de poser quelques questions, ce que je vais peut-être faire maintenant à propos de "Moïse". Ça veut dire aussi que les questions sur Moïse - j'espère de ne pas être seul à les poser, au moins dans cette perspective, de savoir en quoi la notion d'inconscient est un point analysant pour Freud. J'ai peu travaillé cet exposé et j'ai peu travaillé parce que le sujet m'encombrait, mais j'ai au moins travaillé assez pour en venir à ce point, de m'apercevoir qu'au fond un enfant est battu - nous n'allons pas demander si c'est un fantasme de Freud, puisque ça ne nous dira rien ni sur les fantasmes ni sur Freud, et que ce n'est pas les questions qui nous intéressent. On ne va pas non plus se demander si Moïse est un fantasme de Freud; là n'est pas non plus le problème. Mais "Un enfant est battu" c'est clair que,

si on y réfléchit, la résonance entre le thème de"Moïse", et ce thème d'"un enfant est battu" paraît évidente. Au moins en ceci, bien sûr, d'une part la réitération de la démarche historique de Freud dans ce texte, la réitération de la démarche, qui consiste à poser le refoulement du meurtre du père - enfin du père - c'est du père qu'il s'agit, enfin le refoulement d'un meurtre et le retour de ces traces, c'est au moins en ce point qu'il y a une convergence. Mais si on y pense, il y a une convergence y compris dans l'émergence des temps, à savoir le meurtre de Moïse, oubli - oubli jusqu'à quel point ? la question justement où se pose la question du judaïsme en tant qu'insistant, je dirais, en tant, précisément, qu'il ne l'oublie pas. Mais aussi rapport d'extériorité de Moïse avec sa place dans l'inconscient, ou du moins dans l'oubli. Ce rapport d'extériorité qui est une des questions qui me préoccupaient, me préoccupe, depuis que j'ai lu ce texte, que beaucoup de gens ont commenté. Et à vrai dire, la difficulté pour le commenter c'est qu'on est tellement porté à lire d'autre chose à côté qu'on ne sait pas quoi lire, et je n'ai pas envie, justement. Mais une des difficultés de ce texte ahurissant, c'est celle-ci que j'aimerais faire remarquer : j'ai même réussi à en faire une découverte grâce à un ami qui n'a pas besoin de moi pour ça, c'est Emile Gabbay, cette chose ahurissante de poser que Moïse est égyptien. Poser que Moïse est égyptien, et en faire le point de départ de son texte à un point tel que nulle part Freud ne s'interroge sur cette affirmation, et s'interroge si peu qu'après avoir exécuté la question en dix pages très légères, il croit devoir ensuite s'embarquer avec ce chapitre d'un titre étonnant : "Si Moïse fut égyptien". Ce qui est vraiment insensé. Je veux dire, qu'est-ce que c'est cette construction de faire partir tout son texte d'un Moïse égyptien, c'est-à-dire d'un Moïse qui, à proprement parler, faut-il lire que dans ces conditions, s'il est égyp-

tien, il est extérieur ? Il est extérieur mais dieu sait que l'extérieur ici prête à commentaire : il est extérieur à quoi ? Il est extérieur au minimum en ce sens qu'il me semble avoir le même statut que l'acte du père dans le fantasme "un enfant est battu", c'est-à-dire la place de quelque chose qui surgit comme perception, c'est-à-dire qui surgit dans le temps à peine cernable d'avant le fantasme. Cette extériorité de Moïse qui fait que Moïse est à telle place, mais qui nous est posée par le fait que Moïse est égyptien - enfin si Moïse est égyptien, n'est-ce pas : c'est sur le si qu'il faut réfléchir à la limite - voilà une des choses les plus étonnantes. Je vais vous dire la réponse qu'Emile Gabbay m'a donnée, que je trouve excellente. Il la dira s'il le veut. Mais enfin, je me permets de vous proposer la question de l'extériorité de Moïse, de l'insistance pour Freud, de sa démarche dans Moïse et dans ce texte "Un enfant est battu"; quand je disais tout à l'heure : qui Moïse bat-il ? je le dis au sens sérieux, c'est-à-dire cette place d'un Moïse très étrange, très ambiguë, à la fois figure redoutable et pauvre type, à peu de chose près comme il le dit; il dit que c'est un personnage colérique, un peu sordide. Si on ne se précipite pas du côté du père, mais si au contraire on maintient l'interrogation dans l'écart, dans l'écart entre le père et Moïse, si on ne se précipite pas à conclure que Freud était un homme patriarcal - ce qui est peut-être vrai - mais ce n'est pas la question. Voilà le point de résonance qui me semble important d'ancrer : qu'est-ce qui résonne dans la démarche de Freud ? en quoi Freud s'analyse-t-il ? qu'est-ce qui est analysant pour lui dans la position d'un texte comme "Moïse" ? dans la position d'un texte comme "Un enfant est battu" ? Voilà ce que j'aimerais faire résonner et que ça puisse vous dire quelque chose. Je crois que j'ai assez parlé.

Discussion

(En raison des difficultés d'enregistrement, la transcription est marquée de blancs ou d'à-peu-près, que nous prions les divers intervenants d'excuser).

G.Taillandier L'explication d'E. Gabbay a ce mérite que pour la première fois j'ai compris pourquoi Moïse était égyptien. Je crois qu'un des points du démarrage était le suivant : on s'interrogeait sur plusieurs problèmes de transformation, par inversion, etc... en particulier concernant les problèmes de latéralité pour le sujet, puis nous en sommes venu par je ne sais trop quelle démarche : pourquoi un Moïse égyptien; égyptien, vraiment faut être tordu pour poser ça, c'est complètement tordu. Un des points dont je me souviens mal c'est que tu nous dis que c'était pour Freud une manière de penser sa propre position en tant que inventant l'analyse; il se trouvait de ce fait devant le caractère inassumable d'une telle invention, obligé - c'est un point que je saisis mal et qu'il faudra que tu rappelles - obligé de trouver quelque chose, un terme extérieur à la série, à la série qu'il construisait en l'inaugurant mais un terme autre que lui; un terme qui, en somme, lui enleverait ce côté inassumable de sa place, le Moïse égyptien mis en dehors de la série constructive du peuple juif ayant cette place d'extériorité qui permettait à Freud de se métaphoriser dans cet extérieur. Trouvez d'autres termes, ce n'est pas le mieux choisi; mais disons dans une place autre que cette place inassumable de créateur.

C.Rabant Ça rejoint, je me rappelle plus des termes, ça rejoint un texte tout à fait intéressant de Kierkegaard, dont j'avais parlé l'année dernière, c'est pour ça que je m'en souviens un peu, sur le premier homme et sur la manière dont le premier homme appartient ou n'appartient pas à la série.

M.Nacht Par rapport à la question de l'extériorité et du lieu d'où Freud pensait l'inconscient (Vienne, Freiberg) il y une différence et aussi probablement la première épouse du père de Freud (qui apparaît comme une femme assez mystérieuse). Il y a aussi des histoires de voyage.

G.Taillandier Je n'ai lu aucun des livres sur l'histoire de Freud, à part Jones et en particulier, je n'a pas lu le livre de "L'Homme aux Statues".

C.Rabant Marie Balmary.

M.Nacht Je veux dire par là que de se questionner sur cette extériorité dans la construction freudienne, à savoir si cette extériorité n'est pas ce qui, justement, vient rejoindre l'originaire.

G.Taillandier Tu peux développer parce que c'est un des points importants.

J.Hassoun Oui, moi je veux bien enchaîner sur ce que tu viens de dire. En effet, je suis partagé entre deux interventions, c'est compliqué. Je vais essayer de les dire toutes les deux : Lorsque j'avaix relu "Moïse" il y a quelques années, il y a 10 ans, je m'étais dit que le Moïse était un mot d'esprit de Freud, un mot d'esprit (...) de conte; il a commencé par le publier anonymement et puis finit par le reconnaître, il sort un bouquin de bric et de broc, à Londres, in extrémis, en exil. Je m'étais demandé au fond si c'était pas

l'ultime mot d'esprit de Freud en disant, bon, ok, d'accord, nous, allemands de confession mosaïque, vous nous renvoyez de Vienne eh bien il n'y a qu'une seule chose à faire c'est que nous ne sommes pas ceux que vous croyez. Je m'étais dit ça à l'époque, mais là, ce soir, je crois qu'il y a quelque chose de tout à fait important et en particulier ce que tu as dit à propos de la honte, qui est le signifiant du sujet dans le fantasme. Je me demande depuis quelques années aussi quelle est la fonction de la honte, est-ce que la honte n'est pas ce qui cloue le sujet dans l'absence de fonction paternelle ou dans ce que je n'aime plus beaucoup appeler,dans le maternel. Le maternel n'étant qu'un raccourci qui n'a pas un grand intérêt théorique.C'est une manière de dire qu'on ne sait pas de quoi on parle.

G.Taillandier Oui absolument.

J. Hassoun Quand on dit le maternel, ça je commence à l'imaginer depuis quelque temps, comme ça.

C.Rabant Tu ne crois pas plutôt ce qui cloue dans la fonction paternelle ?

J.Hassoun Non! C'est pas ce qui cloue dans la fonction, ce qui cloue dans l'attente d'un discours qui viendrait le délivrer de la honte, ce serait la fonction paternelle.

F. C'est tout à fait présent dans l'Etre et le Néant dans l'expérience que Sartre décrit, justement l'expérience de la honte, celui qui est là à regarder par le trou de la serrure.

G.Taillandier Essayons de reformuler un peu le problème du maternel et du paternel qu'on y voie plus clair, qu'on en dise plus.

J.Hassoun Je vais essayer de formuler un peu mieux. Si le sujet dans le fantasme est la honte, la honte serait là comme un appel à la deuxième phase qui n'a jamais eu d'existence réelle, qui est (...) Mais qui introduit quoi ? que la personne qui bat est bien le père.

G.Taillandier Oui, est bien le père sinon !

J.Hassoun C'est-à-dire que la honte se met là en fonction d'appel du père et ce serait en fait une forme de situation d'attente et que chaque fois que la honte émerge dans une analyse, il me semble toujours que c'est une forme d'attente; ça c'est un point, c'est exactement ce que ça évoquait. Je lisais hier attentivement l'article que Christiane Rabant a fait à propos de Sabina Spielrein, la manière dont Freud apparemment, d'après ce que j'ai compris de son article, lui renvoie des phrases de telle manière, lorsqu'il répond à ses lettres : c'est vraiment casser quelque chose à la fois de la honte et de la tentative de re-séduction. C'est que là ils (...)

M.Nacht Il y a quelque chose qui pèse, un lieu (...) qui est le rêve de la mère morte où il décrit (sa mère) (...) un lit orné de têtes d'oiseaux et puis ces têtes évoquent la Bible que le père de Freud lui avait donnée, et à la suite de ce rêve, Freud parle du sens du mot oiseau "Vogel", et il fait une association avec non pas la masturbation, mais la grossièreté d'un camarade de jeunesse. Ça va tout à fait dans le sens de ce que tu disais.

J.Hassoun Le question qui se pose à propos du Moïse me fait penser très précisément à tout ce (...) Bon là, c'était en contrôle, il y avait quelqu'un qui rapportait l'histoire d'une de ses analysantes qui peut parler toutes les langues qu'elle a apprises sauf la langue maternelle de son père. Or, quel est ce défaut, quelle est cette adhérence à l'exil qui fait honte et à déplacer l'exil...
C'est là où je rejoins peut-être d'une autre manière ce que dit E. Gabbay, à déplacer l'exil d'un cran, ça permet de donner un statut de père, c'est-à-dire entrant dans la fonction paternelle.

G.Taillandier Est que l'inconscient c'est le dépassement d'un cran de l'exil parce que c'est ce que tu semblais dire là. (...)

J. Hassoun Je repense là au texte de A. Didier Weil qui tentait de coller le S2 1 point tout à part fixe, en fin de compte c'est une manière de dire que c'est comme s'il y a du point fixe il est hors l'inconscient c'est à chaque fois un déplacement, il postule le déplacement.

G.Taillandier J'entendais mieux la première formule.

J. Hassoun Laissons tomber, je sais pas le manier ce S2.

G.Taillandier Car si on disait comme tu as dit tout à l'heure, à savoir que la honte est un appel au père et qu'il n'y a finalement que dans la deuxième phase du fantasme, que cet appel au père se réalise dans ces conditions par un syllogisme clair et distinct, on arrive à l'idée que l'inconscient est un déplacement de l'exil en tant que c'est le seul point où l'appel se réaliserait, fictivement d'ailleurs... C'est là qu'on commence à voir le point d'alliance pour Freud.

M.Nacht Est-ce que c'est un déplacement de l'exil ou du père ? C'est ça que je ne comprends pas.

J.Hassoun Ce que je voulais dire c'est que ce qui fait honte, et ce qui fait courir les gens dans la honte et autour de la honte, c'est cette impossibilité de déplacement, et qu'en fait, la honte de l'exil, c'est en fait une adhésivité extrême. (...) Ce sont ceux qui le sont le moins et que pour sortir de cette honte de l'exil, c'est bien aller chercher ailleurs ce qui pourrait introduire dans l'existence, ce qui permet de rétablir une généalogie, comment faire rentrer, comment rendre supportable Moïse autrement qu'en le mettant à l'extérieur; c'est en le mettant à l'extérieur qu'on peut remettre Moïse dans une généalogie. Et en libérant un passage.

E.Gabbay A propos de ce problème (...) le seul petit passage de Freud qui soit autre chose que donc une tentative historique de Moïse, le seul moment où il y a une description qui n'a plus rien à voir avec l'Egypte, un petite texte qui dit : "Il y avait un petit enfant à Vienne qui couchait dans la chambre de ses parents, qui assistait à des relations, je ne sais pas si c'est dans le "Moïse". C'est le seul petit texte où il parle d'autre chose que de Moïse. Et il introduit là aussi le mythe de la scène primitive.

M.Nacht C'est une parenthèse mais les lieux dans lesquels nous travaillons l'appellent quand même fortement (...) Moïse égyptien, c'est la thèse (...) dans un livre sur les grands initiés qu'on trouve dans toutes les bonnes gares, (...) reconstitution des grandes initiations antiques comme si on y était; et il soutient la même thèse d'un Moïse égyptien qui était grand prêtre de Akhenaton et qui fut mis en exil parce que c'était le frère - enfin il aurait pu prendre le pouvoir.

E.Gabbay — A ce propos c'est intéressant. Parce que dans la correspondance de Freud avec Abraham, il y a K.A. qui a fait un texte qui s'appelle Akhenaton (...). Et à ce moment où Freud avait des relations un peu tendues avec K.A. (...)
Il y a une petite phrase : Je savais que cette bande sauvage me dévorerait; il est vraiment pris aux tripes quand K.A. publie cetexte d'Akhenaton, qui lui aussi pose le problème des généalogies puisque Akhenaton, son nom en fait c'est Amenhotep IV, Akhenaton, c'est le nom du grand prêtre maternel, sa mère est d'origine syrienne, elle est allée en Egypte avec un prêtre syrien, de coutume et de croyance à des dieux syriens.
Et qui change de nom avant de raser la ville de (...). Il change de nom. Il a d'ailleurs été enterré avec sa mère.

J.-M.Pré-Laverrière — Je voudrais revenir à la question de la honte. Si le sujet c'est celui qui a à prendre en charge sa propre parole, on peut dire que la honte est quelque chose qui vient bloquer le processus de subjectivation (...). La honte en tant que c'est ce qui empêcherait qu'il puisse être dit quelque chose, une parole sur le rapport du narrateur du fantamse, au fantasme. Si la honte c'est ça, alors on pourrait dire qu'il y a deux pères;dans cette affaire il y a le père batteur en tant que le père batteur c'est celui qui ne peut pas assumer la fonction paternelle qui permettrait précisément au sujet de dire sa place de son rapport au fantasme.

P.Hassoun — Je crois que, ce que je pensais moi, c'est que où il y a de la honte à parler, ça manifeste qu'il y a du sujet. Ça n'est pas contradictoire avec ce que du dis.

J.-M.Pré-Laverrière — C'est deux définitions différentes.

C.Rabant — Ça rejoint aussi les questions qu'on posait la toute première fois sur le rapport entre le narrateur et les actants au ni-

veau de l'analyste. C'est-à-dire une des choses dont témoigne peut-être cette analyse freudienne du fantasme c'est que le narrateur ne peut jamais se réinscrire comme tel dans sa mise en scène comme actant.

J.-M. Pré-Laverrière Ceci a un rapport avec l'ambiguité du père, c'est-à-dire la duplicité du père, en tant que sa présence comme batteur l'empêche de fonctionner dans la fonction paternelle. C'est comme si la façon dont le père aurait pu battre l'enfant est quelque chose qui éjectait l'enfant de la place où il aurait pu parler de ceci : qu'il aurait été battu par son père.

C.Rabant Ceci dit, moi, je suis embarrassé par la discussion. Finalement je n'arrive pas à me dire qu'il y a une fonction paternelle hors de ça, je veux dire que je n'arrive pas à me dire qu'il y ait une fonction paternelle fondatrice de la position du narrateur, c'est-à-dire qu'une fois qu'on a éjecté le père du battant, pourquoi est-ce qu'il en resterait encore un père ? Si on le place dans ce rapport d'extériorité on a une fonction de narrativité et de fictivité de l'inconscient; jusqu'à quel point il est nécessaire de soutenir ça d'une fonction encore dite paternelle;qu'est-ce qu'il y a à dire pour soutenir ça en tant que fonction paternelle ?
(...)

J.-M.Pré-Laverrière Dans un temps antérieur, le sujet ne peut pas ou ne peut plus qu'avec honte dire qu'il a un rapport avec ce fantasme et puis, un deuxième temps, où il peut dire : je suis bien celui-là qui soutient ce rapport avec le fantasme.Alors pour moi c'est la fonction paternelle qui opère dans l'analyse et qui permet le passage du temps premier au temps second.

C.Rabant Justement. Est-ce qu'il y a ùn temps où on arrive à ça ? Est-ce qu'on occupe ce temps intermédiaire, cet entre, si l'inconscient c'est en effet cet entre, est-ce que c'est quelque chose qu'on peut, à proprement parler, quelque chose qu'on peut occuper.
(...)

J.-M.Pré-Laverrière: J'entends plutôt le texte comme étant le corrélat du non répondable, impossible de la fonction paternelle.
Ni l'un ni l'autre n'est effaçables que par un artifice qu'ils se soutiennent l'un l'autre dans quelque chose d'impossible. Et que (...) quelque chose qui reste en suspens qui fait que Freud ne peut pas ne pas affirmer, dans cette place de Moïse par rapport à l'analyse, et ainsi par rapport à la place de son père (...), il y a quelque chose qui ne peut pas ne pas toujours tenir ensemble. (...)

O.Grignon Est-ce que la honte ne vient pas de ceci qu'il n'est pas dicible que le père en jouirait de battre ?

G.Taillandier On peut au moins se demander pouquoi le sujet en jouit ? Enfin, c'est une question qui fait dévier. Est-ce qu'on pourrait relier cette question de la jouissance, jouissance ça c'est un terme lacanien, mais disons d'excitation pour utiliser le terme freudien, avec le problème du quelque chose à soutenir. C'est pas évident qu'il y a un fantasme qui crée une excitation, puisque c'est ça qui les délie ?

O.Grignon Pourquoi soutenez-vous que ce qui est analysant chez Freud c'est la notion d'inconscient au sens où la notion d'inconscient apparaît dans le temps 2 que vous isolez et la question que je me pose est que si ce qui est analysant pour Freud paranoïaque, c'est pas précisément le temps 1 de constitution d'un extérieur. Ce qui est analysant fi-

nalement pour les hystériques, c'est Freud, ce qui est non-analysant pour les obsessionnels c'est encore Freud, mais ce qui est analysant pour Freud, est-ce que c'est entre autres la notion d'inconscient, ou est-ce que c'est la constitution historique à laquelle il tenait mordiens, comme la création, l'inscription d'un extérieur à partir duquel il est possible de se dire est-ce que la construction est imaginaire ou rélle, c'est-à-dire de faire d'un délire un savoir, opération qui permet de faire d'un délire un savoir.

G.Taillandier Je ne sais pas comment répondre. Je ne peux que tourner autour du pot, je ne suis pas très d'accord sur le truc paranoîaque, délire, par contre l'idée que la notion d'inconscient n'est pas vraiment le problème, ce qui est important, est de dire, de souligner que le point analysant, c'est peut-être la création d'un extérieur là. Je n'arrive pas à développer mais enfin un des points problématiques c'est pourquoi cet extérieur dans le fantasme est-il le père en tant que battant. Néanmoins, cela me semble assez juste de dire ça.

P.Hassoun Ça répondrait quand même à cette question d'exil où il y aurait quand même à se demande si l'exil et l'inconscient est un déplacement du père. J'avais noté là : la honte de l'exil comme adhésivité extrême à l'exil et à chercher ailleurs à l'extérieur. (...)
C'est plus opérant, finalement, mais moi, j'aurais tendance à penser comme il disait que ce qui est analysant, c'est cette place de l'extérieur.

G.Taillandier C'est ce qui n'est pas clair chez Freud, moi ce que j'ai voulu faire c'est en prenant ce terme d'inconscient, d'en dire plus sur ce point. C'est pas exclu qu'en effet, que ça se situe beaucoup plus sur cette piste-là, ça serait cer-

tainement beaucoup plus sur cette piste mais justement, sur cette piste il n'y a pas tellement de choses dites.

C.Rabant Je me demandais si tu pourrais te servir dans cette perspective, si on pourrait tirer quelque chose d'un point de rapprochement, avec un texte encore antérieur de Freud qui est le texte sur l'aphasie où on a exactement ce modèle, non pas des trois temps, mais d'un espace double avec un hiatus, c'est-à-dire que dans l'aphasie on a exactement déjà ça, tout le champ des phénomènes physiologiques corticaux, n'est-ce pas, et puis le champ dit psychologique globalement et puis entre les deux, il y a, on peut essayer d'imaginer en première approximation des rapports de etc...
Il y a un "entre" qui est très exactement la place où en effet va venir se loger l'inconscient. Est-ce que rétroactivement, on peut tirer quelque chose de ça ? Je ne sais pas, mais il y a déjà la perception et l'extérieur, il est déjà là dans le cortical.

G.Taillandier Je n'ai pas là le texte sur l'aphasie mais si ça fonctionne comme ça, ça me semblerait...

C.Rabant Ça fonctionne comme ça et c'est d'autant plus frappant qu'il y a un passage qui est le modèle strictement, ensuite décalqué dans l'analyse de la condensation.

G.Taillandier L'aphasie, je ne sais pas, L'Equisse, je pourrais vous montrer que les trois systèmes ϕ, ψ, ω, reproduisent ce que tu as justement marqué; c'est pas 3 temps, c'est en fait deux temps avec 1 hiatus, c'est ça qu'il faut dire; dans l'Esquisse ce modèle est présent, alors dans l'aphasie ?

C.Rabant Il est présent déjà dans l'aphasie, mais ça n'indique pas vraiment, il est déjà là lui, d'une certaine manière, ça ne dit pas grand chose sur la manière dont il se produit.

X. Dans l'aphase est-ce qu'on peut parler de deux temps et d'un entre-temps ou de deux lieux et d'un entre-lieu ? (...)

Y. Par le temps.

X. Oui, je veux dire comment le temps peut arriver à déplacer quelque chose dans une question qui touche aussi à la structure, à l'espace.

M.Nacht Oui, mais comme l'espace, est aussi (...)

F. Ce que j'aurais voulu vous demander, parce que c'est aussi l'enjeu, enfin, il me semble d'après ce que j'ai entendu depuis le début ici, c'est l'enjeu du Cercle Freudien, c'était alors comment vous situeriez-vous votre place à vous ?

G.Taillandier A moi ! ?

F. Oui. Par rapport, oui, justement par rapport à Freud parce que vous nous avez amenés dans une sorte d'extériorité ce soir.

G.Taillandier Comment je situe ma place à moi ? Par rapport à Freud ? Si la question est posable et surtout si elle est résoluble, eh bien je ne sais pas.

F. J'y voyais une sorte d'analogie. Il y avait Freud et Moïse, puis il y avait vous parlant ici de Freud.

G.Taillandier Ma place, délicat oui.

F. Je ne sais pas si c'est le mot, place ! C'est le mot qui me vient mais certainement il est mauvais.

G.Taillandier Ma question... C'est comment quelqu'un qui s'analyse peut-il parler ? de quoi ? de soi-même, en tant que ça n'existe pas mais que néanmoins c'est là, parler de soi-même, mais on y arrive jamais. Freud pas plus que quiconque. Et pour ça, on n'a qu'un moyen : prendre des masques à condition de donner aux masques toute leur portée; c'est-à-dire d'essayer de se trouver des masques qui tombent juste, voilà finalement le problème qui est le mien et je cherche donc par diverses métaphores dont l'une est celle de Freud, qu'est-ce qui préoccupe Freud au titre des métaphores dans lesquelles il s'introduit, dans l'espoir que, par exemple, Freud fait à l'occasion métaphore pour moi; mais bien sûr, il ne peut qu'y avoir des disjonctions dans ce masque. Si ça peut ramener la question de Freud tant mieux.Si ça a amené la mienne tant mieux. Voilà un peu quel problème je suis.

F. Ce qui me frappait c'était cet espèce de quelque chose qui se maintenait de l'extérieur, c'était finalement ce à quoi on est arrivé vers la fin après l'intervention d'Olivier et la réponse de Pascale qui était : comment, pour Freud, d'avoir fait jouer quelque chose de l'extériorité et moi j'avais entendu beaucoup de que vous disiez aussi, j'avais entendu quelque chose comme ça.

G.Taillandier Si c'est une question analytique, elle n'est pas sans intérêt, mais je pense que le problème de l'extériorité peut orienter... finalement pourquoi poser le problème de l'inconscient ? C'est une manière de ne pas répondre à votre

question. Le problème n'est pas de savoir si l'inconscient est analysant chez Freud, le problème c'est : comment Freud posant l'inconscient travaille-t-il, en tout sens du terme, un élément de sa position analysante ? C'est-à-dire l'efface à l'occasion; mais en même temps, ça ne veut pas dire que nous avons la vérité sur cette trahison, mais simplement que nous avons à redire ce que Freud nous a dit. C'est une manière de reprendre la question de Freud, de lui répondre et de donner d'autres suites à l'affaire.
Alors la remarque que vous faites sur l'inconscient : est-ce que l'inconscient c'est le point pertinent pour parler de Freud - c'est évident que ça ne l'est pas. Ce point le plus intéressant, c'est certainement la question de l'extériorité. Mais comment cette question de l'extériorité se déplace-t-elle dans l'inconscient ? C'est ça que faisait le problème métaphorique auquel je m'attachais.

J.Hassoun C'est peut-être à associet à ce que De Certeau - il y a un article de MDC dans Confrontation qui s'appelle Géopolitique - où il dit, si mes souvenirs sont bons, que contrairement aux historiographes, Freud est un historien qui écrit l'histoire de ce qui n'existe pas ou n'a pas existé; en tout cas, je me demande toujours si un analysant commence son analyse quand il commmence à reconnaître ce qui est à écrire du côté - en fait ça pose le problème de la construction en analyse - et que justement ce qui se construit en analyse, c'est dans cette faille, où il ne reste que, soit de l'effacement, soit quelque chose qui est un précédent, soit reconstituer une histoire dont on ne sait rien. Je veux dire que, si quelqu'un se met en position d'écrire de l'histoire, en n'étant en aucun cas historien ni historiographe, il perd les éléments, les faits, les chroniques qui lui surviennent, il rejette les autres et fait un remontage. Et c'est de ce montage à partir d'une faille qu'il y a de l'analysant.

G.Taillandier Il me semble intéressant de lier cette question-là au problème de l'extérieur. L'extérieur, c'est un mot auquel il faudrait donner d'autres portées.

X. Mais est-ce qu'il faudrait entendre que l'extérieur serait un vouloir de la représentation d'un non-existant ?

G.Taillandier Je ne sais pas où est le problème?

X. A savoir que cette reconstruction historique,ce vouloir, là où ça n'aurait pas été, là où l'effacement - je ne sais pas comment tu avais dit - c'est un soi effacé qu'on veut reconstituer dans l'analyse ce qui n'aurait pas été, mais qui est en même temps une fiction (...) pas l'extérieur,serait un forçage d'une représentation, ce qui n'aurait pas existé pour le sujet et qui le fait exister dans son trajet.

J.-M. Pré-Laverrière C'est une question impolie, mais je le fais quand même parce que pour moi elle est d'une grande importance, par rapport à ce qui peut être ma question à moi, de comment je me situe dans la conjoncture psychanalytique actuelle. (...) Ma question c'est la suivante : est-ce que vous avez le sentiment qu'il y a un rapport entre ce qui a été dit aujourd'hui et ce qui a été dit les trois précédentes réunions au Cercle Freudien ?

G.Taillandier Le problème c'est que je ne suis venu qu'une fois, et il est évident que ça pose un problème ! Comment vous répondre?

J.-M. Pré-Laverrière Je peux éclaircir ce que je dis. Ce que j'entends(...)c'est une succession de discours faisant chaîne. Alors voilà. Je me demande si ce que vous dites fait chaîne par rapport à ce qui s'est dit les trois fois précédentes ? Parce que pour moi c'est un motif important. Ça m'est relativement facile

de vous dire, parce que je suis intéressé par ce que vous dites.

C.Rabant — J'ai vraiment trouvé, au contraire, qu'il y avait quelque-chose qui tombait pile et qui (...)
(Question sur l'effacement et le rejet de quelque chose de l'extérieur qui permet le refoulement).

J.M. Pré-Laverrière — Ma question n'est pas : est-ce qu'il y a un rapport, mais : est-ce que Taillandier pense qu'il y en a un ?

G.Taillandier — Je vais commencer par le plus facile. Le premier c'est l'effacement. Enfin, c'est pas le plus facile ! Si je vous ai lu le texte de Freud, c'est pour ne pas prendre le taureau par les cornes. Parce que la question de l'effacement... d'une part il y a quelqu'un qui en parle pas mal[1] et d'autre part, c'est une bête difficile à attraper et j'hésite toujours à le prendre par les cornes. J'ai lu le texte afin de ne pas en parler. Alors la question : est-ce que je pense (...) c'est embêtant comme question - faut-il répondre poliment ou pas ?

C.Rabant — Tu peux donner les deux versions.

G.Taillandier — Dans la version polie, on pourrait dire qu'il y en a sûrement un ! Dans la version impolie, on pourrait dire : c'est pas gênant, parce que si le problème, mais on ne sait pas où est le problème, si le problème est celui de l'extérieur - qui n'est pas le mien, ce n'est pas un problème qui m'intéresse en tant qu'analyste ou analysant. Le problème c'est justement le point d'insistance d'une extériorité et la manière dont Freud la traduit dans cette notion d'inconscient. A la limite, c'est pas très gênant que ce soit extérieur. Ça serait même une bonne manière de pro-

---

1. Allusion à Claude Rabant.

céder. J'avoue que je ne sais pas comment répondre à cette question.

O.Grignon (...) Comment cette question de l'extériorité se déplace-t-elle dans l'inconscient ? En tant que précisément c'est organisé autour de cette image qui n'a pas le statut d'image, d'un père en tant que batteur. Rouages (...) entre corps. Ça pose la question de l'articulation père symbolique, père réel, en tant que fonction. Je crois qu'on n'a pas répondu à la question de Marc Nacht : est-ce à dire qu'il y a dans ce que vous avancez, que l'insistance de l'extériorité est telle que ça ne sert à rien du tout de répondre à la question de : comment l'extériorité se déplace-t-elle dans l'inconscient, en la passant par l'histoire singulière de Freud ? Mais est-ce qu'on peut l'éviter ? Ce que je veux dire c'est que, vous avez (...) le père batteur. J'ai l'impression que vous ne vous inquiétez pas d'aller chercher la réponse à la question dans un travail sur le singulier sur l'histoire de Freud lui-même.

G.Taillandier Je n'ai rien contre ! Il faudrait savoir ce que veut dire singulier. Qu'est-ce que le singulier pour Freud ? C'est ça le problème pour lui aussi bien.

O.Grignon Il y a un tel acte d'extériorité posé dans ce temps-là, qu'on en vient à ce qui est dit par Freud (...). Il dit que la vérité est quelque chose qui se construit (...) ou tout lien avec cet acte de l'extériorité du temps 1, en un point où le collectif et l'individuel, ça veut dire la même chose. Mais qu'est-ce qu'on peut attendre d'un travail sur le singulier de l'histoire de Freud ? Qu'est-ce qui le tient tant à l'historicité, que ça se soit vraiment passé comme ça, que en effet son père.

G.Taillandier Je n'ai rien contre, loin de là. Je pense que ça serait une bonne piste; mais on s'effondre devant les matériaux de sorte que je ne sais pas comment faire.

O.Grignon C'est bien ma question : comment faire ?

G.Taillandier Le singulier de Freud, je le trouve plus dans un texte comme ça, rigoureusement inbittable.

O.Grignon Au point d'une structure, ce qu'il a construit à l'extérieur ou exactement dans l'inconscient et ce (...) Freud va chercher dans la réalité de quoi construire ce qu'il est en train de détruire dans l'inconscient (...). Il est bien obligé d'aller chercher ailleurs. Dans Totem et Tabou. Il a besoin de la structure de la réalité pour construire l'inconscient. Et dans la première phase, tu dis bien toi-même, c'est un substitut du père. En fait, ce qui est important, c'est pas les termes qui sont posés, c'est le tétraèdre lui-même.

G.Taillandier Alors, il s'agirait de savoir ce qu'il y a au sommet du tétraèdre.

O.Grignon Ce qu'il historise aussi bien dans Moïse et le Monothéïsme, c'est quelque chose qui finalement est très structural. Il historise mais dans cette historisation, il reconstitue ce qui était déjà là.

Z. A propos de la dénomination du père dans Totem et Tabou, qui est tout à fait arbitraire et qui se fait par hasard (...)

G.Taillandier C'est pas parce qu'on appelle quelque chose un père que - après Lacan, on croit qu'on sait ce que c'est que le Nom du Père. Le Nom du Père, ça n'est pas dans Freud, c'est un

truc de Lacan, même si ça commence par 10 pages sur le fait que Moïse est un nom, et même un nom égyptien, ça ne nous dit pas comment tombe un nom propre, ou comment tombe un père. A la limite le fantasme "Un enfant est battu" j'aurais dit que si le père a un nom propre, c'est justement ça : Un enfant est battu. C'est ça son nom propre, au père. Il y a au moins ça.

C.Rabant Ça peut au moins nous permettre d'en rester là !

oOo

P.S. A la relecture de cette discussion, je constate combien j'ai été inattentif à plusieurs questions, en particulier à celle de J.M. Pré-Laverrière. - Mais cette discussions ne m'appartient plus !

G.T.

[redacted]

~~80~~ 1

Correction faite. GT.

EXPOSES DU CERCLE FREUDIEN

GEROME TAILLANDIER

2 MARS 1983

LECTURE DE "LEONARD DE VINCI" DE SIGMUND FREUD (1)

(Première séance)

Je m'étais proposé de lire ce texte avec vous, ne sachant pas à quoi je m'engageais, puisque je ne l'avais pas encore lu, je ne l'avais même pas acheté. J'en ai profité pour l'acheter, en français, parce que mes moyens sont limités. Et l'ayant lu, je ne sais pas ce qui va en sortir. Alors je compte sur vous, je compte aussi sur le texte pour trouver des choses, mais j'ignore [redacted] lesquelles. Vous voyez comme on démarre. Je ne sais pas comment ça va finir. Je vais donc lire en français, c'est le premier point. Deuxièmement, je ne vais pas faire un exposé, je vais m'efforcer de suivre dans le texte un certain fil sans plus, et puis espérons qu'on en viendra à bout. On peut continuer à poser quelques règles de méthode et se demander pourquoi ce texte-là plutôt que tel ou tel autre, par exemple l'Abrégé, ou Inhibition, Symptôme et Angoisse. [redacted] Pourquoi finalement ? J'ai ma petite idée qui est celle que j'avais l'an passé quand j'ai travaillé sur Un enfant est battu, qui est que les

---

(1) Les difficultés d'enregistrement font que beaucoup d'interventions des participants n'ont pu être retranscrites correctement. Q'ils veuillent bien nous en excuser.

textes de Freud qui sont les plus enrichissants pour nous pour l'instant, ce sont des textes qui ont le moins d'aspect systématique dans son oeuvre, ceux qui ont un aspect, on pourrait dire extérieur à sa démarche systématique. Le texte de Freud nous est devenu tellement familier dans ses notions, que le simple fait de prononcer le mot "refoulement" ou "retour du refoulé" fait que nous Croyons p[redacted]s savoir à quoi nous avons affaire. Comment faire pour s'en dépêtrer ? Je n'ai pas *la* bonne méthode, mais j'en ai parfois une qui est de prendre des textes en quelque sorte en marge dans son oeuvre, des textes qui ne cadrent pas avec ce système. Il y en a, comme vous savez, quelques uns. On pourrait en faire une liste, évidemment pas exhaustive. Ne serait-ce que le Michel-Ange, ne serait-ce que celui-ci [redacted], il y en aurait d'autres. Je crois que ces textes ont [redacted] leur intérêt parce qu'ils éclairent chez Freud une démarche. Et c'est ça qu'il faudrait arriver à faire passer ce soir - je me réfère [redacted]r aussi à Totem et Tabou ou à Moïse dont on avait parlé. Ce qui me semble intéressant dans cette sorte de texte, c'est de donner un éclairage sur la méthode de Freud sans ces notions, en quelque sorte systématisées. Nous avons donc des chances de pouvoir resaisir un aspect vif de sa méthode. Là-dessus trêve de préliminaires, essayons d'entrer dans l'affaire.

Je vais suivre la traduction française, comme je vois que quelqu'un l'a en allemand, c'est très bien. Si par hasard il a envie de me donner un coup de main, on verra, c'est-à-dire au moment où il y aurait des passages peut-être douteux, [redacted]. Je commence par lire le premier paragraphe : "Quand la psychopathologie qui se contente d'ordinaire du matériel humain inférieur" - et on se dit que ça commence bien mal, et que Freud devait être dans un de ses mauvais jours, on voit tout de suite sur quel terrain on va aller. Alors, on est un peu

découragé, on passe rapidement - pour arriver à quelque chose d'un peu plus sérieux - heureusement ça finit beaucoup mieux. A la fin, dernier paragraphe, on trouve dieu merci une citation qui nous relève le moral, un peu trop poétique, mais pourquoi pas. C'est que reprenant la citation de Vinci nous disant que la nature est pleine d'infinies raisons qui ne furent jamais dans l'expérience"; Freud reprend les choses à sa façon d'une manière plus décente,et conclut : "Chacun des hommes, chacun de nous répond à l'un des essais sans nombre par lesquels ces raisons de la nature se pressent vers l'existence." On se dit : c'est déjà mieux. Le style spinoziste de cette dernière citation relevant tout à fait le niveau de cette première que je vous ai faite. Mais [redacted] là nous en sommes à la première page. On va donc nous parler de Léonard de Vinci; pourquoi diable, ce personnage ? Je crois que l'enjeu du personnage lui-même est assez limité. C'est comme ça que je vais lire la chose : je ne crois pas que Léonard de Vinci ait dans cette affaire une importance bien considérable, ça peut se discuter, c'est une méthode. A la limite, j'aurais pu prendre un feutre et caviarder toutes les occurences de ce nom propre. Mais qu'est-ce que j'aurais pu mettre à la place ? C'est la question. On commence par vous dire qu'un nommé Léonard de Vinci, vous prenez ce nom-là et vous mettez un coup de feutre dessus et vous voyez ce qu'il en résulte, c'était un personnage qui, déjà à ses contemporains - je fais des citations approximatives pour alléger le travail - déjà à ses contemporains paraissait énigmatique. Génie universel, ça c'est le côté homme de culture de Freud, ce côté fin 19ème où on s'intéresse aux grands génies de la culture occidentale. Vous voyez un petit peu le style,mais ce qui est important, c'est le mot "énigmatique", [redacted] c'est plus freudien. Voilà le premier trait de ce personnage : il est énigmatique. En quoi ? Freud va développer. Il va faire un portrait[redacted]

[redacted] de ce qu'il appellerait dans un autre contexte : l'homme - *der Mann Moses* - l'homme, Moïse. Il serait intéressant de voir ce que signifie pour Freud ce type de présentation, le choc, la présentation d'une personnalité dont les traits sont essentiellement mythiques, spécialement dans Moïse. Cette mise en scène de l'homme, du grand homme, est typique de la démarche de Freud, et demanderait à être ressaisi dans son procédé. Nous sommes devant les traits d'un grand homme, ou plutôt d'un homme qui est énigmatique, car c'est ça qui est important. Il n'est pas dit que nous avons affaire à un grand homme, mais à une énigme. Enigme en quoi ? Tout de suite la couleur est annoncée. En ceci que l'investigateur - premier terme [redacted] à relever - ne laissa jamais chez cet homme la carrière tout à fait libre à l'artiste. Souvent il lui porta préjudice et peut-être finit-il par l'étouffer. Voici [redacted] la clé au début de la portée, qui va véritablement guider toute l'enquête de Freud. Nous avons affaire à une énigme qui tient en deux termes qui ne vont pas cesser de s'affronter, ou plutôt qui cesseront de s'affronter en ceci qu'un des deux viendrait à bout de l'autre : l'investigateur ne laisse pas carrière à l'artiste et peut-être finit-il par l'étouffer. Suivons le portrait de cet investigateur étouffant l'artiste. Léonard n'aurait pas rempli sa mission. Certes, c'était un personnage aux dons multiples. Mais, nous dit Freud toujours pour souligner le contraste du problème, la Renaissance était accoutumée à la réunion de tant de capacités en un seul. Léonard à cet égard, n'était qu'un des plus brillants entre autres. Mais d'autre part, alors que nous venons de poser qu'il y a un premier problème d'inhibition, Léonard n'est pas non plus un homme sombre et renfermé, douloureux et assombri pour reprendre le terme de Freud, et fuyant le commerce des hommes. Ça n'est pas un Pascal, pour prendre un [redacted] nom propre qui encombre nos mémoires. Il était plutôt grand et régulièrement bâti, d'une

beauté accomplie, le corps d'une force rare,il charmait, il était éloquent, etc. Nous voyons que le paradoxe insiste. Nous avons un homme qui s'annonce dans une dimension de ratage, un homme qui ne remplit pas sa mission. Néanmoins, dans ses traits, aucun des traits en question n'est stable, aucun ne peut détenir simplement sa personnalité. On ne peut pas dire ni que nous avons affaire à un génie pur, ni à un raté de génie pur, nous avons affaire au contraire à quelqu'un qui charme, quelqu'un qui brille. Et voici un autre trait du paradoxe qui empêche Freud de refermer le personnage à quelques traits simples. Vous voyez que ce déploiement de traits est destiné à nous poser une certaine tension dans le personnage, et il faudrait savoir pourquoi cette tension. Nous allons suivre le progrès de la contradiction. Léonard porte intérêt à la science. Seulement cet intérêt porté à la science va le retirer peu à peu de l'art et élargir l'abîme entre lui et ses contemporains. Non seulement il va porter intérêt à la science, mais ce qui est plus curieux, c'est qu'il va porter attention à des amusements chimériques qui pourront lui valoir la suspicion de s'adonner à la magie noire. Ici, le côté paradoxal du personnage s'aggrave. Ce serait en tant qu'investigateur, c'est le terme constant de Freud, précurseur et non rival indigne des Bacon et des Copernic - on évoque les travaux de dissection, les machines à voler, etc. Autant vous dire que par méthode, ça a été la mienne [redacted] je me suis abstenu d'aller revoir dans quelqu'autre livre que ce soit, que celui de Freud, concernant Léonard. [redacted] Je conçois qu'on puisse travailler autrement, mais je me suis dit que si je commençais comme ça, je n'en finirais pas. Alors, par parti pris, je me suis décidé à n'aller rien voir du tout et je me suis dit : on verra ce que ça donnera. Si ça ne donne rien, on changera de méthode. Donc un Léonard précurseur, dans ses investigations, de ce qui serait les génies de la science moderne. Inutile

de vous dire que tout ça est [redacted] très contestable, mais je ne vais pas m'amuser à développer une critique historique du personnage. Mais dans le texte de Freud, ça a une conséquence, [redacted] c'est ça qui m'intéresse, c'est que Léonard ne mania plus volontiers le pinceau et laissa inachevées ses oeuvres, ne s'intéressera plus à leur sort. Cette attitude envers l'art apparaissant à ses contemporains énigme, le thème réapparaît. Nous voyons s'approfondir le paradoxe de cet homme. [redacted] L'inachèvement progressif de ses oeuvres, semble être la dimension dans laquelle Léonard va se situer. [redacted] C'est que lui, pousse cette manière d'être, d'inachèvement, de lenteur, au plus haut degré. Je passe sur les détails amusants de la chose. [redacted]. Inhibition qui présage de son éloignement final de la peinture. Vous savez que toutes les dernières oeuvres vont être des oeuvres inachevées. On dirait, nous dit Freud, qu'un intérêt étranger, celui de l'expérimentateur, fortifia d'abord celui de l'artiste pour son oeuvre, et ensuite nuisit gravement à celle-ci. Nous voyons que cet investigateur va l'emporter sur l'artiste au point d'obliger Léonard à se maintenir dans cette position d'inachèvement définitif - pour reprendre une expression [redacted] de Duchamp que Tostain avait citée il y a quelques années - un inachèvement définitif de son oeuvre. Nous sommes devant un personnage, un caractère dit Freud, dont les traits simplifiés sont une contradiction brutale entre ces termes, qui mène au bout du compte à l'inertie, à l'indifférence. Contradiction qu'on peut souligner lorsque Freud souligne la sensibilité presque féminine du personnage, libérant les oiseaux en cage sur les marchés, sensibilité qui pourtant ne l'empêche pas d'aller assister aux exécutions et de prendre le portrait des personnes qui font l'objet de ce genre de sport. [redacted]

[redacted] Là, le bout du nez de Freud commence à pointer. Jusque-là on est dans la biographie. Seulement la biographie ce n'est pas ce qui intéresse Freud. Ce qui l'intéresse, [redacted] Il va nous l'annoncer [redacted] dans son style. "Si un essai biographique veut pénétrer jusqu'à l'intelligence de la vie psychique de son héros, il ne doit pas passer sous silence les caractéristiques, la vie sexuelle du sujet." Nous voici au pied de l'oeuvre de Freud.

Ce qui est intéressant, c'est le fil dans lequel la chose est annoncée. Freud introduit cela comme un souci de complétude. Autrement dit, après la biographie, *en plus*, la vie sexuelle. On reconnaît là le style obsessionnel de Freud, comme [redacted] dans toutes ses oeuvres, l'annulation rétroactive de son intérêt : surtout faire en sorte que n'apparaissent pas les choses sérieuses, ou qu'elles apparaissent comme une conséquence de complétude dans la biographie, mais au fond surtout pas les choses sérieuses elles-mêmes. Or, nous savons [redacted] que c'est là pour Freud *la* chose sérieuse. Ce style effaçant, caractéristique de la démarche de Freud, [redacted]est un détail qu'on peut remarquer. Quant à sa vie sexuelle, ce qu'on va nous en dire, c'est que, en ces temps de sensualité effrénée où pourtant la sensualité en question était en lutte avec un ascétisme sombre, Léonard donne l'exemple d'un froid éloignement de toute sexualité. Devant la contradiction contemporaine de la sensualité et de l'ascétisme, Léonard se situe sur un autre terrain [redacted] non pas l'ascétisme, mais *l'éloignement* de la sexualité. Nous avons affaire à un autre terme que celui de la contradiction, la question. Et qui plus est, on ne peut mettre en évidence dans la vie sexuelle de Léonard, rien qui permette de penser qu'il y aurait chez lui quelque forme de dissimulation à cet égard. Aucun dessin un tant soit peu érotique qui subsisterait dans ses inédits, aucun rapport particulier, même d'amitié, avec une femme,

et à peine, si on pourrait soupçonner comme un commerce homosexuel avec quelque contemporain - rien - ou presque rien. C'est ça qui frappe Freud, c'est que cette vie sexuelle si particulière, voilà le trait complémentaire de cette énigme de l'investigateur en contradiction avec l'artiste que nous avons développé tout à l'heure. Comment expliquer ça ? Nous allons pour ça suivre avec Freud, un nouveau thème. Scruter avec une froide maîtrise les profonds secrets de la perfection, voilà ce quiau dire de quelqu'un que Freud cite, condamne l'oeuvre de Léonard à demeurer inachevée. Freud ne manque pas de souligner la fausseté psychologique dans laquelle le personnage de Léonard va s'engager. A partir d'une citation, qui serait à peu près la suivante, que on n'aurait pas le droit d'aimer ou de haïr sans avoir une connaissance approfondie de la chose que l'on aime ou que l'on hait, Freud ne manque pas de souligner que cette manière de voir le problème de l'amour est fausse et que l'amour, c'est connu spécialement depuis Lacan, ça se savait avant par expérience, est avant tout passion d'ignorance, et que la meilleure manière d'aimer c'est surtout de ne pas en savoir trop. De haïr aussi. Les hommes, dit Freud, dans son parler, aiment par impulsion et il est bien connu que la réflexion et la méditation, c'est une expérience obsessionnelle - ce n'est pas Freud, c'est moi qui le dis - enfin l'expérience obsessionnelle l'enseigne, ne peuvent évidemment que servir à affaiblir la force des passions. C'est bien comme ça que l'obsessionnel présente ses passions en analyse - je ne parle pas simplement de mon expérience personnelle, loin de là, mais aussi d'autres personnes. Vous savez qu'un obsessionnel qui entre en analyse commence par dire : il y a toujours un écart entre mes passions et moi. C'est le premier trait par lequel la personne se présente dans son analyse. Pour les hystériques c'est un peu différent. Je ne sais pas comment ça se formulerait,

mais pour l'obsessionnel c'est comme ça que ça se présente. Un écart de réflexion entre l'acte et la personne, d'où la personne pense que viendrait son échec. Bien entendu, c'est inexact, ce n'est pas de là que vient son échec, c'est au plus un symptôme, l'échec vient de tout à fait ailleurs. Enfin, dans le symptôme la personne se présente comme réfléchissant trop à l'acte. Ce que ma clinique m'a appris, c'est que l'expérience obsessionnelle dans les premiers temps de l'analyse consiste à penser à rien, ce n'est pas spécifique mais c'est très marqué. Et je me suis aperçu que ne penser à rien pendant une séance, mais c'est un grand bénéfice pour la personne. Car ça veut dire qu'enfin elle cesse de penser. Pour une fois elle approche de l'acte. Le fait de ne penser à rien, que la personne vit au début, certainement fort mal sur son divan, est en fait pour elle un progrès considérable dans sa démarche. C'est un détail qu'on peut relever, et qui est de nature à réjouir, je pense, quand on est de l'autre côté et qu'on a besoin de trouver des points d'appui.

Léonard, s'il n'est pas obsessionnel - car pour l'instant nous n'avons rien dit là-dessus - était bien dans ce registre-là, ses émotions étaient domptées et soumises à l'instinct d'investigation. Il n'aimait ni ne haïssait, mais se demandait d'où venait ce qu'il devait aimer ou haïr, quelle en était la signification ? Vous voyez que quand je vous proposais au début de caviarder le nom de Léonard dans ce texte - je pouvais avoir mon idée - c'est que vous ne pouvez pas, je pense, manquer de reconnaître dans une telle citation quelque chose qui évoque fort ce qui peut être la démarche de Freud. Que ce soit Freud au fond n'arrange rien. Je veux dire par là, substituons-nous le nom de Freud à celui de Léonard, nous n'apprenons rien. Ce qui est important, c'est ce que cette citation nous donne à entendre. "Ses émotions étaient domptées, soumises à l'instinct d'in-

vestigation, il n'aimait ni haissait, mais se demandait d'où venait ce qu'il devait aimer ou haïr, quelle en était la signification", voilà un premier abord non négligeable d'une position, peut-être pas analytique, mais en tout cas analysante. Il y a là un trait incontestable. Autant l'amour que la haine se métamorphosaient pour lui en intérêt intellectuel - ici nous avons un virage obsessionnel de la question, mais ça n'est pas une raison pour oublier que le problème que se pose Léonard, selon Freud, c'est : d'où vient la passion ? La source de la passion, être devant la passion, assez divisé de cette passion, pour se demander quelle est sa source, c'est là un trait analysant qu'on peut reconnaître. "Ayant ainsi transposée la passion en soif de savoir, il s'abandonna désormais à l'investigation avec la ténacité, la continuité, la pénétration, qui pourtant, souligne Freud, n'appartiennent qu'à la passion." C'est-à-dire qu'il va s'agir de savoir ce qu'est cette passion d'investigation. Ici nous sommes dans un des passages où Freud est au plus proche de soi-même. "On peut se demander si la reconversion de la curiosité intellectuelle en joie de vivre est dans la réalité possible." Il est certain qu'il ne s'agit pas, dans cette passion d'investigation, de joie de vivre. Il ne s'agit pas d'obtenir un tel virage. Mais on doit se demander ce qui amène l'insistance de cette passion d'investigation. Nous sommes proches de ce que Freud appelle lui-même un mode de pensée spinozien, devant quelque chose qui ressemble de plus en plus à l'amour intellectuel de dieu. Que se passe-t-il dans ce mouvement ? "On attend pour aimer, de connaître, mais alors se produit un *Ersatz*, dit la traduction - et là je pense que la traduction allemande, si j'ose dire, est quand même meilleure; je pense que le mot *Ersatz* est dans l'allemand - je ne sais pas si vous l'avez sous les yeux, je n'ai que le texte français, ça me semble extrêmement malheureux ce passage-là : "On attend pour aimer de connaître

mais alors se produit un *Ersatz*" - dit le français, ce qui paraît absurde - il se produit tout simplement une substitution, pour prendre le terme freudien. Le terme freudien, je ne sais pas ce que vaut la traduction, mais là c'est manifestement tout à fait fautif, je veux dire que le mot *Ersatz* en français, ça veut peut-être dire du café substitutif, mais ça ne peut certainement pas vouloir dire substitution au sens de Freud. Or, nous sommes devant le terme freudien de substitution qui est important chez Freud - je ne sais pas si quelqu'un parmi vous l'a commenté - mais certainement pas un *Ersatz*. Autrement dit, "on attend pour aimer de connaître, mais alors se produit une substitution , au sens freudien du terme : parvenu à la connaissance on ne peut plus ni bien haïr, ni bien aimer.On demeure par delà la haine et l'amour, on s'éleverait à l'investigation au lieu d'aimer." Je vous avoue, puisque je suis parti pour lire le texte, que je suis extrêmement retenu par cette citation, sans savoir pourquoi, et que j'aimerais approfondir, mais sans y parvenir ce que peut signifier cette substitution. Je vais la reprendre, cette phrase : "on attend pour aimer de connaître, mais alors se produit une substitution : parvenu à la connaissance on ne peut plus ni bien haïr ni bien aimer." J'avoue que je suis très retenu par cette substitution et que j'aimerais savoir ce qui se passe. Malgré tout, je n'y arrive pas, je suis arrêté, je voudrais simplement évoquer à quel point la notion de substitution a chez Freud des résonnances qui vont dans toutes sortes de registres; ça lui sert à penser le refoulement, ça lui sert à penser la démarche oedipienne, mais ça lui sert aussi à penser - ça c'est les éducateurs qui l'on remarqué là où je travaille (1) - ça lui sert à penser, par exemple: il arrive ceci que Dora se préoccupe beaucoup de savoir ce que son père et Madame K. vont faire au bout du couloir de l'hôtel où ils sont, dans un corridor - le terme est dans le texte de Freud.

---

(1) Institut Georges Heuyer, Neuilly-sur-Marne.

Alors, qu'est-ce qui peut se passer au bout d'un corridor ? Allez savoir. Mais ce qui est intéressant, c'est qu'à la fin de ce paragraphe, Dora nous dit, selon Freud, ceci : c'est qu'un beau jour, étant dans la rue, elle fut rencontrée par Monsieur K. qui la suivit un certain temps comme pour s'assurer qu'elle n'allait pas à un rendez-vous. Les éducateurs ont remarqué que dans ce passage, nous avons affaire à une substitution, c'est-à-dire que Dora, dans cette dernière phrase, se retrouve à la place de ce qui fait l'objet de son investigation dans la première démarche, de se demander ce qui se passe au bout du corridor, c'est-à-dire d'être dans la position d'aller à un rendez-vous, c'est-à-dire d'aller où ? Ça c'est une question, car rien ne nous dit ce qu'est chez Freud un rendez-vous en affaire sexuelle. Je pense que dans cette substitution qui est en cause dans ce paragraphe, quelque chose de semblable est en jeu, mais j'avoue ne pas savoir quoi. Je ne parviens pas à faire muter le texte assez pour vous dire quelque chose concernant la substitution en question, c'est-à-dire la substitution de l'investigation à l'amour. Car voilà le terme présenté : qu'est-ce qui se passe dans la substitution de l'investigation à l'amour, pourquoi cette substitution, qu'est-ce qu'il y aurait dedans ? Alors, je vous propose comme une question, je ne parviens pas à dépasser la question pour l'instant. Autre conséquence, dit Freud, on s'est livré à l'investigation au lieu d'agir, de créer. Ça c'est une conséquence qui paraît faible par rapport à ce que nous venons de lire.

X. (...)

G.Taillandier Aucun rapport ? (1)

X. (...)

G.Taillandier La phrase allemande ? Vous voulez nous la lire en allemand et la traduire ?

---

(1) On n'a pas pu rétablir cette discussion

X. Il y a le mot *Aufschub*, c'est un délai, mettre un délai à quelque chose.

G.Taillandier Vous voulez lire le passage sur la conversion? C'est un très beau passage.

X. "Le lien à une substitution (...) après qu'on a reconnu (...), il ne dit pas quoi (...), le mot *Ersatz* est dans le texte.

G.Taillandier En français je crois que c'est la substitution au sens classique de Freud.

X. Oui, c'est ça. Le sursis devient *Ersatz* ou le sursis seulement aimé après qu'on a reconnu quelque chose, qu'on a compris quelque chose devient substitution.

G.Taillandier C'est extrêmement obscur.

C.Rabant C'est le sursis lui-même ?

X. L'amour d'aimer un objet devient un amour de reconnaître, la reconnaissance de l'amour, de l'investiguer (...) Dans la phrase après il dit : "quand on a la connaissance et quand on est arrivé à la connaissance, on n'est plus capable ni de bien aimer, ni de bien haïr."

C.Rabant Ça n'est plus réversible.

X. Il y a une sorte d'irréversibilité. *Ersatz* ça veut dire qu'il y a quelque chose (...)

G.Taillandier C'est déjà plus intéressant comme ça.

C.Rabant Il se substitue dans un sens mais n'est pas situable (...) réversibilité.

G.Taillandier Il y a une citation sur la conversion où il dit - en français : "les conversions de la force instinctive suscitent en diverses formes d'activité ne sont peut-être pas plus réalisables sans perte que celles des forces physiques."

X. (...)

C.Rabant Une déperdition.

G.Taillandier C'est ça, c'est la déperdition. Je ne sais pas comment on dit la loi de déperdition de l'énergie en allemand, ça doit être ça, je suppose. En tout cas on est devant une phrase allemande concernant l'*Ersatz*, la substitution, tout à fait curieuse. Il y a quelque chose qui joue, en particulier sans doute comme le "pas sans perte". Ce qui m'avait retenu, c'était cette substitution très singulière de l'investigation à l'amour.

Y. Et alors aussi la fin de la phrase : "on demeure par délà" - *jenseits* - c'est très nietzschéen.

G.Taillandier Enfin voilà un problème. Je vais continuer à moins que vous ayez envie d'évoquer ça.

En tout cas, l'idée persiste, c'est que notre investigateur, essaie-t-il de revenir à l'exercice de son art, qu'il ressent du trouble apporté par la nouvelle orientation et ses intérêts. Désormais le tableau lui apparaît comme un problème à résoudre, et derrière ce problème d'autres problèmes innombrables surgissent. Désormais l'activité de peinture n'est plus quelque chose comme l'imitation de la nature, pour reprendre l'expression de Freud, je n'insiste pas sur cette définition particulière de l'art, l'activité en tout cas de peinture, n'est plus pour Léonard, imitation de la nature, mais problème à résoudre et de ce problème, surgissent, innombrables, d'autres problèmes. On voit qu'il s'est produite une mutation dans le rapport à l'oeuvre. Il va falloir, vue que d'innombrables problèmes pourront sans cesse surgir à nouveau, à partir de cette première problématisation de l'oeuvre d'art, s'engager sur une voie nouvelle, plus exactement on est contraint de s'engager sur une voie nouvelle; quelque soient les épuisants efforts qu'on peut tenter pour résoudre ce problème, il faudra au bout du compte,

cette oeuvre, l'abandonner ou la déclarer inachevée. Voilà quel est le statut nouveau qui est conféré à la démarche de Léonard. L'artiste avait d'abord pris le chercheur à son service, mais le serviteur était devenu le plus fort et opprimait son maître. Voilà ce qui résulte de cette substitution. Ici, rupture de ton dans le texte. Et ces ruptures de ton, qui sont courantes chez Freud, sont toujours intéressantes parce que je crois, il y a un gain littéraire à les remarquer. On vient de nous parler longuement de Léonard de Vinci, avec les réserves qu'il faut faire sur le nom propre, mais comment avancer ? Ici rupture, et Freud va avancer en introduisant ce qu'il faut bien appeler, du moins si on reprend le texte littéralement, un couplet, un petit couplet psychanalytique. On peut dire ça d'une manière un peu humoristique; on va nous parler de la sublimation, on va parler du désir de savoir chez l'enfant, et nous allons trouver une petite incursion psychanalytique, à l'usage, du ban public, quelque chose qui pourrait paraître de prime abord assez cucu. Et vous savez que c'est fréquent, ce type de démarche, dans les textes de Freud. On pourrait s'en tenir là et se dire : ce petit passage sur l'investigation chez les enfants, on passe et on continue. Mais comme toujours, les textes de Freud sont très partagés, et nous allons nous apercevoir que ce passage sur la sublimation nous apprend des choses curieuses. "Quand nous trouvons dans un caractère une seule tendance développée à l'excès, comme chez Léonard la soif de savoir, nous cherchons à l'expliquer par quelque disposition spéciale." Etc... Et on va nous expliquer que "les études psychanalytiques des névroses nous ont inclinés à des hypothèses que nous espérons voir chaque cas confirmé." On va nous faire un petit résumé sur le caractère primitivement sexuel des forces instinctives~~, de certaines~~. Mais je passe sur ça qui, au départ ne me semble pas du plus grand intérêt. Prenons quand même la remarque que "la soif de sa-

voir du petit enfant se manifeste par ces inlassables questions qui semblent énigmatiques à l'adulte, parce qu'il n'a pas compris que toutes ces questions ne sont que des détours." Ça évoque bien sûr beaucoup d'expériences, c'est que l'enfant s'en sert pour remplacer une seule question qu'il n'ose pourtant pas poser. Ici quelque chose qui nous intéresse tous : "l'enfant a-t-il grandi et s'est-il instruit davantage - souvent, sa curiosité semble tout à coup s'éteindre." Ce passage est très enseignant pour la clinique mais aussi ce qu'il a d'anticipant sur la démarche kleinienne. Je crois qu'il faut se poser la question, en effet, pourquoi le désir de savoir peut-il à l'occasion être amené à s'éteindre ? J'avoue que c'est une question qui se pose autant chez Klein que chez Freud : qu'est-ce qui peut provoquer l'extinction du désir de savoir. Ici, il est simplement question de la soif de savoir, je ne connais pas le terme allemand - c'est à peu près correct ? - Mais l'extinction, l'inhibition du désir de savoir, de la soif de savoir, est un problème en soi tout à fait passionnant. Autant que celui de la question de sa résurgence.

Nous allons avoir à nous demander pourquoi la soif de savoir demeurerait au point de tout envahir chez Léonard. Quant à la soif de savoir elle-même, elle trouverait son origine de l'unique question : d'où viennent les enfants ? Ça n'est pas faux, mais ça paraît un peu insuffisant pour expliquer pourquoi chez Léonard ça va substituer à un point si considérable. Je vous passe quelques détails. Ce qui est plus drôle, et ce qui devient intéressant, c'est que cette soif de savoir peut, à l'occasion, être soumise à une poussée de refoulement sexuel. Et Freud va s'engager dans une discussion étonnante, par son caractère incongru, en nous disant - il prend un détour alambiqué - pour nous dire que cette soif de savoir a trois destins possibles; et lesquels? Nous allons le voir. On ne peut pas manquer d'être frappé en

lisant ces trois destins, on ne peut pas manquer de se souvenir que pour Kierkegaard, si je me souviens bien, il y avait à peu près deux sortes d'êtres humains qui étaient, si j'ai bonne mémoire, les ramoneurs et les femmes de chambre. C'est-à-dire que l'humanité se divisait en deux catégories, les ramoneurs et les femmes de chambre. Pour Lacan, vous savez, c'était les canailles et les imbéciles. Ça pose toujours la question de la place de celui qui énonce une chose comme ça. Ça sert beaucoup dans la stratégie sociale. Pour Kierkegaard la stratégie sociale, c'était les femmes de chambre et les ramoneurs. Avec Freud, ici, nous nous engageons sur une remarque du même genre, nous allons avoir quasiment les femmes de chambre et les ramoneurs. Enfin, grosso modo, le destin sexuel de l'humanité se diviserait en trois catégories que Freud, malheureusement, n'a jamais reprises ailleurs, mais en tout cas qui devraient nous apprendre quelque chose sur le contexte.

Première catégorie : ou bien la curiosité intellectuelle partage le sort de la sexualité et demeure dès lors inhibée, sous la poussée du refoulement. Et on a affaire au type le plus courant de l'inhibition névrotique, c'est-à-dire de ce que Freud appelle une débilité acquise de la pensée. Autrement dit : premièrement, il y a les débiles. Vous voyez que c'est bien dans le ton du commencement, c'est-à-dire il y a les autres, pour appeler les choses par leur nom. C'est-à-dire ceux qui ne sont ni Léonard, ni moi, Freud.

Deuxièmement : le développement intellectuel est assez fort pour pouvoir résister au refoulement sexuel; auquel cas l'intelligence fortifiée vient offrir, en mémoire de son ancienne parenté avec le sexuel, vient offrir son aide pour tourner le refoulement et remonte du fond de l'inconscient sous forme de pensée obsédante. Cette pensée obsédante étant

une remontée de la curiosité sexuelle étouffée qui parvient ainsi, sous une forme déformée sans doute, mais assez puissante, pour sexualiser la pensée, et colorer les opérations intellectuelles de plaisir. Et Freud conclut sur cette très belle phrase, cette deuxième position : "la sensation de la pensée qui s'accomplit et se résout, remplace la satisfaction sexuelle." Qu'est-ce que ça peut être que la sensation de la pensée ? La pensée qui s'accomplit et se résout ? Ça n'empêche pas Freud de conclure par une curieuse remarque, c'est que, puisqu'on a affaire à un registre de la rumination, ça va tout de même rester sans conclusion, ces pensées, et elles ne vont pas connaître de fin - ce qui paraît un peu contradictoire avec ce qu'on vient de dire - mais ce qui nous intéresse tout à fait pour notre objet, puisque notre objet, c'est que nous allons devoir laisser quelque chose, ~~devoir~~ expliquer que quelque chose reste dans l'inachèvement. C'est ça qui est important dans l'histoire. Alors, vous pouvez ~~déjà~~ vous demander, vu notre objet, qui est-ce qu'on va pouvoir faire entrer dans cette catégorie ? C'est lui ou c'est moi. Mais voilà, lequel ? Ceci dit, ça poserait quand même une question, c'est qu'apparemment, apparemment je dis bien, ce texte semble situer comme deuxième catégorie quelque chose qui serait presque la névrose obsessionnelle. L'ennui c'est que nous savons déjà que ce n'est pas sur ce terrain que Freud va situer la discussion de Léonard. Alors, qu'est-ce que cette névrose obsessionnelle ? La remarque que je me suis faite est la suivante : j'ai travaillé avec une amie (1) sur la névrose obsessionnelle chez Freud, et on peut se poser la question suivante : Je crois savoir que l'inventeur de cette catégorie de la névrose obsessionnelle c'est Freud lui-même, c'est lui qui l'a en tout cas distinguée de l'hystérie. Pourquoi Freud a-t-il inventée la névrose obsessionnelle ? C'est une question. Vous me direz parce qu'il l'était. Ce n'est pas une réponse suffisante. Il serait intéressant de

(1) Simone Desfarge.

suivre dans le parcours de Freud la construction de la névrose obsessionnelle. Or, ce qui est intéressant, c'est que cette construction ne se fait pas d'un coup, elle se fait au contraire par petits morceaux, extrêmement dispersés, l'essentiel est loin d'être là depuis le début - vous trouvez des petits textes comme "actes obsédants et exercice religieux", il y a des trucs comme ça au début, et c'est tout à fait à la fin qu'on va nous expliquer que la névrose obsessionnelle, c'est une affaire de surmoi et de complexe paternel, mais c'est tardivement. Alors un exercice de lecture de Freud consisterait à suivre dans le texte de Freud la chronologie et les modalités de cette construction de la névrose obsessionnelle pour souligner à quel point les termes qui nous paraissent reçus et faciles concernant cette névrose, de la présence du surmoi, de l'agressivité, de la censure, du complexe paternel, ne sont pas du tout présents dans les premières démarches. Dans ces conditions, s'ils ne sont pas présents, qu'est-ce qui incite Freud à les dégager ? Pourquoi Freud est-il amené à dégager la névrose obsessionnelle ? C'est une question que nous ne pouvons pas réduire en somme par : il en avait besoin. Je pense qu'il y a un véritable problème de lecture qui n'est pas facile à résumer. Là non plus, je n'ai pas de réponse évidente à vous proposer. Autrement dit, une tâche entre autres, consiste à lire Freud chronologiquement non pas pour le plaisir de faire de l'historiographie, mais pour saisir, dans les moments chronologiques, les mutations de pensée qui, premièrement font construction, qui deuxièmement en tant que temps constructifs, sont appelés par des problèmes. Il y a des problèmes à résoudre, seulement l'ennui, c'est que le problème, on ne le connaît que quand on a la solution. Or, c'est la construction elle-même qui peut nous indiquer quelle était l'ombre du problème, et c'est ça que nous devons essayer de reconstruire, quand nous lisons un texte de Freud. Pourquoi à telle date un petit texte sur actes obsé-

dants et exercice religieux, à un moment tout à fait - autant que je me souvienne - antérieur au texte sur l'Homme aux Rats. Nous nous retrouvons devant quelque chose qui évoque beaucoup la névrose obsessionnelle et, par conséquent, quelque chose dont nous croyons deviner que Freud nous l'indique comme un point que lui, Freud, a eu à surmonter. Peut-être que Freud a lui, surmonté sa névrose obsessionnelle. On peut se demander ce qu'il a bien pu vivre pour avoir à la surmonter. Ou inversement. Bien sûr, le fait qu'il a écrit sur la névrose obsessionnelle l'a aidé à la surmonter. Mais il faudrait suivre le combat intérieur de Freud, je prends intérieur non pas au sens de quelque chose de psychologique, mais au sens où avec l'acte analysant on est seul, et spécialement quand la névrose obsessionnelle n'a été inventée par personne d'autre que vous - il faudrait suivre ce que sont les traces, les combats intérieurs de Freud pour arriver à se séparer de cette névrose obsessionnelle, dont il semble indiquer que c'est un combat - je ne dirai pas réussi, loin de là - mais un combat qui a eu lieu.

Le troisième type, le plus rare et le plus parfait, nous restons dans cette ambiance d'homosexualité distinguée - ça c'est une remarque que Lacan m'avait faite un jour à Ste. Anne, pourquoi ne pas vous la redire, on n'a pas toujours l'occasion de parler aux grands hommes - il y avait eu une présentation de malade avec un monsieur qui avait parlé de ses rapports aux hommes et aux femmes. Il avait l'habitude quand il allait à l'église, tout à fait accidentellement, de s'asseoir à côté des dames. Et j'ai demandé à Lacan : mais pourquoi est-ce qu'il fait ça ? Il m'avait répondu : c'est une question d'homosexualité, la tante, terme assez grossier, mais enfin à une présentation de malade, il vaut mieux ne pas en dire trop, surtout pour le public - et il avait ajouté : "cette hiérarchie des es-

prits." C'est un terme qu'il avait repris dans le discours du patient, l'expression de hiérarchie des esprits. Et ça m'avait frappé qu'effectivement à partir du moment où on parle de hiérarchie des esprits, c'est quelque chose de l'ordre de l'homosexualité. J'ai trouvé ça tout à fait remarquable, ça me donne encore à penser. Il est frappant que dans ce texte, en ce moment, nous sommes dans une ambiance de hiérarchie des esprits, dans une ambiance de homosexuelle. Nous allons avoir à nous demander quel est le débat que Freud trame avec soi-même. Je vais une fois de plus vous refaire la citation, mille fois sortie, et qui à chaque fois prend un sens différent selon les auteurs, à savoir : "j'ai réussi là où le paranoïaque échoue". C'est-à-dire, grosso modo, à surmonter mon homosexualité. C'est, je pense, devant quelque chose comme ça qui nous sollicite une fois de plus, qu'est-ce que ça peut être que cette histoire d'homosexualité, pour Freud ? Est-ce que je vais vous dire que Freud était un homosexuel latent ? Sûrement pas. Puisque le problème pour lui c'est justement de savoir ce qu'est l'homosexualité. C'est une des questions de ce texte. C'est que,intuitivement, chacun sait ce qu'est l'homosexualité. Mais ici, en vérité, nous ne le savons pas. Nous allons avoir à constituer ce terme, si Freud réussit là où le paranoïaque échoue concernant l'homosexualité, puisque c'est autour de ce terme de l'homosexualité que Freud fait tourner toute sa théorie de la paranoïa, il faut que nous arrivions à sortir quelque chose, mais il faut que nous y arrivions en tant qu'analysants, à sortir quelque chose de cette question sur l'homosexualité, de Freud. Je ne dis pas la nôtre, là n'est pas le problème. Sur ce que la notion, ce que la démarche de Freud a à nous apprendre concernant cet élément dit homosexuel. Or, tout ce texte peut être lu comme une démarche freudienne sur "l'homosexualité", c'est-à-dire : qu'est-ce qui détermine un sujet à suivre ces chemins particuliers

quant au désir ? Je crois que la réponse est claire : l'absence du père. L'absence frappante, que c'est ça qui règle le texte, et pas du tout la présence d'un vautour dans le tapis.

Troisième type, le plus rare, le plus parfait. Ce troisième type échappe - enfin sorti d'affaire ! - échappe. Et après tout on peut se demander, puisque ce texte a été écrit, je crois, en 1911, si, dans les années 10, 11, puisque c'est l'époque où Freud va écrire aussi Pour introduire le Narcissisme, introduire la question de la position narcissique par rapport au désir; on peut se demander si Freud, à cette époque, n'est pas en train d'élaborer un autre état de sa position subjective; c'est-à-dire après avoir travaillé la névrose obsessionnelle, élaborer quelque chose concernant ce qu'il estime être son homosexualité inconsciente. C'est une manière de situer ce texte.

P.Hassoun (...) (C'est plus tard).

G.Taillandier Pas tellement (...), 3 ans, 4 ans quoi. Enfin, c'est dans la même période. Enfin, je n'en fais pas - c'est une hypothèse parmi bien d'autres. Si ça ne vaut rien, tant pis.

X. Il écrit entre 9 et 13 sur la psychanalyse et (énumération des écrits de la période 1909-1913).

G.Taillandier (...) de transfert, c'est un texte qui irait un peu dans ce sens-là. Je veux dire que c'est un texte qui reprend le problème de Dora, même si ça n'est pas dit, et la fonction du transfert par rapport à cette homosexualité de Dora. Enfin, j'avoue que mon hypothèse a quelque chose d'un peu rapide.

X. (...) (lecture des autres titres).

G.Taillandier Enfin, cette hypothèse, je n'y tiens qu'à moitié.

Je vais continuer pour finir au moins cette partie. Donc ce troisième type, le plus rare et plus parfait, et

qui échappe grâce à des dispositions particulières - allez savoir lesquelles, aussi bien à l'inhibition - les débiles, c'est pas nous - qu'à l'obsession intellectuelle - nous ne sommes plus obsessionnels. Le refoulement sexuel a bien aussi eu lieu, mais il ne réussit pas à entraîner dans l'inconscient une partie de l'instinct et du désir sexuel, la libido se soustrait au refoulement, elle se sublime dès l'origine en curiosité intellectuelle. Nous avons ici un joli passage sur la notion de sublimation: La recherche devient, dans une certaine mesure, obsession, et une fois de plus *Ersatz* - substitution, obsession et substitut de l'activité sexuelle, mais, en raison de la différence radicale des processus psychiques fondamentaux - allez savoir lesquels - sublimation au lieu d'irruption du fond de l'inconscient, les caractères de la névrose manquent.

On se dit : mais où va-t-on situer notre Léonard - puisque vous voyez bien que tout le problème va être de le situer dans ces trois types. C'est là qu'il y a une difficulté manifeste. Pour Freud apparemment pas. Et après ce petit passage de littérature psychanalytique à l'usage des enfants, dont vous voyez qu'il est tout à fait intéressant, Freud reprend le fil de son texte, après cette coupure, frappante de la structure de ses textes, et qui vaudrait d'être suivie. Ça c'est une méthode freudienne, cette sorte d'irruption, cette cassure dans son texte. Je ne crois pas que ce soir nous irons encore tellement loin, mais si nous lisons, sinon aujourd'hui le chapitre sur le vautour, nous avons des exemples tout à fait extraordinaires, d'autres cassures dans le texte de Freud.

J.M.Pré-Laverrière (Sur : *Forschungsdrang* et *Forschungstrieb*).

G.Taillandier C'est d'autant plus problématique que tout le problème, c'est que ça induit Léonard au ratage, et par conséquent on serait peut-être porté à situer Léonard dans la deuxième

catégorie, ceux qui ratent et qui sont des obsessionnels finis. Or, on nous dit en fait, c'est une sublimation.

X. (...)

G.Taillandier De savoir à l'investigation. Effectivement là (...)

X. Au début, il (...) Et justement, dans ce passage sur la sublimation, il reprend justement cette ressemblance et cette (...).

G.Taillandier Effectivement, c'est un texte qui est plein de ruptures, et je pense que l'intérêt de lire Freud, entre autres, c'est de suivre dans son texte ces cassures. Alors sur la sublimation on est bien d'accord, outre qu'on ne sait guère ce que c'est. Mais ça, on peut la travailler. On constate que l'impossibilité de faire fonctionner ces trois catégories, dont on a vu le côté ridicule, mais là n'est pas l'important, ce qui est important, c'est le brouillage des pistes concernant Léonard.

C.Rabant Il y a une indication de la définition freudienne ordinaire de la sublimation, qui est la déviation quant au but, puisqu'il termine son paragraphe en disant : "mais le refoulement sexuel, qui par rapport à la libido sublimée les avait fait si fort, les marque encore de son empreinte en leur faisant éviter les sujets sexuels". Ce qui fait rentrer le paragraphe dans la définition classique freudienne de la sublimation, à savoir non pas une liberté de la poussée, effectivement, *Drang*, mais déviation quant au but. Il n'est plus sexuel.

J.M.Pré-Laverrière Ça suppose que la *Forscherdrang* ne soit pas libidinale, pour qu'on puisse dire qu'il y a le changement (...)

C.Rabant Si tu veux, le problème il est aussi d'une sorte de tautologie, puisque Freud ne dit pas que ce n'est pas libidinal, il dit que c'est dévié quant au but sexuel, ça n'est plus un but sexuel. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne soit pas, même à ses yeux, libidinal.

J.M.Pré-Laverrière (...) au départ, le *Forscherdrang* n'est pas libidinal (...)

X. (...)

G.Taillandier Alors, effectivement, ce statut de l'investigation - de la *Forschung* ou du savoir - n'est pas clair. Moi, je vous avoue que je me suis gardé, pendant que nous pourrions en traiter ensemble, je me suis gardé de chercher même à saisir les termes, par exemple de me demander si la pulsion de savoir était ou pas de nature libidinale. Je me suis même interdit de faire la remarque, dans la mesure où, pour l'instant, je ne comprends pas grand chose. En particulier, je ne comprends pas où nous mène cette curieuse contradiction entre l'investigation et l'art. Je ne saisis pas quel est le prix de cette tension qui est l'élément important de ce premier chapitre. C'est ça que Freud semble situer, à savoir qu'il faut que ça rate, la contradiction des deux termes. Et je pense que c'est ce ratage de tension entre les deux éléments qui est l'élément massif de ce que Freud nous présente.

C.Rabant C'est un a-priori.

G.Taillandier C'est un a-priori, c'est ça qui ouvre le texte. Or, n'oublions pas que quand il nous présente Moïse - ça c'est un procédé littéraire de Freud, procédé littéraire est très maladroit, ça semblerait dire qu'il aurait un méta-langage - mais cette ouverture que Freud nous donnait dans Moïse en nous ouvrant une sorte de découvert sur le personnage du grand homme, ici il se présente sous un tout autre terme, qui est un découvert sur une tension, menant à l'échec, de l'investigation et de l'art. C'est ça qui fait le problème textuel, qu'il faut explorer. Maintenant où ça pourrait nous mener, c'est une autre question. C'est ça le découvert de la scène. Le découvert de la scène du Léonard de Vinci, c'est exactement cet instinct d'investigation qui envahit et qui l'emporte sur l'art. Alors là-dessus on va nous dire que Léonard est du troisième type, ce qui paraît contradictoire,outre que

vos questions ne sont pas résolues, outre que c'est contradictoire avec ce qu'on a pu nous dire de sa personnalité, à savoir que c'est le deuxième type qui nous manifeste cette situation d'échec de la pensée restant sans conclusion. Or, on nous dit que Léonard se situe dans le troisième type. Alors pourquoi ce saut ? C'est étrange, ce déplacement de catégorie. Ça pose la question : pourquoi parler de sublimation. Claude a fait remarquer que grâce à la notion de changement de but - effectivement, ça ne résout pas grand chose.

Et voici en somme le terme de notre chapitre : re-petit panorama sur Léonard : nous savons peu de choses sur la jeunesse de Léonard et nous allons partir sur un passage que je vais me garder de vous lire, ou on va nous apprendre des choses qui n'ont guère qu'un intérêt, c'est que ce qui s'est passé pour Léonard et qu'on saurait, ça se serait passé avant l'âge de cinq ans; ou en tout cas, à cinq ans, on a un renseignement. Ce qui fait bien plaisir, puisque cinq ans, comme chacun sait, c'est un âge qui pour Freud a toujours son prix. C'est à cinq ans que les choses essentielles sont supposées s'être passées. Après cinq ans, c'est trop tard. "C'est tout". Et ça, je dois dire que le style de ce texte qui peut paraître de prime abord ennuyeux, est quand même bien maîtrisé, ou du moins échappe assez bien à Freud - c'est que la conclusion de ce texte, c'est un : "c'est tout", assez rare dans le style freudien, qui semble montrer que Freud, non pas ménage ses effets, mais cherche à poser quelque chose. Je me garderai bien de vous lire toutes les notes, qui ont un intérêt considérable, je pense en particulier il est question de certain dessin de Léonard, entre autres, le fameux dessin du vautour, on en parlera s'il y a lieu, on n'en parlera pas longtemps; et nous allons commencer notre deuxième chapitre.

Je vais arriver à l'essentiel - l'essentiel peut-être pas, mais quelque chose d'amusant. A ce "c'est tout" du chapitre précédent qui, bien sûr, nous annonce que nous sommes déroutés, ça, c'est un procédé littéraire fréquent chez Freud, nous ne savons rien; nous sommes dans l'impasse; que faire ? Que faire après cette situation d'impasse que Freud décrit, à savoir que sur la biographie de Léonard on ne sait rien, et d'autre part, que nous sommes dans une curieuse ambiance de personnalité. Nous sommes premièrement devant (...) et deuxièmement nous ne savons pas. Nous savons très peu de choses. "C'est tout". Par contraste stylistique, Freud introduit une des démarches constituantes de sa pratique littéraire, cette fois avec une force assez rare, dans ce deuxième chapitre. Je vous lis : "Une seule fois", voilà une attaque de chapitre assez forte, je ne sais pas si c'est la même chose en allemand, "une seule fois à ma connaissance, Léonard a inséré dans ses écrits scientifiques une donnée sur son enfance". Peu importe la phrase, ce qui est important, c'est la force d'attaque de cette phrase qui fait écho à notre "c'est tout" de l'instant. C'est typique de l'insertion par Freud des éléments de sa méthode. Une seule fois. Qu'est-ce que va nous donner ce une seule fois ? Il va nous donner un souvenir d'enfance. Souvenir d'enfance que je vais vous lire : "Je semble avoir été destiné à m'occuper tout particulièrement du vautour, car un de mes premiers souvenirs d'enfance est, qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue, et plusieurs fois, me frappa avec cette queue entre les lèvres". Je me garderai de demander si le vautour n'était pas un vautour, si par hasard, c'était un milan ou je ne sais quoi, on est en droit de se poser ces questions, mais je me garderai de le demander, parce que ce devant quoi nous sommes, c'est devant un texte de Freud. Ce qui est amusant, c'est que quelque soient les polémiques auxquelles a prêté ce vautour,

Freud se garde, lui, d'y faire même allusion dans ses notes. Puisque la plupart des notes ont été écrites après une première rédaction, apparemment, du texte. Etait-ce ou n'était-ce pas un vautour ? Ne nous posons pas la question. C'est, dans le texte de Freud, un vautour. Et ce qui est important, ce n'est pas de savoir si on peut contester de l'italien, qui a été longuement contestée, c'est de voir où Freud - j'allais dire nous mène - où est-ce qu'il se promène.

(...)

J.M.Pré-Laverrière — Le texte italien dit : *dentro alle labie*, entre les lèvres, c'est ce que donne le français. Or Freud ne dit pas du tout *entre*, mais *gegen*. Tout le problème de la pénétration est escamoté (...).

G.Taillandier — C'est vrai qu'il y a une pénétration qui ne sera pas accomplie dans l'affaire, c'est celle du père.

J.M.Pré-Laverrière — Et dans le commentaire de Freud (...).

G.Taillandier — Oui, effectivement, c'est vrai. Je n'avais pas remarqué.

J.M.Pré-Laverrière — Non, il faut avoir le texte allemand.

X. — (...) (Sur le dessin en cause dans les notes de Freud).

G.Taillandier — Alors ce qui est frappant, cette pénétration s'oriente autour d'une histoire de pied abominable, et je dois dire que quand j'ai lu cette histoire de pied, je me suis dit : n'insistons pas, et on constate que ça a son prix quand même. Peut-être que vous voulez faire des remarques sur tout ça.

C.Rabant — Continue un peu.

C.Taillandier — Alors je continue (...) *entre* au lieu du *contre* allemand.

Voici un déconcertant souvenir d'enfance, déconcertant par son contenu, mais aussi par la période de la vie où il est situé. Là on a un certain nombre d'effets qui pourraient

être assez classiques - c'est que dans la mesure où ça nous déconcerte, alors bien sûr c'est important. Là il y a une annonce du style de Freud. Puisque ça nous déconcerte, alors ça nous concerne. Je passe sur tous ces effets, sauf pour faire une remarque, c'est que dans le texte français du moins, il nous dit : "qu'un homme puisse conserver un souvenir du temps où il était nourrisson, n'est peut-être pas impossible, mais nullement certain." Nous savons que pour Freud, la définition du père au niveau de Moïse, si je me souviens bien, c'est que le père est toujours incertain. Je me suis demandé s'il y avait dans ce *certain* quelque chose qui pourrait nous mener assez loin, mais c'est une remarque un peu arbitraire. Mais si ce n'est pas certain, est-ce que ça veut dire que ça relève du terrain du père ? C'est bien chez Freud, moi je ne pense pas. Je pense, au contraire, que le père est toujours certain. Seulement, attention, certain ça ne veut pas dire ni vrai, ni réel.

X. Il dit conjecturel.

G.Taillandier C'est son terme ? Parce qu'il fait la citation latine qui est *pater incertus* dans Moïse.

Laissons de côté la question de la certitude du père - ça sera pour une autre fois. En tout cas, nous sommes devant quelque chose qui relève du nullement certain, de l'invraisemblable, du fabuleux. A partir de là, Freud, une fois de plus, nous resert un petit passage psychanalytique à l'usage des innocents. Ce n'est peut-être pas un souvenir, mais c'est peut-être un fantasme qui s'est construit plus tard et qu'il a alors rejeté dans son enfance. Et on va nous expliquer que c'est un fantasme, en prenant - je dirai - une métaphore typique chez Freud, celle de l'histoire des peuples primitifs. Ça c'est un écart de style constant chez Freud. Quand Freud ne sait pas comment avancer, on sort les primitifs et on ouvre un petit passage sur les primitifs. A chaque

fois ça marche. C'est typique. Lacan avait une autre moulinette, c'était l'école de l'Ego-psychologie. Dès qu'il ne savait pas comment se tirer d'affaire, il mettait la moulinette en marche et on nous sortait un petit passage sur l'obladivité. Ça marchait, ce sont des passages creux et sans intérêt, enfin chez Lacan, mais ce sont des moulinettes pratiques pour relancer la conversation quand on ne sait pas à quoi s'accrocher. Alors, chez Freud, c'est le primitif, la moulinette se remet en marche. Ceci dit, ce qui nous intéresse, ce qui serait intéressant au niveau de <u>Totem et Tabou</u>, ce serait de suivre la démarche quant au primitif et aux irruptions textuelles du primitif. Ici nous avons le droit de nous y intéresser, même si ce n'est pas très frappant. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de primitif qui sort sur la scène ? On peut dire : tout ça c'est vieillot. Mais je crois qu'il ne faut pas dire ça, ce qu'il faut voir, c'est le fonctionnement textuel de l'irruption du primitif. Ici, c'est un peu incertain. Mais ce qui est important, c'est de voir à quel point le texte de Freud est fait de bric et de broc. Or, je crois que l'ajustage des morceaux ça ne tient pas debout, mais ce qui est intéressant, c'est ce qui se passe aux jointures des morceaux, là où les morceaux justement sont mal joints. Qu'est-ce que vient faire l'histoire des peuples primitifs et la construction de leur histoire, après un passage où il est question de Léonard de Vinci, écoutez, vous trouveriez ça dans un catalogue, vous seriez surpris. Premièrement : un souvenir d'enfance; deuxièmement: un fantasme; troisièmement: l'histoire des peuples primitifs. Quel lien voyez-vous entre ces trois thèmes ? - aucun. Or, il est intéressant que Freud, dans son raisonnement - et ça c'est un raisonnement freudien - fasse intervenir les peuples primitifs pour donner analogie et consistance à sa théorie du fantasme. Or, pourquoi une analogie - je prends délibérément ce terme pour forcer le texte - pourquoi une analogie devrait-elle nous convaincre de la justesse de la

structure du fantasme ? Rien ne nous permet de nous assurer de cette justesse, qu'une analogie n'est pas preuve. Je ne nie pas qu'il y a des preuves. Je dis, voyons comment le texte est construit. Et je me demande comment cet ajustage de l'histoire des peuples primitifs constitue un ajustage cohérent à la nature du fantasme. J'avoue qu'il y a là quelque chose qui n'est pas résoluble, qui n'est pas résolu en tout cas. Il y a des choses intéressantes qui sont dites sur l'histoire et le mythe, je ne vous les redis pas. En particulier quand même une distinction du mythe et de l'histoire, qui est intéressante dans toutes sortes de pratiques cliniques, à savoir que la préhistoire c'est le mythe. Ce n'est pas très original à dire, mais il est intéressant de repérer quels sont les termes constitutifs de l'avant-histoire, et en particulier du mythe, car dans la pratique analytique, l'histoire ne se pratique pas - je ne parle pas évidemment de l'histoire de la psychanalyse, mais de l'histoire de pratiques analysantes concrètes - emporte très souvent, et spécialement dans la pratique, des psychoses que des amis ont (1) - dans la pratique des psychoses, situer des moments mythiques de la constitution de thérapie ou du travail, est important. Or, ces moments mythiques ont des caractéristiques - je ne sais pas comment dire - ethnographiques, tout à fait particulières. En particulier, l'absence du temps,dans le mythe il n'y a pas de temps. Dans la structure de la psychose, l'absence du temps dans certains moments de la thérapie, est à situer. Mais pas tellement ça. Il y a aussi l'ambiance du merveilleux, ou encore la présence dans cette ambiance mythique, de certains personnages typiques comme les sorcières, par exemple. Quand vous pouvez identifier dans l'histoire de quelqu'un un personnage comme un sorcier, c'est que vous avez affaire à un moment mythique, à un moment achronique, un moment où le temps n'a pas été introduit, mais vous devez essayer

---

(1) Jean Jacques Monnier et Clara Dacier, CHS d'Antony

d'identifier dans ce moment quels sont les éléments constitutifs de la structure mythique de la situation. Ce qui peut aussi induire à demander, comment faire pour sortir du mythique. Sortir du mythique, c'est essentiel pour chaque sujet, mais aussi et spécialement pour les psychotiques. L'entrée dans l'histoire à partir du mythe est une fonction tout à fait problématique qui, par exemple, pour certains amis est caractérisée par le vol d'une sorcière. A savoir d'une marotte représentant une sorcière; et il se trouvait qu'à partir d'un certain moment, qu'on n'a évidemment pas su situer, la sorcière en question avait disparu. Il est apparu significatif que ce vol - car c'était un vol - était en vérité le moment d'inauguration de l'histoire du groupe de thérapie.

J.M.Pré-Laverrière (...) C'est le miroir. Si on fabrique de l'histoire, c'est pour qu'il y ait un miroir (...)

G.Taillandier Oui, je n'avais pas vu ça. C'est une expression du texte, je ne l'ai pas vue. Effectivement, c'est intéressant que le terme du miroir soit indiqué comme entrée dans l'histoire. En particulier les éléments du registre mythique seront des éléments non spéculaires ou prléspéculaires. Ils en auront toutes les caractéristiques complexes, passage incessant d'une transformation dans une autre,inversion, etc. Et enfin aussi bi-dimensionalité des éléments, pour reprendre le terme de Meltzer (1), c'est-à-dire que les éléments sont dans le registre mythique bi-dimensionnel et non pas bi-dimensionnel au sens de Meltzer, au sens que ce sont des éléments de surface - on pourrait dire des simulacres pour prendre un terme qui a déjà été travaillé.

Donc on a affaire à un texte complètement incohérent. C'est ce que je vous ai montré, pour que cette incohérence nous donne à penser sur les raisons qui passent par ces

---

(1) Thème développé par Claire Synodinou, Thèse du 3ème Cycle en psychologie.

failles. Car c'est pour ça que j'ai souligné l'incohérence, c'est pour que nous essayions de penser ce qui se passe dans les failles. Peut-être que la remarque sur le miroir pourrait nous porter à quelque chose concernant le vautour. Ça serait peut-être en rapport avec cette première scène. Alors, je voudrais arriver au passage qui m'a beaucoup amusé. Car, ce dont il est question, c'est aussi une question de langue. Traduire ce fantasme, dit Freud, de sa langue spéciale en langage ordinaire et compréhensible à tous. Freud s'engage dans un passage qui serait de prime abord parfaitement vulgaire, c'est-à-dire qui consisterait à traduire, à faire une traduction, qui se rapporterait à l'érotique, et à remarquer que "queue" signifierait quelque chose comme membre viril (...). Bon, et alors il continue : la fellatio, tout ça, et on a affaire à une petite scène d'un manque d'intérêt profond. D'un manque d'intérêt profond, mais là il y a un intérêt, c'est dans l'histoire - encore que bien sûr ce fantasme de fellatio, il ne faut pas croire qu'il est épuisé par sa description, il y aurait beaucoup de choses à en dire à propos de Dora, mais je n'ai pas envie d'en parler ce soir - le fantasme de fellatio, dans l'analyse, est quelque chose qui fait tout à fait question. Il faudrait savoir pourquoi il a lieu. C'est intéressant à poser comme question, d'autant plus que je crois que j'ai une réponse. Ici, la citation qui m'a retenu, c'est cette phrase : traduire ce fantasme de sa langue spéciale en langage ordinaire et compréhensible à tous. Mais en quoi, s'il vous plaît, de traduire ce souvenir, premièrement en érotique, deuxièmement en terme freudien de fantasme, d'historicité des peuples primitifs, en quoi cette traduction est-elle plus compréhensible à tous ? Autrement dit, en quoi le fait d'introduire la notion, le mot, le terme de fantasme, constituerait-il une traduction adéquate ? Qu'est-ce qui ferait que ce terme de fantasme serait un nom valable pour une traduction ? Le problème à poser

est au contraire le suivant : c'est qu'il faudrait que nous restituions des mots comme ceux de *fantasme* à leur étrangeté. Il faudrait arriver à restituer les termes freudiens à ce que Freud appelle ici : leur langue spéciale. C'est bien l'intérêt d'un texte comme ça, c'est de nous indiquer peut-être le chemin de la langue spéciale de Freud, c'est-à-dire de la langue étrangère ou étrange, mais gardons la différence des mots, parce qu'il serait peut-être enseignant sur l'étrangeté propre à Freud et ce qu'elle pourrait nous enseigner à chacun. Ce qui m'intéresse dans les cassures du texte, c'est la restitution de la langue spéciale de Freud, de la langue qui, en propre à Freud, lui fait signe de son étrangeté. Voilà ce qui me fait un des signes marquants de ce texte et vous allez voir où ça va nous mener - pas tellement loin - ça va nous mener en Egypte. Vous allez voir ce texte ahurissant, je crois qu'on va y arriver. Je passe sur cette question de la langue spéciale qui me semble faire une démarche valable concernant la lecture de Freud, trouver sa langue spéciale. Nous voici donc avec une traduction du fantasme de fellatio, et on nous apprend - passage absolument merveilleux comme il y en a des centaines chez Freud : "que le lecteur se maîtrise ! et ne refuse pas dans son indignation de suivre plus loin la psychanalyse accusant celle-ci d'outrager...", bref, c'est merveilleux. Il y en a comme ça - enfin pas tellement - mais quand même il y en a quelques-uns chez Freud, où il est absolument ravi de son coup, il est ravi de pouvoir faire des trucs comme ça, ravi de pouvoir dire : queue ça veut dire queue, et puis c'est comme ça, et puis on fait des choses avec et enfin : "que le lecteur se maîtrise", c'est merveilleux ce passage. Alors, on a sali la mémoire d'un grand homme, il est ravi d'avoir sali la mémoire d'un grand homme. Freud manifestement, c'est une satisfaction qu'il se donne de temps en temps, là il vient de l'avoir, il est content. Mais comme il est quand

même obsessionnel, il faut faire attention à ne pas trop - un peu - pas trop ! D'autre part, Léonard a indubitablement avoué un pareil fantasme" - je ne sais pas si vous voyez le tour de passe-passe quand on lit d'un peu près,ça devient ahurissant. Enfin, tout ça, ça a un sens. Vous voyez bien l'embrouille. On vient premièrement de nous dire: il avait un souvenir d'enfance, et puis non, après tout, c'est un fantasme, et puis après ça, en plus, c'est un fantasme de fellatio, mais alors là ne vous étonnez pas, tout se passe très bien, de toute façon il *avait* ce fantasme-là. Alors, ça c'est le truc obsessionnel typique : "non, ne vous choquez pas de cette façon, c'était bien comme ça, d'ailleurs voilà l'explication." On pourrait appeler ça un cercle de raisonnement, mais ce n'est pas le plus drôle, c'est-à-dire souligner qu'après avoir introduit le fantasme et avoir fait ce qu'il fallait pour que ça rentre dans le cadre - bien sûr on fait surgir le lapin du chapeau au bon moment - c'est un aspect du problème. Mais l'annulation obsessionnelle de la drôlerie du passage, et en particulier du fait qu'il s'agit de jeter de la poudre aux yeux, d'abord à Freud lui-même, sur ce montage ahurissant auquel on a affaire; ce petit passage est un numéro freudien qui marche toujours et qui marche une fois de plus; on a un fantasme. Alors maintenant qu'on a un fantasme, ça y est, on peut y aller. On peut continuer.

J.M.Pré-Laverrière (...)

G.Taillandier C'est vrai. Ça ne m'a frappé là, mais ça m'a frappé ailleurs. Qu'effectivement ce qui est important, c'est l'aspect passif. Il y a le contact, alors ça c'est le thème que vous avez isolé, l'évitement de la pénétration - et puis il y a aussi le le problème de la passivité. Alors (...) prendre dans la bouche, c'est un aspect passif aussi qui domine dans le texte (...). Alors la passivité nous posera un problème plus tard. En effet, le problème va être le renversement de l'ac-

tif au passif. Ça va être un problème dans la démarche de Freud. Bien sûr, après avoir fait ces effets, on va nous ramener à quelque chose qui serait une origine des plus innocentes. Bien sûr ! on vous a fait de l'effet. Maintenant il faut dire : au fond, mais c'est tout simple, à savoir le mamelon de la mère - et là je pense qu'il y a quelque chose qui rejoint bien votre idée du contact - "la puissante impression organique qui demeure en nous de cette première de nos jouissances vitales, le contact avec le sein de la mère doit rester indélébile." Ça aussi, c'est un passage si je le prends dans mon sens, dans ma démarche, c'est un passage qui est classique chez Freud, cette idée du premier rapport de l'enfant avec la mère; mais au fond, ça n'est pas plus clair pour autant. Nous allons retrouver plus loin cette histoire du contact premier avec la mère. Qu'est-ce que ça vient faire là ? Pourquoi est-ce que le contact avec la mère nous laisserait une trace indélébile ? Ça n'est pas clair du tout, d'autant plus que l'on va voir que ce passage va revenir dans le chapitre sur le père, sur le père en tant qu'absent. Il n'est pas évident que le rapport avec la mère et ce que l'on appelle le complexe d'Oedipe, soit quelque chose d'aussi simple. C'est un bienfait de ce livre de nous poser une question là-dessus, puisque nous allons voir que l'attachement à la mère, c'est ça qui est générateur de l'homosexualité. Alors, comment dire dans ces conditions, que l'attachement à la mère serait générateur, disons, de l'Oedipe, correctement constitué. Ce n'est pas parce qu'on va introduire le phallus et la castration, qu'on va pour autant se débarrasser du problème. Pourquoi la première jouissance, la puissante impression organique du rapport à la mère resterait-elle indélébile. J'avoue qu'il faudrait ouvrir sans cesse ce problème qui est à nouveau ouvert par ce texte. Alors, bien sûr, maintenant ce n'est plus un souvenir, c'est un fantasme. D'ailleurs, on vous le démontre. Alors là, quand

même, il y a un détail qui choque et que Freud relève : "un autre trait incompris du souvenir d'enfant de Léonard nous frappe, nous interprétons ainsi ce fantasme, être allaité par sa mère", - bon, première interprétation, "et nous y trouvons la mère remplacée par un vautour" - point d'exclamation - on ne peut pas en faire moins. Premièrement, on est déjà arrivé à faire sortir ce lapin particulier du chapeau, de l'allaitement par la mère au bout du compte. Et non seulement ça, mais en plus la mère est remplacée par un vautour. Je veux dire que je serais un lecteur innocent, un lecteur vraiment innocent, ça me surprendrait un peu. Qu'est-ce que la mère remplacée par un vautour vient faire dans cette histoire ? Comment va-t-on arriver à obtenir la transformation de la mère en vautour dans ce fantasme ? Vous allez y arriver ? Comment ? Freud est quand même un peu surpris par cette substitution. Et il y a de quoi être surpris. Et c'est là le plus extraordinaire du livre, et qui souligne le côté de montage de ce texte : "une idée se présente à l'esprit", ben oui, tant qu'à faire. On a l'idée comme ça, laquelle ? Tenons-nous bien, parce qu'on a tellement l'habitude de voir le nom de Freud avec ces innombrables petits fascicules, qu'on sait qui est Freud. On pourrait peut-être relire un peu de temps en temps les textes. "Une idée se présente à l'esprit, mais si éloignée du sujet qu'on serait tenté de l'écarter". Laquelle ? Alors là, maintenant vous savez déjà parce que vous avez lu le texte, mais quand même : "L'écriture sacrée hyéroglyphique des Egyptiens figure en effet la mère sous l'image du vautour". Alors vous vous rendez compte de l'idée ? C'est que sous prétexte que dans l'écriture sacrée des Egyptiens, la mère se voit représentée par un vautour, c'est ça qui va être l'idée qui va nous servir de point de départ de cette histoire de la mère remplacée par un vautour.

C'est tellement ahurissant, Freud le sent tellement, qu'il va ensuite passer 5 pages à effacer le côté ahurissant de l'affaire. "Non, non, surtout pas", et on va vous donner toute une suite de longues démonstrations pour montrer que finalement ça tient bien debout ! Ça tient bien debout, c'est bien comme ça, c'est bien en Egypte que ça a commencé à se passer. C'est quand même étonnant. Vous avez la mère remplacée par un vautour, et tout ça a commencé un beau jour en Egypte. C'est ça l'idée qu'il y a là-dessous. Pourquoi en Egypte ? Qu'est-ce qui s'est passé en Egypte ? Alors Freud n'en dit pas plus, bien entendu, sauf un petit passage qui n'est pas triste, mais qui déjà commence à annuler l'idée : "les Egyptiens adoraient aussi [redacted] une divinité maternelle à tête de vautour, ou à plusieurs têtes dont une au moins de vautour". Et alors, passage pas triste : "le nom de cette divinité [redacted] ce serait prononcée "Mut". Cette similitude de son avec le mot allemand *Mutter* n'est-elle que hasard ?" On rit déjà moins, parce qu'il y a déjà eu le truc avant. Mais supposons qu'on prenne ça au sérieux. Qu'est-ce qu'il y a de sous-jacent ? Bien entendu, on peut dire : Freud est pris à l'époque - on peut rationaliser et dire : Freud est pris à l'époque dans un débat sur les langues qui à son époque n'est pas tranché, le débat de l'arbitraire du signe n'était pas engagé, le débat de l'origine des langues - que je connais très mal, mais disons la tripartition des langues, déjà ce débat est chez Hegel - langues sémitiques, hamitiques, japhétiques, qui est tout à fait la grande affaire de l'époque, donc on va arriver à cette conclusion que la langue allemande est une racine de la langue - enfin est une conséquence de la langue égyptienne. On est bien obligé de le penser. C'est assez étonnant comme idée.

Il y a aussi, bien sûr, la fameuse théorie du symbolisme. Mais la théorie du symbolisme, ça va trop vite, le problème est justement de nous attarder sur un texte, sur

un texte où il nous est dit que le fait que ça se prononce *mut*, ça doit bien avoir un rapport avec la *Mutter*, et puis de la *Mutter* - je ne sais pas comment on dit en yiddisch "la mère" - c'est le même mot ? (1) Non ? Enfin, je veux dire que c'est évidemment ça qui oriente une bonne part de la remarque de Freud. On dit Mama ? Mam, donc ce n'est pas *mut*, ça n'est pas *Mutter*. Mais il y a une petite idée sous-jacente à cette histoire d'Egypte. Alors, je n'insiste pas sur ce passage sur lequel, je crois, nous allons nous arrêter, mais je vais vous montrer comment Freud fait pour effacer ce qu'il vient de nous dire. La *Mutter* et la *mut*, je les laisse de côté, mais : "avons nous le droit d'attribuer ces connaissances à Léonard, François Champollion (1790-1832) ayant le premier déchiffré les hyéroglyphes ?" C'est tout à fait étonnant, je veux dire que, ou Freud se moque de soi-même, ce qui paraît le plus probable, ou alors il ne se moque pas, et où a-t-il la tête ? Qu'est-ce que Champollion vient faire dans cette histoire ? Autant qu'on sache, la transmission de pensée de Léonard à Champollion paraît incertaine, mais c'est pourtant ça que Freud semble suggérer. Il sent bien que ça ne tient pas debout. Et il a retrouvé une splendide explication pour justifier tout ça : "Il serait intéressant de savoir par quelle voie les Egyptiens aussi en vinrent à élire le vautour", mais bien entendu, ce n'est pas le problème. Tandis que le problème : "la religion et la civilisation égyptiennes éveillèrent la curiosité scientifique des Grecs et des Romains", et alors tour de passe-passe traditionnel, vu qu'il y a un écart immense entre les termes du problème, on va créer un maillon intermédiaire. Alors de l'Egypte, c'est passé certainement en Grèce, n'est-ce pas, et puis alors de Grèce on passe à Rome, et alors, grâce au Moyen-Age, Léonard a fini par savoir tout ça. Après avoir

---

(1) Digression qui peut sembler singulière, mais qui trouve sa raison dans une lecture de J. Derrida, toujours fécond à méditer.

fait le tour de la Méditerranée et quelques siècles d'écart, de la *Mut* à la *Mutter*, on y passe, c'est ça l'essentiel.

Discussion

C.Rabant (...) et puis ce terme là en français de contenu réel, du fantasme, qui n'est rien d'autre,d'une certaine manière, que tout ce parcours historique, le réel en question; et qui est venu entre temps : qu'est-ce que c'est d'autre sinon - enfin je ne sais pas - sinon ce rapport en tout cas entre la traduction en langue érotique et la traduction en langage historique. Mais alors, ça donne le côté réel et en même temps la substitution en elle-même indique le manque du père.

G.Taillandier Ça effectivement, le rapport entre les deux termes. Donc, premier problème : substitution et manque du père; deuxième problème : ce contenu réel du fantasme dans la substitution, si je peux dire.

C.Rabant Parce qu'ensuite, il retombe sur son petit roman familial, mais si on prend la phrase : si on ne l'appuie pas fictivement sur le roman familial reconstitué, qui donne du contenu, qu'est-ce que ça peut vouloir dire, la substitution (...) ?

G.Taillandier Pour l'instant, en tout cas déjà là où on peut indiquer le problème en terme de métaphore paternelle sans doute, et enfin là, moi je ne vais pas plus loin pour l'instant.

X. (...)

C.Rabant C'est signifié du vautour.

X. (...) en se référant à (...) En général on sait que quand il y a un fantasme, ça se lie à telle chose qui s'est passée (...).

O.Grignon — Ça n'empêche pas que toute son argumentation tient autour du fait qu'il a passé un nombre de pages important à tenter de prouver que cette histoire de vautour, Léonard de Vinci l'avait entendu. Même s'il vient après dire : ça n'a pas d'importance que ce soit un fantasme ou pas, toute son argumentation tient sur (...)

X. — (...) Les pères ecclésiastiques ont beaucoup aimé cette histoire des vautours. Il n'en parle pas de ça. Effectivement, il fait des détours énormes, mais apparemment, c'est un mythe, une histoire que tout le monde a repris. C'est dans l'air du temps que tout le monde en parle.

G.Taillandier — La répétition sur le côté montage du texte ne suffit pas et il faudrait réfléchir au statut de ces médiations qu'on a là, étant entendu qu'il s'agit de lire en tant que texte de Freud. Mais c'est sûr que ce soit les pères qui insistent sur cet argument concernant la vierge, a en effet une importance dans l'affaire; j'avoue que pour l'instant c'est encore un peu flou pour moi.

P.Hassoun (?) — (inaudible)

G.Taillandier — Oui, ça c'est sûr. Ce qui est intéressant là, c'est de suivre, parce que passer de l'histoire du fantasme, c'est une démarche qui semble facilement acquise. Trop facilement. Un autre problème c'est de saisir comment les notions comme le fantasme etc., font partie de l'histoire de Freud ? C'est une autre question. Mais par delà ces deux questions, il y en a une autre plus radicale qui est le statut de construction de ces notions, c'est-à-dire ce en quoi Freud se construit comme sujet à travers les élaborations, ce mouvement particulier du rapport entre l'histoire et les notions. C'est ça un des éléments qui m'intéresse. C'est pour ça que l'orientation de Claude autour de la métaphore paternelle et le rapport à la vierge,pour l'instant, ça m'évoque pas mal de choses, mais elles sont floues.

P.Hassoun (?) (inaudible)

G.Taillandier Oui, je pense qu'il y a quelque chose comme ça.

J.M.Pré-Laverrière Je ne comprends pas bien votre (...) à propos du rapport que Freud fait entre le vautour et la mère. Parce qu'il dit : "le vautour est réellement en rapport avec la mère". Effectivement, la façon dont ça arrive dans le texte peut être critiquée. Mais tout de même cette réalité égyptienne (...), c'est quand même quelque chose qui doit nous faire question, à nous analystes (...)

G.Taillandier Ce que j'ai voulu souligner, c'est cet écart invraisemblable. Alors bien sûr, pourquoi les Egyptiens l'ont-il créé ainsi? Le problème pour moi, c'est, comment fonctionne le texte de Freud, c'est-à-dire qu'est-ce qui se met, qu'est-ce qui se loge dans cet écart ? Et c'est ça le problème. C'est-à-dire que finalement les Egyptiens ils ont fait leur affaire. Freud fait la sienne, mais laquelle ? Et c'est ça ce que je ne comprends pas, c'est : quelle affaire Freud est en train de fabriquer à ce moment-là ?

P.Hassoun (?) (...)

G.Taillandier C'est sans doute pour ça qu'il a besoin d'un écart. Quand il s'écarte, il va carrément jusqu'en Egypte, tant qu'à faire.

J.M.Pré-Laverrière Est-ce que c'est nécessairement un défaut pour un texte analytique de faire un détour ?

G.Taillandier Ah non, au contraire, je trouve ça passionnant au contraire. Je ne le lis pas comme un défaut, mais si je mets l'accent ironique sur le texte, c'est pas, loin de là, pour le critiquer, mais au contraire pour souligner son côté, je dirais, humoristique.

X. (...) finalement la notion qui pourrait (...) (sur l'inconscient collectif et la rupture avec Jung).

G.Taillandier Ça doit le chatouiller, c'est sûr.

X. Il contourne soigneusement cette notion d'inconscient collectif.

C.Rabant Il a une phrase, je ne sais plus où, dans quelle page - il a une phrase en effet surprenant sur cette question qui résout l'écart en disant - enfin qui ne le résout pas, mais qui le pose en disant : ce sont deux effets mais qui doivent avoir une même cause. C'est-à-dire le fantasme de Léonard et la réalité égyptienne ce sont deux effets dont la cause doit être supposée identique.

J.Hassoun Moi, j'ai envie de formuler les choses un peu différemment. En fait, la rupture qu'il fait avec Jung déjà à ce moment-là, c'est justement de ne pas introduire cette déesse Mut, égyptienne, dans une universalité quelconque. Alors, qu'est-ce qu'il fait comme tour de passe-passe ? Il se lance dans une étymologie fantaisiste. Et alors, ce qu'il y a à étayer, tout ce qu'il dit du fantasme comme étant établi, construit à partir de choses entendues et non pas vues. C'est-à-dire en fin de compte en introduisant cette espèce de fantaisie *Mutter* - qui est en allemand en plus - il prête en plus à Léonard de Vinci une langue supplémentaire; en fin de compte ce qui me semble intéressant, c'est que là c'est une cassure fantastique justement, avec tout ce qui peut faire l'inconscient collectif ou mythe collectif. C'est-à-dire qu'il y ait ce mythe, qu'il y ait cette déesse égyptienne, c'est du côté de la langue que ça va se jouer. C'est du côté de la langue que ça se joue. Et ça rejoint toute la notion de - donc d'une part du fantasme, tout à l'heure tu parlais des psychoses - bon effectivement, quand dans les psychoses un des mythes,

une des figures, une des figures possibles dans la psychose c'est quand la langue maternelle, telle qu'elle est parlée, devient incompréhensible au locuteur au point d'essayer d'en faire un mythe. Ça c'est un peu une première remarque que je voulais faire et qui m'a beaucoup frappé (...). Pourquoi introduire cet espèce de tour de passe-passe étymologique ? qui est étonnant. Parce que là aussi donc, du coup, il y a une substitution, qui pourrait alors justement laisser la place à la fonction paternelle s'il y a un jeu de substitution phonématique, mettons. Alors, c'est le premier point. Le deuxième point - alors là j'étais aussi intéressé par la chronologie des textes freudiens des années autour de 1910 sur l'analyse. Et alors à propos de mythe - alors là, bon, ce que tu disais, l'éloge de l'incohérence (...) à propos del'analyse et de la question : le désir de savoir peut-il s'éteindre ? Je me posais la question de ces fins d'analyse, ou de ces préliminaires à une fin d'analyse qui se formulent ainsi - ce n'est pas comme ça (...) mais ça se formule quelques semaines ou quelques mois ou quelque temps non déterminé auparavant, par : "je vais me heurter à : ce n'était que ça." Alors, est-ce que cette exclamation : "ça n'était que ça", est-elle une extinction du désir de savoir, ou est-ce que c'est une extinction du mythe ?

G.Taillandier Une extinction du mythe, ça serait mieux.

J.Hassoun Ça pose aussi un autre problème, alors là c'est un autre sujet.

? (...) (inaudible)

G.Taillandier Jacques Hassoun, là, il a tout à fait raison sur un point que je n'ai pas signalé, c'est qu'en effet il est question d'entendre dans l'histoire. C'est bien pour ça à propos de *Mut, Mutter*, c'est-à-dire quelque chose de l'ordre de la langue, bon, il y a la langue particulière en effet, et non

pas universelle. Et ce qui est intéressant - mentionnons-le en passant comme ça - c'est que ce qui fait - je ne dirai pas objection - mais ce que Freud ne relève pas concernant ce vautour dans le tapis, comme je disais tout à l'heure, c'est qu'il s'agit d'un petit dessin, et d'une forme. Et que cette forme, contrairement à ce qu'on croit, c'est foutu sur la couverture, ça n'a aucun sens, aucun intérêt - n'intervient à aucun moment dans le raisonnement de Freud. Comme je m'amuse à le dire, c'est de la psychologie suisse, c'est la psychologie de la forme. Je veux dire par là qu'il s'agit de trouver une forme dans quelque chose. Or, Freud ne cherche pas des formes, effectivement. Et la forme du vautour n'intervient à aucun moment dans son raisonnement, ce qui intervient, c'est le sourire. C'est-à-dire quelque chose qui n'a pas de forme. La particularité de la structure du sourire étant - et ça Caroll l'a bien souligné dans la fameuse histoire du chat du Cheshire, et enfin il y a beaucoup de gens qui ont glosé là-dessus, à savoir : on a déjà vu des chats qui ne sourient pas, mais des sourires sans chats, ça il faut déjà le faire. Bon, alors effectivement, ce dont il s'agit dans l'histoire, c'est un sourire sans chat. C'est-à-dire de quelque chose qui n'a aucune forme. C'est à ça que Freud s'est arrêté, pas du tout à un vautour dans le tapis. C'est-à-dire c'est à une faille qu'il s'arrête, ou à une ambiguité qui est celle du sourire, et qui n'a rien à voir avec la forme, qui aurait certainement plus à voir avec l'entendre et avec l'articulation, disons, de la langue. Bon, ça c'est pour faire écho (...).

O.Grignon(?) Mais Jacques, moi je ne crois pas que la question de la didactique ça soit Helzapoppin; c'est tout à fait au centre.

J.Hassoun C'est le coup de l'emboîtement des boîtes de camembert.

O.Grignon Non, je crois que c'est complètement pivot au contraire, parce que (...)

J.Hassoun (...)

O.Grignon Non, non, j'insiste. Ça me paraît central, même au texte. Parce que ça pose au fond la question à quoi faut-il renoncer pour pouvoir entendre ? Et qu'au fond, il me semble que c'est ça la question que tu posais au départ sur l'investigation et l'art et que bon, on ne sait pas très bien ce que Freud a trafiqué avec Rilke et avec Mahler, mais si on - au fond, si on t'écoute avec les mêmes méthodes que la façon dont tu as lu le texte de Freud, finalement les deux points qui sont venus comme ça, c'est la question des psychoses, et puis la question de l'amour et de l'ignorance. Alors, bon, et ce "ne penser à rien" comme progrès, comme un temps de progrès de la cure, sauf que évidemment il s'agit de le tempérer, puisque on ne peut pas ne pas penser, c'est le cas de le dire, au : ou je ne pense pas ou je ne suis pas. C'est-à-dire que finalement il y a d'abord quelque chose qui, du côté de la psychose, ou en tout cas de la paranoïa, pose la question de la réversion de la forclusion, c'est-à-dire faire d'une vérité un savoir, ça c'est directement, il me semble, un truc de pratique comme ça analytique. Et aussi donc, je ne crois pas qu'on puisse sortir de cette question de l'art ou de ce à quoi il faut renoncer, etc. sans se poser la question de l'objet, c'est-à-dire ce qui choit de cet entrecroisement entre le "ou je ne pense pas ou je ne suis pas". Enfin, je ne vois pas comment dans Freud même, on peut trouver le point; il y a cassure là chez Freud. Mais tu disais toi-même il faudra attendre Lacan pour que quelque chose soit dit sur cette (...)

G.Taillandier (...)

C.Rabant Ça peut vouloir dire au moins, à mon avis, quelque chose de local, un petit peu latent, que moi j'ai trouvé dans ce texte, c'est qu'au niveau justement du rapport aux formes et de l'évacuation des formes, j'ai eu l'impression qu'il y

avait en particulier chez Freud, quelque chose qui était une espèce de tentation à laquelle à la fois il se livrait, et dont il s'écartait dans ce texte, qui est de la tentation du roman. Qui est plus qu'en l'occurrence un roman familial, qui est une véritable construction, c'est un petit Conan Doyle, ce texte. Et d'une certaine manière, enfin c'est une interprétation locale seulement; mais je pense que la tension si on la rapporte à Freud lui-même, la tension serait effectivement entre l'investigation analytique et puis quelque chose qui serait son renoncement à l'art - non pas sous la forme picturale, mais sous la forme romancée, je dirais plutôt. Fabuleux, si tu veux. Non, fabuleux, ce n'est - plutôt c'est la forme du roman, du roman sous la forme justement là, peut-être même non fabuleuse, c'est-à-dire sous la forme du roman historique, du roman de reconstruction au sens où la découverte de Champollion est un... n'est pas fabuleuse, enfin, elle est extraordinaire, mais elle n'est pas fabuleuse, et néanmoins elle est productrice d'une histoire, enfin, découverte d'une énigme justement.

G.Taillandier Il y a un point que - ta remarque sur la substitution qui donne à entendre le manque du père, moi je crois que ça c'est un des gros problèmes du texte. Effectivement. Alors, je ne sais pas comment on pourra reprendre ce que tu en dis, enfin. Mais ça me semble en effet un des gros problèmes.

C.Rabant Et alors, on pourrait - ce que j'avais envie, c'était de mettre - là aussi c'est un peu en rupture - un autre point, qui est peut-être en rapport avec cette absence - si on réintroduit brièvement la substitution là-aussi du vautour au milan, et si on fait un peu machine arrière vers le milan, on trouve quelque chose d'intéressant qui a à voir avec le rapport justement de l'entendu et de la phonation; parce que si pour Freud le vautour a un rapport avec *Mut*, enfin avec tout ce côté de la langue, le milan n'est pas non plus sans

rapport avec quelque chose d'intéressant, c'est que le milan, dans la tradition, comme le rappelle Shapiro, le milan était en fait un emblème du timonier, depuis Pline - on disait que le milan avait enseigné, enfin paraissait avoir enseigné l'art du gouvernail au marin par les inflexions de leur queue. Et que, puisque le propre du milan est de gouverner son vol par des inflexions de sa queue. Et donc, on tient aussi que là - et alors ce que note Shapiro, c'est que si dans le fantasme de Léonard le milan frappe de sa queue l'intérieur de la bouche de l'enfant, on peut voir là une allusion - enfin pour une espèce d'explicitation par un autre biäis de la pensée de Léonard lui-même sur le milan - dans le fantasme de Léonard le milan frappe de sa queue l'intérieur de la bouche de l'enfant, on peut voir là une allusion, par référence à cette affaire de vol et de gouvernail, une allusion au mouvement caractéristique de la queue contre les vents et les courants aériens, dont la respiration est l'équivalent humain. Ça réintroduit là dans le fantasme, cette dimension de respiration et non seulement de pénétration, et de vide, et d'utilisation de la phonation par les mouvements et l'ouverture d'un vide. Alors ce n'est pas en rapport direct avec la question de la métaphore paternelle mais tout de même.

O.Grignon Peut-être s'il tient tant au vautour, c'est parce que la queue dont il est question c'est le pénis de la mère, c'est peut-être ça qui force le fait qu'il dit traduit par vautour. Il ne s'agit pas de n'importe quelle queue. La queue de la mère.

G.Taillandier (...) Je ne sais pas si on reprendra la lecture ou pas, mais de toute façon, c'est un des problèmes du texte : qu'est-ce que c'est que le pénis de la mère qui est lui-aussi tout à fait dans le style Helzapoppin, c'est le sapin qui grandit peu à peu dans ce film.Finalement, qu'est-ce que ça vient

faire ce pénis de la mère ? C'est aussi un des problèmes du texte, Une question que j'aurais, mais sans savoir le lien, si on prend ce départ, ce passage, par la métaphore paternelle, qu'est-ce que vient faire la vierge dans cette histoire ? Quelle liaison avec la vierge et avec l'ambiguïté quant à la mère ? l'ambiguïté d'origine ? Le vent dans le rêve, c'est la fonction du père, c'est l'évidence.

J.M.Pré-Laverrière Qu'il n'y ait pas de père visible dans cette affaire, ça l'amène dans l'ombre de Anne. On ne sait plus qui est la mère.

G.Taillandier Ça m'intéresse beaucoup, cette confusion des mères. Je crois que ce qui serait intéressant ce serait l'expression "mise dans l'ombre". Il faudrait essayer d'en sortir quelque chose. Plus on lit ce texte, plus il devient incompréhensible. C'est un texte très banal, enfin très freudien, on se dit : ben, c'est un petit numéro quoi.

GT

Les retouches sont signalées en marge : ⊗.

Ne tenez pas compte de ce qui est supprimé, à moins que vous ne retapiez l'ensemble. GT.

2ème correction 11/2/83 GT

⊗

EXPOSES DU CERCLE FREUDIEN

GEROME TAILLANDIER

27 AVRIL 1983

Lecture de "Léonard de Vinci" de Sigmund Freud (suite) (1)

Reprenons le texte de Freud sur Léonard au point de la survenue du fameux fantasme du vautour : "Je semble avoir destiné à m'occuper tout particulièrement du vautour, car un de mes premiers souvenirs d'enfance est qu'étant encore au berceau, un vautour vint un moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue, et plusieurs fois me frappa avec cette queue entre les lèvres." Ce qui m'a animé la dernière fois c'était [redacted] dans le texte de Freud - non [redacted] comme un texte sur Léonard mais comme un texte de Freud - la curieuse survenue de cet événement - le vautour. Nous avons vu à cet égard un détour - je ne sais pas si j'arriverai à vous manifester avec autant de satisfaction que la dernière fois - mais un détour extraordinaire du côté de l'Egypte, Freud ne trouve pas d'autre moyen pour arriver à expliquer la présence de ce vautour dans ce qu'il estime être le fantasme de Léonard, avec la question que pose là la construction par Freud [redacted] de la notion du fantasme, il ne trouve pas d'autre détour que de passer carrément par l'Egypte et par l'existence d'une divinité égyptienne à tête de vautour, qui s'ap-

⊗

---

(1) Nous rappelons que la difficulté de l'enregistrement, ne permet pas toujours de transcrire aussi fidèlement qu'on le voudrait les interventions des participants.

pellerait Mut. Moyennant quoi, un petit détour supplémentaire par la langue allemande et l'asonnance de *Mut* et de *Mutter*, on croit pouvoir passer de l'Egypte et de la déesse Mut [redacted] par l'intermédiaire des pères de l'Eglise à Léonard de Vinci, et au fait que peut-être Léonard, puisqu'il ne connaissait pas [redacted] Champollion, et pour cause, aurait quand même entendu parler du vautour comme symbole maternel. Il faut avouer qu'il y a de quoi sourire devant cette construction de Freud. Et on est en droit de se demander ce que représente le curieux excès représenté par cet événement vautour dans la démarche de Freud.

Je dois dire qu'en relisant ce soir le texte avant de venir, j'ai été frappé par le fait que ce vautour reste en excès, au bout du compte et quand bien même le parcours que nous allons suivre aujourd'hui, pourrait paraître plus évident, ce vautour va rester excessif dans le texte. Nous n'arriverons pas [redacted] à le réduire. Là-dessus je ne sais [redacted] si je dois ou si je ne dois pas reprendre , mais je vais le faire quand même, je m'étais permis la dernière fois un double impair - comme me l'avait fait remarquer Pascale Hassoun - [redacted] à propos du *Mut*, de la *Mutter* et du judaïsme, et je m'étais permis de poser à Jacques Hassoun une question mal-venue qui était de lui demander comment se disait la mère en yiddish, c'était [redacted] malvenu, mais je m'étais permis ceci, parce que je me disais que ce dont il s'agissait pour Freud dans l'affaire c'était la question de ce que j'appellerai - parce que c'est un thème qui me tient à coeur - la langue étrangère; mais justement qu'est-ce que c'est qu'une langue étrangère ? Qu'est-ce que c'est qu'une langue étrangère et comment s'installe-t-elle, joue-t-elle par rapport à une langue maternelle ? Là-dessus on peut dire plein de choses,

et je vous propose - [redacted] il faut bien que je cause de mes affaires - je me suis permis de penser que ce qu'on appelle une langue étrangère c'est - ou plus exactement pour mieux prendre les choses par l'autre bout - il vaut mieux se demander ce qu[redacted]est [redacted] la langue maternelle, et je me suis aperçu [redacted] comme une évidence qui s'imposait à moi, que la langue maternelle c'est une langue étrangère, la langue que nous devons à notre mère, c'est la langue la plus étrangère. C'est une thèse qui se veut un peu paradoxale, [redacted] avec ce que ça a de forcé dans le paradoxe, mais [redacted] plus je cherche de ce côté et plus se confirme que la langue de la mère est une langue véritablement étrangère, c'est une langue à laquelle nous n'entendons rien. Je me permets de digresser par rapport à mon texte, si vous en voulez un témoignage, il y en a un. Je peux vous dire où, dans un rêve répétitif que je pense, [redacted] vous connaissez - ce serait étonnant que vous ne le connaissiez pas, vu ce que j'en pense - dans un rêve répétitif que j'ai appelé pour mon compte "rêve d'effet tunnel" parce qu'il se présente comme ça pour moi, l'effet-tunnel étant un effet de physique quantique sur lequel nous n'allons pas nous attarder (1), rêve qui se présente pour moi de la manière suivante, mais qui, je pense, se présente sous des formes comparables pour d'autres personnes, à savoir : un effet de tourbillon ou de tunnel, généralement, [redacted] je pense même nécessairement associé à de l'angoisse, et probablement associé au réveil, c'est-à-dire que c'est un cauchemar. Mais ce n'est pas tout. C'est-à-dire qu'à ce rêve d'effet tourbillonaire qui peut prendre des formes diverses, mais auquel est associé un tunnel ou

---

(1) Voir par exemple l'excellent cours de Physique de Berkeley, vol. 4, (Armand Colin).

un élément comparable, à cet élément est associé un autre élément qui me semble nécessaire et que je retrouve [redacted] en investigant dans divers rêves, et qui est de préférence au début du rêve, [redacted] peut-être aussi à d'autres moments, accompagnant l'effet tourbillonnaire, qui est un effet de survenue massive d'éléments visuels disparates et [redacted] submergeant le sujet. Ces éléments surgissants comme un [redacted] afflux incontrôlable et incompréhensible à la personne qui est le lieu du rêve. Ça présente des formes variables selon les personnes; il y a des variantes, mais je me suis aperçu que ces éléments incompréhensibles, survenant sous forme envahissante en liaison avec cet effet de tunnel, c'est ça les éléments de la langue maternelle, c'est à proprement parler la langue maternelle vue. C'est particulier de dire ça, mais je crois que vous pouvez trouver des éléments comparables. [redacted] Cet événement, ce surgissement à la vue de la personne dans le rêve de ces éléments étranges, étrangers, gardons cette expression d'étrangère, [redacted] c'est la survenue à la personne propre, [redacted] de la langue maternelle. [redacted] Je vous laisse le soin de vérifier ou de contredire.

[redacted] Dans cette histoire, le *Mut* que Freud nous propose dans ce texte, c'est le surgissement d'un point concernant la langue maternelle, la langue étrangère. [redacted] je serais bien [redacted] en peine de vous justifier cela. Comme toutefois on pouvait penser que, ce que je disais la dernière fois, relevait de l'impair, d'un doigt mis sur quelque chose où je n'ai pas à parler, je suis tombé [redacted] par accident sur un texte de Melman. Je ne vois pas pourquoi je ne citerais pas Melman, ça lui arrive de dire

des choses très bien. Il a dit quelque chose qui m'a frappé parce que, sans vouloir m'en autoriser, j'ai trouvé que ça avait un bout d'écho avec ma pensée. Je vais vous lire son paragraphe. Melman parle - dans le Discours analytique N° 1 - il parle [redacted] du rapport entre psychanalyse et judaïsme [redacted] : "Le sujet, dans le judaïsme - le judaïsme c'est moi qui ajoute - le sujet, ici, se trouve pris entre deux langues, ce qu'entretient et justifie aisément le bilinguisme, dont l'une se trouve sans cesse combler la brèche ouverte par l'autre." Melman continue avec des choses qui me paraissent discutables, mais qu'il faut lire, parce qu'elles ont leur prix. Il ajoute : "Il est notable en effet que dans la première langue, celle du maître, le sujet, il se trouve confronté à un signifiant qui ne peut le représenter, mais qui par contre le désigne, le désigne bon pour le rejet, et qu'il se trouve confronté de l'autre côté, c'est-à-dire, lequel ? - mais enfin l'autre côté, ce qui n'est pas la langue du maître - il se trouve confronté de l'autre côté à une symbolisation différente, celle de m'amour, mais dont l'effet unifiant est dans son fond parfaitement identique et tout aussi totalitaire, puisque le livrant pas moins en proie à un signifiant qui le désigne comme un, et l'invite en quelque sorte à se consumer, à se confondre, à se réduire à cet un." Je suis beaucoup moins d'accord sur ce que dit Melman sur cet effet de totalité de la langue de l'amour, mais [redacted] il y a quelque chose d'extrêmement vrai et qu'il faut garder, [redacted] ce rapport des deux langues explique quelque chose qui est bien touché. "Tout se passe, ajoute Melman, en quelque sorte pour ce sujet comme s'il y avait entre le sujet d'énonciation et le sujet d'énoncé - ça ce sont des termes reçus - passage d'une langue à une autre et chacune potentialisant le même effet." Par contre, cette dernière citation me semble bien venue.

Et Melman conclut : "On peut remarquer que cette disposition, si ce que j'avance est exact, fait qu'un tel sujet n'a pas besoin de fantasmer une langue parfaite, ni de rêver à un métalangage, puisque du fait de son bilinguisme il y est pris d'autorité."

Il m'a semblé que ce rapport aux deux langues et à la langue étrangère en tant que langue maternelle, était quelque chose que Melman n'avait pas mal dit et il m'a semblé que je pouvais lire cette citation, pour faire entendre ce que j'ai voulu faire remarquer quand j'ai touché au rapport de décalage entre ce fameux vautour pris du côté de la religion égyptienne, et la *Mutter* du texte de Freud. Je ne suis pas très au clair avec ce qu'il y a à en dire, mais ça mérite la réflexion, ce rapport d'entre deux langues qui caractérise la position de Freud. Qu'est-ce [redacted] qu'être entre deux langues ? Je pense que c'est ce qui résonne dans le texte que nous lisons comme la place du vautour. J'avoue ne pas être capable d'en dire plus pour l'instant, mais c'est ce qui [redacted] donne[redacted] poids à la référence à l'Egypte.

Nous allons continuer. Nous en sommes à la mère figurée par le vautour. Il s'agit de comprendre pourquoi nous entrons dans un nouveau chapitre, le chapitre III, qui [redacted] porte[redacted] sur un tout autre sujet que le précédent, [redacted] sur l'homosexualité. Nous nous heurtons avec Freud à un nouveau problème, que Freud qualifie lui-même d'étrange (p. 68). Pourquoi le contenu réel du souvenir, la satisfaction par la mère, a-t-il été transposé en situation homosexuelle, puisqu'on s'est efforcé de montrer que Léonard de Vinci était homosexuel, [redacted] nous avons vu au prix de quelle [redacted] construction. C'est ça qui nous importe, la construction que Freud a mise en place. Désormais la chose,

la fiction est pour nous acquise, elle a perdu son statut de fiction, il est entendu que Léonard de Vinci est homosexuel et nous nous trouvons [redacted] devant ce problème [redacted] : comment le rapport à la mère a-t-il pu constituer la situation homosexuelle pour Léonard de Vinci ? Nous nous trouvons devant une multitude de difficultés. La [redacted] première que nous rencontrons, c'est que nous ne comprenons pas comment le travail de l'imagination peut en venir à doter justement l'oiseau maternel de l'insigne de la virilité. Si nous renonçons à parler de mère phallique, car un mythe en vaut un autre, et parler de mère phallique ne vaut pas mieux que de parler de la déesse *Mut*; par conséquent, nous ne sommes pas plus avancés en parlant de mère phallique si même nous savons ce que c'est, si nous renonçons à parler de mère phallique, nous nous trouvons avec Freud devant un problème étrange. Pourquoi l'oiseau maternel serait-il doué de cet insigne de virilité ? Nous ne sommes pas censés [redacted] comprendre de quoi il s'agit. [redacted] Freud s'engage [redacted] dans un des détours dont je vous ai souligné le côté cassé dans le texte, [redacted] cette sorte de véritable chaos textuel qui fait un texte de Freud, [redacted] nous allons repartir du côté de la déesse *Mut*, sans comprendre pourquoi nous allons de ce côté [redacted]. Et nous apprenons que la déesse *Mut* était, par les Egyptiens, dotée d'un phallus. Nous pouvons constater la coïncidence. Comme Freud se reprend et que nous perdons le côté humoristique de la remarque sur Champollion de la dernière fois, c'est-à-dire que Champollion étant né un peu plus tard que Léonard, comment Léonard aurait-il pu avoir connaissance de la lecture des hiéroglyphes ? nous avons perdu ce côté humoristique, Freud voit bien cela, et il conclut qu'il paraît difficile que Léonard ait appris à connaître la nature, comme il dit, androgyne du vautour maternel, par on ne sait quel détour. Une telle hypothèse est

plus que douteuse. Nous nous trouvons alors devant une démarche freudienne, c'est qu'il faut dans ces conditions qu'un facteur commun encore inconnu ait agi ici et là. Là encore nous nous précipitons vers nos évidences reçues. Nous sommes habitués à penser à la théorie du symbolisme. Seulement le problème est justement celui-là, c'est que Freud n'a pas prononcé le nom théorie du symbolisme, et que nous n'avons pas à nous précipiter à clore le problème.

Vous savez bien, [redacted] Jacques Hassoun l'a souligné la dernière fois à propos du refus de l'universel chez Freud, à quel point la notion de théorie du symbolisme pose un problème dans le texte de Freud. Nous n'avons [redacted] pas à franchir le pas qui consisterait à introduire la notion du symbolisme, là où le texte nous parle d'un facteur encore inconnu, d'une concordance. Cette concordance, je ne sais pas ce qu'est le terme allemand pour ce mot, je pense que c'est *Ubereinstimmung*; [redacted] c'est le terme que Freud utilise dans <u>Totem et Tabou</u>; nous trouvons là une émergence d'une démarche typique freudienne, [redacted] la démarche en terme de concordance, c'est-à-dire que ne sachant pas très bien ce qu'il veut dire, Freud raisonne : "rapportons plutôt la concordance à un facteur commun encore inconnu et ayant agi ici et là." [redacted] Ce raisonnement [redacted] demanderait à être lui-même exploré, [redacted] dans une lecture de <u>Totem et Tabou</u>, nous aurions comme une tentative de reconstruire la démarche de Freud, à suivre ce travail de concordance que Freud donne. Nous n'avons pas à faire virer tout de suite les choses, là non plus, au problème du père de la Horde et à l'interprétation en termes de père jouissant de toutes les femmes; ce

travail-là est justifié, mais dans une lecture de Freud nous avons à ressaisir les démarches originales de Freud, et la démarche en terme de concordance est une des démarches freudiennes. Là-dessus nous nous trouvons devant ce problème [redacted] que la déesse *Mut* a son phallus en plus, [redacted] c'est là le fait étrange et [redacted]'il s'agit d'en rendre compte. Freud cite bien ce qu'il appelle des mythologues qui nous disent que le phallus rapporté au corps féminin doit signifier la force créatrice primitive de la nature; cependant ça ne convainc pas du tout Freud, et il pose ce qui est pour lui le vrai problème : "Cependant aucune de ses remarques ne résout ce problème psychologique : pourquoi l'imagination humaine ne répugne-t-elle pas à pourvoir une figure devant incarner l'essence de la mère, des attributs de la puissance virile opposés à la maternité?" C'est ça la vraie question en termes freudiens. Une question qui n'a rien à voir avec un symbole de fécondité. La question, c'est le paradoxe, c'est l'étrangeté de cet alliage. Nous devons rester devant cette étrangeté. [redacted] Nous devons [redacted] garder le problème; Freud va donner des réponses. [redacted]'A nouveau nous allons ressortir, nouvelle démarche freudienne classique, un effet de style qui est, ce que j'appelais la dernière fois "la théorie psychanalytique à l'usage des enfants", cette fois un recours aux théories sexuelles infantiles. On va nous expliquer que dans l'imagination de l'enfant le refus du manque de phallus chez la mère va amener l'enfant - enfin le garçon - à lui attribuer cet objet; ce qui doit nous retenir c'est une fois de plus l'effet de style, le passage par la théorie psychanalytique lorsqu'on se trouve devant une difficulté problématique.

Je vous avoue que ce soir je ne suis pas dans un état où je commente les choses facilement. Nous allons laisser

cette théorie sexuelle infantile de côté, sauf pour souligner en passant "qu'une ardente aspiration vers les parties génitales de la mère chez l'enfant se manifestera autour de cette appartenance, cette possession supposée d'un pénis." [redacted] Il en restera une fixation à l'objet auparavant ardemment convoité, le pénis de la femme, qui laissera à l'enfant d'ineffaçables traces. On en conclut que l'hypothèse infantile du pénis maternel est la source commune, d'où découlent la structure androgyne des divinités maternelles, et la queue du vautour dans le fantasme de Léonard. Nous retrouvons notre raisonnement en termes de concordance, moyennant un détour par la neutralisation de la théorie psychanalytique, moyennant un détour par l'existence de cette source commune aux deux.

Nous venons de toucher à ce que Freud appelle une structure imaginaire du corps maternel. Cependant, l'existence d'une théorie sexuelle infantile de cette sorte ne résout pas tous les problèmes. [redacted] Il ne suffit pas d'avoir résolu le problème de la queue du vautour, il reste dans ce fantasme d'enfance bien des traits frappants, le plus frappant étant la transformation de la succion du sein maternel en acte d'être allaité, en un acte passif. Si Pré-Laverrière était ici, je pense que c'est un point qui l'intéresserait, il l'a souligné, cette transformation de l'actif en passif, qui évoque, nous dit Freud, une situation de caractère franchement homosexuel. La transformation de l'actif en passif, [redacted]est une transformation traditionnelle de la pulsion, mais je crois que cette explication par la transformation pulsionnelle ne suffit pas et il faudrait en dire plus sur ce passif-là. Je ne sais pas ce que Pré-Laverrière en dirait, ce à quoi je pense, c'est un autre point qui est la question de

la position passive, non pas à l'endroit de la mère, mais à l'endroit du père qui constitue le point fort sur lequel Freud appuie sa construction du complexe d'Oedipe inversé. C'est un des points obscurs et importants du texte qui serait ce complexe d'Oedipe inversé dont je m'aperçois de plus en plus qu'il est un des termes marquants de la position de Freud concernant [redacted] la position du garçon à l'endroit du père. On s'aperçoit par exemple que cette transformation de la position passive soutient l'analyse qu'il fait de la scène de l'homme aux Loups, d'une part; on s'aperçoit aussi que c'est ce qui soutient la position de Hans à l'endroit de son père, l'attente de quelque chose concernant le père. Plus on y songe, plus on s'aperçoit que la position passive à l'endroit du père semble être pour Freud un des points marquant de la référence non pas à la mère mais au père. Cette question d'homosexualité que nous sommes en train de suivre à propos de Léonard de Vinci, pourrait nous évoquer non pas la place de la mère mais au contraire la fonction du père. Freud ici suit une autre question qui est cette question de l'Oedipe inversé, de la position passive à l'endroit du père.

Bien sûr nous restons sur le terrain de la mère, puisque c'est ça que Freud souhaite soutenir pour l'instant d'une manière très obscure. Et dans ces donditions il nous dit : "Ce fantasme du vautour n'a-t-il pas trait à quelque lien causal entre les rapports de Léonard enfant avec sa mère et son ultérieure homosexualité ?" Nous passons alors par un détour qui va être la reprise du problème des homosexuels, problème fort difficile, et de la question de la position des homosexuels par rapport[redacted] à la mère.
[redacted]

Freud rappelle que la position des homosexuels relève d'un point très paradoxal - d'un intense attachement érotique à une femme, la mère généralement. Généralement renforcé par un effacement du père de la vie de l'enfant, [redacted] [redacted] une situation où, ajoute Freud, le père manque. Vous voyez qu'il y a une discordance entre ces deux facteurs, parlons en termes de facteur. L'attachement à la mère c'est une chose, le manque du père c'en est une autre. Rien ne permet de penser que ces deux facteurs soient complémentaires. En ce qui concerne le premier, j'ai la dernière fois fait allusion à un paradoxe, c'est que l'attachement à la mère est ce dont Freud ne va pas cesser de nous parler comme le soubassement du complexe d'Oedipe. Il est curieux que cet attachement à la mère soit pensé comme la source de l'homosexualité. Avouez qu'il y a un problème. Comment un attachement, source de l'Oedipe normal, devient-il [redacted] source de la position homosexuelle ? Tout ça nous donne à penser sur cette question de Freud et ce qu'il appelle l'homosexualité. Qu'est-ce que Freud analyse de soi-même en parlant de l'attachement à la mère, en posant l'attachement à la mère comme la source de l'Oedipe normal ? Qu'est-ce qu'il a comme arrière-plan, comme ambiguïté dans sa pensée concernant cet attachement dont il nous dit qu'il a été le sien propre. Il ne s'agit pas encore une fois d'allusion à l'homosexualité de Freud, puisqu'il nous en parle explicitement et à plusieurs reprises. Il s'agit de démêler l'équivoque qui nous est présentée. Deuxième terme : le manque du père.

E.Gabbay (...) en introduisant du côté de la mère, dans le cas de l'homosexuel, qui est (virile).

G.Taillandier Oui, évidemment, dans ces termes-là, ça irait. Mais ce qui est intéressant ici, c'est de voir que c'est l'argument de Sadger.

E.Gabbay Mais il le fait sien.

G.Taillandier Pas tant que ça. Il en fait le sien, mais ce qui est intéressant c'est qu'après il ajoute : "J'ai été frappé davantage par les cas où le père manqua", c'est-à-dire qu'après nous avoir parlé de la mère virilisée, qui est l'argument de Sadger, juste la phrase d'après il insiste lui sur autre chose qui va être le manque du père. Ça c'est un truc curieux dans le texte. Alors bien sûr la mère virilisée, mais qu'est-ce que c'est qu'une mère virilisée ? C'est-à-dire que c'est notre problème de la déesse *Mut*.

E.Gabbay On retrouve quelque chose comme ça dans Totem et Tabou, de la mère à la place des deux parents.

G.Taillandier Je ne me souviens pas de ça dans Totem et Tabou.

E.Gabbay C'est le moment où il y a un glissement vers les sociétés matriarcales.

G.Taillandier Ah, c'est ça alors. Alors tu penses que l'histoire des sociétés matriarcales ça pourrait (...)

E.Gabbay (...)le moment où la mère est aussi le mère. Les deux parents sont indistincts.

G.Taillandier La suggestion qu'on pourrait trouver à partir de là ça serait le père manquant (...).

E.Gabbay La mère fait usage des deux parents (...)

G.Taillandier Voilà une manière de relire ce passage sur les sociétés matriarcales, qui vaut ce qu'il vaut, mais qui serait donc une sorte de répétition de cette question de la mère virilisée. La mère virilisée, on pourrait la retrouver dans Totem et Tabou autour de cette question de cette société matriarcale. Je continue à ma façon.

E.Gabbay C'est après la disparition du père (...)

G.Taillandier Est-ce que tu te souviens comment se ferait le passage à la suite ? Donc on retrouverait ce moment d'effacement temporaire du meurtre du père. Je ne sais pas si c'est un

effacement d'ailleurs, le moment des sociétés matriarcales, je ne sais plus comment ça fonctionne.
Voilà une piste de travail possible sur Totem et Tabou.
Cette mère virilisée, dont je ne sais pas trop quoi faire, mais qui peut être une voie d'accès possible au texte.
Autre facteur que nous verrons apparaître par la suite, à savoir le manque du père. Je vous ai souligné qu'au fond, le manque du père et la mère virilisée ça n'est pas de prime abord complémentaire. Si ça peut être complémentaire, par quel bout, je ne sais pas trop, au fond.

E.Gabbay Il semblerait que la présence d'un père énergique (...). L'absence du père virilise la mère. La disparition du père donne à la mère cette place virile, avant l'intégration. Il y a des étapes; pour Freud, on ne peut pas passer directement, il y a des intermédiaires. On passe par la société matriarcale.

G.Taillandier Comme temps de passage au père en tout cas.

E.Gabbay Pour qu'il y ait refoulement du meurtre et retour...

G.Taillandier (...) le retour du refoulé. Oui, ça serait ça la place de l'Egypte comme moment d'effacement et de refoulement du meurtre. Je vais continuer un peu.

Ce premier ensemble de facteurs n'est pas suffisant pour expliquer la position de l'homosexuel. Après ce premier stade, se produit un changement dont le mécanisme nous est connu, bien que nous ignorions encore les forces qui le produisent, c'est que l'amour pour la mère ne peut pas suivre le développement conscient ultérieur et tombe sous le coup du refoulement. Il en résulte que le garçon refoule son amour pour la mère en se mettant lui-même à sa place, en s'identifiant à elle, et prend alors sa propre personne comme idéal à la ressemblance duquel il choisit ses nouveaux objets d'amour. Nous nous trouvons devant la définition classique

de l'homosexualité à partir de Freud, l'identification à la mère. Inutile de vous dire que c'est encore un petit mystère de plus, même si cliniquement, ce mystère est confirmé, il reste qu'il faudrait savoir ce qu'est cette identification à la mère. [redacted] C'est ce que va nous dire Lacan à propos du petit Hans, [redacted] Hans a repris à son compte le désir de la mère, et [redacted]e c'est ça l'issue que Hans comme Léonard trouve à sa position l'identification à une femme. Ce qui va avoir comme conséquence que les femmes vont être pour lui désormais ce que Lacan appelle les filles de son rêve; [redacted]'il faudrait savoir quelle position pour l'homme il résulte de cette identification à la mère quand elle prend, disons des formes plus normales, du choix à proximité de lui, d'une soeur. Je veux dire que ce choix d'une femme qui soit soeur, est une résultante de cette identification au désir de la mère. Je pense que ça pourrait vous évoquer quelque chose, non pas d'une soeur réelle, mais d'une soeur spirituelle, comme chacun sait, c'est-à-dire d'un écho de cette identification à la mère. Il y a là un point intéressant de la position subjective du choix par les hommes, du côté des hommes, d'une femme comme soeur idéale. C'est quelque chose qu'on rencontre dans la clinique, cette érection d'une femme à proximité par un homme comme la soeur, ou comme un amour, sans trop d'issue, ça peut aussi se rencontrer, c'est à peu près la même chose. L'homosexuel dans l'inconscient se trouve donc fixé à l'image souvenir de sa mère, par le refoulement il conserve intact cet amour dans son inconscient et lui demeure dès lors fidèle.

Nous allons conclure ce chapitre avec Freud par des histoires de menue monnaie. J'ai pensé à Claude Rabant en le relisant, je ne sais pas pourquoi. J'ai pensé à lui en me disant que peut-être il m'a semblé que ces histoires de

menue monnaie résonneraient pour lui. Je me suis dit que c'était parce que j'étais grippé ! Ce qu'il y a de frappant dans le texte de Freud, c'est que [redacted] à deux reprises dans ce chapitre et dans le suivant [redacted] Freud s'attarde à des histoires de menue monnaie, tout ce chapitre sur l'homosexualité de Léonard, après un début si éblouissant du côté du vautour, se termine par une histoire de comptes sordides, où on va nous énumérer l'argent que coûtait le manteau d'un nommé Salai pour Léonard et dont il nous tient des comptes attentifs; puis à nouveau cette histoire de menue monnaie se répète à propos des frais pour l'enterrement de Caterina, et nous savons que cette histoire de menue monnaie se répète en fait une troisième fois à propos de la mort du père, lorsque dans les mêmes termes que les histoires de compte, Freud reprend : "Le 9 juillet 1504, etc. est mort Monsieur Piero de Vinci", etc. Toute la fin du texte de Freud va être monnayée - pour reprendre un terme mallarméen - [redacted] dans ces histoires de comptes sordides qui vont être la retombée de l'homosexualité de Léonard. J'avoue ne pas comprendre ce que viennent faire dans le texte de Freud ces histoires de menue monnaie, sinon nous parler de la névrose obsessionnelle à nouveau, mais je en crois pas que ce soit le plus intéressant, je ne saisis pas ce que vient faire cette affaire de monnaie à la fin de tout ce texte. [redacted] Bien sûr, ça va permettre à Freud, selon lui, de justifier, [redacted] de jeter ce qu'il appelle une vive lumière sur les notes en question, sur les comptes de ménage de Léonard, ça va nous permettre en particulier de trouver l'expression d'un retour du refoulé de l'amour pour la mère, mais je vous avoue que, c'est certainement un argument intéressant, mais textuellement parlant c'est la place de ce monnayage de l'homosexualité de Léonard que je ne saisis pas. Si vous avez des idées là-dessus, n'hésitez pas.

X. (...)

G.Taillandier J'ai joué sur une pente.

X. Vous nous mettez sur une pente (...)

G.Taillandier Je ne saisis absolument pas. Bien sûr il y a en effet l'histoire du caractère anal-érotique, bon d'accord. Il y a ça c'est vrai. Bien sûr, il y a le caractère anal.

X. L'explication que Freud en donne est assez claire. Il s'étonne de ce qu'un homme qui par ailleurs était assez prodigue, prenne des mots sur ces petits faits-là. Il le prend comme élément révélateur d'un détournement. C'est sa seule manière de pouvoir noter (la mort).

P.Hassoun Freud justifie sa méthode de travail (...) à partir d'un détail de compte, je peux encore tirer un tableau de Léonard, des conséquences sur sa structure, etc.

G.Taillandier Alors ça pourrait permettre de penser que Freud là nous présente sa méthode.

P.Hassoun Il essaie de se justifier, il répond à des contradicteurs qui lui disent: mais enfin, vous tissez à partir d'un détail des conséquences tellement grandes !

G.Taillandier Donc il répondrait à un contradicteur virtuel. Alors qui est ce contradicteur ? C'est peut-être ça une question. Alors peut-être cette histoire de compte est une réponse au contradicteur.

P.Hassoun C'est l'impression que ça m'avait donnée. Il faut peut-être aller plus loin.

G.Taillandier Je veux dire que quand je dis qui est le contradicteur, c'est évident qu'on ne va pas trouver la réponse, mais je veux dire que ça pose la question de la place du contradicteur au regard du menu compte.

[redacted] X- C'est peut-être un fait historique; Freud s'adresse aux contemporains.

G.Taillandier Eh oui, mais quand Freud s'adresse aux confrères pour dire: "vous êtes tous des imbéciles" et tout ça, bien sûr, il y a les contemporains, mais souvent c'est Freud lui-même qui (...).

P. Hassoun (...) Il est en discussion avec lui-même.

C.Rabant (...)

G.Taillandier C'est-à-dire qu'il y a un compte, un menu compte, qui vient comme justification en écho à la place de ce contradicteur. Finalement c'est ce qu'on a trouvé. Ça me semble un élément important.

P.Hassoun On peut en effet se demander pour qui Léonard faisait ses comptes.

G.Taillandier Voilà, finalement. Et pour qui Freud fait-il le compte de Léonard ? Puisque Léonard - Freud aussi est mort - mais Léonard est mort, on ne sait plus pour qui il faisait ses comptes, mais il ne les faisait d'ailleurs pour personne dans la mesure où il n'en a pas fait un livre - pas trop - mais Freud, lui, a fait un livre des comptes de Léonard. C'est donc qu'il compte pour quelqu'un. Ça serait intéressant de voir cette histoire de menue monnaie qui nous mènerait à une question sur la structure du symptôme obsessionnel, et en particulier du comptage : pour qui l'obsessionnel compte-t-il ? Quel est ce contradicteur auquel il y a à justifier sa méthode ?

X- Le plus important (...), il se référent à ses élèves et sa mère.

G.Taillandier Les élèves et la mère.

X- Et pas du tout à ses dépenses personnelles. Justement ses dépenses personnelles (...) il est plutôt prodigue (...) avec

son père. Les comptes en soi ne veulent rien dire, mais ça se réfère toujours à ses élèves et à la mère. Ce qui justifie toute sa théorie qu'il a expliquée avant (...).

E.Gabbay (...) Freud s'en sert pour faire un raisonnement analogique. Il prend en compte les funérailles de la mère et dit : "c'est énigmatique". Puis il prend en compte les élèves et dit : "voilà, ça doit être la même chose".

G.Taillandier Je ne sais pas si on est en droit d'en déduire quelque chose d'intéressant, puisqu'après tout les élèves et la mère...

E.Gabbay (...)

G.Taillandier Oui. Le compte des funérailles et ceux relatifs aux dépenses pour les élèves. Mais ce problème de la mère et des élèves c'est celui de Freud à cette époque. Je veux dire qu'on est en droit de se demander si textuellement - ce que vous disiez - il y avait un lien entre la place des élèves et la place de la mère, pour Freud. C'est relié.

C.Rabant Le problème n'est pas tellement de l'écriture (...) de ce qui est gardé comme mémoire de la chose. Ça a un rapport avec ce qui précède dans le commentaire, la question de la mémoire. Comment quelque chose se trouve fixé dans la mémoire. Je vais poser la question à l'envers puisqu'après tout la question qu'on pourra se poser c'est pourquoi il garde ce mémoire des dépenses pour sa mère ? Parce que la mémoire des dépenses (...). Qu'est-ce que ça vient faire la mémoire sur les dépenses de sa mère ?

Y. (...)

G.Taillandier Oui, ça cadre, donc c'est exact. Là il y a la construction de Freud effectivement. Alors la question serait de savoir comment la construction fonctionne.

X- (...)

C.Rabant (...)

G.Taillandier Oui, je ne sais pas si la traduction est bonne.

C.Rabant (...)

G.Taillandier Dans ses comptes alors. On a quand même trouvé trois idées qui n'étaient pas inintéressantes sur cette histoire de compte. Celle qui pour l'instant me retient le plus c'est l'histoire du contradicteur.

X- (...)

G.Taillandier Oui, c'est ça. Ce n'est pas du tout une histoire de comptes. Ça serait certainement en liaison avec cette histoire de tutoiement dans le texte. Je vais passer dessus, mais le premier élément que Freud relève c'est ce tutoiement adressé à soi-même de Léonard, et d'autre part ce compte. Ce tutoiement, je n'ai pas grand chose à dire. Si vous sentez des envies, vous le dites.

Le chapitre suivant qui - je ne sais si vous vous rendez compte, [redacted] ce livre [redacted] - plus il se construit, plus il devient bizarre. C'est vraiment étrange, on est arrivé à une histoire de vautour, et maintenant, chapitre III, l'homosexualité, c'est-à-dire qu'on est parti de Léonard de Vinci, qu'on arrive maintenant à un abord de la question de l'homosexualité, on ne voit pas pourquoi [redacted]. Et maintenant on va arriver à quelque chose qui est encore plus curieux, et qui à mon sens, peut se résumer en un seul mot, [redacted] la question du sourire. Et je pense que tout ce chapitre va tramer quelque chose autour de la nature du sourire. "Le fantasme du vautour de Léonard continue à retenir notre attention". [redacted] Ici revient la citation [redacted] : "Et à plusieurs reprises il me frappa avec sa queue entre les lèvres" - je suppose que comme l'a

fait remarquer Pré-Laverrière, on doit encore avoir en allemand : contre les lèvres, avec un peu de chance c'est "contre" une fois de plus, Pré-Laverrière voit confirmée son idée. Et Léonard fait ressortir l'intensité du rapport érotique entre mère et enfant. Moi je reste devant la question : et l'Oedipe normal dans cette histoire ? Alors est-ce que c'est la virilisation qui explique tout ? Il n'est pas difficile de déceler...

X- Il faudrait quand même relever une phrase assez importante (...), l'explication de l'homosexualité, mais il y a certainement maint cas où cette homosexualité n'apparaît pas. Il y a plein de gens qui entrent dans le même cadre que Léonard de Vinci qui ne deviennent pas homosexuels. C'est un type d'homosexualité (...)

G.Taillandier Là se posent deux problèmes intéressants. Un de mes amis (1) posait en effet la question : après tout qu'il s'agit peut-être là d'une position homosexuelle, mais qu'il peut y en avoir d'autres. Et d'autre part que soutenir cette position ne veut pas dire devenir nécessairement homosexuel. Je veux dire qu'on peut se demander : qu'est-ce qu'on fait avec cette position ? Je pense que l'examen du petit Hans, avec le commentaire de Lacan, pourrait nous apprendre beaucoup là-dessus. Avec la même position l'identification au désir de la mère.

X. Vous avez bien isolé la question du père.

G.Taillandier Du père manquant.

X. (...) Il y a quelque chose avec le père parce qu'il est seul face à la demande de la mère.

G.Taillandier Chez lui ça devient homosexualité. Du fait que le père est véritablement tout à fait (...).

X. (...)

---

(1) Charles Sarfati.

G.Taillandier Oui, c'est vrai que pour Hans le père est quand même relativement présent, assez pour jouer avec son fils, qui ne se formule pas aussi radicalement que pour lui.

Léonard fait ressortir l'intensité du rapport érotique entre mère et enfant. Et on arrive grâce à ce lien unissant le rôle actif de la mère à l'accent mis sur la zone buccale, il n'est pas difficile de déceler un second souvenir contenu dans le fantasme. Nous nous retrouvons une fois de plus devant une construction freudienne, au sens de la notion de construction chez Freud. Freud nous reconstruit tout net un second souvenir de Léonard tout à fait ad-hoc : "Ma mère m'a écrasé sur la bouche d'innombrables baisers passionnés". Je suppose que dans l'allemand on a le "sur", on avait tout à l'heure le "contre", ici nous avons le "sur", nous restons dans cette question du "contre" - déjà soulignée - Le fantasme est composé du double souvenir d'avoir été allaité et baisé par la mère. "N'y aurait-il pas, dans l'oeuvre de Léonard, des témoignages de ce que sa mémoire conserva comme la plus puissante impression de son enfance, celle dont nous venons de parler à l'instant". Inutile de vous dire que nous allons, des témoignages de cette sorte, en trouver un. Et nous allons nous diriger du côté du sourire. "Pensons-nous au tableau de Léonard, aussitôt surgit en notre mémoire le sourire singulier, ensorcelant, énigmatique, de la Joconde", n'est-ce pas, qui prête à sourire. Et nous allons nous engager dans un long passage où on va nous reparler de cette Joconde énigmatique, équivoque, dévoratrice, à partir de maintes citations d'auteurs contemporains. Ça me fait un peu rire, ce passage, mais remarquez cette phrase curieuse : ce présentiment de deux éléments divers unis dans le sourire - je pense que là nous nous retrouvons devant une petite phrase intéressante, c'est que Mona Lisa en question, ce qui est important dans sa position décrite d'une

manière romantique, c'est que c'est un personnage équivoque. C'est-à-dire que deux éléments divers - traduits en français, mais je crois que la traduction n'est pas très bonne, je ne vois pas ce que c'est deux éléments divers. C'est *verschieden* ? C'est comme ça que je ressens le texte.(...)

(Interventions peu audibles)

(...) comme la liaison de deux éléments divers, véritablement une équivoque dans le sourire. Nous nous trouvons devant un sourire qui évoque aussi bien la possibilité d'une destruction par cette femme, c'est ce autour de quoi tourne le paragraphe. "Le sourire ne fascina sans doute pas moins l'artiste lui-même que tous ceux qui le contemplaient. Il trouva ce sourire chez son modèle et en subit à tel point le charme qu'il para désormais les vives créations de son imagination de ce même sourire." Il y a quelqu'un qui est fasciné par le sourire, c'est Léonard lui-même, au dire de Freud, ce sourire suscite une fascination. C'est de là que Freud se préoccupe de trouver à ce sourire une explication. [redacted] Trouver à un sourire une explication, ça n'est pas si facile. "Plus d'un biographe de Léonard a trouvé, a senti le besoin de raison plus profonde à cette fascination." On peut bien sûr relever que Léonard s'est rencontré lui-même en Mona Lisa, ce qui pose la question de savoir : pourquoi se rencontrer dans un personnage qui sourit ? Et nous allons tomber sur une explication qui me paraît banale : "Ce sourire éveillait en lui quelque chose qui depuis longtemps sommeillait, sans doute un très ancien souvenir. De ce sourire il ne put plus jamais se libérer, sans cesse il devait l'exprimer en des incarnations nouvelles." Mais pourquoi le sourire à nouveau ? La première explication, c'est que sans doute sa mère posséda ce mystérieux sourire et à ce titre nous avons

l'évocation d'un temps pour lui perdu. Et c'est là que commencent les choses [redacted] énigmatiques, et Lacan en a bien relevé l'énigme (...). Qu'est-ce que ça peut, ce tableau, nous évoquer ? Ce tableau synthétise l'histoire de son enfance; et quel point de son enfance ? "Dans la maison de son père, Léonard ne trouva pas seulement sa belle-mère, Dona Albiera, mais encore sa grand-mère paternelle Mona Lucia, qui fut tendre envers lui comme le furent les grand-mères." Nous venons de faire un saut considérable. Première explication : le sourire, c'est sans doute le sourire de la mère, mais l'introduction de Sainte Anne nous fait dévier de cette première explication. Nous nous trouvons maintenant devant une seconde qui est complètement différente de la précédente et qui paraît parfaitement arbitraire. C'est en fait le sourire de sa belle-mère et de la grand-mère paternelle. On ne voit pas ce que ces deux femmes viennent faire ici, et ça ne coïncide pas avec l'explication précédente. Vous remarquez la disjonction. C'est bien de la surdétermination au sens de Freud, mais ça en fait vraiment beaucoup, c'est très surdéterminé. Sauf que cette fois nous virons du côté du père quand même. Alors on devine qu'il pourrait se passer quelque chose. "Cette circonstance le familiarisa avec l'idée de l'enfance - phrase [redacted] intéressante - de l'enfance placée sous la sauvegarde d'une mère et d'une grand-mère." Nous y voilà, il en fallait deux, il s'agissait simplement de les trouver. La mère ça ne suffisait pas, alors on va aller voir du côté du père, il y a une grand-mère ad-hoc, phrase importante : l'enfance placée sous la sauvegarde d'une mère et d'une grand-mère. "L'artiste donne donc à l'enfant deux mères, puisque Sainte Anne est représentée par une femme très jeune." Nous nous trouvons maintenant devant un nouveau trait explicatif un peu différent du précédent, mais qui commence à tourner autour de quelque chose d'important : l'enfant a deux mères.

L'enfance de Léonard fut aussi singulière que ce tableau, il avait eu deux mères, d'abord sa vraie mère Caterina, à qui on l'arracha, et ensuite sa belle-mère, Dona Albiera. Troisième explication, encore plus discordante avec les précédentes, puisque désormais les deux mères c'est : la mère réelle et la belle-mère Dona Albiera, ça n'a rien à voir avec l'explication précédente. Mais enfin il y en a deux, c'est le principal. Et voici l'explication du sourire: puisque cet enfant a été arraché à sa mère, l'artiste recouvrit, et voilà, avec le bien heureux sourire de la Sainte Anne, la douleur et l'envie que ressentit la malheureuse - sa mère, Caterina - quand elle dut céder à sa noble rivale, après le père, l'enfant.

Nous nous trouvons devant quelque chose qui commence à résonner [redacted], c'est que le sourire est un voile, et un voile de l'envie et de la douleur de la mère. Nous commençons à trouver des choses un peu plus consistantes que cette histoire du sourire maternel premier. Le sourire, voile de la douleur. Ce sourire a en effet un double sens, et voici la ressource de l'équivoque : "promesse d'une tendresse sans bornes et menaçant présage de malheur par le fait d'avoir été, non pas tellement arraché à la mère, que par le fait de la mère se voyant abandonnée et à qui on arrache l'enfant." Voici les termes de la difficulté proposée.

Je crois que cette explication est [redacted] trop simple. L'explication du sourire par l'effet de voile est beaucoup plus convaincante et importante pour nous, que la déduction qui nous en est donnée par l'équivoque, la difficulté de la position de la mère. Je vous passe un certain nombre de choses concernant la satisfaction de la mère, pour en venir à cette belle citation : "Quand Léonard parvenu à

l'apogée de sa vie rencontra à nouveau le sourire de béatitude extatique, semblable à celui qui se jouait sur les lèvres de sa mère - et vous voyez que nous quittons à nouveau la bonne explication, ou du moins l'explication forte qui est la question du sourire comme voile de la douleur - lui-même, Léonard, à ce temps, était depuis longtemps la proie d'une inhibition qui lui interdisait de jamais plus demander de telle tendresse à des lèvres de femmes." Phrase extrêmement forte qui évoque l'interdiction pesant sur Goethe : l'interdiction d'amour, qui a pu arriver à un moment à Goethe, je ne connais pas très bien son histoire, mais peut-être certains d'entre vous la connaissent. Cette phrase, je crois, mérite d'être relevée, cette idée d'un interdit de pouvoir demander pareille tendresse, est quelque chose qui résonne avec cette question du sourire. Conclusion dans la démarche de Freud : "Mais Léonard était devenu peintre - et voici en somme l'issue de l'impasse endurée par Léonard : il était devenu peintre et s'efforça de recréer avec son pinceau ce sourire - ceci est plus banal - ses tableaux respirent une mystique dont on n'ose pas pénétrer le secret. Léonard a désavoué et surmonté par la force de l'art le malheur de sa vie d'amour, en ses figures qu'il créa et où une telle fusion bienheureuse de l'être mâle avec l'être féminin figure la réalisation des désirs de l'enfant, autrefois fasciné par la mère."

Je crois que dans ce chapitre nous venons de passer à côté de quelque chose d'important, mais je n'arriverai peut-être pas à vous le faire saisir, c'est le lien du sourire, je veux dire que ce chemin de malheur que Freud nous décrit me semble particulièrement bien décrit, d'une résonance sensible, mais je crois que ce lien, cette connexion, de la fonction du sourire chez Léonard avec l'équivoque concernant la mère, est un des points importants

auprès desquels nous venons de passer. Je ne suis pas capable de vous dire en quoi, l'évocation de l'histoire personnelle ne servirait à rien; ce qui me semble important, c'est la conjonction du sourire en tant qu'équivoque et en tant que voile avec la place des deux mères. Je ne sais pas ce que ça vous dit, je ne peux pas en trancher, mais je pense que le sourire, cette faille entre les deux mères, est un point fort que Freud vient de toucher. Le sourire, si vous y pensez bien, il y a peu de choses écrites là-dessus. [redacted] Moi, je ne connais guère qu'un auteur qui a écrit là-dessus, c'est Spitz, qui écrit dans un style d'une robustesse toute américaine, extrêmement ennuyeux à lire, il n'en reste pas moins que c'est le seul auteur qui, à ma connaissance, en a parlé, pour en parler comme de ce qu'il appelle : le premier organisateur. Le premier organisateur de la position de l'enfant, la réponse par le sourire au visage de la mère, ou plus précisément à un masque. Je constate que cette connexion du visage de la mère, du masque et du sourire, il y a eu quelqu'un qui a eu la sensibilité assez pour le noter. Je ne sais pas ce que c'est qu'un sourire. J'aimerais savoir. Mais je pense que ce que Freud vient de nous dire sur la conjonction du sourire et des deux mères, est la position - c'est un peu ennuyeux de monnayer le terme d'énigme - mais une énigme, et je crois qu'il faudrait en dire plus. [redacted] Je voulais au moins vous faire relever ce problème, si vous étiez passés à côté. Il reste quelque chose à dire sur le sourire et sur cet entre-deux des mères. Il est significatif qu'après nous allons virer à la question du père et de son absence, toute la question du sourire qui vient d'être soulevée, va être à nouveau oubliée. Je ne voulais pas laisser passer ça.

C.Rabant — Est-ce qu'on ne pourrait pas relier la question de cette énigme ~~exigence~~ telle que tu la poses avec les deux verbes qui sont pratiquement techniques dans la langue freudienne, dans la dernière phrase : "Léonard a désavoué et surmonté" (...)

G.Taillandier — "Surmonter", c'est ? (...)

X- *Uberwunden.*

G.Taillandier — C'est moins typique. Mais en tout cas *verleugnet* c'est tout à fait technique. Il s'agit bien d'un désaveu. Néanmoins désaveu (...)

C.Rabant — Et surmonté. Cette question de l'énigme, elle ne serait pas uniquement du côté du désaveu, elle serait dans ce double verbe. Désavoué et surmonté.

G.Taillandier — C'est-à-dire qu'il faut respecter deux verbes ?

C.Rabant — (...)

G.Taillandier — Pas raté, achevé (...)

Refoulement et sublimation, en somme (...).Il lie le malheur de sa vie amoureuse et il le surmonte dans son art.

C.Rabant — Non, il y a plus : le désaveu n'est pas un refoulement. Ça ne porte pas sur (...)

G.Taillandier — Oui, mais enfin, ça a bien été formulé en terme de désaveu, en terme de perversion, c'est ça qui est intéressant. C'est-à-dire qu'il s'agit dans les deux termes d'une connexion posant le problème de la sublimation de l'artiste.

C.Rabant — (...) tourner la question du beau plutôt du côté du fétiche et non de la névrose obsessionnelle.

G.Taillandier — Si effectivement, quand on cherche les chemins c'est plutôt de ce côté-là qu'il y a lieu de poser les choses. Alors le problème c'est de ne pas faire classes - on a bien vu à quoi prêtaient chez Freud les petites catégories l'autre jour : les femmes de chambre et les cuisiniers, ou quelque

chose comme ça - ici on est devant quelque chose qui ne va pas plus loin, dans les catégories, mais la force de ces deux termes, le désaveu et le fait de surmonter, sont la position d'un problème de sublimation, et j'avoue que cette jonction du sourire et des deux mères me paraît être l'issue du texte, et qui pourrait peut-être se lier avec ces verbes. Mais je ne sais pas comment.

Si j'avais à conclure mon travail, il y a deux points qui pour moi restent comme des résidus inassimilables : le vautour - et je ne vois pas ce que vient faire ce vautour dans l'histoire. Et d'autre part ce sourire et sa connexion avec toute la tentative faite par Freud pour faire que de toute façon ça vienne de deux mères. Car c'est ça tout l'objet du chapitre. Caterina, son sourire, ça ne suffit pas; on va en inventer une autre - enfin l'inventer, on la sort du chapeau - puis comme ça ne suffit pas tout à fait, Freud sent bien qu'il faut une jonction, alors on va prendre la grand-mère, Dona Albiera et puis comme de toute façon c'est pas là le problème, on va reprendre les deux mères et laisser tomber la grand-mère. Le seul problème c'est qu'il faut qu'il y ait deux mères, et c'est ça qui fait le point fort sur lequel s'appuye cette ouverture de la question du sourire. Mais je crois que c'est un des rares textes où la question ait été ouverte.

M.Abbaye Le deuxième organisateur n'est pas une réponse à la mère.

G.Taillandier Non, du tout. C'est une réponse à un masque. C'est frappant. Ce qui pose en effet un autre problème que je n'ai pas posé pour des raisons de développement, mais la jonction du masque et du sourire, il y aurait des choses à dire là-dessus, mais il n'est pas adressé à la mère. C'est encore plus étonnant. Et de fait ici il y en a deux en plus. Alors pourquoi deux, qu'est-ce que c'est que ces deux mères ?

Z. Votre insistance sur le sourire ça provoque une association d'idée au niveau des anges, j'ai l'impression que c'est plutôt de ce côté-là qu'on trouverait le sourire. Et dans la façon dont vous présentez bien avec ces deux mères, disons que ça serait le masque de la douleur de sa mère le donnant à l'autre, à la rivale, c'est assez impressionnant; enfin quand vous le soulignez on peut se demander si son propre sourire ce n'était pas aussi cette demande ultime faite à son fils, c'est-à-dire : sois un ange. Et ça expliquerait, éclairerait peut-être l'intensité de ce qui apparaît après, c'est-à-dire qu'au fond quand même sa vie sexuelle, il n'y en a pas.

G.Taillandier Tout à fait. Et c'est bien intense en ce sens-là. Oui, je suis d'accord. C'est ça que je voulais vous faire passer. N'y aurait-il que ça j'aurais réussi mon coup.

X. Vous avez mis entre parenthèses le passage où revient le lien entre le vautour et le sourire.

G.Taillandier Je ne l'ai peut-être pas aperçu.

X. (...) page 108 (...).

G.Taillandier Oui, oui c'est vrai.

X. Il revient au vautour à propos cette fois-ci de la violence (...).

G.Taillandier (...) des caresses. Ce qui est un étrange enmêlement des deux thèmes en plus. Comment est-ce qu'on va pouvoir renouer ça au thème du vautour ? Je ne vois pas comment relier ensemble ces deux pics qui émergent de ce texte. Et pourtant vous soulignez qu'il y a un lien.

X. Qu'est-ce qui nous semble si impensable dans (...) vautour ?

G.Taillandier Ce que j'ai essayé de rendre, c'est tout simplement que <u>vautour</u>, c'est un mot de la langue étrangère de Freud, et que c'est ce qui justifie cette sorte de détour par l'Egypte.

Qu'est-ce qui me semble extraordinaire ? Ben, ça ne tient pas debout. Je ne sais pas comment ça tient, mais ça ne tient pas debout.

X- Ce mythe du vautour, c'est à la base du culte de la Vierge Marie.

G.Taillandier On n'a pas compris votre mot, du culte de ?

X- de Marie.

G.Taillandier Oui, c'est ça. Avouez que c'est quand même assez (...)

X- Et puis à la base de toute la théorie dont on a parlé, toute la théorie de la mémoire chez Freud, quand - d'ailleurs avant il a une attitude très ambiguë vis-à-vis de la mémoire. Mémoire en allemand ça veut dire *Gedächtnis*, il ne l'utilise presque jamais, furtivement, c'est plutôt *Erinnerung*. Donc le mot ici traduit *Erinnerung* par mémoire, ce n'est pas juste, c'est souvenir. Mais ce qui est dit c'est finalement ce dont il se souvient comme souvenir d'enfance,c'est un acte créatif, c'est une restructuration, les fameuses histoires dont parlait une des consoeurs ici, de la traduction. La perception que, on ne se souvient jamais, on traduit. Donc il se peut bien que lui il a eu intellectuellement connaissance de toutes ces théories des Pères Ecclésiastiques, et il les traduit dans son souvenir d'enfance. Ce seul Freud ambigu ici, c'est le Freud ambigu vis-à-vis de la mémoire. Il a bâti toute une thérapeutique sur la mémoire et il n'a jamais écrit un seul article sur la mémoire, sauf l'Ardoise Magique, où il commence : "Si je me méfie de ma mémoire".

G.Taillandier Là c'est amusant, parce que, si je retiens votre question sur le vautour, je ne comprends pas pourquoi un vautour, je ne comprends ce qui vient faire cette bête-là. Je ne comprends pas ce que vient faire ce nom propre, le vautour, en plein milieu du texte.

X- Mais il parle d'un souvenir d'enfance. Il y a effectivement encore une ambiguïté comme je vous ai montré, que finalement le mot italien *nibbio* ne semble pas du tout être le vautour.

G.Taillandier Oui, tout à fait. Je crois que c'est le milan.

& X C'est un rapace est-ce que c'est vraiment un vautour (...)

G.Taillandier Si ç'avait été un milan, ça n'aurait pas pu permettre de faire le détour par l'Egypte. C'est ça l'inconvénient. Alors il y a ce problème de la virginité. Il y a une chose qui vous a peut-être frappé la dernière fois, nous avons saisi une connexion entre cette fonction du vautour et la virginité, ou en tout cas la naissance immaculée, ce qui n'est pas la même chose, mais tout de même il y a une connexion. Et en plus on a fait ce passage par les Pères de l'Eglise. Qu'est-ce qu'il y aurait à dire sur cette place de la virginité et du vautour dans ce texte ? Il y a des choses à en dire. Parce qu'en effet le père manque (...). Ce qui est frappant dans le texte, c'est l'insistance mise sur l'absence du père dans l'histoire de Léonard. C'est le terme fort de l'histoire. Quel rapport entre cette absence du père, les deux mères, la virginité. Et il semble que le vautour soit un appel fait à la question de la virginité.

X- Plutôt la conception immaculée.

G.Taillandier Oui, ce qui est bien sûr pas pareil. Un enfant né du vent. Le père manqua à l'enfant qui se sentit seul avec la mère, c'est le paragraphe que Claude avait remarqué la dernière fois.

C.Rabant (...) faire du mâle et de la femelle.
C'est encore autre chose que la virginité, c'est encore autre chose que la mère phallique (...).

G.Taillandier On se retrouve là devant une phrase peu freudienne, il faut bien le dire, cette fusion heureuse du mâle et du féminin.

C. Rabant (référence à la citation p. 111)

G.Taillandier Alors est-ce une référence à l'équivoque, enfin sur laquelle on n'a pas dit grand chose d'ailleurs.

X. (...)

G.Taillandier Ce n'est pas pareil.

C.Rabant (...) Ce serait presque l'accomplissement, quel accomplissement ce serait par rapport à l'absence du père (...). On trouve à un but la ligne désamorcée, surmonter.

G.Taillandier C'est quelque chose comme ça qui joue. Ce sera la fin du texte s'il avait cette fin-là. Il est d'ailleurs intéressant qu'après vienne le chapitre sur le père comme pour casser cet aboutissement possible. Je ne pourrais pas vous en dire plus mais si pour mon compte j'étais parvenu à vous rendre étrange le surgissement du vautour, et non pas à vous engager sur des recherches historiques sur l'erreur concernant le vautour, d'une part, d'autre part à vous rendre sensible ce caractère interrogeant du sourire, je crois que j'aurais réussi mon travail.

P.Hassoun Dans la page 109 (...) est très intéressant, parce qu'il y a donc, on continue sur l'affaire du vautour qui répond en fait à (...) des caresses etc. Alors ensuite il y a tout un paragraphe sur l'amour de la mère, et alors ce que Freud a l'air de dire c'est que l'amour de la mère pour le nourrisson qu'elle nourrit et soigne, c'est quelque chose d'autrement plus profond que son affection ultérieure pour l'enfant qui a commencé de croître. Et alors c'est comme s'il y avait deux temps, il y aurait l'amour pour le nourrisson, et puis comme pour l'aider à faire le deuil de cet amour, il faudrait que le père se présente à ce moment là, et comme il est absent, alors, elle utilise à ce moment-là son enfant, elle met l'enfant à la place d'époux.

G.Taillandier C'est une idée cliniquement intéressante, que le père est là pour aider la mère à faire le deuil.

P.Hassoun C'est écrit.

G.Taillandier Oui, sauf que le père - enfin que toi tu introduis l'idée du deuil de la mère.

P.Hassoun On se demande pourquoi Freud traite (...)

M.Abbaye (...) J'ai entendu un bel exposé de Cas [redacted] sur une hallucination du sourire. Et en repensant à ça, je me suis (que) dit dans mon expérience clinique, c'était souvent le sourire qui se prêtait particulièrement à l'hallucination.

G.Taillandier Le sourire conçu comme allusion.

M.Abbaye C'est-à-dire qu'il y a toutes les fausses reconnaissances, il y a dans la clinique une multitude de matériel qui avance le sourire comme quelque chose de presque séparé du reste du corps, qui peut se remettre sur divers visages.

G.Taillandier (...) Alors que c'est un élément qui par ailleurs semble être le pli, singularité d'un passage important, ça semble pourtant être quleque chose de très anonyme.

Y. (...)

M.Abbaye (...)

Z. (...)

G.Taillandier Ce que Deleuze dans son commentaire du Chat du Cheshire souligne le côté de neutralité du sourire. Il s'agit d'un élément incorporel, au sens Stoïcien. En fait, il y a quelque chose d'absolument neutre, ininscriptible. Cet élément si particulier, est en fait neutre et ininscriptible.

C.Rabant Par rapport au regard, il me semble qu'on pourrait dire que c'est lié au regard, mais en même temps c'est détachable du regard, en effet, dans le visage, mais qui dans des cas limites qui sont les plus fascinants et les plus hallucina-

toires, peuvent quand même se couper du regard, ou être aussi un pur regard, être un pur regard.

Z. Le sourire, c'est un mouvement suspendu.

G.Taillandier (...) C'est surtout ça que j'ai vu. C'est cette équivoque des femmes, aux dires de Freud.

Z. X Mais c'est comme ça qu'il l'interprète, dans ce regard, l'éternité du moment.

G.Taillandier Tout ce qu'on peut déduire sur le sourire est important, et il est remarquable que cliniquement nous ayions peu de choses sur le sourire, pour le situer dans l'expérience inconsciente. Alors le rapport qu'il peut entretenir comme voile de la castration nous est bien attesté dans le texte, mais il faudrait affiner ça. En particulier on ne voit pas comment ça se renouerait à la fonction du premier organisateur si c'était uniquement une fonction de déni. D'ailleurs on a bien vu que c'était une fonction de dénier et surmonter, et non pas du tout de dénier.

X. C'est étonnant que vous avez passé un passage important, la passion de Léonard pour le vol (...).

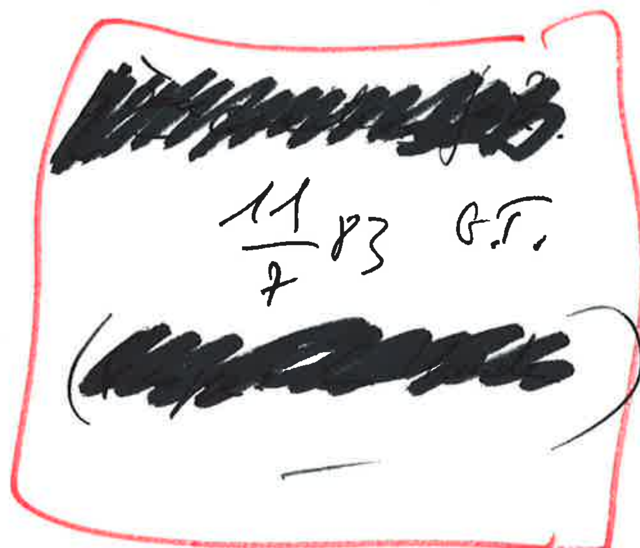
G.Taillandier J'ai un peu pensé à cette connexion, ne serait-ce que par le biais de la langue du vol au voile et au sourire.

X.-(...)

Z. (...) Quel était le but de son travail. C'était d'expliquer les inhibitions de Léonard dans sa vie sexuelle et dans son activité artistique. Et puis, plus loin, il dit que la psychanalyse reste quand même en suspens - ou plutôt impuissante - à expliquer les deux particularités de Léonard : sa tendance extrême au refoulement des instincts et son extraordinaire capacité à la sublimation de l'instinct primitifs. Donc, c'est le couple des deux qui est interrogeant (...). De qui parle-t-il à ce moment-là ? Mais comme

une question. Pourquoi les deux sont - parce qu'il semble dire avant c'est plutôt l'un ou l'autre, chez Léonard, c'est les deux à la fois.

G.Taillandier C'est justement la tension des deux, ce qui est frappant chez lui. C'est d'ailleurs la tension qui était l'énigme initiale du texte, tout ce portrait de tension inaugurale demandant à être compris. Et c'est tout à fait ça, la tension est maintenue tout au long. C'est ce paradoxe, la tendance extrême au refoulement et l'extrême capacité de sublimation qui fait l'ouverture du texte.



Gérôme Taillandier

Le ternaire Privation—Castration—Frustration dans les structures freudiennes

Exposé du 10 mars 1991
aux
Séminaires psychanalytiques

Il faudrait souligner l'intérêt de ce thème qui a été proposé par J.D. Nasio, de "structures freudiennes". C'est une démarche intéressante de poser la question de savoir ce que c'est qu'une structure freudienne pour Lacan. Ce qui veut dire qu'une structure freudienne, elle est freudienne pour Lacan. Mais pas pour Freud! Autrement dit "structure freudienne", c'est un nom inventé par Lacan, à son usage propre.

C'est un nom dont Lacan a besoin pour désigner ce qu'il invente; Puisqu'il est évidemment impossible de se fonder soi-même, on va désigner comme freudien là où on trouve un point de fondation. Évidemment ces structures ne sont pas freudiennes; elles sont lacaniennes. C'est-à-dire que quand Lacan dit : "Freud", il veut dire "moi Lacan". Se pose la question de savoir quand dit-il : "Moi Lacan". Réponse : il ne le dit jamais parce que à ce moment là, il utilise d'autres expressions. Ce séminaire, puisque nous parlons de deux choses à la fois, nous parlons des structures freudiennes, et nous parlons d'un séminaire dit de "la relation d'objet" qui en vérité comme l'ont souligné Aron Coriat et Philippe Beucké, ce séminaire n'est pas un séminaire sur la relation d'objet, mais sur les structures freudiennes. Lacan nous induit en erreur en nous le présentant comme un séminaire sur la relation d'objet, alors qu'en fait, le titre du séminaire est "la relation d'objet *et* les structures freudiennes". En fait la relation d'objet n'est qu'un appui polémique [1] destiné à dégager la notion de "structures freudiennes". Il y a des structures freudiennes comme il y a des formations de l'inconscient. C'est du même registre d'élaboration que les formations de l'inconscient qui sont par exemple : la métaphore, la métonymie, tout ça se mettant en place sur un graphe. De même il y a des structures freudiennes et il s'agit quand on lit le séminaire, de voir dedans non pas tellement ce qui concerne la relation d'objet, mais de dégager ce qui concerne ces structures. Alors, direz-vous, des structures freudiennes, qu'est-ce que c'est? On peut au moins en faire le compte et les structures freudiennes dans ce séminaire, il y en a beaucoup. Elles ne tiennent pas ensemble comme un graphe. Il y en a d'abord une, c'est le phallus. C'est-à-dire, c'est une invention de Lacan. Vous en avez une autre qui est le ternaire privation—frustration—castration. Vous avez bien sûr la fonction de la castration dans sa jonction avec la fonction phallique. Mais vous avez aussi les fonctions du père ou — puisqu'il n'est pas prouvé que le père existe — les fonctions paternelles imaginaire, réelle et symbolique. Vous auriez aussi la métaphore paternelle dont je crois, c'est pratiquement la première fois qu'elle apparaît dans ce texte. Pourquoi parler de métaphore paternelle, pourquoi pas simplement de métaphore, ou de fonction paternelle, métaphore sans mère ou père sans métaphore?

La métaphore paternelle, c'est un problème. Quand on cherche sa raison d'être, on s'aperçoit que sa première apparition historique est en tout cas dans ce séminaire, ce qui est curieux puisque dans le séminaire sur les psychoses, elle n'y est pas. Vous me direz : mais elle est dans le texte sur les psychoses, "Question Préliminaire"? Mais la date de rédaction du texte montre qu'il est rédigé après le séminaire sur la relation d'objet ; donc en fait dans une certaine mesure, ce texte de "Question Préliminaire" est un résumé du séminaire sur la relation d'objet. Il faut voir le décalage temporel qui montre que par conséquent la notion de métaphore paternelle pose quelques difficultés historiques. Voilà quelques structures freudiennes. On pourrait faire un tour du côté de quelques-unes de ces structures freudiennes.

Le phallus par exemple, c'est dans ce séminaire pratiquement aussi sa première apparition (X). Il apparaît aussi à la fin du séminaire sur les psychoses dans un contexte très différent, mais l'apparition dans tout son fonctionnement, de la structure freudienne nommée phallus, c'est la première fois qu'il est utilisé de façon systématique pour produire quelque chose d'entièrement nouveau.

---

(1). Titre d'un ouvrage de Maurice Bouvet.

(X) Note en fin de texte

Ce phallus va nous servir d'invariant [2] pour comprendre quelque chose aux transformations dans les structures psychopathologiques ; il va servir de point fixe qui va permettre de considérer que toutes les structures qui s'étendent de la névrose aux perversions (transsexualisme, fétichisme, homosexualité, si c'est une perversion), toutes ces structure sont transformables à partir de la fonction phallique. Voilà la grande nouveauté présentée dans ce séminaire. C'est la première fois dans l'histoire qu'on tente ça. Mises à part bien sûr les psychoses encore que ça se discute, puisque dans le texte sur les 'Questions Préliminaires" la fonction phallique est également évoquée à la fin. Mais en ce qui concerne le groupe de transformation des structures psychopathologiques, Lacan nous dit que ce groupe comporte un invariant, et cet invariant c'est le phallus [3]. Il y a un élément qui est pour ainsi dire non changeant dans chaque structure, non changeant au sens de quelque chose que l'on va pouvoir y repérer comme le point fort de l'organisation de chaque structure psychopathologique (et non pas freudienne) c'est justement une structure freudienne : le phallus. Cette invention de Lacan, le phallus, pose la question de savoir comment la définir. Je ne vais pas non plus m'y risquer, mais le phallus ce n'est pas la peine de le chercher dans l'expérience, parce que là, vous n'avez aucune chance de le trouver. Dans l'expérience finitiste qui est celle de chacun d'entre nous, le phallus n'est pas un objet d'expérience, ce n'est pas non plus un objet, c'et une invention de Lacan. Par contre vous pouvez vous en servir en l'inventant pour comprendre quelque chose à l'expérience finie, finie au sens logique ou kantien. Pour ce qui est de Kant, Richard Assuied est là, il vous parlera de Kant.

Le phallus n'est pas uniquement désignable comme invariant en transformation, je dirais même, pour reprendre une discussion avec Richard Assuied, que ce n'est pas véritablement un X, expression qu'il prend à quelqu'un d'autre, ce n'est pas un X qui servirait à poser l'équation de chaque structure ; je dirais plutôt (puisqu'on est dans les métaphores mathématiques, ce ne sont que des métaphores!), je dirai que le phallus, c'est l'équivalent en psychanalyse d'une fonction aleph, au sens de Cantor, c'est-à-dire d'un infini. Cantor qui est un mathématicien, a inventé les nombres transfinis, c'est-à-dire les nombres infinis, et il a montré qu'on pouvait calculer dessus. Les nombres transfinis, il les a baptisés Aleph.

Des Aleph, il y en a plein, il y a le zéro, Aleph 1, il y en a une infinité. Mais ça, Aleph 0, le premier, c'est le nombre de nombres entiers, il y en a une infinité, exactement Aleph 0. Pour vous montrer qu'il n'y a pas qu'une seule infinité de nombres, je vous dirai que si vous considérez le segment continu, c'est-à-dire en prenant tous les nombres réels sur ce segment [0,1], vous pouvez vous demander combien il y a de nombres réels sur ce segment [0,1]? Il y en a plus qu'Aleph 0. Il y a plus de nombres sur ce segment [0,1] que de zéro à l'infini parmi les nombres entiers. On va baptiser ça Aleph 1. C'est une hypothèse, autrement dit, "l'hypothèse du continu". Tout ça pour dire qu'il n'y a pas qu'un seul nombre infini, il y en a une infinité, on va donc les baptiser nombres transfinis, et puis on va inventer des techniques de calcul dessus.

Le phallus est un Aleph, c'est quelque chose d'infini parfaitement calculable, ce n'est pas parce que c'est infini que ce n'est pas calculable. Se pose la question de savoir comment calculer sur l'infini. Là-dessus Cantor s'est posé des questions, on va en parler à propos de Hilbert.

Il est évident que les définitions subséquentes du phallus comme phallus symbolique, signifiant du désir, objet du désir, objet de la castration, sont des conséquences secondaires du repérage que le phallus est avant tout un transfini introduit en psychanalyse pour ordonner l'expérience des structures.

Venons-en maintenant à notre ternaire Privation—Frustration—Castration. On va faire du didactique, je vais faire comme si je faisais un cours, ça nous éclairera les idées. Ce tableau est bien connu, c'est une image pieuse qu'on distribue le dimanche. C'est-à-dire que ce tableau n'est pas dans Lacan, c'est pourquoi j'ai pris soin de mettre en note que les termes rajoutés entre crochets le sont par moi et par divers lecteurs.

---

(2). Je dirais aujourd'hui qu'il est covariant au sens de [redacted] (1998). Minkowski

(3). Bref, nous cherchons aussi une "Invari[redacted]antentheorie".

	[agent]	[opération]	[objet]
	père réel	castration dette symbolique	phallus [(-φ)]
père symbolique ⟶	mère symbolique	[frustration dam imaginaire]	[sein réel]
	père imaginaire	privation trou réel	objet symbolique [Φ]

Ce tableau, il faut d'abord en dire deux mots. Si vous lisez les deux première leçons du séminaire sur la relation d'objet, qui traitent justement de la relation d'objet (en quoi elles sont trompeuses, puisqu'elles nous induisent à penser qu'il s'agirait de ça), vous vous apercevrez que ces deux leçons ont plusieurs fonctions dont l'une est de casser la notion de relation d'objet, et en particulier de casser l'identification que nous avons tendance à commettre entre la notion d'objet au sens général du terme, et la notion de réel ; nous avons tendance à identifier objet et réel (en un sens non technique). Eh bien! l'une des fonctions de ces leçons est de casser cette identité. Nous allons casser cette identité et faire que l'objet et le réel cessent d'être la même chose.

Ça fait longtemps que les physiciens le savent, il n'y a que les psychanalystes en 1950 pour croire encore que c'est pareil.

Cassons cette identité, d'accord, mais pourquoi? Et qu'est-ce qu'on va mettre à la place? Nous allons, cette identité, la faire éclater et comme il faut bien arriver à discourir, nous allons la faire éclater d'une façon telle que l'objet si ça existe, ne sera abordable que dans une division entre diverses fonctions et entre divers registres. La notion intuitive de l'objet comme identique au réel, si elle n'est pas pertinente, il faut lui substituer autre chose, il faut substituer à cette notion *un accès selon des catégories*.

Autrement dit, ce tableau, si nous essayons de ne pas en faire une sainte trinité, il faut voir comment et pourquoi il est construit. Il est construit pour casser l'identité de l'objet et du réel et pour accéder à une nouvelle compréhension de l'objectivité, voire du réel, et nous allons, parce que nous sommes en psychanalyse, distinguer l'*agent* — qui dit agent dit acte —, que nous appellerons ainsi, sans nous justifier pour l'instant.

Nous pourrons appeler par contre ceci l'*opération* mais pour l'appeler d'une manière plus conforme à ce que dit Lacan, nous l'appellerons une *catégorie du manque d'objet*.

Vous remarquerez bien qu'il ne s'agit pas de la catégorie de l'objet mais de la catégorie du *manque* d'objet. Enfin, nous allons introduire l'*objet*, qui vous le voyez cesse d'être isolé dans son identité au réel, pour devenir un élément d'une structure. L'objet n'est pas séparable de l'éclatement qu'il vient de subir dans la répartition que nous venons de lui donner.

agent	opération (catégorie du manque d'objet)	objet

Il n'y a pas d'objet nu, il n'y a pas d'objet réel, il n'y a pas d'objet qu'on puisse serrer dans ses bras, hélas! il y a un éclatement de l'objet dans une structure hors de laquelle il n'est pas question qu'il soit recevable pas plus qu'en physique, on ne peut

recevoir l'objet en dehors d'une relation comme : delta P, delta Q, supérieur ou égal à H barré (2) :

$$\Delta p . \Delta q \geq \hbar / 2 \, .$$

C'est la première inégalité d'Heisenberg, il n'y a pas d'objet en physique quantique qui soit définissable autrement que par ça. Ça devient au contraire un point de départ du raisonnement. Pour nous en psychanalyse, notre inégalité d'Heisenberg, c'est ça : nous avons cassé l'identification de l'objet avec le réel, donc il nous faut raisonner sous des conditions structurales et il n'est pas question de raisonner autrement.

Cela étant posé, nous avons une tripartition sur laquelle on pourrait se poser des questions. Pourquoi trois? C'est dimanche, c'est le jour des images pieuses et nous allons produire tout à fait artificiellement pour l'instant une nouvelle tripartition totalement arbitraire, notez bien, que nous allons — alors bien sûr le séminaire sert à les construire progressivement mais on va vite —, que nous allons baptiser :

la castration
la frustration et
la privation.

Qu'est-ce que c'est que tous ces termes? Nous allons en donner une définition et comment allons-nous les définir, Par la structure qui les définit.

Donc la *castration* se définira comme une opération symbolique que, avec Lacan, nous appellerons une *dette*. Cette opération porte sur un objet imaginaire qui est le phallus, et comme cet objet est imaginaire, nous allons le baptiser "moins petit phi" pour le distinguer d'un grand phi, question de distinction. Quant à la définition de ces formes concrètes, on pourra réfléchir ($-\varphi$, Φ). Cette opération castration comporte un agent réel à savoir, un père, défini comme réel, pour l'instant c'est sa définition : le *père réel* , c'est l'agent de la castration.

Ensuite, nous avons une deuxième opération que nous avons baptisée la *frustration*, c'est aussi une certaine catégorie de manque d'objet qui cette fois, est imaginaire et que Lacan baptise un dam, un dommage ; son objet est réel, et — ah! sursaut de joie dans la salle —, c'est le sein ; on ne peut pas dire que le sein soit un objet très répandu chez Lacan. Pour une fois qu'on le voit apparaître, soyons heureux, nous allons presque devenir kleiniens. L'ennui, c'est qu'il y a un agent, un agent symbolique et alors accrochez vos ceintures, c'est une mère — je dis accrochez vos ceintures parce qu'on va parler de : la mère symbolique. La mère n'est pas toujours très présente chez Lacan [4], là elle apparaît dans le tableau ; bizarre, on a une mère quand même, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir dire de la mère?

Continuons. Nous avons maintenant une troisième opération qui est une *privation* réelle et cette opération est ce que Lacan baptise un *trou*. Son objet est symbolique — personne ne proteste —, et c'est un phallus grand phi, pour le distinguer du moins petit phi du phallus imaginaire que nous avions tout à l'heure.

Enfin, cette opération comporte un agent qui est imaginaire et — toujours aucune protestation — c'est un père.

Voilà on a fini, on peut s'en aller.

Nous avons construit notre structure freudienne du ternaire privation—frustration—castration qui, je le précise, n'est pas dans le texte de Lacan. Dans le texte que j'ai proposé là, j'ai mis entre crochets ce que vous ne trouverez pas dans le texte écrit ou produit par Lacan (3).

À quoi est-ce que ça peut bien servir? Puisque c'est une structure, il faut bien que ça serve à quelque chose. Comment est-ce que ça peut être construit? On peut commencer par quelques remarques sommaires. On remarque bien sûr que là, il y a 3 opérations et puis là aussi il y en a 3 :

(Voir colonne 1 et ligne 1 du Tableau)

---

(4). Ni suffisamment bonnes, ni suffisamment mauvaises, elles se résument à la figure d'Athalie (1998).

Alors pourquoi est-ce que ça fonctionne toujours par 3? Est-ce que la nature serait faite comme ça? Et puis non seulement ça, mais nous avons ici ce que nous avons appelé les *registres* réel, symbolique et imaginaire (il faut les distinguer des *catégories*) et vous constatez que ces trois registres sont présents dans chaque opération, ce qui veut dire que parler en se demandant si la frustration serait imaginaire tandis que la castration serait symbolique ne veut strictement rien dire. La frustration n'est pas plus imaginaire que la castration n'est symbolique, *les trois registres sont opérants dans chaque opération.* Ce qui distingue une opération d'une autre, n'est pas qu'elle soit plus imaginaire, plus symbolique, ou plus réelle, mais que les trois présentent une incidence différente de ces catégories.

Maintenant qu'on a présenté ce tableau, on va terminer sur ce qui me paraît important, à savoir que si on se fie à l'expérience finie, la castration, c'est devenu une habitude, plus personne n'en conteste l'évidence ; la frustration c'est aussi une évidence. Pour ce qui est de la castration, on peut faire un lot de groupe et pour ce qui est de la frustration, tout le monde est d'accord.

Donc on pourrait très bien construire une psychanalyse, tellement plus simple, avec éventuellement deux opérations : une castration et une frustration. Ça pourrait nous suffire. Pourquoi se faire un tableau compliqué et systématique en y introduisant un machin qui s'appelle la privation dont personne ne voit ce que ça peut vouloir dire ; parce que, laissons de côté l'agent, mais alors un manque *réel* d'objet *symbolique*, si quelqu'un peut me dire à quoi ça ressemble, j'aimerais.

Il faut quand même bien voir que la privation est fondée sur ce qu'on peut appeler un mot d'esprit. Un manque symbolique d'objet réel, tout le monde croit savoir ce que c'est, mais un manque réel d'objet symbolique, qu'est-ce que ça peut bien être? Déjà un *objet*, on ne sait pas ce que ça peut être, parce qu'on vient de casser la notion d'objet, alors un objet *symbolique* en plus, qu'est-ce que ça peut être? Voulez-vous me dire ce que c'est qu'un objet symbolique? Une chaise, je sais ce que c'est, mais un objet symbolique? Vous avez déjà vu des objets symboliques? Remarquez c'est simple en fait, il suffit que j'écrive ça au tableau : 1, ça c'est un objet symbolique, c'est un chiffre, voire un nombre. Donc en fait, des objets symboliques, on en trouve partout ; mais un objet symbolique n'est pas un objet facile à définir. Il y a des gens qui se sont cassé la tête pendant de nombreuses années pour définir simplement le nombre 1. Même pas le 2, vous pensez! Déjà le 2, ils ont eu du mal et ils n'y sont pas arrivés (4).

Ne parlons pas du zéro, c'est encore pire! Tout ça pour dire que des objets symboliques, c'est extrêmement difficile à définir. Et en plus, il manque *réellement*, au sens des catégories. Alors, non seulement on a du mal à le définir, mais en plus il manque! Comment va-t-on pouvoir définir un objet qui manque réellement et qui en plus est un objet symbolique? Il est clair que le manque réel d'un objet symbolique, c'est bien embêtant. Si on pouvait se simplifier la vie en supprimant tout ça?

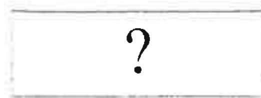
On prend la frustration, la castration et puis on danse sur deux pieds et tout le monde est content. J'aime bien la simplicité.

Là-dessus débarque une question posée par Charles Sarfati, qui me fait remarquer que, dans une édition du séminaire, là où nous avons la frustration, il y a dans cette édition... nous avons ici une mère...

agent	
père mère	S

... symbolique déjà, mais le lecteur ou l'éditeur peu importe, a estimé que ça ne suffisait pas, alors il s'est dit : "Je vais mettre un père, ça fera un lot de groupe, on aura des parents combinés, ça sera vachement bien". Il a mis père, mère, symboliques. Symboliques tous les deux. Par contre le lecteur, il s'est dit : le tableau est complètement artificiel, vous voyez bien,, ce tableau, il marche trois par trois, c'est une petite crécelle, là déjà j'ai un père réel, là j'ai un père imaginaire, qu'est-

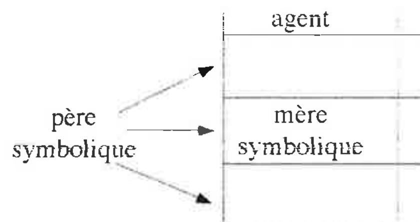
ce que la mère vient faire dans ce tableau?



Étant donné qu'elle y était déjà, il s'est dit : je ne peux quand même pas l'enlever, ça serait pas décent. Vous savez c'est comme ça qu'on raisonne! Mais étant donné qu'ici on a déjà un père, qu'ici on en a deux, qu'en plus nous savons qu'il y a une structure freudienne, c'est-à-dire lacanienne, qui comporte trois pères, ça serait bien si je pouvais faire correspondre une de ces structures freudiennes avec l'autre, logique! Donc, je vais brancher mes deux crécelles, et je vais avoir une seule crécelle c'est tellement plus simple! Avec en plus une structure freudienne pères symbolique, réel, imaginaire, et une deuxième et en plus ça va fonctionner parfaitement bien, je suis content, j'ai gagné!

Malheureusement, ça ne fonctionne pas comme ça et, ce qui est intéressant, c'est que quand on consulte la dactylographie du séminaire on voit bien ce qui a pu induire le lecteur en erreur.

Dans la dactylographie d'abord, il n'y a pas "privation—frustration—castration", il y a grosso modo ça :



... et puis vous avez en marge, quelque part par là, père symbolique. Alors comme c'est tout près du tableau, je pousse un peu, ça rentre, c'est d'une logique!

Eh bien! justement non ça ne rentre pas. Autrement dit, le lecteur s'est dit : tant qu'à faire dans la symétrie, poussons à fond et on a de la symétrie partout. Justement, ça n'y est pas et c'est ce qui fait l'intérêt de ce tableau, c'est que pour une fois il n'y a pas de symétrie. *Le père symbolique n'est pas dans le tableau.* Alors moi j'ai fait simple, je voulais supprimer la privation. Le lecteur a fait aussi très simple, il ne voulait pas que ça déborde, alors conjuguons nos deux simplicités, pour nous demander pourquoi diable Lacan éprouve le besoin d'introduire deux machins qui sont tellement ennuyeux et qui débordent tellement de nos évidences?

Il ne reste plus qu'à se dire par exemple que si ces deux trucs ennuyeux sont ajoutés pour perturber nos évidences c'est qu'il doit y avoir une bonne raison.

La bonne raison, c'est que vous ne pouvez pas plus trouver, dans l'expérience, de privation, que vous ne pouvez trouver de père symbolique, pas plus que de phallus. En fait, la fonction père symbolique n'est pas dans le tableau et la privation y est, uniquement parce que ce tableau ne rend compte d'aucune expérience mais *la rend possible* et la rend possible à partir de quoi? À partir de deux fonctions équivalentes à du transfini qui sont : *du père symbolique et de la privation.* Privation et père symbolique étant deux éléments qui sont ce que Hilbert, dont j'ai parlé tout à l'heure, appelle dans un article intitulé "Sur l'Infini", *des éléments idéaux adjoints* (5). Le père symbolique et la privation sont des éléments idéaux adjoints, comme l'infini en mathématiques. Vous me direz : encore faut-il prouver que l'infini est adjoint en mathématiques?

Pour ce qui est de démontrer que l'infini est un élément adjoint, il n'y a rien de plus simple, il suffit comme le fait Hilbert, de tracer deux droites et de constater qu'elles se coupent toujours en un point. Donc on serait porté à faire un axiome disant : "Deux droites se coupent toujours en un point". Là où ça devient embêtant, c'est que de temps en temps elles ne le font pas, quand elles sont parallèles. Alors on est gêné : on avait trouvé un axiome particulièrement simple et là, on nous fait des complications.

On ne va pas pouvoir déduire comme on voudra, car à chaque fois, on dira : "Ah oui! mais dans le cas où elles sont parallèles etc." En particulier, on ne va pas pouvoir construire de géométrie projective. Que nous dit Hilbert? "Simplifiez-vous la vie!". Puisque dans l'expérience finie, celle qu'on peut écrire sur un tableau noir, il n'y a pas d'intersection de droites parallèles, décidons tout simplement qu'à l'infini, deux droites parallèles se coupent en un point, et considérons l'intersection à l'infini de deux droites parallèles comme un élément idéal adjoint qui nous permet de construire un axiome tout simple, à savoir : dans tous les cas deux droites se coupent toujours en un point. Et grâce à ça, on va pouvoir construire une géométrie projective.

La fonction père symbolique comme la privation — et ça éclairerait le côté extrêmement paradoxal de l'expérience réelle d'un objet symbolique — *sont des éléments idéaux adjoints au tableau* ; mais vous me direz : pourquoi sont-ils adjoints? Pour une excellente raison, c'est que si vous ne les adjoignez pas au tableau, vous allez vous rendre compte facilement que la castration en tant qu'opération symbolique n'est pas accessible. Il n'est pas possible de définir la castration comme manque symbolique d'un objet imaginaire sans avoir défini un manque réel d'objet symbolique.

Pour pouvoir accéder à un concept de castration symbolique, il faut introduire le manque réel d'un objet symbolique, c'est-à-dire *du trou dans le réel, la fonction symbolique en tant qu'elle fait trou dans le réel.*

Si vous n'avez pas ça, comment voulez-vous définir une opération symbolique? Vous ne pouvez définir que ce qu'un zozo appelait autrefois des "petites castrations", c'est-à-dire des frustrations. Dans l'expérience, vous n'aurez jamais que des frustrations mais pas de castration. *La castration est une fonction symbolique* et à ce titre, elle a besoin d'un soubassement conceptuel qui est la privation, et la privation est un transfini, à partir de quoi l'expérience de la castration est seulement rendue possible. En fait une psychanalyse avec deux pieds, castration et frustration, n'est même pas possible il en faut au moins un troisième [5] : La privation comme condition de possibilité de l'existence de la castration.



NOTES

(1) J'ai écrit une note à ce sujet, qui est fausse : ce problème du phallus est déjà bien développé dans le séminaire sur les Psychoses.

(2) Δp, la précision sur la quantité de mouvement $m\vec{v}$, et Δq, la précision sur la position, varient en raison inverse, mais ne sauraient être mieux définies qu'à $\hbar = \frac{h}{2\pi}$ près.

(3) Les spécialistes objecterons à bon droit qu'il ne s'agi pas d'un *écrit*, mais tout au plus de notes prises à l'audition.

(4) Richard Dedekind, Gottlob Frege entre autres.

(5) In Jean Largeault, *Logique mathématique, Textes*, Paris, 1972, Armand Colin, coll. U.



(5). La psychanalyse est donc toujours œdipienne : come Œdipe, elle a besoin d'un bâton de vieillesse.

Texte 2

Gérôme Taillandier

À propos du séminaire

sur

LES STRUCTURES FREUDIENNES

16 décembre 1985

Il est possible de lire dans une édition pirate au reste très fautive [1] (et non dans la dactylographie dite version JL), un tableau résumant d'après Lacan lui-même, les caractéristiques des trois opérations de la frustration, de la privation et de la castration. On peut ainsi lire à la ligne *frustration* (leçon du 12/12/56, p.1) :

AGENT	OPERATION	OBJET
Mère symbolique Père symbolique	} Frustration	réel

Cet état du tableau a de quoi faire sursauter et un report au texte original de la version JL nous apprend : 1. que la colonne des *agents* des opérations est en fait *vide de toute indication* ; 2. que les ajouts manuscrits sont le fait de différents lecteurs ultérieurs ; 3. que l'indication "père symbolique" ne figure pas dans nos manuscrits.

Du reste une indication *dactylographiée* concernant l'agent de la frustration, n'apparaît qu'à la leçon du 6/3/57, p.1, et cet agent est clairement nommé "mère symbolique".

Il apparaît donc que l'indication "père symbolique" à cette place est une erreur due à un ajout de lecteur.

Il nous faut maintenant raisonner et chercher ce qui a pu susciter cette erreur, que m'a fait remarquer Charles Sarfati [2].

L'indication de la mère symbolique comme agent de la frustration a de quoi surprendre. Elle surprend moins si l'on prend le problème par deux bouts différents. Le premier est de remarquer que le tableau PFC est fondé sur une permutation circulaire des lettres SIR. Il est clair qu'un tel procédé mécanique d'engendrement du tableau, a posé à Lacan des problèmes dont l'un était de savoir *quoi mettre* à la place de l'agent de la frustration.

Ceci explique la tentation du lecteur inconnu de lui *ajouter* (sans oser franchement lui substituer) *le père symbolique* comme agent de la frustration. D'une part, cette notion est reçue en concept ; de l'autre elle a le mérite extrême de *donner une symétrie de plus au tableau* : les "trois pères" deviennent ainsi les agents "trinitaires" de la constitution du sujet...

Malheureusement, il y a des symétries en fausses fenêtres qui sont trompeuses ; d'une part, Lacan n'est pas chrétien, même s'il est un peu jésuite ; d'autre part, *l'exclusion du père* symbolique du tableau PFC a ses *raisons d'être*. Le père symbolique *ne peut pas* figurer dans ce tableau, et pour les meilleures raisons. Et c'est bien ce qui a suscité que, faute de cela, Lacan ait introduit, à défaut de mieux, la mère symbolique comme agent.

Les raisons de cette impossibilité? Elles tiennent à la nature même du concept du père symbolique. D'une part, *le père symbolique*, c'est le *père mort*.

Comment un père mort pourrait-il être un agent frustrant? Castrant certes, mais non pas frustrant. D'autre part, le père symbolique, c'est le Nom-du-Père. En quoi l'opération symbolique ultime pourrait-elle se résumer à la frustration, thèse sans cesse critiquée par Lacan?

Mais plus profondément, il y a à cet hors place une raison plus forte encore. Il ne faut pas oublier que le séminaire de Lacan, comme tout œuvre symbolique, est une donnée construite, une construction dans l'analyse et par conséquent une construction de l'analyse.

---

(1). Voir la même erreur dans une édition pirate pourtant soignée, à la page 53 du tome 1.
(2). Cf. son exposé du 20/2/86 chez J.D. Nasio.

Qu'est-ce donc qu'une construction? Paradoxalement disons-nus, c'est un formalisme. Le père symbolique est, chez Lacan, un élément construit au sens exact que peut prendre la notion d'adjonction d'éléments idéaux (infinis) chez Hilbert.

Pour prendre un exemple concret, on sait que l'axiomatisation de la géométrie projective et en particulier tous les théorèmes de dualité qui lui sont attachés, ne seraient pas concevables sans l'intersection de deux droites parallèles à l'infini. L'adjonction de l'élément idéal à l'infini "point d'intersection" donne son existence à l'axiomatique de cette géométrie.

Il en va de même dans la démarche constructive de Lacan : *le père symbolique est un élément adjoint à l'infini.* Il ne saurait de ce fait être dans le tableau, pour l'excellente raison que celui-ci ne trouve sa consistance que de cette notion qui le soutient de son exclusion même. Nous laissons aux lecteurs attentifs le soin de vérifier dans le texte le soutien apporté au ternaire PFC par le concept du père symbolique ; mais aussi nous leur laissons le soin de vérifier que cette cheville ouvrière du texte ne le maintient que par son *absence au tableau.*

Une telle note devrait contribuer à faire avancer la discussion sur la structure de l'enseignement de J. Lacan et sur les problèmes concrets de l'établissement du texte du séminaire.

RÉFÉRENCES DU TABLEAU PFC

Séminaire IV

12/12/56	p.1	(JL)
06/03/56	p.1	(JL)
13/03/57	p.1	(JL)
	p.?	(JL)
27/03/57	p.?	(JL)
03/04/57	p.1	(JL)

Eric Laurent : Lettres EFP, n°13, p.30 sq., donne des références aux leçons VII, 18/5/60 et VII, 29/6/60.

Post-scriptum :

Après relecture attentive de la *Relation d'Objet*, on trouve au début du 27/3/57, un tableau qui confirme cette façon de voir (et d'où du reste elle est issue) : le père symbolique situé sur la même ligne que la mère symbolique, mais en dehors du tableau, et relié à lui par trois flèches, semble clairement en donner le point perspectif — hors de la représentation. Nous reproduisons une interprétation de ce tableau (les termes ajoutés entre [...] sont de moi, G.T) :

	[agent]	[opération]	[objet]
père symbolique →	père réel	castration dette symbolique	phallus [(-φ)]
père symbolique →	mère symbolique	[frustration dam imaginaire]	[sein réel]
père symbolique →	père imaginaire	privation trou réel	objet symbolique [Φ]

- TEXTE 2 -

[redacted] A PROPOS DU TERNAIRE PRIVATION - FRUSTRATION - CASTRATION

Gérôme TAILLANDIER 1985

ORIGINAL

Il est possible de lire dans une édition pirate au reste très fautive (1)(et non dans la dactylographie dite version JL), un tableau résumant d'après Lacan lui-même, les caractéristiques des trois opérations de la frustration, de la privation et de la castration. On peut ainsi lire à la ligne F (frustration) :(leçon du 12/12/56 p.1)

AGENT	OPERATION	Objet
Mère symbolique / Père symbolique	Frustration	réel

Cet état du tableau a de quoi faire sursauter et un report au texte original de la version J.L. nous apprend : 1- que la colonne des agents des opérations est en fait vide de toute indication ; 2 - que les ajouts manuscrits sont le fait de différents lecteurs ultérieurs ; 3 - que l'indication "père symbolique" ne figure pas dans nos manuscrits;
Du reste une indication dactylographiée concernant l'agent de la frustration, n'apparaît qu'à la leçon du 6/3/57 - p1, et cet agent est clairement nommé "mère symbolique".

Il apparaît donc que l'indication "père symbolique" à cette place est une erreur due à un ajout de lecteur.

Il nous faut maintenant raisonner et chercher ce qui a pu susciter cette erreur, que m'a fait remarquer Charles Sarfati (2).

(1) Voir la même erreur dans une édition pirate pourtant soi-[redacted]gnée à la page 53 du t1.

(2) Cf. son exposé du 20/12/86 chez J.D. Nasio.

Notes en fin de TXT

L'indication de la mère symbolique comme agent de la frustration a de quoi surprendre. Elle surprend moins si l'on prend le problème par deux bouts différents. Le premier est de remarquer que le tableau PFC est [redacted] fondé sur une permutation [redacted] circulaire des lettres SIR. Il est clair qu'un tel procédé mécanique d'engendrement du tableau, a posé à Lacan des problèmes dont l'un était de savoir quoi mettre à la place de l'agent de la frustration. [redacted]

Ceci explique la tentation du lecteur inconnu de lui ajouter (sans oser franchement lui substituer) le père symbolique comme agent de la frustration. D'[redacted] une part, cette notion est reçue en concept ; de l'autre elle a le mérite extrême de donner une symétrie de plus au tableau = les "trois pères" deviennent ainsi les agents "[redacted] trinitaires" de la constitution du sujet...

Malheureusement, il y a des symétries en fausses fenêtres qui sont trompeuses ; d'une part, Lacan n'est pas chrétien même s'il est un peu jésuite ; d'autre part, l'exclusion du père symbolique du tableau PFC a ses raisons d'être. Le père symbolique ne peut pas figurer dans ce tableau, et pour les meilleures raisons. Et c'est bien ce qui a suscité que, faute de cela, Lacan ait introduit, à défaut de mieux, la mère symbolique comme agent.

Les raisons de cette impossibilité ? Elles tiennent [redacted] à la nature même du concept du père symbolique. D'[redacted] une part, le père symbolique – c'est le père mort .
Comment un père mort pourrait-il être un agent frustrant ? Castrant certes, mais non pas frustrant. D'autre part le père symbolique, c'est le Nom-du-Père. En quoi l'opération symbolique ultime pourrait-elle se résumer à la frustration, thèse sans cesse critiquée par Lacan ?

Mais plus profondément, il y a à cet hors-place une raison plus forte encore. IL ne faut pas oublier que le séminaire de Lacan, comme toute oeuvre symbolique est une donnée construite, une construction dans l'analyse et par conséquent une construction de l'analyse.
Qu'est-ce donc qu'une construction ? Paradoxalement disons-nous, c'est un formalisme. Le père symbolique est, chez Lacan, un élément construit au sens exact que peut prendre la notion d'adjonction d'éléments idéaux (infi[redacted]nis) chez Hilbert .

Pour prendre un exemple concret, on sait que l'a[redacted]xiomatisation de la géometrie projective et en particulier tous les théorèmes de dualité qui lui sont attachés, ne seraient pas concevables sans l'[redacted] l'intersection de deux droites parallèles à l'infini. L'adjonction de l'élément idéal à l'infini "point d'intersection" donne son existence à l'axiomatique de cette géometrie.
Il en va de même dans la démarche constructive de Lacan : le <u>père symbolique est un élément adjoint à l'infini</u>. Il ne saurait de ce fait être dans le tableau, pour l'excellente raison que celui-ci ne trouve sa consistance que de cette notion qui le soutient de son exclusion même. Nous laissons aux lecteurs attentifs le soin de vérifier dans le texte le soutien apporté au ternaire PFC par le concept du père symbolique ; mais aussi nous leur laissons le soin de vérifier que cette cheville ouvrière du texte ne le maintient que par son <u>absence au tableau</u>.

Une telle note devrait contribuer à faire avancer la discussion sur la structure de l'enseignement de J. Lacan et sur les problèmes concrets de l'établissement du texte du séminaire.

REFERENCES DU TABLEAU PFC

Séminaire IV

12/12/56	P1	(JL)	13/3/57	P?	(JL)
6/03/57	P1	(JL)	27/3/57	P?	(JL)
13/03/57	P1	(JL)	3/4/57	P1	(JL)

Eric Laurent : <u>in</u> Lettres EFP N°13 p30 sq., donne des références aux leçons VII, 18/5/60 et VII, 29/6/60.

en fin de texte, décalé

Post-scriptum

Après relecture attentive de la Relation d'Objet, on trouve au début du 27/3/57, un tableau qui confirme cette façon de voir (et d'où du reste elle est issue) : le père symbolique situé sur la même ligne que la mère symbolique, mais en dehors du tableau, et relié à lui par trois flèches, semble clairement en donner le point [redacted] perspectif – hors de la représentation – nous reproduisons une interprétation de ce tableau :

père symbolique

	[agent]	[opération]	[objet]
↗	père [redacted] réel	castration dette [redacted] symbolique.	phallus [$-\varphi$]
père symbolique →	[redacted] mère symbolique	[frustration dam imaginaire]	[sein [redacted] réel]
↘	père imaginaire	privation trou réel	objet symbolique [Φ].

les termes rajoutés entre [- - -] le sont par moi, G.T.

6 16/12 85 –

1984? 1

original OT

LE FETICHISME : LE SYMBOLIQUE, L'IMAGINAIRE ET LE REEL*

Compte rendu établi

par *Gérôme Taillandier*

* Paru sous le nom de Jacques Lacan et Wladimir Granoff
in *Perversion, psychodynamics and therapy*, Random House, 1956.

Un compte rendu de ce travail, cité comme texte de référence dans bien des débats, se trouve ici reproduit en lieu et place de la traduction initialement prévue du texte original. Le texte français, frappé de censure, paraîtra ultérieurement hors circuit éditorial et commercial.

Ce ~~premier~~ présent texte a une histoire : suite à une impossibilité d'éditer telle quelle une traduction de l'original anglais du texte de Lacan et Granoff, Maud Mannoni et Joël Dor m'ont fait l'honneur de me proposer d'en faire un compte-rendu aussi soigneux que possible. Ce que j'ai fait selon mes moyens ; il ne me reste plus qu'à prier les lecteurs attentifs de se reporter au texte original ou à une de ses nombreuses traductions - dont celle que nous avons utilisée.

Gérôme Taillandier

1. Le travail des auteurs commence, il faut le dire, bizarrement. Le fétichisme a une *place particulière* dans l'étude de la névrose et de la perversion, correspondant à un point où le *contraste* entre fétichisme et névrose disparaît lorsque soumis à une étude plus approfondie, aux dire de Freud. En effet, *le fétichisme est une forme de perversion qui ne contraste pas avec la névrose*. On ne comprend, de prime abord, pas où cette attitude est censée nous mener. Mais ce qui est plus curieux, c'est que l'on trouve rappelée la célèbre formule de Freud, que *la perversion serait le négatif de la névrose*. On ne peut manquer de souligner qu'il s'agit là, de la part des auteurs - ou d'une bourde ou d'un *witz* plutôt inaperçu. Freud, bien sûr, n'a jamais rien dit de tel sinon que la névrose est le négatif de la perversion. Or *cette formule n'est pas*

réversible ; en effet, elle désigne dans la névrose l'intervention de la *négation*, du refoulement, de l'inhibition, etc., tandis qu'on ne peut rien soutenir de tel à propos de la perversion, dans laquelle *le déni n'est en aucun cas une négation*, mais plutôt son évitement.

2. De là, selon une démarche didactique assez fréquente chez Lacan, on reprend l'historique de la question pour en marquer les points problématiques, on constate le peu d'études produites sur ce sujet ; et ce, malgré l'insistance de Freud à traiter ce problème du fétichisme, non sans que, sans illusion, il ait incidemment remarqué que l'on ne *saisirait pas vraiment ce qu'il était en train de dire.*

On retrouve là le style ordinaire de l'historiographie lacanienne : démontrer un Freud incompris, mais lançant très loin en avant des marques irrepérables à d'autres - sauf à Lacan. Dans un style de boutade pince sans rire bien caractéristique, on rappelle que Freud avait posé les développements ultérieurs de la psychanalyse vers une théorie du *moi*. On sait que ce n'est pas, pour Lacan, raison d'encourager une telle étude, et l'ouverture de la vraie question traitée dans ce texte est enfin donnée : *l'étude du fétichisme sera très éclairante pour celui qui se concentrerait sur la dynamique oedipienne.* C'est donc de la structure et de la portée de l'Oedipe qu'il va s'agir et non du moi.

3. S'ouvre alors, dans une démarche elle aussi très habituelle, un grand fragment de *méthode* où sont avancés les principes directeurs de la psychanalyse : *elle est une "talking cure"* ; et cette vérité reçue de chacun n'est pas simple banalité ennuyeuse ; elle est un *point de référence méthodologique essentiel.*

Car, à moins de vouloir dénier l'essence même de la psychanalyse, on *doit faire usage du langage pour se guider dans l'étude des structures prétendues pré-verbales.*

On reconnaît là l'argumentation *ad hominem* très caractéristique des premières démarches lacaniennes : il s'agit de convaincre l'interlocuteur ; et de le convaincre de ce renversement de génie : si la méthode analytique est fondée sur la parole, c'est que le langage donne sa condition à l'inconscient. Certes, nous n'en sommes pas encore là en 1956. Et il s'agit simplement d'argumenter à partir de Freud même : les symptômes s'expriment en mots, comme les rêves, ils sont construits en locutions et phrases.

On s'imagine l'effet que pouvait faire sur un analyste des années 50 une pareille argumentation, lorsqu'on voit aujourd'hui encore un nombre respectable de gens douteux en tout genre tenter par tous les moyens d'en fausser l'argumentation : l'inconscient serait langage ; la psychanalyse ne serait *que* parole ; le langage serait un modèle de l'inconscient - on en passe.

Dans le même ordre d'idées, les auteurs poursuivent leur argument : Freud a indiqué que le fétiche doit être *déchiffré, et déchiffré comme un symptôme ou un message*. Cette structure de phrase est typique du style de Lacan et de l'effet argumentaire qu'il doit produire sur le lecteur : le *et..comme* donne, dans sa répétition du *déchiffré*, l'insistance qu'il faut pour que le *comme* prenne sa valeur de métaphore pour *être* une métaphore... Le déchiffrement de l'inconscient n'est pas un modèle ; et l'effet de style de l'auteur *atteste* cette évidence de la métaphore... par delà la métaphore. Le symptôme *est* à déchiffrer, il *est* un message - le fétiche l'est également, ceci sans métaphore, puisqu'il *s'agit* de métaphore...

Le problème serait donc d'emblée posé par Freud dans le domaine de la *recherche du sens textuel* plutôt que dans de vagues analogies avec le champ

visuel. On reconnaît là un argument topique : ce ne sont point des formes creuses évoquant le vagin, de la fourrure évoquant les poils pubiens, qui donnent structure au fétichisme : mais une référence au *texte* du fétiche. Le *Glanz auf der Nase* n'évoque rien d'une sidération par le brillant d'un *fascinum* quelconque, mais le *glance at the nose*, lui-même déplacé de l'aperçu du phallus maternel manquant.

L'inscription qui oriente à ce carrefour est plutôt : quel est le *meaning*, le sens ?,et c'est le chemin indiqué par Freud.

Le problème de fond n'est pas celui d'affects qui auraient été réprimés et qui prendraient une voie détournée ; c'est celui de la *dénégation d'une idée*, laquelle nous situe dans le domaine du sens - donc du *déplacement*, terme clé pour ouvrir à une *province fondamentale de la réalité humaine : le royaume de l'imaginaire*.

4. C'est donc de cela, de la structure et de la place de *l'imaginaire*, dans la constitution du fétichisme, qu'il va être question maintenant. Inversement, le fait du fétichisme va éclairer d'un jour nouveau, différent mais complémentaire de celui de la *phobie*, le jeu des catégories fondamentales de l'être (voir plus bas).

C'est à quoi, symétriquement au cas de Hans traité la même année que ce texte (56-57) dans le Séminaire, Harry va fournir le support d'une révision des catégories de la clinique - autant qu'une fondation des éléments de la pratique analytique.

On rappelle que, pour Freud, le choix d'objet se met en place sous forme de *créatures imaginaires* et que, d'autre part, un *métabolisme des images* explique la régression pathique, sous l'effet d'un amour déçu, à une image de la personne aimée dans l'enfance (la mère).

Il faut avouer qu'on discerne d'abord mal l'intérêt de ce rappel. La notion d'image n'a pas chez Freud l'importance qu'elle prendra chez Lacan, et on a un peu l'impression que les auteurs tirent la couverture à eux. Ce passage a cependant le mérite de nous rappeler que la *perversion tient à une régression liée à une déception*, et que, dans son principe, elle consiste dans une *idéalisation de la tendance sexuelle* (à la place de l'objet de déception).

Ce choix par les auteurs est donc clair, comme pour Freud : il y a une *contribution psychique* à la perversion et celle-ci n'est pas, comme le pervers aimerait s'en donner à soi-même l'illusion, un fait brut de constitution dépourvu de toute signification. La perversion a lieu dans *une dimension où la signification semble perdue* ; et il s'agit, pour l'analyste, de savoir, au contraire, comment la restituer.

La première clé de ce pari tient dans cette notion même d'*image* avancée par les auteurs. Si, en effet, l'image est susceptible d'avoir un métabolisme, c'est donc qu'elle peut *changer* ?

Mais, en revanche, cette clé ne suffit pas et le cas d'Harry vient faire preuve. *L'imaginaire ne peut représenter tout ce qui est analysable.* Ce qui est à portée de l'analyse est à situer dans un autre registre que le métabolisme des images. On reconnaît là des principes de la reprise du cas de Hans dans le Séminaire 4 : les mutations imaginaires par lesquelles Hans s'efforce de parer au risque de dévoration par une mère trop entreprenante et qui se refuse à lui signifier la castration, - ne pouvant évidemment suffire à constituer un sujet ; et il faudra à Hans la crise de sa phobie pour introduire l'élément d'angoisse qui fasse tiers entre sa mère et lui.

Dans un autre registre, celui de la *perversion*, il en va de même pour Harry. Confronté aux exigences de la castration, celui-ci, à la différence de Hans, opte pour le *cri* et la *fuite*. Il y a bien, pour lui aussi, une *rupture*, mais celle-ci

l'amène à *renoncer à tenter de se faire comprendre :* Harry s'engage sur un versant de *refus du registre du symbole* et de *perte de la signification*, la ~~stratification~~ statufication de ce refus dans le fétiche est désormais à portée de main.

On peut ici encore relever la parenté de cette analyse avec celle qui est faite de l'*hallucination du doigt coupé* chez l'Homme aux loups. Dans les deux cas, l'on a affaire à un enfant qui, confronté à la crise de la castration, préfère renoncer au registre de la parole *(Verwerfung)*. Harry en devient incompréhensible pour les autres, en refus de son propre message de refus de se faire comprendre.

On ne peut pas ne pas souligner ici que, dans ces conditions, la perversion est bien une solution qui préserve quelque chose de positif dans le sens de la castration, pour le sujet, pour autant qu'elle constitue une modalité de protection, combien ambigüe !, contre la toute-puissance de la séduction maternelle. C'est là sans doute la meilleure raison qui puisse rendre une perversion difficilement analysable, puisque, par le refus de la parole, le pervers se préserve du moins de l'intrusion de la mère.

5. Le texte s'ouvre alors sur ce qu'on ne peut appeler autrement qu'un "morceau" topique, joué avec régularité dans tous les textes de Lacan qui lui sont contemporains : l'exposition du *registre du symbole.*

La parole y est définie comme un *matériau subtil* certes, mais comme une *offre ;* et c'est *dans ce don que l'analyse trouve sa raison d'être et son efficacité.*

Les premiers mots de l'enfant - signes de reconnaissance - sauvent le locuteur de la mort (Lacan omet ici le thème, trop difficile pour un lecteur anglo-saxon, que le mot est aussi ce qui porte la mort symbolique au coeur de l'être). Le mot est un don du langage - et le langage n'est pas immatériel,

quand bien même subtil. Notre docteur subtil rappelle que le mot peut féconder la femme hystérique, représenter le flot d'urine, ou l'étron retenu. On imagine la manière dont un lecteur américain a pu encaisser de pareils propos ! Et l'on ne s'étonnera pas que, vingt ans après, un premier soubresaut amène un analyste de ce milieu à se demander si la phonation n'aurait pas, par hasard, des "bases pulsionnelles", tandis qu'un autre se demande si la libido ne se bâtirait pas "par étayage" sur la satisfaction des besoins.

Mais le langage n'est pas seulement *don*. Il est aussi *activité symbolique par excellence* ; et seule la distinction du mot et de son référent permet de rappeler cette dimension : Humpty Dumpty rappelle à Alice qu'il est le maître du mot, mais pas de son référent.

Cette position du symbole permet d'articuler la place de l'*imaginaire* dans l'analyse. *L'imaginaire n'est déchiffrable que s'il est transformé en symbole.*

Or, le comportement de Harry, tout *capté* qu'il est par l'image, *prend l'image pour la réalité*. Cette captation imaginaire (de et par l'image) donne le constituant essentiel de la "réalité" dans la mesure où celle-ci se réduit à *l'instinct*. La formule célèbre : la réalité, c'est le fantasme, trouve ici l'une de ses racines.

La cascade des conséquences que l'on peut tirer de cette distinction tombe alors d'elle-même :

- Dans l'analyse, la résistance se reconnaît à ce que le patient prend une position narcissique, en ce qu'il essaie d'établir une "situation *hic et nunc*", ce qui s'appelle : amener l'analyste dans son jeu, au lieu de donner réalité au symbole.

- Ainsi, l'on voit l'Homme aux rats essayer cette relation imaginaire sadique anale avec Freud, ce qui se traduit sur le visage du patient par ce que Freud

dénomme "l'horreur d'une jouissance inconnue".

- Le "jugement psychologique" que nous portons sur nos semblables ne relève donc pas de l'analyse ; et l'on doit considérer comme faute technique et erreur de méthode, de la part de Freud, de parler des "personnalités" de l'Homme aux rats, sortant par là du *registre de l'analyse*.

- Ainsi, encore un fantasme de fellation de l'analyste proposé dans l'analyse, doit-il être interprété comme un élément *imaginaire* qui ne doit sa valeur *symbolique* qu'au moment particulier de l'analyse où il apparaît ?

6. Ces rappels essentiels étant faits, les auteurs s'engagent dans une curieuse discussion, dont on trouve d'autres échos dans la conférence inédite *"Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel"*, de 1953. Rien n'est moins évident que le sens de ce passage et nous essaierons tant bien que mal de frayer son chemin au lecteur...

On souligne d'abord que l'ordre de la satisfaction imaginaire *ne peut être trouvé que dans le domaine de la sexualité*. Cette idée se trouve liée à une autre dont on ne voit pas le lien qu'elle soutient avec la précédente : *le terme de libido renvoie à un concept qui exprime une notion de réversibilité, impliquant celle d'équivalence*.

Ce dernier point est déjà évoqué dans la conférence susdite, et sert à fonder l'idée de *déplacement* proposée plus bas. Mais on ne voit absolument pas pourquoi la satisfaction imaginaire serait seulement du registre sexuel ? Cette thèse , aussi passionnante que problématique, renvoie-t-elle à une ébauche de la célèbre formule qu'*il n'y a pas de rapport sexuel* ? En d'autres termes, la sexualité humaine ne serait-elle qu'une zone de faille sans équivalent dans aucun autre registre de l'existant ? Notre accord avec cette conception ne retire rien

à l'étrangeté de la question ni à l'ectopie de sa position en ce point du texte.

D'où, sans doute, cette réserve : *"par satisfaction imaginaire, nous pensons à quelque chose de très complexe"*. C'est le moins, en effet. Une première tentative pour fonder cette difficulté emprunte à Freud l'idée que "l'instinct" n'est pas un fait simple mais qu'il est plutôt *composé de divers éléments, dissociés dans le cas des perversions*. On retrouvera ce thème dans la notion ultérieure de *montage* pulsionnel.

Mais, ici, cette notion est aussitôt détournée vers ce qui constitue l'un des plus fascinants problèmes des premières démarches lacaniennes : la référence à l'éthologie dans l'explication de l'existence humaine.

On sait que cette référence éthologique est, chez Lacan, rien moins qu'évidente. On ne peut, à proprement parler, dire que l'éthologie donne la *base* sur laquelle s'appuierait sa conception du stade du miroir - ou, ici, de l'ordre *imaginaire* de la satisfaction sexuelle.

Mais la conclusion tirée par les auteurs est ici que le *cycle du comportement sexuel est sujet à déplacement*. Ce terme, emprunté à l'éthologie, est pourtant très évidemment de référence freudienne : on ne voit pas la concordance de ces deux points de vue.

D'où une *définition résultante de l'imaginaire :* un comportement sera dit appartenir à ce registre *quand sa direction et sa valeur, en tant qu'image pour une autre personne, le rend déplaçable hors du cycle de satisfaction d'un besoin naturel*.

On voit bien que cette définition n'a plus rien d'éthologique : ni le recours à l'*autre personne*, à la *valeur*, ni l'idée de *déplacement* d'un besoin naturel, ne sont cohérents avec cette perspective.

Suit l'inévitable référence à la *"wagging dance"* de l'abeille considérée ici comme ébauche de comportement symbolique, puisqu'un *segment déplacé* du cycle

peut prendre une valeur *socialisée*. La référence, évidente ici, aux travaux de Politzer et à la notion de *segment dramatique*, laisse rêveur : en quoi la danse des abeilles peut-elle être dite *déplacée*, puisque sa fonction s'épuise toute entière dans son indication, qui est de localisation de la source pollinifère ?

7. A l'issue de cette réflexion - limite sur la structure de l'imaginaire, nous revenons au problème de fond de *l'articulation des registres imaginaire et symbolique et de leur place dans la pratique*. Ces registres sont situés respectivement comme ceux de l'*angoisse* et de la *culpabilité* ; et le *fétichisme* est situé sur la *ligne de démarcation entre les deux*, entre relation duelle et introduction d'une *tierce personne*.

C'est là, on s'en souvient, tout le débat de Hans avec sa mère : introduire un tiers (en l'occurence, la peur des chevaux) *à la place* du père, trop gentil à l'endroit de la demande de castration de Hans, incapable de soustraire celui-ci à la séduction maternelle.

De même, Harry, l'enfant pervers : la crainte de la castration (symbolique) sera-t-elle *affrontée et symbolisée dans la dialectique oedipienne ?* Ou, au contraire, le poussera-t-elle à l'*angoisse* (cas de Hans) ? Ou bien le processus sera-t-il *figé, gelé de façon permanente dans ce mémorial que l'horreur de la castration élèvera pour elle-même*, comme l'écrit Freud ?

C'est là l'issue de Harry, semble-t-il, et le fétiche deviendra le véhicule tant du déni de la castration que de son affirmation.

D'où cette fort belle définition du fétiche : *si la force de la répression de l'affect se trouve dans l'intérêt pour le successeur du phallus féminin, c'est la dénégation de son absence qui aura construit ce mémorial.*

Et c'est cette oscillation entre ces deux termes qui constitue la nature même de ce *moment critique*.

Harry oscille, *vacille*, dans le traitement à infliger : *caresser* les chaussures de sa mère ou *couper*. Il vacille de même entre angoisse et culpabilité ; ainsi que dans son choix d'objet et même, plus tard, dans son identification.

Harry, confronté au manque maternel, *sait que la mère ne l'a pas* (le phallus). Et c'est son hésitation devant cette certitude, entre son *désir* (du phallus) et la *culpabilité* (de castrer sa mère en lui révélant sa *propre* castration), qui le fait conférer un pénis (imaginaire) à sa mère.

La *coupure* restera donc, pour lui, un *acte pervers de triomphe sur la castration et, en aucun cas, la marque de la castration.*

Réaliser la différence des sexes, ce serait mettre fin au jeu, accepter la relation triangulaire. La vraie ternarité signifierait le conflit. *Ce qui est analysable symboliquement est toujours à insérer dans une relation ternaire. Rien ne peut être interprété que par l'intervention de la réalisation oedipienne.* Ainsi, toutes les relations duelles sont toujours marquées au sceau de l'imaginaire ; et seule la médiation d'une tierce personne apporte l'élément transcendant qui permet d'assumer la valeur symbolique d'une relation.

8. Ce texte constitue donc, à côté du commentaire du Hans, une articulation saisissante des trois registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel, et une indication fort remarquable de leur insertion dans la pratique.

Corrigé - G.T.

Chronique du séminaire de J. Lacan
IV : sur quelques versions dépendantes satisfaisantes du séminaire

Gérôme TAILLANDIER

En ce mois de janvier 1987, à peine cinq ans après la mort de J. Lacan, il est bon de savoir que le travail souterrain de son enseignement se poursuit et qu'il commence à produire des rejetons : il est désormais possible de lire quelques versions satisfaisantes du Séminaire.

Ces versions sont *dépendantes* : elles réservent donc le droit et la place des versions indépendantes auxquelles nous avons consacré d'autres articles. Sans doute pour l'Histoire, les versions *indépendantes* resteront-elles le matériau indispensable d'une véritable *édition critique* du Séminaire, qu'on peut espérer vers le XXIIe siècle !

Quant à nos sources de renseignements sur ces versions, on comprendra que nous restions discret (quand nous savons quelque chose). La malheureuse aventure du groupe Stécriture[1] donne en effet à penser.

1 — *Séminaire IV.* On dispose désormais d'une version critique, augmentée de Notes marginales, Conjectures, Variantes qui, tout en respectant le texte de la version J.L., l'amende sans effacer les traces du texte original. Qui plus est, cette version a été entièrement retapée — ce qui n'est pas sans entraîner les habituelles fautes typographiques de textes refrappés.

Cette version a manifestement été établie à partir de la seule version J. L., sans autre version ni Notes d'Elève.

1. Dont on rappelle au lecteur nouveau venu qu'il a inauguré un établissement du Séminaire VIII. Il n'en sera pas question ici pour diverses raisons, en particulier parce que cette édition reste en plant.

2 — *Séminaire V.* Suivant les mêmes principes que pour le texte précédent, mais en s'appuyant cette fois sur des *Notes Lemoine* de l'époque, on dispose d'une version *critique annotée*. Qui plus est, cette version met à jour le texte (Version J.L.) de la leçon du 8-1-58, qui n'existait pas jusqu'alors, sinon en Notes Lemoine. De surcroît, elle tranche le débat sur l'ambiguité de dates des leçons du 9-4 et du 31-4-58 : ces leçons *n'en font qu'une* (thème : La Belle Bouchère, Dora) et celle-ci est à dater du 9-4-58.

3 — *Séminaire XIV.* (Logique du Fantasme) on dispose désormais d'une version *établie d'après des enregistrements*. Que le lecteur ne se laisse pas impressionner par cette affirmation ! Il faut savoir que le matériel magnétique du Séminaire est souvent inaudible. Toutefois cette version semble fort bien faite (on n'a pas vérifié en détail).

Rappelons donc au lecteur les sources indépendantes de ce séminaire, relevées dans nos précédents articles.

Le lecteur assidu pourra repérer aisément cette version par les caractères suivants : 2 volumes de 158 et 159 pages, Note sur le nombre d'or à la fin de l'ouvrage, Note à la page 3 commençant par : « Dans cette phrase Lacan... »

4 — *Séminaire XV* (L'Acte Analytique). Cette version, déjà sortie en 1981, a manifestement été établie à partir de plusieurs documents :

— *Version FAVA*, établie par un auditeur contemporain (mais très incomplète).

— *Version J.L.*

— *Version Laborde* établie autrefois avec l'accord de Lacan par une équipe de J. Oury. C'est madame F. Dolto qui semble avoir rendu disponible cette version.

Mais cette version dépendante, bien que fort réussie, pose quelques problèmes, touchant aux leçons des 8 et 15 mai 68 et du 19 juin 68. Cette version ne donnait en effet qu'un *résumé* des 8 et 15-5 : on ne dispose toujours pas du texte du 8-5-68, mais il est désormais possible d'avoir (en version J.L.) les leçons du *15-5 et 19-6-68*.

Par ailleurs, cette version manque de soutenir valablement certains principes *critiques* (c'est pourquoi nous ne la disons pas telle). Ainsi p. 223, ligne 4, peut-on trouver la pour le moins curieuse expression de « universelle particulière » ! La référence aux textes d'origine montre que deux versions confirment cette expression (lapsus possible de Lacan), tandis qu'une troisième donne un *tout autre texte*, attestant semble-t-il d'une simplification outrageuse des deux autres.

On ne peut que déplorer que face à de tels problèmes, les auteurs de la version n'aient pas plus fait droit à la *méthode des variantes*, de rigueur dans toute édition sérieuse, la psychanalyse ne suffisant pas à justifier un manque de rigueur dans l'établissement d'un texte.

5 — *Séminaire XVI*. (D'un Autre à l'autre). Selon les mêmes principes que les précédents, cette version livre au public un texte très valable de ce séminaire difficile à établir. On la reconnaîtra aux traits suivants ; 1 volume de 415 pages augmenté de deux Annexes : sur Léonard de Pise (Fibonacci) et sur la série de Fibonacci. Deux préfaces, dont une technique, ouvrent cette édition. On y apprend que cette version a été établie à partir des documents suivants :

— version Fava, incomplète,
— version Chollet,
— version J.L.

A quoi l'on doit ajouter : des notes d'élèves, *Notes P.* et *Notes B.*, issus d'auditeurs et quelques autres documents de moindre valeur.

Ajoutons que selon certaines rumeurs, trois groupes différents auraient commencé l'établissement des Problèmes Cruciaux, de l'Objet de la Psychanalyse et d'Encore, et nous verrons que le printemps s'annonce beau et que le Bonhomme Hiver n'a qu'à bien se tenir !

Faut-il conclure enfin et pour la seule satisfaction personnelle, que l'auteur de la présence a réalisé une version *critique* à peu près satisfaisante du Séminaire VII, — version évidemment non publiée et du reste non publiable pour toutes sortes d'excellentes raisons.

Une remarque : dans notre précédent travail, nous anoncions la découverte de la Version J.L. du Séminaire XX (Encore) : *c'est faux*. Cela a du reste peu d'importance, puisqu'il existe de nombreux enregistrements de ce séminaire.

Ajoutons encore que grâce à Laurence Bataille, hélas aujourd'hui décédée, nous disposons maintenant des dernières séances en Version J.L. du Séminaire VIII.

Gérôme TAILLANDIER

CHRONIQUE DU SEMINAIRE DE J. LACAN (V)

LES SEMINAIRES (-1) et (-2)

Concernant les séminaires "négatifs" de J. LACAN, non portés sur la liste officielle du Séminaire, un certain nombre de questions se posent, que l'auteur voudrait proposer au public.

1 - On ignore dans quel lieu et avec quels auditeurs ces séminaires ont eu lieu.

2 - On ignore s'ils furent enregistrés de quelque façon.

3 - On ignore même leur nombre exact ! Si en effet l'on sait que trois sujets furent traités, le temps qui y fut consacré reste inconnu. Le seul renseignement dont on dispose pour l'heure est une bibliographie inédite de Nicole Cattan-Sels dans laquelle celle-ci fait état de deux années de séminaires ainsi réparties :

. Séminaire (-2) 1951-52 : l'Homme aux Rats

. Séminaire (-1) 1952-53 : Dora, l'Homme aux Loups.

Concernant les Notes ou documents relatifs à ces Séminaires, on ne dispose à ce jour que de misérables Notes sur l'Homme aux Loups, d'origine incertaine. On conjecture qu'il pourrait s'agir de la frappe de notes d'études de Lacan lui-même

* * *

Néanmoins, un certain travail reste possible concernant ces séminaires, si l'on adopte l'hypothèse suivante: on peut constater que la quasi-totalité des textes publiés de Lacan sont en fait des résumés de séminaires rédigés à des fins exotériques (le plus souvent, didactiques). Et l'on remarque de plus que leur rédaction est à peu près contemporaine du Séminaire en cours (à quelques mois près).

En sorte que le principe d'un classement chronologique en parallèle des Séminaires et des Ecrits permet d'avoir une vue assez fidèle de l'état du Séminaire à telle date.

Selon ce principe, pouvons-nous recenser les écrits de cette période et en inférer quelques données touchant au contenu de ces deux séminaires ?

- C'est tout à fait possible et le tableau suivant en propose l'état (sans doute incomplet) au lecteur. C'est par souci de parer au plus pressé que l'auteur s'abstient de tout commentaire sur le contenu théorique et l'articulation de ces textes. Que d'autres s'y attèlent !

.../.

1951-52 : Sém (-2)	
L'Homme aux Rats -	Intervention sur le transfert
(Début de l'enseignement	R : ? / P : 1951
cf. E71)	Some reflections on the Ego
	R : ? / P : 2/5/51
	Intervention au 1er Congrès Mondial de Psychiatrie -
	P : 1951
	La psychanalyse, didactique -
	/ 1951 ?
	(Cf E.71)
1952-53 : Sém (-1)	
Dora; l'Homme aux Loups	Le mythe individuel du névrosé
	R : ? / P. 1953
	(Cf E. 72)
Notes sur l'Homme aux Loups	Le symbolique, l'Imaginaire et le Réel.
/ 1952 ?	P : 8/7/53
	Fonction et Champ .../ réponse aux interventions.
	/P : 26/9/53
	Le stade du miroir en action
	/P: 19/5/53 (?)
	Logos (traduction)
	/1953 (?)

Note : Je n'ai pas sur ces questions consulté le livre de E. Roudinesco, qui complèterait sans doute mes informations.

- Les lettres R, P et E désignent d'évidence les dates de rédaction, de publication et les Ecrits.

* * *

On constatera sur ce tableau d'évidentes discordances : on ne comprend pas pourquoi, si Dora a été traité en 1952-53, le texte sur le Transfert est publié en 1951. Il est évident, d'autre part, qu'on aura intérêt à considérer les Introduction et Réponse aux Interventions de J. Hyppolite comme des résumés du séminaire sur l'Homme aux Loups. C'est donc de là que dateraient les premiers essais de définition de la Verwerfung comme rejet.

[redacted]

19/4/1987

Litt. n° 26
Nov 1988

Chronique du séminaire de J. Lacan
VI. Le matériel audio-vidéo-graphique du Séminaire de J. Lacan

Gérôme TAILLANDIER

1. Par matériel audio-vidéo-graphique (en abrégé A V G) j'entends désigner l'ensemble des documents, écrits, sténographiques ou sténotypiques, vidéographiques ou audio-magnétiques, se référant au Séminaire de J. Lacan.

La recollection, l'inventaire, le stockage, l'archivage, la reprographie, la confrontation de ce matériel A V G est un problème majeur actuel du Séminaire de J. Lacan. Pour des raisons de simplification, on va distinguer diverses catégories. Il faut, pour comprendre l'importance de ce concept, se souvenir du caractère *entièrement inédit dans l'histoire* de l'enseignement de Lacan. Tant oral que scopique, à l'exclusion de l'écrit, les seules traces qu'il a laissées ont la particularité d'avoir toujours été stockées sur des *supports* entièrement nouveaux par leur lieu d'insertion : bandes magnétiques, bandes vidéo, bandes de sténotypie, notes « orales » d'auditeurs, bref ! *rien qui soit de Lacan lui-même par la voie de l'écrit.*

1.1. Le matériel sténotypique-sténographique

A partir de quelle date ce matériel existe-t-il ? On ne le sait pas clairement. On ignore si, à partir de 1953 les Séminaires furent sténotypés. On est amené à *le supposer* par l'existence de la version J.L. On ne sait pas ce que sont devenus ces enregistrements.

— A partir de 1964, c'est l'E.F.P. qui assume la charge (et donc la propriété ?) de la sténotypie du Séminaire. Que sont devenues ces bandes au moment de la dévolution des biens de l'E.F.P. ?

Il existe encore à Laborde une sténographie du Séminaire 8 par Mme Brivette. Selon les souvenirs de M. Oury, il n'y aurait pas d'autres archives de cette sorte [1].

1. Il existe toutefois des Notes de M. Oury sur les Journées Provinciales.

1.2. Enregistrements audio-magnétiques

Ils ont été, on le sait, fort nombreux. Mais des *séries larges* de tels enregistrements sont en fait peu nombreuses.

A partir de quelle date le Séminaire fut-il enregistré magnétiquement ? On ne le sait pas. On sait seulement que, au dire de Mme Michaud, J. Oury fut autorisé à enregistrer à partir du Séminaire 8. Mais M. Oury aurait effacé ces enregistrements...

Toutefois, on sait qu'il existe quelques enregistrements anciens :

— M. Lefort dispose de bandes du Séminaire 10.

— Une version récente du Séminaire 14 fait état d'enregistrements qui auraient servi à l'établissement.

— Une version proche de la famille Lacan (refrappe de la version J.L.) fait état de bandes ayant servi à l'établissement du Séminaire 7. Je dois avouer avoir des doutes à ce sujet.

Inventaire des séries récentes

— *P. Valas* dispose d'une importante série d'enregistrements déposés à l'Ecole de la Cause. Ce dépôt lui a d'ailleurs récemment valu une intéressante promotion au sein de cette Ecole.

— *M. Moskovitz* dispose d'une série notable.

— G. Taillandier dispose d'une série couvrant la période 1969-1977. Malheureusement, ces bandes, dont il existe un catalogue, furent enregistrées sur une casserole, ce qui les rend difficilement audibles.

— *Pour le groupe Kokh-Guyomard*, c'est successivement *Patrice Fava*, sinologue et *Pieter Ietswaert* qui enregistrèrent, ce dernier dans d'excellentes conditions. On ignore ce qui reste de ces séries.

— *Le Docteur Pierre Bastin*, de Lille, m'a affirmé disposer d'une importante série d'enregistrements qui durent être excellents en raison de la qualité de son matériel.

— *M. Chollet* enfin, dispose d'une importante série enregistrée dans d'excellentes conditions.

— Quant aux *enregistrements de l'E.F.P.*, bien qu'on n'en ait aucune nouvelle, on conjecture qu'ils sont à la disposition de Mme Faladé.

1.3. Enregistrements vidéo

Du Séminaire même, il ne doit y en avoir que fort peu. Mais on sait que, en particulier en Belgique, mais aussi en France à l'occasion d'émissions projetées et qui ne furent jamais réalisées, il existe de nombreux enregistrements vidéo *inédits* de Lacan actuellement stockés (et inutilisés) par l'I.N.A. (renseignements de source assez directe). Précisons que c'est l'I.N.A. qui est propriétaire des droits, tant de diffusion que d'enregistrement de ces matériels.

1.4. On ne discutera évidemment pas ici du problème d'archives des versions écrites du Séminaire. Ce travail est soutenu dans mes précédents articles [2].

*
**

POST-SCRIPTUM

Séminaire 3. On sait qu'il existe une version J.L. de ce séminaire puisqu'on dispose d'une de ses leçons. On n'a aucune nouvelle du reste. Avis aux détectives.

Séminaire 8. La grande nouvelle est qu'on sait désormais qu'il existe *deux versions J.L.* dont on ne dispose pas (mais que l'on a pu voir ; ce n'est donc pas un songe !)

Séminaire 16. Contrairement à ce que j'ai annoncé dans un autre article. Il n'y a pas de version CHO de ce Séminaire [3].
La version indiquée CHO dans mon recensement est en fait une version LAB. Simplement, la forte ressemblance typographique avec le tirage CHO m'avait abusé.

2. Cf. *Littoral* N[os] 13, 18, 22, 23/24, Toulouse, Erès, juin 1984, janvier 1986, avril 1987, octobre 1987.
3. Renseignements de M. Chollet elle-même.

CHRONIQUE DU SEMINAIRE DE J. LACAN

~~VI~~ Le matériel audio-vidéo-graphique du Séminaire de J. Lacan

Gérôme TAILLANDIER

1 - Par matériel audio-vidéo-graphique (en abrégé A V G) j'entends désigner l'ensemble des documents, écrits, sténographiques ou sténotypiques, vidéographiques ou audio-magnétiques, se référant au Séminaire de J. Lacan[redacted].

La recollection, l'inventaire, le stockage, l'archivage, la reprographie, la confrontation de ce matériel A V G est le problème majeur actuel[redacted] du Séminaire de J. Lacan. Pour des raisons de simplification [redacted], on va distinguer diverses catégories. Il faut, pour comprendre l'importance de ce concept, se souvenir du caractère entièrement inédit dans l'Histoire de l'enseignement de Lacan(1). Tant oral que scopique, à l'exclusion de l'écrit, les seules traces qu'il a laissées ont la particularité d'avoir toujours été stockées sur des supports entièrement nouveaux par leur lieu d'insertion : bandes magnétiques, bandes vidéo, bandes de sténotypie, notes "orales" d'auditeurs,bref! rien qui soit de Lacan lui-même par la voie de l'écrit.

[redacted]

(1) Auquel on pourrait comparer l'enseignement acroamatique des Anciens, le magnétophone en moins!

1.1 - Le matériel sténotypique-sténographique -

A partir de quelle date ce matériel existe-t-il ? On ne le sait pas clairement. On ignore si, à partir de 1953 les Séminaires furent sténotypés. On est amené à le supposer par l'existence de la version J.L. On ne sait pas ce que sont devenus ces enregistrements. [redacted]

- A partir de 1964, c'est l' E.F.P. qui assume la charge (et donc la propriété ?) de la sténotypie du Séminaire. Que sont devenues ces bandes au moment de la dévolution des biens de l'E.F.P. ? [redacted]

Il existe encore à Laborde une sténographie [redacted] par Mme Brivette du Séminaire VIII. Selon les souvenirs de M. Oury, il n'y aurait pas d'autres archives de cette sorte.(1)

1.2 - Enregistrements audio-magnétiques. Ils ont été, on le sait, fort nombreux. Mais des séries larges de tels enregistrements sont en fait peu nombreuses.

A partir de quelle date le Séminaire fut-il enregistré magnétiquement ? On ne le sait pas. On sait seulement que, au dire de Mme Michaud, J. Oury fut autorisé à enregistrer à partir du Séminaire 8. Mais M. Oury aurait effacé ces enregistrements ..

Toutefois, on sait qu'il existe quelques enregistrement anciens :

- M. Lefort dispose de bandes du Séminaire 10.
- Une version récente du Séminaire 14 fait état d'enregistrements

(1) Il existe toutefois des Notes de M. Oury sur les Journées Provinciales.

qui auraient servi à l'établissement.

- Une version proche de la famille Lacan (refrappe de la version J.L) fait état de bandes ayant servi à l'établissement du Séminaire 7. Je dois avouer avoir des doutes à ce sujet. [redacted]

<u>Inventaire des séries récentes</u>

- <u>P. Valas</u> dispose d'une importante série d'enregistrements déposés à l'Ecole de la Cause. Ce dépôt lui a d'ailleurs récemment valu une intéressante promotion [redacted] au sein de cette Ecole.

- <u>M.Moskovitz</u> dispose d'une série notable.

- <u>G. Taillandier</u> dispose d'une série couvrant la période 1969-1977. Malheureusement, ces bandes, dont il existe un catalogue, furent enregistrées sur une casserole, ce qui les rend difficilement audibles .

- <u>Pour le groupe Koll-Guyomard</u>, c'est successivement <u>Patrice Fava</u>, sinologue et <u>Peter Ietswaert</u> qui enregistrèrent, ce dernier dans d'excellentes conditions. On ignore ce qui reste de ces séries.

- <u>Le Docteur Pierre Bastin</u>, de Lille, m'a affirmé disposer d'une importante série d'enregistrements qui durent être excellents en raison de la qualité de son matériel.

- <u>M. Chollet</u> enfin, dispose d'une importante série enregistrée dans d'excellentes conditions.

- Quant aux enregistrements de l'E.F.P., bien qu'on n'en ait aucune nouvelle, on conjecture qu'ils sont à la disposition de Mme Faladé.

1.3 - Enregistrements video. Du Séminaire même, il ne doit y en avoir que fort peu. Mais on sait que, en particulier en Belgique, mais aussi en France à l'occasion d'émissions projetées et qui ne furent jamais réalisées, il existe de nombreux enregistrements video inédits de Lacan actuellement stockés (et inutilisés) par l'I.N.A. (renseignements de source assez directe). Précisons que c'est l'I.N.A. qui est propriétaire des droits, tant de diffusion que d'enregistrement de ces matériels .

1.4 - On ne discutera évidemment pas ici du problème d'archive des versions écrites du Séminaire. Ce travail est soutenu dans mes précédents articles.

* * *

2 - Problèmes d'archives et perspectives d'avenir de ces stocks A V G -

Le problème majeur de l'archive A V G du Séminaire tient en deux points distincts :

1 - Le matériel magnétique, on le sait, est fragile, rare et se dégrade rapidement (durée de vie moyenne : 10 ans). Il est extrêmement sensible aux intempéries de stockage (courants induits, chaleur, etc ....). Sa reproduction est délicate et longue.

2 - D'autre part, vu la difficulté extrême qu'il y a à établir un Séminaire, il est impératif de préserver pour l'avenir le matériel A V G. et les documents écrits indépendants[1] du Séminaire afin que nos successeurs puissent avoir un accès libre et non obéré de nos préjugés à l'archive.

Ces deux points exigent évidemment des techniques de stockage nouvelles. Le miracle est que ces techniques existent : il s'agit de l'enregistrement visuel et sonore sur vidéodisque laser.

Commençons par éliminer quelques malentendus qui sont aussi de faux problèmes.

- On m'a fait remarquer que le même traitement des documents pourrait être réalisé sur bande magnétique vidéo; mais le même problème de dégradation se poserait.

- Il en irait de même pour le disque magnétique d'ordinateur.

- A cet égard, rien ne me semble plus dangereux pour l'avenir textuel du Séminaire que son stockage après refrappe des textes indépendants. Outre les inévitables fautes de frappe qui suivent ce type de travail, il est essentiel de préserver le matériel dactylo de tout "redressement" des erreurs qu'il comporte.En effet, c'est souvent grâce aux erreurs du texte qu'il est possible de reconstituer par conjecture le "texte original" dont nous ne disposons plus (et pour cause).

- La méthode dont nous parlons est le disque optique numérique (à lecture et gravure laser), analogue par exemple

(1) J'ai précisé le sens de ce terme dans d'autres articles.

au système Mégadoc de Philips [1]. Il faut savoir que ce système permet l'archivage par saisie d'image (et non de caractères !) exactement équivalent à une photocopie de qualité parfaite! .

Enfin, ce système permet, tant la visualisation sur écran que le tirage-papier de n'importe quel document de l'archive. Qu'on sache que sur un seul disque de 30 cm, c'est la totalité du Séminaire dans ses différentes versions qui peut tenir sans peine. C'est évidemment à cet archivage du Séminaire qu'il faut maintenant s'attaquer. Un seul problème : le système Mégadoc ne fonctionne pas encore dans des sociétés de travail à façon et n'est utilisé que par des Banques et des Compagnies d'Assurances. Il faudra [redacted] encore un peu de patience.

POST-SCRIPTUM

Séminaire 3 - On sait qu'il existe une version J.L de ce Séminaire puisqu'on dispose d'une de ses leçons. On n'a aucune nouvelle du reste. Avis aux détectives.

Séminaire 8 - La grande nouvelle est qu'on sait désormais qu'il existe deux versionsJ.L dont on ne dispose pas (mais que l'on a pu voir ; ce n'est donc pas un songe !)

Séminaire 16 - Contrairement à ce que j'ai annoncé dans un autre article, il n'y a pas de version CHO de ce Séminaire [2].

---

(1) Marque déposée.

(2) Renseignement de M. Chollet elle-même,

La version indiquée CHO dans mon recensement est en fait une version LAB. Simplement, la forte ressemblance typographique avec le tirage CHO m'avait abusé.

---

atelier : **de l'oral à l'écrit** (suite)

Gérôme Taillandier

3

Pierre Gorges : Le troisième intervenant est Gérôme Taillandier.

Gérôme Taillandier : Eh bien, mesdames et messieurs, je ne sais pas trop ce que nous allons pouvoir vous présenter ce soir, enfin je crois qu'il y aura au moins un mérite à ce travail, c'est qu'on va voir s'écrire sur les murs de la Sorbonne un texte de Jacques Lacan. Nous avons eu en effet une multitude d'ennuis techniques, ce qui fait que notre travail a été sérieusement perturbé.

Le projet de travail que je proposais, [redacted] autour de ce texte était tout simple : il s'agissait de plonger [redacted] l'audience dans le travail d'établissement du séminaire de Jacques Lacan ; je dis établissement et non [redacted] publication, pour autant que nous ne sommes pas habilités à publier, mais pour ce qui concerne l'établissement, la question peut tout à fait se poser à tout un chacun, ou tout une chacune.

[redacted] ce que je me propose, et ceci de façon visible par chacun et par chacune, est de partir d'un texte de Jacques Lacan dans ses formes originales, c'est-à-dire dans l'état documentaire de ce qui nous reste. Le gros problème en effet, lorsqu'on lit les textes de Lacan publiés, c'est que nous sommes malheureusement tout à fait fascinés par le miracle de la chose écrite, ce qui fait que nous oublions :

- que ce séminaire a été prononcé, c'est-à-dire qu'il existe avant toute écriture ;
- et pour ce qui est des écrits qui en subsistent, ce ne sont rien de plus que des traces, on ne sait trop de quelle nature, sur ce qui a été dit.

[redacted] le gros problème devant lequel se trouve toute personne qui lit le séminaire, comme vous le savez, c'est qu'on se trouve face à ce qu'on peut appeler des textes, premièrement, et deuxièmement des textes rigoureusement incompréhensibles, [redacted] parceque tout simplement ils ont été transcrits comme on dit, par une ou des personnes qui bien sûr n'étaient pas censées comprendre ce qu'elles transcrivaient. Et elles le pouvaient d'autant moins que lorsque Lacan parlait, ses phrases ne tenaient [redacted] jamais debout, elles étaient la plupart du temps [redacted] a-grammaticales ; comment [redacted] comprendre quelque chose à un texte prononcé dans ces conditions? Donc, il nous reste des documents qui sont des traces de quelque chose, des traces écrites. Et il nous en reste des documents, c'est-à-dire que ces documents sont multiples. Autrement dit, lorsqu'on se trouve confronté à ce problème de [redacted] l'établissement d'un texte de Lacan, la difficulté majeure devant laquelle on est, est d'ordre documentaire [redacted]). C'est pour permettre à d'autres personnes que celles qui se trouvent engagées dans le travail d'établissement du séminaire, de voir comment fonctionne [redacted] ce travail, et malgré les difficultés techniques, que d'autres personnes se trouvent confrontées à l'état du texte, que je poursuis mon projet de ce soir

Nous avons eu des problèmes matériels, [redacted] qui font que [redacted] nous ne pouvons vous présenter ce soir qu'une feuille ou deux de ce qu'on appelle, [redacted] la version [redacted] du secrétariat, version J.L du séminaire, [redacted] une des versions entre autres dont nous disposons, [redacted] ; Pierre Gorges [redacted], a sous les yeux une autre version-variante de ce séminaire sur le même texte, [redacted]. Et nous allons essayer, sur un texte, qui n'est d'ailleurs pas très folichon ni du point de vue théorique, ni du point de vue des problèmes de texte qu'il pose, [redacted] de vous montrer comment [redacted] il est possible

MATRICE

d'établir un texte, c'est-à-dire de proposer les variantes, en l'occurence surtout des variantes de ponctuation, nous n'avons pas grand chose d'autre ce soir, qui permettent d'arriver à un texte à peu près établi. [redacted]

Alors nous allons lire.

Pierre Gorges (PG) : Je lis le texte que j'ai sous les yeux.
Est-ce qu'il faut que j'indique, que je rappelle, que j'évoque à cette occasion ce dont toute la littérature antique témoigne,

Gérôme Taillandier (GT) : [redacted] ici nous avons déjà une [redacted] variante, nous sommes [redacted] dans le détail, nous sommes dans la micro littérature, nous avons [redacted] : *nous témoigne* . Voyez, nous sommes devant un petit problème, nous ne savons pas d'où vient ce *nous*. A priori comme il est en plus nous allons le garder : c'est à dire que, au lieu de retrancher des éléments, nous allons garder des éléments.

PG : *que j'évoque à cette occasion ce dont toute la litterrature antique témoigne, à savoir que d'être esclave c'etait pas si embêtant que ça,*

GT : [redacted] nous avons une légère variante *ça n'était pas si embêtant*, nous sommes vous le voyez dans les détails.

PG : *ça vous dispensait en tous les cas*

GT : *en tout cas*

PG : *de beaucoup d'ennuis politiques.*

GT : vous voyez toutes les multiples variantes qui surgissent à propos d'un texte qui ne devrait a priori [redacted] présenter aucune équivoque. Pourtant même dans les [redacted] détails de la langue à tout instant [redacted], il n'y a pas une seule ligne où nous ne soyons confrontés à ces problèmes de variantes

PG : *Pas de mal entendu n'est-ce pas je parle d'un esclave mythique celui du départ de la phénoménologie de Hégel, et cet esclave mythique, il a ses répondants, ce n'est pas pour rien que dans la comédie Ouvray Térence, la jolie fille destinée au triomphe final, au mariage avec l'aimable fils à papa,*

GT : ici la fille se contente d'être *jeune*, et à la vérité nous allons voir que ça devrait suffire, vous allez comprendre pourquoi, par la phrase

PG : *la jolie fille destinée au triomphe final, au mariage avec l'aimable fils à papa, c'est toujours une esclave, pour que tout soit bien et pour se foutre de nous, car c'est la fonction de la comédie.*

GT : Là tu as un point, et ici nous avons une virgule. On ne sait pas ce qui justifie la structure de cette phrase : *pour que tout soit bien et pour se foutre de nous, car c'est la fonction de la comédie.* Nous ne voyons pas exactement ce que c'est que cette phrase, il va falloir voir si elle tient debout, ou au contraire elle a une suite.

PG : Je poursuis après le point dans le texte que j'ai devant moi. *Il se trouve qu'elle est esclave, mais tout de même de très bonne famille, c'est arrivé par accident à la fin tout se révèle, à ce moment là le fils à papa en a assez mis pour que décemment il ne puisse pas dire je ne joue plus.* Là j'ai un point.

GT : Là j'ai un point virgule ce qui est à peu près équivalent du point de vue textuel ; n'oublions pas que la ponctuation est variante libre, puisque la ponctuation n'est évidemment pas prononcée par l'auteur lorsqu'il parle, donc la ponctuation est à notre libre choix, ce qui pose [redacted] toutes sortes de questions.

On va peut-être arrêter [redacted] un instant et essayer de reconstituer [redacted] la stucture de cette phrase. *Pour que tout soit bien et pour se foutre de nous, car c'est la fonction de la comédie,* on ne voit pas ce que ça veut dire pour l'instant. On peut supposer que nous avons ensuite à faire à une incise : *pour que tout soit bien et pour se foutre de nous, car c'est la fonction de la comédie,* il faut comprendre en quoi on se fout de nous. Comment? Il est probable que c'est relié à la phrase d'après : *c'est arrivé par accident* . Nous pouvons alors ponctuer de manière décente :

pour que tout soit bien et pour se foutre de nous tiret car c'est la fonction de la comédie, il se trouve qu'elle est esclave, mais tout de même de très bonne famille ; quelqu'un s'y retrouve là dedans?

PG : Oui! *c'est arrivé par accident.*

GT : *c'est arrivé par accident*. Ceci colle à peu près.

Vous voyez que nous sommes devant des problèmes d'établissement qui ne sont pas faciles à résoudre,. Ceci vous va?

PG : Et c'est là qu'il faudrait un point, une scansion

GT : Voilà ! En tout cas une scansion après *famille.* [redacted] Je pense qu'on peut continuer.

PG : *A la fin tout se révèle, à ce moment là le fils à papa en a assez mis pour que décemment il ne puisse pas dire je ne joue plus.* Là on continue : *Si j'avais su que c'était la fille du meilleur copain de papa, jamais je m'en serais occupé !*

GT : variante mineure : *jamais je ne m'en serais occupé*. Maintenant ça n'exclut pas que le style oratoire de Lacan qui était un style très familier, donne plutôt raison à la version que vient de vous lire Gorges ; il est très possible que c'est ce que Gorges nous a lu qui soit le style oratoire de Lacan. [redacted] nous sommes devant des problèmes textuels constants, et nous ne savons pas du tout comment résoudre ces questions.

PG : *Mais le sens de la comédie antique, c'est ça justement, c'est de nous désigner que quand il s'agit de la jouissance la fille du maître du lopin à côté, c'est pas elle la plus indiquée,*

GT : [redacted] Nous remarquons la variante sur la place du *que*. Dans l'autre version [redacted], nous avons : *c'est de nous désigner quand il s'agit de la jouissance que la fille du maître du lopin à*
1014 *côté,* [redacted], c'est ce qui [redacted] étonnant c'est sur la place de ce que qui ne devrait présenter aucune équivoque, aucune ambiguité, or les deux transcripteurs ou transcriptrices les ont mis à des places différentes. Ceci veut dire quoi? Ceci veut dire que peut-être ils l'ont entendu ou que s'ils ne l'ont pas entendu, ils l'ont spontanément conjecturé et on ne saura jamais à quelle place il était, à moins d'avoir éventuellement une troisième version qui statistiquement si j'ose m'exprimer ainsi, fera qu'on aura plus de que, à une place donnée.

Voilà [redacted] comment on est obligé de travailler. [redacted] D'un côté le transcripteur a été aspiré par la nécessité grammaticale d'un *que*, il l'a sûrement entendu, mais quand on transcrit on ne sait pas très bien où le mettre, alors il l'a mis là, l'autre l'a mis là ; à partir de là on s'arrange, on fait une moyenne.

PG : ensuite : *c'est pas elle la plus indiquée, elle a quelque chose comme ça d'un tout petit peu raide,*

GT : Nous avons un : *ce n'est pas elle la plus indiquée,* qui est un [redacted] peu tordu. Il est [redacted] probable que du point de vue du style oratoire, c'est la version que nous lit Gorges qui est pertinente, mais on ne sait pas.

PG : ensuite : *elle a quelque chose comme ça d'un tout petit peu raide, elle est un peu trop liée ce qu'il lui abtient de patrimoine.*

GT : [redacted] ! Nous avons bien ***abtient*** *de patrimoine*. Ce qui ne veut [redacted] rien dire : abtenir. [redacted] Nous sommes également [redacted] devant un problème classique. La personne transcrit et bien sûr ne comprend rien à ce qu'elle entend, donc comme elle ne sait pas trop, elle met une moyenne entre : *abtient*, obtient, attein[redacted] attient,

André Jarry : J'interviens tout de suite parceque ce n'est pas *abstient*, c'est *abtient*, seulement une faute de frappe, c'est rien d'autre.

GT : oui, mais ça malheureusement on aimerait le croire, mais hélas le drame c'est...

André Jarry : non ! abtient étant un mot non lexical, c'est une faute de frappe ; et le texte en abonde, je l'ai signalé tout à l'heure, avant votre arrivée.

GT : C'est sûr, ça peut passer pour une faute grammaticale.

André Jarry : mais non ! Pas une faute grammaticale, mais une faute de frappe.

GT : Je crains que ça n'en soit pas une. Je crains que la personne qui a transcrit ait mis un

mot moyen pour satisfaire un peu tout le monde, c'est [redacted] ça le problème. Mais [redacted], on peut discuter l'hypothèse [redacted]. Mais je vous donne raison, allez, je vous le concède!

Si on continue sur le texte, nous avons, sur la version que vous voyez, quelque chose qui est plus satisfaisant du point de vue du sens : *ce qui lui attient de patrimoine*. Comme ça tombe bien, on s'en satisfait.

PG : Suite du texte. *Je vous demande pardon où ces petites fables nous entraînent,*

GT : Nous avons : *d'où ces petites fables nous entraînent* ; c'est beaucoup plus tordu, donc plus lacanien ; n'est-ce pas !

PG : *mais c'est pour dire que c'est d'un autre ordre ce que l'évolution historique récupère en "libérant"*

GT : *"libérant"*, entre guillemets. Remarquez [redacted] le problème [redacted], c'est les guillemets. [redacted] nous ne comprenons pas d'où viennent les guillemets dans l'un et l'autre texte : il ne devrait pas y en avoir, or il y en a , dans les deux textes. Ceci veut dire quoi? Ou bien Lacan a prononcé d'une manière particulière comme il le faisait : *en libérant (!)*), comme il lui arrivait d'accentuer, en faisant un petit mh ! après, histoire de faire passer ; ou bien, on peut supposer que Lacan aurait parlé de : *entre guillemets*, ça lui arrive quelquefois ; et les transcripteurs ne transcrivent pas, ils mettent les guillemets et ils continuent ,

Monique Chollet : la sténotypiste ne les mettait pas, elle transcrivait.

GT : [redacted] donc, on peut supposer ici qu'il s'agit d'une interprétation libre de la sténotypiste.

PG : Suite du texte : *c'est pour dire que c'est d'un autre ordre ce que l'évolution historique récupère en "libérant" les esclaves, elle les libère d'on ne sait pas de quoi,*

GT : [redacted] nous avons : *on ne sait pas de quoi* , choisissez !

Et puis si vous avez envie de mettre des variantes, eh bien vous allez inventer un système de notation, pour pouvoir flanquer tout ça en marge comme variante [redacted].

PG : *mais il y a une chose certaine, c'est qu'à toutes les étapes de la récupération, elle les enchaîne au plus de jouir,*

GT : Nous sommes devant un problème intéressant, nous sommes devant une correction manuscrite. [redacted] Pour tout dire, cette correction manuscrite n'est pas de Lacan, on peut le reconnaître quand on connaît son écriture. De qui est-elle ? On ne sait pas. Ce qui est intéressant c'est que cette correction est dans le texte tapé de Gorges, nous l'avons ici sous forme de correction manuscrite. Ceci veut dire que la personne a recorrigé le texte [redacted] probablement, d'après bande magnétique ou bande de sténotypie. Donc un lecteur ou une lectrice a retravaillé le texte après ce premier établissement. Et dans ce cas, on peut constater que chaque fois que vous avez cette écriture manuscrite que vous voyez sur le texte ici projeté, elle enrichit le texte. C'est-à-dire que sûrement il y a eu un retravail sur bande. Ce n'est donc pas comme dans la plupart des cas, une sténotypie toute pure et simple.

PG : *elle les enchaîne au plus de jouir, qui est comme je pense depuis le début de cette année l'avoir assez énoncé autre chose, c'est-à-dire, ce qui répond non pas à la jouissance, mais à la perte de la jouissance en tant que d'elle surgit, ce qui devient la cause conjuguée du désur* (je lis tel que c'est écrit) du désur *de savoir et de cette animation que j'ai récemment qualifiée de féroce qui procède du plus de jouir.*

GT : Ici, nous avons une variante intéressante. La personne qui a corrigé et qui est pourtant assez attentive, n'a pas vu le : *et de* qui parait s'imposer vue la structure grammaticale ; ici nous l'avons en variante dans la version Laborde que lit Gorges puisque c'est une version Laborde et non pas Chollet ; donc nous pouvons l'ajouter soit en variante, soit en nous simplifiant la vie comme ça, sans plus.

A. Jarry : il n'y a pas de, ni dans l'un ni dans l'autre.

GT : ben c'est Gorges qui l'a spontannément rajouté [redacted]! *du désir de savoir et cette animation que j'ai* , *et de cette animation que j'ai* : en effet c'est une conjecture , et c'est une

conjecture qui paraît bonne. Il s'agit de la *cause conjuguée* de deux éléments, [redacted] : premièrement *du désir de savoir* et *cette animation*. De cette animation c'était une bonne conjecture. Et là nous ajouterons : conjecture Gorges, nous ajouterons de entre crochets droits, quelque chose comme ça pour signifier que le transcripteur ajoute quelque chose de son crû, histoire de signaler son intervention.

PG : *Tel est l'authentique mécanisme, et il importe de le rappeler au moment où tout de même nous allons parler de Pascal, parce que Pascal, comme nous tous est un homme en son temps. Bien sûr que le pari a à faire, avec le fait que dans les mêmes années et sur ces points de petite histoire, faite s-moi confiance, j'ai fait le tour de ce qui peut se lire, je vous signale simplement que mon ami*, là j'ai un blanc !

GT : Dieu merci, ici nous avons : Guilbaud. Georges Théodore Guilbaud, [redacted] c'est un mathématicien qui s'occupe d'économétrie.

PG : après ce blanc : *a fait là dessus dans des revues, là je ne vous les dis pas,*

[redacted]

PG : Après le blanc : *mon ami Guilbaud*, donc, *a fait là dessus dans des revues, là je ne vous les dis pas, je n'en ai que des tirages à part*, virgule, *mais j'essaierai tout de même de lui*, virgule, *de savoir où vous pourriez les retrouver*, virgule, *quelques courts*, virgule, *très courts petits articles qui sont tout à fait décisifs quant aux rapports de ce pari*, virgule, *il n'est pas le seul d'ailleurs dans le livre de Brunet la chose également est traitée*. Point ! Donc une phrase, au premier abord, ...

GT : rigoureusement incompréhensible. C'est le problème textuel classique chez Lacan, et encore elle est simple cette phrase, elle ne fait que 10 lignes, mais d'ordinaire elles font 20 ou 30 lignes, ou quelque fois deux pages, et vous ne savez absolument pas où elles finissent, où elles commencent. [redacted] Après ça [redacted], il faut intervenir sur le texte, [redacted]

Ici nous avons un problème que nous pouvons espérer très simple. Alors il faut s'y mettre, et à plusieurs. Essayons de construire une phrase qui ressemble à quelque chose de grammaticale, en signalant nos interventions sur ce texte. Reprenons ça doucement.

PG : Je relis, tu m'arrêtes : *Tel est l'authentique mécanisme, et il importe de le rappeler au moment où tout de même nous allons parler de Pascal, parce que Pascal, comme nous tous est un homme en son temps.*

GT : Bon ça, ça colle .... Ah mais non, ça ne colle pas du tout : nous avons ici un paragraphe et nous ne devrions pas du tout en avoir.

Voilà ! Alors, c'est là qu'il faut s'y mettre à plusieurs.

Nous avons une phrase qui commence et qui ne finit pas ; [redacted], réfléchissons...

Intervention de la salle : Nous on n'est pas concernés, là dedans ! J'ai l'impression d'assister à une démonstration et on a très bien compris ce que vous vouliez nous dire. Là, vous êtes entre vous !

Gérôme Taillandier : Dans ces conditions, nous pouvons arrêter.

Même intervenant de la salle : C'était intéressant, mais là vous êtes en train de faire vos petits trucs, et nous on est là, on sait pas très bien ce qu'on fait. C'est domage quoi ! Je sais pas ce que vous voulez démontrer, mais tout le monde a compris.

Gérôme Taillandier : alors, si vous avez compris, nous allons pouvoir arrêter.

Même intervenant de la salle : Le reste, c'est un travail à faire entre vous.

Gérôme Taillandier : Ma démonstration est parfaitement ratée par le fait même de votre réponse, à savoir : que ce travail serait à faire par nous et pas par vous. Car l'objet de mon exposé c'est justement de vous montrer que ce travail est à faire par chacun. Ce que je veux en faisant ce travail, je reconnais que les difficultés matérielles sont un peu grandes, c'est de vous mettre devant le fait que le travail d'établissement, il n'est pas le fait des spécialistes. Je ne suis

pas un spécialiste, nous ne sommes pas des spécialistes et justement, il appartient à chacun de se mettre à ce type de boulot. Maintenant, je reconnais qu'on n'est pas obligé de s'y mettre ; on a chacun des activités dans la vie, hein! Mais le problème est le suivant : il n'est pas question, justement d'une affaire de spécialistes. C'est une place que je refuse. Et ce que je veux montrer, c'est au public, comment le texte de Lacan est rigoureusement incompréhensible en lui-même, pour ce qui nous en reste, et qu'il s'agit par conséquent de se mettre à un travail de lecture qui procède d'une sorte de travail de la différence. Voilà mon objet!

Corrigé G.T.
22/7/87

G é r ô m e T A I L L A N D I E R

Q U E S T I O N S
de la
" C U R E " P S Y C H A N A L Y T I Q U E .

ooδoo



- Exposé à l'Institut Parmentier. (Février 1985).

Gérôme TAILLANDIER.

- QUESTIONS DE LA "CURE" PSYCHANALYTIQUE -

Ce texte est la rédaction à peine retouchée d'un exposé fait à l'Institut Parmentier, à Paris, en Février 1985, devant des éducateurs et éducatrices, sur l'invitation de deux formateurs du groupe, M. Gérard Macé et Mme Annick Relier.

Autant que possible, ça ne sera pas de la "théorie psychanalytique", je me suis efforcé de ne pas vous faire un nouvel abrégé de psychanalyse comme il y en a beaucoup, d'ailleurs dignes d'intérêt. Mais autant que possible essayons de varier les plaisirs.

La cure, c'est un mot ou très mal choisi, ou trop bien choisi. "Cure" est un terme pour l'instant d'origine médicale. Or je ne suis pas médecin, et si je respecte beaucoup l'acte médical, il reste que l'acte médical n'est pas ma pratique, que je suis simplement analyste, et que commencer par parler de cure, pour parler de ma pratique, pose le problème du gauchissement de l'analyse par sa référence à la médecine. Néanmoins, on peut essayer de se récupérer, en se souvenant que cure, renvoie à cura, le soin. Et que si on se demande comme nous l'avons fait avec un ami, comment se dit soigner en grec, on s'aperçoit de quelque chose de passionnant, c'est que, en grec, soigner se dit therapon, ma nullité en grec m'interdisant de vous développer le mot. Mais l'intéressant, c'est que si on consulte un dictionnaire de grec, on apprend que therapon peut s'utiliser dans trois contextes : 1 - dans l'activité de l'esclave à l'endroit de son maître; 2 - dans le rapport du sacrifiant à son dieu, en tant que littéralement, il soigne son dieu; 3 - dans le rap-

port du médecin à son malade. On peut se demander ce qui peut faire le point commun de ces trois positions de la cure. Car si on comprend, nous, trop bien le rapport du médecin au malade, on ne voit pas en quoi le rapport du sacrifiant au dieu peut être un rapport de thérapie, ni en quoi le rapport de l'esclave au maître peut être thérapeutique.

Alors si on réfléchit à ce triple rapport, on peut se dire que ce que font ces trois personnes à l'endroit de l'Autre, ce n'est pas de le soigner au sens médical du terme; c'est d'en prendre soin au sens de quelqu'un à qui il faut prêter attention avec humilité. Que ce soit l'esclave à l'endroit du maître ou le sacrifiant à l'endroit du dieu, il s'agit d'humilité dans la démarche. Dans ces conditions, le médecin pour un Grec, est quelqu'un qui est en position d'humilité par rapport au malade, et ceci peut nous permettre de rappeler qu'après tout, un analyste pourrait fort bien se retrouver thérapeute, à condition premièrement de manifester autant d'humilité qu'il peut à l'endroit de la "maladie", et deuxièmement de ne pas se prendre pour un médecin.

Voilà des rappels permettant de développer le problème du mot "cure" psychanalytique, avec quand même quelques guillemets concernant l'étymologie du mot.

-o-o-o-o-o-

Comment devient-on analyste ? Pourquoi ne pas prendre les choses par ce bout là ? Dans la mesure où pour ma part, ce qui m'intéresse au départ, ce n'est pas du tout la médecine, jamais je n'ai eu envie d'être médecin. Moi ce qui m'intéresse, c'est plutôt la littérature. Mais il reste que, la littérature et l'analyse, ça fait deux. Je donnerai une première réponse à cette question. Je dirai que c'est une question qui ne peut être résolue que par une lente et difficile rupture avec des idéaux de jeunesse. Quand on est jeune, on a beaucoup d'idéaux, beaucoup d'idées préconçues - je ne

veux pas dire qu'ensuite on n'en a plus, mais disons que dans la jeunesse, on croit pouvoir faire beaucoup de choses; et on s'aperçoit peu à peu qu'on en fait de moins en moins, grâce à une succession d'échecs. - C'est bien en effet grâce à, puisque là, c'est de ça dont il s'agit : de ce en quoi l'échec est une dimension féconde, autant que possible, de l'existence.

Alors il y a une réponse qu'on a souvent entendue dire et qui paraît toujours choquante vue de l'extérieur, à savoir qu'on devient analyste à force de ne rien savoir faire d'autre. Et pourtant à la longue, on s'y fait, ça n'est pas faux. Je ne peux guère vous dire mieux pour l'instant.

Néanmoins la question : comment on devient analyste, n'est sûrement pas une bonne question, même pas pour l'analyste. Le problème, c'est aussi de trouver les bonnes questions, ce qui n'est pas facile. Je crois qu'il y a une meilleure question, c'est plutôt de savoir : comment est-ce qu'on s'introduit dans l'analyse ?

Il ne s'agit pas de "devenir analyste", il s'agit de s'introduire dans l'analyse. Mais là non plus, ce n'est pas tout à fait la bonne question, nous allons essayer d'approcher une question meilleure. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut là donner qu'une réponse personnelle. Je ne pense pas, et je pense de moins en moins, qu'il y ait quelque chose qui ressemble à une théorie psychanalytique. il y a des manières originales pour chaque analyste, de frayer sa démarche originale par rapport à son métier. Je vous proposerai donc une réponse : la mienne; quelqu'un d'autre vous dirait des choses très différentes.

Alors à cette question : comment s'introduit-on dans l'analyse, je vous donnerai les réponses suivantes : j'y suis entré premièrement, par l'insistance d'un symptôme. On ne s'occupe pas de psychanalyse si on n'a pas un symptôme. Vouloir s'occuper de psychanalyse à titre personnel de quelque manière que se soit, sans avoir un symptôme, est une aberration. On ne peut commencer à s'introduire dans l'analyse

que par l'insistance d'un symptôme.

Le second point, c'est que, pour mon compte, très rapidement, aux environs de 18 ans, en 1966, je lis Freud. L'insistance d'un symptôme n'est pas une condition suffisante à s'occuper d'analyse; la deuxième condition pour moi, ça a été l'existence d'une lettre, celle de Freud.- Freud pour moi, était un homme de lettre, quelqu'un qui m'introduisait à la question de : qu'est-ce que ça peut bien être que d'écrire, pour autant qu'on a un symptôme ? Comment arriver à faire les deux ?

Pour moi, ces deux points, l'insistance d'un symptôme, l'existence d'une lettre, c'était presque coextensif. J'ai dit presque, Coextensif, il vaudrait mieux dire : simultané; je veux dire que d'un point de vue chronologique, ça m'est arrivé presque en même temps. J'ai eu de la chance, j'ai pu commencer tôt à m'occuper de mon symptôme. Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas un écart; la lettre de Freud et le symptôme, ça fait deux. Le symptôme bien sûr, est premier. La lettre de Freud sort d'un symptôme : le sien. Mais il reste que pour moi, ça s'est beaucoup ressemblé. Ne croyez pas que c'est un bénéfice; si c'est un bénéfice intellectuel, humainement, c'est très fâcheux, car ensuite on passe un temps considérable à se débarrasser - de quoi ? Du symptôme ou de la lettre ? C'est ça qui n'est pas facile, c'est qu'il faut apprendre à se débarrasser de la lettre pour pouvoir se débarrasser du symptôme. Ça rend les choses un peu compliquées. Ça prend du temps.

Donc on est pris dans un symptôme; ensuite, on commence à s'en occuper d'un peu près, et pour mon compte, ça a été tout de suite par l'analyse du rêve, cette fameuse analyse des rêves que Freud appelle la voie royale d'accès vers l'inconscient. Pour l'instant, concernant la question de l'introduction dans l'analyse, je ne veux pas en dire plus, non pas refus, mais parce que, si je le faisais, nous serions obligés d'en venir à l'analyse du rêve, aux rapports existants entre le rêve, les symptômes psychopathologiques et ce qu'on

a appelé les "formations de l'inconscient", et je considère que ça nous entraînerait sur le terrain d'une théorie psychanalytique; or j'ai souhaité aborder la question autrement.

-o-o-o-o-o-

Je vais m'efforcer de prendre les choses par le biais de la pratique, d'une expérience vécue, la mienne; et j'ai décidé de prendre la question d'une manière fragmentaire. Je vais, pour commencer, vous traiter certains thèmes, dont vous ne verrez pas nécessairement la liaison qu'ils entretiennent. Moi je la vois; on en reparlera ensuite.

J'ai décidé de commencer par le biais de l'*entrée* dans l'analyse. Il y a un premier point qui frappe l'analyste, c'est la dimension de ce qu'on appellera d'un terme un peu facile mais qui peut être soutenu, la dimension de l'*imposture*. Du côté de l'analyste, il y a, dans le fait de prendre la position qu'il entretient, une incontestable, et inévitable, dimension d'imposture - Le psychanalyste la ressent, et on la ressent de sa part. On ne peut éviter cette dimension, il s'agit de savoir comment elle se travaille.

Toutefois, cette question n'est pas la seule ; il y en a une autre, du côté de ce que nous appellerons d'un autre terme médical, le "patient". Du côté du patient aussi, il y a des signes d'entrée dans l'analyse. Il y en a d'extrêmement précis, qu'on pourrait appeler les "symptômes amoureux" du patient. La personne qui se propose à s'introduite dans l'analyse, est inévitablement et rapidement, frappée de symptômes d'amour.

Il faut voir qu'une analyse commence par des rendez-vous. Il s'agit donc d'y être et nous essaierons tout à l'heure de discerner ce que peut signifier *être là, au rendez-vous*. Vous connaissez la petite histoire que j'aime beaucoup, c'est un Monsieur qui est en retard à sa séance, parce qu'il y a des embouteillages ; alors il téléphone à son analyste, et il lui dit : "Eh bien écoutez ! Commencez sans moi, j'arrive".

Mais non n'est-ce pas - si ça fait rire, c'est qu'il y a une raison, - dans une analyse, il faut être là. On ne peut pas faire d'analyse par téléphone ; on ne peut pas faire d'analyse par lettre ; on ne peut faire une analyse que là. Alors où ça ? On en reparlera.

Une analyse commence par des rendez-vous. Ensuite il y a quelque chose qui se passe, qu'on appelle les premiers entretiens, forcément. C'est quelquefois les derniers, mais ça s'appelle les premiers entretiens, ou les entretiens préliminaires. Mais les premiers entretiens, pour moi, les plus intéressants, c'est pas ceux du patient ; c'est les miens, ceux de l'analyste avec lui-même. Parce que dans un premier entretien, on est deux, au minimum. Et pour l'analyste aussi, c'est toujours un premier entretien. Dans ces premiers entretiens, c'est là que se fait sentir de la manière la plus aigüe notre fameuse sensation d'imposture.

Une autre grosse difficulté de l'analyse, liée à ce même point, c'est qu'elle n'est pas un métier. On peut gagner sa vie avec, on peut être "installé", membre d'une profession libérale ; mais de toute façon, ça n'est pas un métier. - Est-ce que c'est une profession, c'est-à-dire quelque chose à quoi on est appelé par foi, c'est encore une autre question ; je ne le crois pas non plus. Si être avocat, être médecin, être clergyman, sont des professions, quelque chose à quoi on est appelé, on doit se demander si l'analyse est une profession. C'est bien de là, de ce caractère privatif de la définition de l'analyse que résulte cette sensation d'imposture : qu'est-ce qu'on fait là ?

Cette sensation d'imposture, c'est ce que certains - c'est un des aspects de la question - ont essayé d'appeler la passe. Ils ont pensé que l'analyste avait à passer. Oui, mais à passer quoi ? Au fond on n'en sait trop rien. Alors comme on ne sait pas ce qu'on passe, eh bien ! on appelle ça la passe, et puis on croit que c'est passé, et en fait rien n'est passé du tout ! Mais enfin on passe n'est-ce pas ? passez toujours, passez me voir à la maison ...

Tout ça ne dit pas grand chose sur l'analyse. Peut-être que nous pouvons en donner une définition plus positive, mais toujours liée à ce sentiment d'imposture que j'essaie de dégager. Ce que je peux dire, parce que c'est un autre fait d'expérience, c'est que l'analyse est un savoir de l'inceste. Ça c'est une définition positive. Si on s'occupe d'analyse, c'est qu'on est dans l'inceste. Vouloir s'occuper d'analyse, oblige, contraint, amène, à baigner pendant de nombreuses années dans un bain d'inceste. Un bain d'inceste, au sens où on est obligé de savoir quelque chose - de quoi ? Eh bien ! du désir inconscient, à partir du moment où on commence à analyser - à s'analyser. Et c'est de là que naît le sentiment coupable d'être un imposteur.

Ce bain d'inceste est inévitable ; et pourtant, on ne peut pas y rester. On doit en sortir. Une des difficultés de l'analyste - puisque pour l'instant je parle de lui - une des difficultés de l'entrée de l'analyste dans l'analyse, c'est qu'il doit sortir de l'inceste. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est difficile. Ça prend des années, pour sortir de l'inceste, et faire en sorte que, ce que l'analyste sait, cesse pour lui d'être l'équivalent de coucher avec la mère. Là je parle en tant que fils ; nous connaissons bien une position subjective autre que celle de l'analyste et qui consiste à être dans l'inceste, pourquoi ne pas y faire allusion ? C'est celle du prêtre. Un prêtre est, tout autant qu'un analyste, dans le savoir de l'inceste. L'analyste doit en sortir ; les prêtre, y arrivent quelque fois.

J'ai parlé là du côté des hommes. Quant aux femmes, je n'ai pas grand chose à en dire ; je ne peux pas me mettre à leur place pour savoir ce qu'elles ont à dire sur la question, si elles s'occupent de s'introduire dans l'analyse. Ma foi ! ce sera à elles d'en parler.

C'est donc une difficile rupture avec l'inceste qui permet de constituer une place d'analyste au-delà de l'imposture, pour utiliser un terme douteux : au-delà. L'analyste feint de s'apercevoir que l'expérience qu'il a acquise de ses symptômes, devient une voie de parole pour les symptômes des autres. C'est ce qui lui apparaît, comme si ses

symptômes étaient des souvenirs, à partir desquels il peut aider quelqu'un d'autre à avancer dans les siens. Dire que les symptômes sont des souvenirs, ne veut pas dire qu'ils ont disparu. Ils peuvent avoir disparu, ça n'est pas toujours le cas. Mais l'important, c'est qu'ils soient des souvenirs ; quand l'analyste rencontre les symptômes de l'autre, il peut, devant cela, se souvenir des siens et trouver la faille qui va permettre à l'autre personne d'élaborer son propre symptôme.

Certainement cette définition de la position de l'analyste n'est pas suffisante ; mais elle donne une voie d'entrée possible à la question.

Cette expérience de son symptôme, qui définit l'analyste, se traduit au bout d'un certain temps d'expérience, dans un ensemble de phénomènes qui se répercutent aussi du côté des patients.

Premièrement, une conséquence, phénomène bien connu des analystes, c'est l'angoisse des premiers patients. S'il peut y avoir une angoisse à faire de premiers entretiens, d'un côté comme de l'autre, il y a quelque chose qui n'est pas moins marqué du côté de l'analyste, c'est qu'un analyste qui commence a de l'angoisse concernant ses premiers patients et il se pose toute une série de questions qui apparaissent dans sa pratique : est-ce qu'ils vont revenir ? Ou bien encore, l'autre personne se trouve avoir dieu sait quoi ! une petite maladie, elle ne revient pas. Et on se dit : mais est-ce que j'y suis pour quelque chose ? Est-ce de ma faute ? Ou encore vous avez des gens qui, en début d'analyse, se mettent à avoir des symptômes spectaculaires. On se demande : est-ce à cause de moi qu'ils sont malades ? On s'angoisse, et on ne peut pas éviter ces phénomènes d'angoisse concernant le retour de l'autre personne, pour autant qu'ils sont une manifestation d'une simili-toute-puissance que l'analyste se croit, qu'il croit propre au transfert ; il croit que le transfert est tout puissant. Mais en vérité, c'est de son transfert à lui, l'analyste, qu'il est question. C'est de son

contre-transfert dont il s'agit là et qui l'amène pour un temps, à se croire tout-puissant. En vérité, il ne l'est pas, il n'y a pas lieu de s'angoisser, et bien sûr, cela passe tout seul. Mais il est important d'avoir plusieurs "premiers patients", de façon à se désangoisser par le rythme de l'activité, par la constatation que, au fond, tout ça ne dépend pas trop de l'analyste, que les patients n'en font qu'à leur tête.

Il y a un second effet, pas très intéressant, mais qu'on peut relever de cette entrée dans l'analyse. C'est un effet d'identification de l'analyste à sa place, l'analyste se prend pour un analyste. Identification tout "imaginaire". Ça se traduit par des tentatives qui valent se qu'elles valent, pas grand chose. Il se passe des cristallisations de techniques ; on essaie des tours de mains,des trucs, appris par d'autres, et qui bien entendu, ne servent à rien, et ne marchent jamais, parce que ce sont des tours de mains qui appartiennent à d'autres. Cette identification n'a pour l'analyste aucun effet heureux. Les tours de mains, en psychanalyse, à la différence d'autres "métiers", ne se transmettent pas. On ne peut transmettre rien que, sur ce terrain précis, des événements originaux qui sont arrivés à l'analyste en tant que patient, en tant qu'il a été attentif à ses propres symptômes ; et c'est dans cette mesure seulement qu'il peut arriver à retransmettre à son patient quelque chose qui ne soit pas de l'ordre de l'identification à sa place.

Je peux dégager un troisième effet de l'entrée dans le travail analytique. C'est ce qu'on pourrait appeler une assurance, un étrange mélange d'habitude et de démarches originales. Elle résulte de quelque chose de difficile à cerner, qui est que chaque analyste construit sa pratique et s'y trouve à l'aise. Il y a dans un texte taoïste de Lie-tseu qui est je crois le Vrai Classique du Vide Parfait, à moins que ce ne soit dans Tchouang-tseu, il y a une anecdote du fameux Boucher Taoïste qui a un couteau depuis 15 ans, 20 ans, un couteau qui ne s'use pas. Parce que, depuis le temps qu'il coupe, le boucher, son couteau ne s'use plus. Il

a tellement l'habitude et l'originalité de sa coupe, que désormais, il ne fait plus attention à ce qu'il fait ; son couteau glisse de soi-même et, vous sentez bien que ce dont il s'agit, dans cette métaphore du couteau du boucher, il s'agit de ce que les taoïstes appellent par exemple la position de l'Homme Parfait, d'un homme pour qui l'habitude et le vide se sont identifiés. Car pour un Taoïste, ce dont il s'agit dans l'existence, c'est d'atteindre au vide, au vide qu'on traduit comme on peut par "parfait" - d'arriver à faire que, dans sa vie, chacun des actes de l'homme parfait soit orienté par le vide, par quelque chose qui est l'activité fondamentale de la Nature : Tao, le Principe.

Eh bien ! on ne peut pas en espérer autant d'un analyste, mais il est certain que peu à peu dans la pratique, cette conspiration d'habitude et de démarche originale donne à l'analyste une approximation du couteau du boucher : quelque chose qui glisse sans effort et tranche là où il faut.

Que s'est-il passé pour en venir à cette conséquence ? L'analyste a été, premièrement, rassuré par ses patients. C'est un des problèmes bien connu de l'analyste débutant, que les patients viennent vous rassurer ! On peut même se demander si beaucoup d'entre eux ne reviennent pas exprès pour ça. Ça ne rend pas facile les analyses. Car quelqu'un qui vient pour vous rassurer, pendant ce temps, il ne peut pas s'analyser ! Mais on a montré à l'analyste qu'il est aimable ; on lui a montré même, qu'il est aimé, puisqu'on revient le voir ; mais là n'est pas vraiment la ressource de cette habitude. Elle est plutôt que, à l'abri de cet amour qui est donné à l'analyste, nous pourrions dire, pour utiliser une métaphore de R.A. Spitz, que cet amour donne à l'analyste un berceau, un berceau de la perception, qui lui permet de se déployer sans risque. Grâce au berceau amoureux que lui donnent ses patients, par le fait qu'ils reviennent, il peut agir avec tranquillité.

Il en résulte des changements de style dans sa pratique. Au début, on passe beaucoup de temps à interpré-

ter, à faire le malin, à créer des coupures, du silence, toutes sortes de choses qu'on croit rigolottes, et analytiques, alors qu'on ne fait ça que pour se rassurer. Puis on s'aperçoit que le patient n'accepte toutes ces fantaisies de l'analyste que pour le rassurer ; on peut alors s'en passer, parce qu'on se rend compte que le patient n'a pas tellement besoin de nous pour s'analyser, qu'il va à son rythme, de ce qu'on appelle sa "résistance". Mais en fait, ce n'est pas de résistance qu'il s'agit, mais de la démarche originale de la personne analysante.

-o-o-o-o-o-

- Intervenant : La première question serait de savoir si un analyste ne peut parler de la cure psychanalytique qu'en parlant de lui ; la seconde c'est : qui du patient ou de l'analyste a plus besoin de l'autre ?

- Réponse : A la première question, qui est bien sûr la plus intéressante ! je répondrai ainsi : pour ma part, plus le temps passe, et plus je pense que parler de moi est une démarche importante. Seulement je serais roublard en vous faisant croire que je ne parle que de moi, parce que à la vérité, pendant 18 ans j'ai passé mon temps à lire. Mais justement, je m'aperçois peu à peu que plus je m'efforce de pratiquer correctement mon travail et mon rapport au symptôme, plus je dois parler à partir de ma propre expérience, et non pas à partir de ce que j'ai lu. Vous me direz : c'est une évidence. Oui ! mais c'est une évidence difficile à acquérir. Deuxièmement vous remarquerez que j'ai dit : "je parle de moi". Mais je n'ai fait aucune allusion à ce qu'on appelle une "topique" au sens freudien du terme. De sorte que, quand je dis : parler de moi, que dis-je exactement ? Est-ce que c'est de mon moi-idéal narcissique (il en faut un à tout le monde) ; ou est-ce autre chose ? Parler de soi, ce n'est déjà plus pareil. Si j'étais anglo-saxon et que je dise : parler de soi, ça ne voudrait justement pas dire : parler de moi. Le soi, le self, chez les psychana-

lystes anglo-saxons, c'est autre chose que le moi.

Toujours dans la suite de cette question, j'accenturai le pas de la manière suivante en vous disant que plus je parle de moi, moins c'est personnel. Ça, je n'ai rien inventé, Gide l'a déjà dit. Plus je parle de choses personnelles, plus je suis sûr qu'elles ne m'appartiennent pas. Dans le meilleur des cas, elles appartiennent à quelqu'un d'Autre. Dans cette mesure, je suis d'autant plus sûr d'être sur les traces de quelque chose d'impersonnel, qui est ce que Freud appelle les traces mnésiques inconscientes ; en fin de compte la manifestation du désir de l'Autre. Donc plus ce sera parler de moi-même; plus je serai éloigné de moi-même, plus je serai proche de l'Autre. Parce que ce qui parle de moi, ce n'est pas moi, c'est l'Autre, que Freud appelle le Ça, qui, premièrement me constitue sans doute, mais deuxièmement ne m'appartient pas, m'est étranger.

A la deuxième question : qui a le plus besoin de l'autre, du patient ou de l'analyste ? - je ne vais pas faire le malin en vous disant que c'est l'analyste, c'est difficile à dire.

- Intervenant X : C'est un peu la poule et l'oeuf.

- G. Taillandier : Oui. Il n'y a pas de réponse. Pris de court, je ne sais comment répondre à cette question. Ce qui est sûr, c'est qu'on n'a pas nécessairement besoin d'un analyste donné à tel moment.

- Intervenant y : L'identification à sa place, c'est donc une identification à Freud ? Ç'aurait été le premier qui aurait été analyste sans être analysé ?

- G. Taillandier : Il y a bien sûr le problème du mythe des origines, d'un analyste qui n'aurait pas été analysé. L'identification à Freud : depuis on a fait tellement de choses qu'on a toutes sortes de gens à qui s'identifier.

Mais ça peut aller dans des petits détails inattendus. J'ai une amie qui travail à l' HP. Là on ne peut demander de l'argent aux gens. Alors quoi leur demander - Vous me direz : pourquoi leur demander quelque chose ? c'est une autre question. Cette amie a pour pratique, dans une façon proche de Dolto, de leur demander un petit objet : une capsule de bouteille, une branche, des boutons de culottes dit Annick Relier ! - Enfin un petit quelque chose. Elle se débrouille bien pour le faire. Moi un jour je me suis dit : bon, très bien ! - j'étais à l'Hôpital, j'ai demandé à quelqu'un de m'amener une feuille morte. La feuille morte je ne l'ai jamais vue. Non seulement ça, mais quand je l'ai demandée au patient, il m'a dit :"Oh là, là ! Qu'est-ce que vous faites là ? C'est pour faire comme Mme Dacier, vous faites le malin, mais vous savez, Mme Dacier, moi je l'aime pas du tout, alors ! vous savez c'est pas la peine de me faire des coups comme ça !".

J'ai compris que, demander des feuilles mortes, j'y arriverais jamais. Il est évident que cette demande faite par moi était une identification. Je demandais une feuille morte, comme cette amie peut en demander.

-o-o-o-o-o-

Alors reprenons.

Voyons du côté du patient, On peut dire le client ; l'analysant, c'est plus joli.

Il y a des symptômes des deux côtés, il y en a aussi du côté du patient, des symptômes d'entrée dans l'analyse.

Les patients, c'est plus obscur, car ils ne disent pas tout. Ils disent ce qu'ils veulent bien dire et ils ont raison, ils sont là pour ne pas tout dire. Il ne manquerait plus que ça de tout dire à l'analyste !

Le patient, pour autant qu'on sache, vient formuler une demande. Une demande d'analyse. Pourquoi ça ? La réponse la plus simple c'est que, sans doute, il a des problèmes, il est névrosé. Mais c'est insuffisant. Parce que, être névrosé c'est une chose, et faire une demande d'analyse, c'est une autre paire de manches. Entre les deux il y a un abîme. Après tout, il n'y a guère qu'un siècle que la psychanalyse existe, avant c'était le trou noir. Eh bien ! le trou noir continue d'exister : il y a des névrosés, et puis il y a des gens qui font une demande d'analyse, et puis ça fait deux. Et penser cet abîme mérite d'être accompli. Je ne vais pas le faire parce que c'est difficile, de penser l'abîme entre la névrose et la demande d'analyse.

Si vous connaissez le texte de Freud qui s'appelle l'Homme aux Rats, je vais sortir une remarque faite par quelqu'un de très intelligent, J.A. Miller. Il a fait une remarque que j'espère il a exploitée ailleurs, concernant l'entrée en analyse. L'entrée en analyse de l'Homme aux Rats se fait autour d'une somme d'argent qui est dûe à une autre personne, et ça le met dans des états tels qu'il vient trouver Freud. Mais l'intérêt de ce que dit Miller, est de remarquer qu'il faut une scène inaugurale pour créer une demande d'analyse, mais surtout, que chez l'Homme aux Rats, la scène qui permet de penser son entrée en analyse, c'est autre chose, c'est le fameux fantasme des Rats, où il est question de ceci : un homme qui se ferait enfiler des rats par l'anus. Ça met notre Homme aux Rats dans des états épouvantables, de jouissance horrifiée, de fantasmer cela, il est dans tous ses états. J.A. Miller fait remarquer que ce fantasme était le mode particulier à l'Homme aux Rats de son entrée dans l'analyse. Ce qui exigerait qu'on réfléchisse à l'abîme existant entre névrose et demande d'analyse pour autant qu'une demande d'analyse, c'est un acte, qui par conséquent doit bien trouver un ancrage dans la vie du sujet.

Ce qui est sûr, c'est qu'une entrée dans l'analyse, c'est toujours une question sur le désir. Je suis hélas ! obligé de sortir deux trois termes techniques. La demande d'analyse a ce caractère bizarre, d'être une demande de désir : faites en sorte que je puisse enfin désirer ! Comment diable

m'y prendre pour désirer ! Une demande en somme de s'autoriser - ou d'être autorisé, - la première forme, c'est plutôt : être autorisé, - mais en fait il s'agit de s'autoriser, - S, apostrophe, encore le soi !, de s'autoriser à désirer. Il reste en effet que, en dehors du désir, l'être humain n'a strictement rien qui lui permette d'exister, à part ses symptômes. Car le symptôme - ou le désir - en dehors de cela, on n'a rien pour exister. - Pour ce qui est de subsister, les pommes de terre peuvent suffire. Seulement voilà, les pommes de terre, c'est très important, mais le désir aussi. Eh bien ! dans l'analyse, il s'agit de savoir si on peut désirer.

Autour de cela, je pourrais développer ce que j'ai appelé pour faire un trait d'humour relatif, les maladies amoureuses de l'analysant. Une entrée en analyse s'accompagne,chez la personne qui postule, l'analysant, de symptômes - j'allais dire spécifiques. Ce n'est pas le mot qui convient. C'est plutôt des symptômes sans spécificité. Il y en a des drôles - il faut les faire prendre avec humour, il me semble, à la personne, - vous avez de tout : des douleurs somatiques,des grippes - ça c'est classique ; vous faites entrer quelqu'un en analyse, dans la semaine qui suit, une grippe ! - vous avez des crises d'angoisse, de l'hypochondrie : "j'ai mal ici, j'ai mal là, j'ai sûrement un cancer", Une entrée en analyse se signe par des symptômes non spécifiques, ne touchant à rien quant à la structure, mais qui soulignent le fait qu'on commet quelque chose d'important.

Vu de l'extérieur, en particulier du côté "fais-moi peur" que l'analysant se donne sur sa propre démarche, on pourrait craindre un effondrement. Mais il n'en est rien. Il ne s'agit pas d'effondrement mais plutôt de signes que le postulant s'envoie à lui-même par l'intermédiaire de l'analyste, signes qu'il s'autorise à mettre-bas. Il s'agit de mettre bas le fardeau névrotique. La névrose dans le sujet, tient à une affirmation phallique. Il s'agit de maintenir à tout prix : c'est très fatigant. Si vous commencez à accepter de ne pas bander tout le temps, eh bien ! ça vous donne la grippe. Vous vous faites signe que vous êtes prêt à ne pas continuellement bander toutes vos forces, pour arriver à survivre. Votre corps réagit sainement. Le corps qui est le lieu de la parole, son

temple, comme il est dit dans de vieux textes, le corps signe l'entrée dans la parole, de la personne, et par conséquent une mise bas, un découvrement de la phallicité inhérente à la névrose.

Il en va tout autant des rêves d'angoisse fréquents en début d'analyse, des cauchemars, qui apparaissent à proximité de l'entretien. Il y a des cauchemars qui viennent là, et qui sont aussi des signes du désir inconscient ; car ne l'oublions pas pour Freud, le cauchemar, c'est le signe d'un désir, tel qu'il ne peut pas être admis ; en l'occurence, le désir qui ne peut être admis est difficile à cerner. Disons que ça tient à l'être même de la personne, qui accepte de prendre en considération son être. Ces rêves d'angoisse, quand je suis analyste, je fais autant que possible transmission du côté amusant de la chose à la personne, en lui produisant deux trois interprétations sauvages à souhait, histoire de la réveiller.

Si par exemple une dame vient rêver qu'elle est au milieu de machines nombreuses et complexes au milieu desquelles elle essaie de se repérer, je me permets de lui demander si par hasard son grand-père n'était pas dans la mécanique ? Et bien entendu - vu ce que je sais de ce genre de rêve - ça ne rate pas. Ça fait toujours son petit effet, ça permet d'accrocher la personne au caractère humoristique de son angoisse.

Je fais ces choses qui sont destinées à déplacer l'angoisse de l'autre personne, son angoisse est à respecter puisqu'elle est signe du désir ; mais je me dis que c'est important de rire autour de ces signes d'entrée, pour que la personne commence à se rendre compte que son angoisse est le signe de ce qu'elle souhaite, de ce à la recherche de quoi elle va aller.

Autrement dit, le postulant apporte à l'analyste des symptômes, qui témoignent que lui, l'analysant,il est

un cas intéressant : Si on fait une demande d'analyse, il faut qu'on puisse intéresser l'autre personne qui va vous écouter ; il faut qu'elle vous retienne, qu'elle ne vous laisse pas partir. Donc pour ça, puisque c'est un analyste qu'on va voir, il faut être un cas intéressant : Voyez, j'ai de beaux symptômes !

Mais bien sûr, la personne qui vient n'est pas simplement un cas intéressant. Elle se représente comme digne d'être aimée : je suis digne que vous m'aimiez, puisque j'ai tout ça pour m'affubler. C'est en effet un des départs d'une analyse : être digne, premièrement, d'être aimé, deuxièmement, être digne, par delà l'amour, de désir. Etre digne de désirer - éventuellement de l'être, mais là n'est pas le problème - être digne de désirer, voilà ce qui s'abrite dans les symptômes d'entrée en analyse que la personne formule. Alors est-ce que le désir est quelque chose dont il y a lieu d'être digne - c'est une autre paire de manches - mais pour une entrée en analyse, ça suffit. Il est certain que le désir n'est pas de l'ordre de la dignité. Mais il y a dans cette position de la dignité du désir un des signes essentiels de l'entrée en analyse. Il est certain que dans cette mesure, l'amour qui est demandé par les symptômes est une impasse sur le désir, le désir qui n'est pas aimable. On tire un trait sur le désir en se présentant comme digne d'amour. Mais après tout, ces symptômes, cette demande d'amour, sont la première manifestation d'un désir vacillant qui tente de se manifester, pour un être qui, premièrement, jouit de sa souffrance, c'est-à-dire de ses symptômes, mais qui deuxièmement, demande que, cette jouissance, on la lui ravisse. Car dans le symptôme, il y a jouissance en tant que souffrance, la souffrance névrotique est et n'est rien d'autre qu'une jouissance. Nous développerions cela si nous étudiions le texte de Freud sur l'Au-delà du Principe du Plaisir. J.D.Nasio a beaucoup traité cette question, seulement deuxièmement, qu'est-ce qu'on en fait ? C'est pas tout de jouir, c'est fatigant. Et ce qu'on vient demander, c'est que quelqu'un veuille bien vous en débarrasser. Qu'on vous la ravisse ! Il s'agit d'une entreprise de désorcellement ; il s'agit de

savoir si quelqu'un voudra bien vous ravir cette jouissance insupportable, cette jouissance qui n'est pas vôtre, voudra, non pas l'assumer, mais vous la soustraire. Vous direz : où ira-t-elle ? Ça c'est une autre paire de manches, nous ne sommes pas censés savoir dans quelle poubelle les analystes mettent leurs déchets.

Toujours dans cette suite, il faut souligner que la démarche d'une demande d'analyse est active. Elle consiste à accepter de perdre quelque chose pour un bénéfice, sans doute, incertain, mais enfin il faut accepter de perdre quelque chose et de se mettre en marche pour opérer la perte de cette souffrance.

C'est une des raisons pour lesquelles, dans le travail d'entretien, l'analyste, à ce qu'on disait autrefois, est "neutre", la fameuse neutralité analytique, qui n'existe pas. Il ne s'agit pas d'être neutre, il s'agit de laisser au patient, l'évaluation exacte de ce qu'il souhaite concernant le désir. Etre neutre ne veut pas dire : être inactif. Ainsi, l'analyste a une tâche importante à accomplir dans les entretiens préliminaires : il a à aider le patient à savoir s'il veut revenir.

Mais là où il s'agit de revenir, ce n'est pas dans le cabinet de l'analyste, mais sur les traces du désir inconscient. Le cabinet de l'analyste n'est là que pour ça. C'est pourquoi je pense que l'analyste doit "accrocher le patient" ; il faut le ferrer, non pas bien sûr par la personne de l'analyste, mais par les "signifiants" qui l'orientent dans sa vie. L'analyste doit trouver - s'il le peut et si la personne veut bien le lui accorder, les signifiants qui vont permettre de savoir si elle veut ou pas, revenir. L'analyste doit aider le postulant à reconnaître les mots étrangers, les lettres qui orientent l'existence de la personne, dont elle ne sait rien, mais dont ces entretiens sont l'occasion qu'ils se manifestent. On doit consacrer une part de ses forces à la question du retour de l'analysant vers ces traces. Il s'agit de savoir s'il peut ou pas s'engager dans ce que M. Klein

appelle la "position dépressive", pour autant que le <u>retour</u> est une des métaphores les plus nécessaires de la position dépressive, - retourner, c'est le signe qu'une personne peut être en position dépressive, accepte de résoudre les clivages qui caractérisent les positions plus archaïques. Maintenant, qu'est-ce qu'un retour ; retourner au pays, c'est une autre paire de manches.

L'autre aspect de cette démarche, c'est qu'il ne s'agit pas simplement d'aider le consultant à revenir ; mais de l'aider à discerner si l'abord de ces mots étrangers sera pour lui, source de plaisir et de renouveau. Rien n'est moins sûr : en quoi quelque chose d'étranger qui vous dépossède de votre vie, peut-il être source de plaisir, alors que c'est de prime abord la marque de quelque chose qui fait souffrir ? C'est pourtant un des paris que l'analyste essaie d'engager avec l'autre personne.

Un autre aspect technique du travail de l'analyste, c'est qu'il doit faire en sorte que le patient dise ce qu'il souhaite vraiment. Il doit s'enquérir de cela - par la voie de la parole, et autant que possible en présence de l'autre personne. Dans la mesure du possible, il faut que l'autre personne formule un refus en présence de l'analyste. En présence, c'est-à-dire pas au téléphone. J'essaie de tenir qu'un entretien téléphonique est nul quant à l'acte, dans ce cas précis. Je m'efforce de faire qu'une personne qui me dit au téléphone : "on en restera là", je lui dis : "revenez me voir pour me le dire", de façon que je sache si je peux assumer ou pas, l'angoisse de l'autre, et que l'autre sache jusqu'où il peut revenir, même si c'est pour me dire qu'il n'y aura pas de suite. Il est possible de faire des bouts d'analyse par téléphone, mais pas dans n'importe quel contexte. Le téléphone, le répondeur téléphonique, les lettres, c'est nul et non avenu s'il n'y a pas la présence corporelle de l'autre. Une analyse c'est une démarche de quelqu'un qui jouit comme être corporel, qui jouit de son corps. Eh bien! la question se pose en retour à l'<u>analyste</u> : peut-il ou non supporter l'existence de cette jouissance-là ? Rien n'est

plus difficile que de supporter la présence d'un autre corps, parlant. C'est pourtant une condition impérative du travail analytique. La présence du corps de l'autre, cette présence insupportable, c'est à quoi on est contraint quand on est analyste ; ça n'est pas une partie de plaisir, ça fait partie de l'exigence à laquelle on s'est condamné en faisant ce "métier".

On peut reprendre cela à partir d'une remarque de J.D. Nasio, que, dans les entretiens préliminaires, un patient présente de soi ce qu'il a de meilleur, ce qu'il y en lui - en soi ? - de plus digne de faire symptôme. On ne doit pas sous-estimer ce moment de la présentation des symptômes, en le laissant filer. Car ce serait tenir pour nul ce qui était dit à ce moment, ce qui pose plein de problèmes concrets ; quelqu'un qui part, qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'on lui écrit, lui téléphone, est-ce qu'on exige le retour et comment ? On se débrouille comme on peut. Mais c'est important que l'analysant sache que ses symptômes ont été respectés, que quelqu'un propose de les considérer comme trace du désir inconscient.

D'où, conséquence du côté du patient, il est important que l'analyste parle et qu'il n'aille pas imaginer qu'on lui demande de se taire. L'analyste doit dire ; il peut dire en se taisant, sans doute, mais il doit dire. Et en particulier, il doit formuler à l'issue de ce travail d'entretien, s'il a une issue, s'il estime que la personne a formulé une demande d'analyse ! On doit dire si on pense que la personne peut entrer dans un travail analytique, ou pas. Si on ne pense pas, il faut lui dire aussi. On n'a pas à lui dire pourquoi ; mais on doit lui dire qu'on ne peut pas la recevoir. On peut alors l'envoyer vers quelqu'un d'autre, vers un autre corps, afin que les paroles tenues ne soient pas nulles. C'est des tâches difficiles, on ne s'en sort pas toujours bien.

Ce qui est certain, c'est qu'une entrée en analyse, ça se dit, et que l'analyste doit la nommer. On ne peut pas

entrer/
/en analyse sans nommer.

Ça permet de déblayer le terrain de deux faux-problèmes. Parler des faux problèmes n'est pas une bonne démarche, mais on va le faire un peu.

Premier faux problème , celui du contrat. Y a-t-il un contrat analytique ? J'estime que non. Ça peut paraître paradoxal vu ce que je viens de dire. Et pourtant, il n'y a rien à quoi je sois plus opposé qu'à la notion de contrat. Un contrat, ce que j'en pense, c'est que c'est fait pour être brisé. Ça ne sert à rien d'autre. Un contrat à respecter, vous en connaissez peut être, moi pas, et en tout cas je ne respecte pas les miens. C'est le meilleur usage qu'on puisse faire des contrats. Si une analyse doit s'ouvrir sur quelque chose qui doit être brisé, je dirai ; ça ne serait déjà pas mal ; mais pourquoi commencer comme ça ?

Qu'un contrat soit fait pour être brisé, vous pouvez y réfléchir à partir d'un texte de Th. Reik sur le Kol Nidré. Il s'agit d'un rituel très particulier, qui consiste en ceci que, une fois par an, on profère que tous les contrats sont nuls (dans le rituel seulement bien entendu). Reik se gratte le front et se demande : mais pourquoi ce rite ? Et il fait la remarque suivante, au terme d'une longue analyse d'ailleurs trés vaseuse, qu'un contrat, c'est fait pour quoi ? Mais c'est fait pour contrôler le désir ? Si vous contractez quelque chose, ça veut dire que vous êtes obligé de contrôler votre désir, de faire qu'il respecte des délais, des temps, des dates, des remboursements, - toutes sortes d'inepties auxquelles nous sommes certes contraints par la vie sociale, mais ce sont des inepties. Alors qu'est-ce que ce rituel d'annulation des contrats ? C'est le moment où on s'affirme l'existence du désir ! On rompt les contrats pour rappeler que le désir est le soubassement de la vie humaine, et que par conséquent, il faut bien dire de temps en temps : "Bon ! maintenant les contrats, ça suffit, on s'amuse !". On s'amuse, entendons-nous ! On désire. Ça ne va pas plus loin, mais au moins, on l'a dit ! une fois par an, ça n'est pas si mal.

Je pense qu'il n'y a pas de contrat analytique ; ça ne veut pas dire qu'on peut faire n'importe quoi, mais ça ne dit rien de ce qu'on peut faire. Je précise que je parle ici d'analyse classique : si vous lisez les livres de G.Pankow, vous verrez qu'elle propose des thérapies "à l'essai", de deux mois. Puis elle dit : on verra au bout de deux mois si ça marche. Si ça marche on continue, sinon on arrête ; mais elle le fait dans un contexte particulier, qui est la psychothérapie des psychoses ; ce n'est pas ce dont je vous parle. Ce qu'elle fait ressemble beaucoup à un contrat - est-ce que ç'en est un, il faudrait avoir son avis. Il s'agit des psychotiques ; et il faut donc savoir si ces personnes, dont un point de la personnalité ne peut absolument rien savoir de la parole, vont accepter ou pas d'en savoir quelque chose. Rien n'est moins évident.

Mais pour ma part je n'établis pas de contrats analytiques, j'essaie de respecter ce qu'est le désir, ce qui n'est pas facile, car comment savoir qu'on respecte le désir, s'il y a un inconscient, celui de l'analyste d'abord, et puis celui du patient ?

- Intervention : Si on ne peut pas parler de contrat écrit, il y a tout de même un contrat, puisqu'après les entretiens préliminaires, ça se poursuit ; on peut dire que l'un a besoin de l'autre et réciproquement. C'est une forme de contrat, pour ne pas dire de drogue.

- G. Taillandier : Qu'il s'agisse d'un contrat verbal, non plus. Conclusion qu'on accepte quelqu'un en analyse, oui, toujours. Je m'efforce de m'astreindre à la règle de dire à quelqu'un : "je vous accepte en analyse". Nous parlerons plus tard du divan.

Sinon je ne sais pas ce qu'est un contrat. Ça signifie seulement que je peux travailler avec quelqu'un. Je ne sais pas jusqu'à quand, jusqu'à quand la personne voudra.

Savoir si c'est une drogue, un besoin irrémédiable et réciproque de l'autre, je ne sais pas quoi vous dire.

- A. Relier : Ça peut le devenir, mais ça n'est pas forcément inaugural ; au sens d'un lien d'amour peut-être, dans ce sens là.

- G. Macé : Je ne crois pas que ce soit une drogue, parce que la drogue par définition, endort la souffrance, tandis que l'analyse la réveille.

(Interventions peu audibles).

- G. Taillandier : Vous dites : on ne peut s'en passer , mais on ne peut pas se passer de sa femme, on ne peut pas se passer de respirer, on ne peut pas se passer de ses enfants, de payer ses impôts, il y a beaucoup de choses dont on ne peut pas se passer ; c'est pas des drogues.

(Interventions inaudibles).

Il y a un bon exemple. Un jour je me promène dans Paris, et je rencontre un jeune homme suant sang et eau, trés pâle, le visage en sueur, qui me dit : "Ah, Monsieur ! Vous ne pourriez pas me donner 100 balles ? " (Pas:un franc !). Je lui dit : "faut voir !" - Les yeux très grands ouverts, moi très impressionné. Je n'ai pas tellement l'habitude des toxicomanes, en plus ça ne m'intéresse pas. Il me dit : "Ben voilà, il faut que j'achète un médicament, vite, parce que je suis un ancien drogué, je sors de Machin-chose, on m'a donné un médicament de substitution qui s'appelle comme ça, il faut absolument que je le prenne sinon ça va aller très mal ; écoutez, ça coûte 78 fr 15 centimes, et j'ai besoin de 100 fr." . Moi - "Vous ne pourriez pas aller à l'hôpital ? ". - "Ah non, non ! J'en sors vous comprenez !". Moi - "Bon, il n'y a pas une pharmacie tout près où vous pourriez le chercher avec moi ?". - "Ah non non ! la pharmacie, elle est spéciale, c'est Pôrte de la Chapelle" . Moi - "Ecoutez, très bien, je vous prête 100 fr." Vous

direz : il est givré ! D'accord, mais je l'ai fait ! Pourquoi je l'ai fait c'est une autre paire de manches. Et je lui dis : "Bien, maintenant vous allez noter mon nom et mon adresse sur un papier, puis vous allez me les ramener, les 100 fr. " Il n'avait pas de papier, il a fini par trouver un ticket de métro ; pas de stylo, je lui prête le mien. Il prend mon nom et mon adresse, (j'ai pensé que j'étais complètement fou, mais c'est ainsi). Et puis lui : "Vous voulez voir mes papiers ?". Moi, grand seigneur "Pensez-vous !". J'aurais bien sûr dû regarder ses papiers ! Mais enfin si ça marche comme ça, c'est que ça doit marcher. Donc ce monsieur est parti avec ses 100 balles, et bien sûr je ne l'ai jamais revu.

Qu'est-ce qui, là-dedans fait la limite entre la toxicomanie et l'analyse ? Est-ce que je suis complice, analyste, qu'est-ce que je suis ?

Vous me demandez si l'analyse est une toxicomanie. La réponse me paraît simple : quand j'ai demandé à ce monsieur de revenir, donc de me remercier, il n'est pas revenu. Je vous réponds que je ne suis pas toxicomane, ni complice, car les 100 fr. que je lui ai donnés pour qu'il revienne, avec mon nom, là où j'ai fait une erreur, c'est de lui laisser filer le sien, de nom, - sur ce point précis du nom, j'ai à moitié satisfait aux exigences de la nomination. L'autre moitié, je ne l'ai pas faite. Je ne suis pas analyste dans cette position, bien sûr, mais je lui proposais de parler, d'avoir la possibilité de me rendre quelque chose. Il ne l'a pas fait. S'il a besoin d'aller taper des gens pour continuer à se droguer, c'est son problème ; mais moi je lui ai proposé une nomination. Ça n'a pas marché, je suis naïf d'accord, mais je ne participe pas de la toxicomanie.

C'est le meilleur exemple. Ce bon jeune homme, je lui souhaite un bel avenir, j'espère qu'il en aura un, mais ne pas être capable de ramener 100 francs, me prendre pour un pigeon parce qu'on sait par où m'accrocher, ce n'est pas un bon procédé pour lui. Pour moi je m'en moque, c'est

100 francs, mais pour lui c'est de sa vie qu'il s'agit.

-o-o-o-o-o-

Toujours dans cette question du oontrat, il y a des aspects de la pratique auxquels l'analyste doit prendre garde. Qu'est-ce qu'on recherche en fixant un contrat analytique ? C'est les conditions sous lesquelles on peut analyser. Tout n'est pas analysable, tant s'en faut ! Il y a de l'inanalysable, y compris dans une analyse ; mais encore faut-il pouvoir travailler, et en définir les conditions. Ce qu'on cherche à fixer avec l'autre personne, c'est des conditions d'image du corps, de constitution d'un sens. Vous avez peut être étudié G. Pankow. Vous savez qu'elle distingue ce qu'elle appelle deux fonctions de l'image du corps, la première, qui consiste en ceci, qu'il existe entre les éléments de l'image du corps un lien dynamique entre les parties de l'image du corps et sa totalité. Autrement dit, vous n'avez pas vos membres qui foutent le camp dans toutes les directions, comme dans l'hallucination. Une personne hallucinée, est quelqu'un qui a un morceau de son image du corps qui fout le camp, et qui la voit revenir dans le réel, en face de soi, ou au plafond, dans le mur, en tout cas, pas dans son corps, dans l'extérieur. G. Pankow nous dit : que la partie soit reliée dynamiquement : active, jouissante, au reste du corps. Ça c'est les conditions de ce qu'elle appelle, encore, la forme (terme qu'elle évite d'ailleurs), ou plutôt un contenant.

Ce qui caractérise les perturbations de cette première fonction de l'image du corps, c'est le registre des psychoses, grosso modo. Est psychotique une personne dont la première fonction de l'image du corps est perturbée, dont les morceaux du corps sont dissociés.

Deuxième fonction de l'image du corps : il ne suffit pas que les morceaux tiennent ensemble ; encore faut-il qu'ils aient du sens, de l'histoire, ou encore un contenu. Quand vous avez un corps, encore faut-il qu'il ait un sens.

Ce n'est pas rare du tout que des personnes viennent témoigner que leur vie n'a pas de sens, qu'elles se sentent vides. La deuxième fonction, qui représente le sens, l'histoire, le contenu de la vie, peut manquer, être perturbée.

Ce qui caractérise en gros le registre des névroses, c'est les perturbations de la seconde fonction, tenant au sens, à l'histoire, au contenu de l'image du corps. Ce qui peut se traduire par des symptômes : dépersonnalisation, conversions hystériques, passons !

Dans l'analyse, il s'agit de savoir sous quelles conditions peut se reconstituer un sens - de l'image du corps. Pour qu'il y ait un sens, il faut que l'image du corps soit dynamiquement liée. La condition de l'analyse, c'est que l'image du corps soit cohérente, non dissociée. L'analyste a à s'assurer que les conditions d'un sens lui sont données avec l'autre personne pour pouvoir travailler.

Voici un exemple. Un de mes amis, C. Sarfati, s'occupe d'analyse d'enfant, et il reçoit cet enfant dans les premières séances. Cet enfant fait comme tous les enfants qui commencent un travail de ce genre : il fait n'importe quoi. Il touche au tableau, il ouvre la fenêtre, et en particulier il décroche le téléphone. Ce qui est toujours agréable ! parce que la personne au standard va se demander ce qui se passe, etc. Si vous avez un enfant qui dès le début commence à faire n'importe quelles conneries, vous ne pouvez pas travailler avec. Qu'est-ce qu'un téléphone ? C'est un appareil pour demander l'extérieur. Seulement l'extérieur, c'est dangereux. Il va falloir que l'analyste s'assure que l'enfant ne soit pas en communication avec l'extérieur. Parce que c'est déjà bien assez de l'analyse. L'analyste est amené à intervenir, et à proposer, non pas un contrat ni même un interdit, à dire à l'enfant : ça suffit pour aujourd'hui on arrête la séance. Le téléphone, je ne peux pas te laisser jouer avec, si tu veux quelque chose, il faudra revenir la prochaine fois. Il s'agit d'assurer à l'enfant que, son image du corps, on en prend soin, que l'analyste ne fera pas n'importe quoi avec.

En particulier, il ne va pas accepter que l'enfant se morcelle, en téléphonant au cours de la séance. L'analyste a estimé qu'il fallait assumer - non pas un interdit, mais les conditions du sens à la possibilité du travail analytique. Ce qui n'empêche pas que, par la suite, cet enfant, après de nombreuses séances, a été amené à jouer avec le téléphone. Mais grâce à cet "interdit" - et l'enfant le sachant, pour autant qu'il est revenu, cela témoignant du fait qu'il acceptait les conditions du sens, - l'enfant revenu, a pu décrocher à nouveau le téléphone, mais dans un tout autre sens : celui de créer un jeu, téléphonant à l'analyste en sa présence en prenant un rôle, par exemple celui de la mère.

La même séquence n'a dans les deux cas pas le même sens. Dans un cas, interrompre la séance, c'est poser les conditions de constitution d'une analyse, les conditions de la cohérence du corps ; dans le deuxième, c'est poser un jeu "de rôle" avec l'enfant, donner du sens à un jeu.

Ce dont un analyste a à s'assurer avec le patient - parce que le patient aussi tâte le terrain, il va voir jusqu'où il peut aller - c'est de savoir si on peut donner du sens, accepter une cohérence de l'image du corps, dans les conditions de l'analyse.

-o-o-o-o-o-

- Intervenant : Est-ce qu'on pourrait parler de l'argent dans l'analyse ?

- G. Taillandier : C'est simple, pourquoi est-ce qu'on devient analyste ? Pour avoir de l'argent !

- Intervenant : Vous êtes sérieux ?

- G. Taillandier : Je suis tout à fait sérieux ! Premièrement.

Deuxièmement, l'argent et l'analyse ça fait deux : pourquoi est-ce que l'argent et l'analyse, ça va ensemble ?

Mais pour une raison simple. C'est regrettable mais c'est comme ça. Dans une profession libérale, quend vous recevez un franc de vos clients, il y a 55 centimes qui vont au fisc, aux assurances, à la sécurité sociale, et vous gardez 45 centimes. Si vous demandez 100 fr. à quelqu'un, vous en gardez 45 environ. Si vous voulez gagner votre vie, mettons 10.000 fr. par mois, il est par conséquent simple de calculer qu'il faut que vous gagniez 20.000 à 25.000 fr. par mois. Vous y êtes obligé par le simple fait que vous èxercez en libéral. Si par conséquent l'analyse est chère, c'est largement lié au fait que l'analyse est une profession libérale. Si ça ne vous plaît pas, - je n'y peux rien.

D'autre part, j'ai dit : l'argent et l'analyse, ça fait deux. On peut faire des analyses pour pas cher du tout. Il est faux de penser qu'une analyse doit se payer cher. Je ne sais pas s'il y a des gens qui ont écrit ça, mais je considère que c'est des inepties. Le problème, c'est qu'il faut bien gagner sa vie !

Mais vous avez dans des institutions, des dispensaires, etc.., des gens qui font de l'excellent travail d'analyste en étant payés par une institution.

Aucun rapport entre l'analyse et l'argent. Je sais qu'un livre a été écrit pour expliquer que la psychanalyse révélait l'essence de l'argent, et que l'argent touchait à l'essence de l'être - ce n'est pas un livre très vieux. Je considère que c'est faux.

- Intervenant : L'argent peut-être, Mais vous parliez de l'importance de donner quelque chose ; vous parliez d'un acte symbolique.

- G. Taillandier : Je vous répondrai d'abord qu'on peut faire une analyse à des prix quasi-symbolique. Donner quelque chose, ça peut se faire à un prix en effet symbolique.

Mais d'autre part, il faut tenir compte de certains

problèmes analytiques sérieux. C'est qu'une analyse, ça se paie cher, subjectivement. Une névrose se paie cher, une analyse aussi. Parce que vous allez remanier beaucoup de votre vie. vous allez changer des habitudes, vous allez faire des découvertes pas trés agréables sur votre vie passée, ou future. L'argent dans cette histoire, c'est un garde-fou. Confronté à la question : est-ce que je suis prêt à mettre, mettons un cinquième de mes revenus par mois, ou un quart, - est-ce que je préfère aller au cinéma, me payer des vacances, - ou est-ce que je préfère réviser la manière dont je vis ? J'ai entendu parler d'un monsieur qui ne va pas si bien, et qui a foutu en l'air en 10 secondes une vitesse neuve de 90.000 fr. sur une route. Ce monsieur aurait peutêtre mieux fait de faire une analyse. Mais apparemment, il préfère foutre en l'air de grosses voitures.

Pourquoi payer cher ? C'est un garde-fou, de la part de l'analyste et du client, contre les remaniements dangereux qu'on engage. Si vous craignez que les remaniements que vous engagez vous coûtent cher, ça vous retiendra. Alors vous savez ce que vous faites, n'est-ce pas ?

Vous savez qu'avec les enfants, F. Dolto a utilisé la technique du timbre, du bouton : l'enfant est pris en charge. Ça pose des tas de problèmes à l'enfant, à l'analyste aussi. On peut dire à l'enfant : ta séançe,,ça sera 20 centimes, ou un timbre que tu auras dessiné, etc. Et si l'enfant ne l'apporte pas la séance est suspendue : "tu viendras la semaine prochaine avec tes deux timbres, celui que tu dois et celui de la séance". Ça c'est un paiement symbolique. Ça pose des problèmes à l'enfant, encore plus à l'adolescent. Parce qu'il faut bien qu'il paie, il faut bien le prendre au sérieux. Mais d'autre part il n'a pas d'argent, c'est les parents qui paient. Alors qu'est-ce que ce circuit qui s'instaure ?

La réponse la plus saine qu'on puisse trouver concernant les rapports à l'argent, c'est : l'argent est un

garde-fou contre les risques de remaniements dangereux que la personne pourrait ne pas souhaiter. Mais il n'y a aucune liaison essentielle entre l'analyse et l'argent, elle n'a rien de plus à nous apprendre là-dessus que n'importe quoi d'autre ; d'autre part il faut bien gagner sa vie, on est analyste aussi parce qu'on a envie de bien gagner sa vie - ce qui est une stupidité, car parmi les professions libérales, les analystes sont certainement de ceux qui actuellement gagnent le moins bien leur vie.

Je ne parle pas des psychologues, c'est au-dessous de tout ! Une femme de ménage est mieux payée. Je peux vous montrer point par point que, en tenant compte des frais de transport, de déplacement, et du reste, un psychologue est moins bien payé qu'une femme de ménage qui travaille à Paris. Je ne parle pas non plus du chômage, ça tout le monde y est ! mais le statut ordinaire du psychologue, c'est 400 candidats quand il y a une demi-journée de vacation proposée. Ça c'est des plaisanteries sociales, on n'y peut rien, mais je veux que vous sachiez que les analystes ne gagnent pas tant d'argent. Il se trouve que le plombier du coin a toujours une tuyauterie à vous réparer en échange de l'argent qu'il vous escroque ; l'analyste n'a rien à réparer, rien ! Alors c'est très scandaleux ...

Voilà je vous donne des réponses qui sont saines.

- Intervenant : Qu'est-ce que vous pensez de ces analystes qui prennent très cher ?

- G. Taillandier : S'il y a des gens pour les payer, tant mieux pour eux. Il vaut mieux être riche et bien portant !

- Intervenant : (Demande qu'on parle de la conclusion de l'analyse).

- G. Taillandier : Ma pratique est encore un peu courte, je n'ai pas rencontré tellement de gens qui aient pu être dits

avoir conclu leur analyse. C'est une réponse de fait.

Quant au droit, le problème de la fin de l'analyse est un problème qui se pose à l'analyste seul, et dans les termes suivants : c'est un problème de formation. Un des problèmes des analystes entre eux c'est : à quoi reconnaît-on un psychanalyste ? Evidemment, un analyste ricane toujours de tous ses confrères. Etant donné ce que je vous ai dit sur l'imposture, ça doit paraître évident. Comment reconnaître cet oiseau à plumes qui s'appelle analyste ? On ne sait pas. Un avocat, c'est facile, il fait 6 ans d'étude, après ça il va devant un tribunal et il déploie ses grandes plumes. Un médecin, on sait ce qu'il fait, il y a des choses précises qui spécifient l'acte médical. Il n'y a rien qui spécifie l'acte analytique. Et je dois dire : tant mieux !

De ce fait, ça met les analystes dans des situations pas possibles. D'abord, la profonde convergence sociale de la médecine et de l'analyse dans la société établie. Au point que bon nombre d'Etats en Amérique du Sud et aux U.S.A. réservent l'exercice de l'analyse aux médecins. Vu que les médecins aiment bien tenir le manche, on comprend qu'ils aient besoin de critères de formation. Les analystes s'efforcent désespérément d'en trouver. Ils n'en trouvent pas. Tant mieux, moi je préfère !

Le problème de la fin de l'analyse est donc technique : un analyste est censé avoir terminé une analyse, il est supposé être compétent. J'estime que par ailleurs, c'est une question sans intérêt : pour moi, le seul problème que je me pose, c'est non pas : est-ce que cette personne a terminé son analyse, mais plutôt : est-ce qu'elle l'a commencée ? Ça finit quand ça doit finir. Mais j'estime que la fin de l'analyse est une fausse question liée au problème social, regrettablement nécessaire, inévitable, de la cohérence des analystes entre eux. La fin de l'analyse, je n'en ai jamais vu le signe chez personne, mais j'ai vu par contre des débuts d'analyse.

- Intervenant : Ce qui doit être difficile, c'est, pour celui qui va en analyse, de se demander quand il va être en mesure de faire la même démarche tout seul, sans la présence de l'autre. Auquel cas, il peut à ce moment, penser s'assumer seul et avoir pour lui une identité saine à ses yeux. Comment peut-il arriver à penser qu'il veut ne plus y aller, par rapport au plaisir qui provient du fait qu'il pourrait toujours en savoir davantage.

- G. Taillandier : Votre façon de formuler me plaît assez. L'analyse n'est pas quelque chose qui dure un certain temps et qui s'arrête. C'est un processus qu'on met en route. C'est coextensif à d'autres questions : pourquoi une analyse dure-t-elle si longtemps ? Pourquoi est-ce qu'il y a plusieurs séances par semaine ? Pourquoi est-ce qu'un analyste anglo-saxon considère qu'une analyse doit comporter une séance par jour ? Ce sont des questions liées au fait qu'une analyse est coextensive à la vie. Il s'y agit de savoir si on peut accepter le désir. C'est donc un processus qui peut s'ouvrir : faire des pas dans cette direction ; mais ensuite c'est à la personne de savoir si, comme dit Winnicott, elle a la capacité d'être seule ou pas. Puisque pour Winnicott, être seul, ça n'est pas être sur une île déserte comme Robinson ; c'est être capable de jouer seul à côté de la mère.

On peut mettre en route le procès d'accepter le désir de l'Autre, avec tout ce qu'il implique ; il s'agit dans cette mesure d'avoir la capacité d'être seul, de faire son deuil de la mère, mais on ne peut pas dire : maintenant c'est fini. Parce que justement ça commence, la capacité d'être seul. Ça ne fait jamais que commencer. Et bien sûr on reconstitue toujours, à partir d'une analyse, - il se passe plein de choses : on rencontre un homme, si l'on est une femme, on rencontre une femme si l'on est un homme ; on pourrait dire que ce sont des résistances à l'analyse. Mais non ! Ce sont des remodèlements de la vie qui s'organisent à partir de ce que l'analyse a permis d'ouvrir. Si on tombe sur quelqu'un et que là-dessus, on décide d'arrêter son analyse, c'est pas une preuve d'échec de l'analyse, mais qu'on continue à remodeler les éléments du désir inconscient.

Je crois ne pas trahir trop ce que vous dîtes ?

- Intervention : (hélas inaudible : de l'utilité des micros !)

- G. Taillandier : D'accord pour distinguer ce que vous appelez processus analytique et analyse au sens strict. Mais se pose la grande question : pourquoi a-t-on à un moment donné, besoin de payer quelqu'un ?

- Intervention : (Inaudible de la même personne).

- G. Taillandier : Ce que vous dîtes est absolument juste. C'est tout le problème du transfert et même de l'analyse : pourquoi faut-il, un certain nombre de fois par semaine, aller trouver un autre corps parlant ? Il y a là quelque chose de très obscur. Je suis d'accord avec vous sur la distinction des deux aspects. Finalement la réalité du procès d'aller trouver quelqu'un pour lui parler, c'est encore le plus obscur de toute l'affaire.

- Intervenant :(inaudible).

- G. Taillandier : Je ne serais pas tout à fait d'accord sur votre terme de libération. Non plus sur la nuance de : " ne plus avoir beseoin de quelqu'un ". Vous avez raison sur le fond, mais en fait, on ne cesse pas de converser avec son analyste quend il n'est plus là ; imaginairement, la petite machine continue.

- Intervenant : (Peu audible dont l'idée est la suivante : "moins on est malade, plus l'analyse est efficace".)

- G. Taillandier : Je discuterai tout à fait l'intervention sur ce que ce médecin vous a dit. Mais ce qu'il faudrait, ce serait ouvrir là une session " psychothérapie des psychoses ", lire Pankow et d'autres.

- Sur une autre intervention : Un idéal, c'est une partie

de l'image du corps. C'est une idée, une partie du Moi-idéal ; le moi idéal est un ensemble d'idées, de réflexions spéculaires. C'est une partie de ce que vous attrapez de l'Autre dans le miroir, pour le mettre sur votre corps, vous habiller.

On emprunte aux autres des idéaux, on leur emprunte des morceaux d'image spéculaire, pour se les coller sur soi.

-o-o-o-o-o-

Je vous ai parlé du préliminaire, c'est en apparence un gauchissement du thème de l'exposé. Mais ce que je voudrais vous faire saisir, c'est que le préliminaire, c'est l'essentiel, ce qui structure toute l'analyse. A travers cette notion de préliminaire, je vous ai parlé du fin fonds de l'analyse.

Pourquoi pour finir, ne pas parler du divan ?

Une analyse ça se fait sur un divan. Oui ! Quelquefois dessous ; il y a des cas.

Ça se fait sur un divan ; pourquoi ? D'abord ça peut se faire ailleurs. Ça peut se faire à cheval. Ferenczi a fait autrefois des entretiens à cheval. C'était pendant la guerre, il était officier. Il y avait un collègue qui allait mal, il lui a dit : " on va faire un tour ". Freud analysait en se promenant dans Vienne.

Une analyse se fait sur un divan. Alors qu'est-ce qu'un divan ? Quelle est l'étymologie du mot divan. En l'occurence c'est un mot qui vient de l'arabe, diwan, d'où vient le mot français douane ; et je crois savoir qu'en partieulier, un diwan, c'est une session, qui se tient à l'extérieur du palais, pour recevoir les doléances. C'est à vérifier. C'est, dit Madame, une chambre. C'est une session de la chambre, dans l'antichambre.

On dit qu'on fait une analyse sur un divan et non pas sur un lit. Mais pourquoi ? Que craint-on de ce mot, lit ? Faire une analyse sur un lit, en quoi serait-ce gênant ? Que craint-on ? Le rapport sexuel sans doute ? - A cet égard, savez-vous que les avocats n'ont pas le droit d'avoir un divan dans leur bureau ? Parce que voyez-vous, Mesdames et Messieurs ! , supposez que des clientes bien intentionnées viennent payer leur avocat en nature ! Vous imaginez à quelle sorte de rapport ça pourrait prêter ensuite ! Ça pourrait fausser le cours serein de la justice. Bien sûr, on peut discuter du problème du rapport sexuel dans les professions libérales, question très intéressante.

Chez les analystes, on dit que ça se passe sur un divan et non sur un lit.- C'est donc qu'on craint le rapport sexuel ? Sinon pourquoi cela.

- Pourtant J. Lacan, dans un fort beau séminaire intitulé Encore, n'a pas manqué de dire dans sa première leçon, qu'il commençait, dans son séminaire, par nous supposer au lit. S'adressant à ses auditeurs, il leur dit : " Je commence par vous supposer au lit ". C'est donc bien qu'il pensait lui, que c'était de lit qu'il s'agissait. Il faudrait se demander ce qu'est un lit. Un lit, ça prête aussi à beaucoup d'occurences : le lit du malade, le lit de justice, - un diwan - , le lit de la rivière, le lit de la lecture.

Vous me direz : aucun rapport ! Peut-être que si.

Et c'est bien ce qu'a écrit Martin Heidegger dans un article intitulé Logos, - logos, ça veut dire : la parole, le langage, la maison, le rapport rationnel - , dans lequel il s'efforce de montrer que Logos, ça vient de legein, qui veut dire parler, mais qui a de forts rapports, pas seulement d'assonance, au lit de la lecture, au fait de lire : et que ça a aussi rapport à ce qu'on appelle en allemand lesen qui signifie lire, mais aussi récolter, rassembler la récolte. Lire, récolter, le lit de la lecture, la parole, sont donc

par certains côtés un seul et même mot ; en sorte que, si on parle du divan de l'analyste, c'est parce qu'on est bien trop proche d'un lit qui est celui du legein, le lit de la parole, le lit de l'être-là de l'être, le lit qui fait qu'un être humain, c'est là. C'est ce sur quoi nous avons commencé. Qu'est-ce que d'être là ? Difficile question sur laquelle cet auteur a fondé une bonne partie de sa philosophie, - mais nous ne sommes pas là pour faire de la philosophie.

Revenons à l'analyse. Il y a dans le fait de s'allonger sur le lit du divan, une diffraction en divers aspects. Il y a les aspects émotionnels de cet allongement : la détente, le mieux-être ; mais plus encore le fait que, s'allongeant, on s'autorise à souffrir et à en parler. Le lit est la position privilégiée par laquelle on se destitue de la droiture du corps et de tout ce qu'elle réfrène. S'allonger, c'est accepter de parler de sa souffrance. Le lit analytique, c'est un lit sur lequel on est autorisé à souffrir. Si l'analyste autorise, et si l'on s'autorise à être allongé sur un divan, c'est dans la mesure où l'on est prêt à accepter les émotions, c'est-à-dire la manifestation de la parole dans le corps. Les émotions, c'est le corps, parlant.

Mais ça, l'aspect affectif de la chose, ça n'est encore qu'un aspect secondaire d'une donnée de fonds, à savoir que s'allonger, c'est toucher au fond du legein du logos, c'est reconnaître que, comme être-là, comme être humain, vous n'avez rien d'autre pour vous soutenir que la parole, que c'est votre seul matelas : il y a quelqu'un qui vous a désiré et qui vous a donné le berceau de la parole, pour vous soutenir dans l'être.

Ce qu'on fait en s'allongeant sur un divan, c'est accepter d'existence du lit de la parole, accepter la posibilité de souffrir en parlant, L'analysant en s'allongeant, s'autorise à laisser être en soi ce qui est le désir inconscient de l'Autre.

De ce fait il faut bien voir que l'analyste, en

autorisant le patient à s'allonger - ce qui fait partie de son action, à lui, l'analyste : savoir s'il autorise ou non - l'analyste considère que le patient peut être "laissé-être ".

Ce qui n'est pas le cas pour tout le monde. Il y a dans le fait d'autoriser quelqu'un à s'allonger, au minimum une action, pour ne pas dire un acte. Cet acte, il faut le signifier ; on ne peut laisser quelqu'un s'allonger à la légère De toute façon, que ça lui soit signifié, ça ne peut que lui faire du bien, puisque ça lui signifie qu'il y a un interdit à franchir, donc, qu'il ira voir ensuite.

Mais il y a des personnes pour qui s'allonger est une chose impossible, parce que leur structure n'y prête pas. La fonction des préliminaires dans l'analyse, est de dégager avec l'autre personne si le fait de s'allonger lui est possible. Sera-t-elle dans la possibilité d'accepter de parler ? C'est une décision importante à prendre dans l'analyse. Il ne faut pas qu'un patient prenne un divan pour un trou. Ça peut être vécu comme un trou, de s'allonger. On ne fait pas de la relaxation n'importe comment, avec des psychotiques ; si vous en faites, il faudra aménager les conditions. Le trou dont il s'agit, c'est le trou d'une absence de parole, le trou psychotique, de la forclusion du Nom-du-Père.

On ne peut autoriser quelqu'un à s'allonger que si la personne s'autorise au legein du logos, à la possibilité de parler de son être, en tant que, parler de son être, c'est parler du désir de l'Autre. Voilà ce qu'il y a à dire sur le divan.

Quant au rapport sexuel, soyez tranquilles ! Il n'y en a pas. Il n'y a pas de rapport sexuel. Alors c'est pour ça qu'on appelle ça le divan : c'est au fond par désespoir que ça puisse être un lit. On peut toujours essayer, ça ne fait dans le meilleur des cas qu'un passage à l'acte, mais pas un rapport sexuel.

o o o
o o

Gérôme TAILLANDIER

La cure psychanalytique et les mots en souffrance.

Exposé à l'Institut Parmentier
Janvier 1987.



- AVERTISSEMENT -

Ce texte est la transcription presque littérale de l'exposé tenu à l'Institut Parmentier sur la proposition d'Annick Relier et de Gérard Macé, que je remercie ici de cette occasion - toujours difficile à soutenir pour moi - de mettre en forme mes idées.

[redacted]

Je remercie Paolo Carignani, en formation à l'Institut Georges Heuyer, qui a permis que notre travail d'atelier sur la névrose obsessionnelle parvienne à des résultats dignes d'être retransmis dans cet exposé.

Janvier 88.

LA CURE PSYCHANALYTIQUE ET LES MOTS EN SOUFFRANCE

Gérome Taillandier

[redacted]

Ça commence par moi; je suis grippé et j'ai mal dormi. Alors, la souffrance est présente au rendez-vous.

J'avais choisi, pour travailler aujourd'hui avec vous, de lire des textes.

Je m'étais dit que la meilleure manière de parler "des mots en souffrance dans la pratique de la psychanalyse", c'était [redacted] le livre de Marie Cardinal, que vous connaissez sûrement : "Les mots pour le dire". Et je pensais commencer par vous en faire un [redacted] commentaire continu. Je pensais même le commenter tout au long. Puis je me suis dit que si je lisais vraîment tout au long, nous allions nous ennuyer; et j'ai décidé de m'en tenir au début du livre.

Nous allons prendre par le commencement, c'est à dire par la première séance.

La première séance dans laquelle se propose d'entrer Marie Cardinal, ce qui la frappe et ce qui lui donne tout de suite la sensation qu'il y a quelque chose de nouveau qui se passe pour elle : c'est le silence.

Elle entre chez le Monsieur qui la reçoit, elle se retrouve dans une salle d'attente hideuse - comme toutes les salles d'attente - et elle constate que dans cette salle d'attente règne le silence. Et que c'est justement ce qui compte pour elle : "Ce qui m'importait c'était le silence". La question du silence en psychanalyse (question qui a été travaillée par Nasio , qui a été proposée par lui comme sujet de travail) [redacted]on peut se demander pourquoi le silence est la première dimension qui frappe dans la pratique de la psychanalyse. Il y a là des réponses complexes.

La première de toutes c'est que, enfin on peut se taire, et en particulier on peut faire taire le discours commun qui agite la vie, et qui fait que, une fois qu'on est pris dans les réseaux de la vie, et en particulier des symptômes qu'on a été amené à élaborer pour supporter la vie, on ne sait plus du tout comment faire pour que ça cesse de parler. Le silence, la première vertu du silence en psychanalyse, c'est qu'enfin tout ça se taise et qu'on puisse soi-même se taire et par conséquent se constituer, se laisser se constituer

dans une place à l'abri, dans une clairière où règne enfin un peu de silence, où on puisse entendre les choses importantes.

Ça c'est l'aspect le plus immédiat de la pratique de l'analyse. Il y en a bien d'autres. Il y a en particulier le fameux silence de l'analyste sur lequel nous n'allons pas parler, puisque nous ne sommes pas avec Marie Cardinal en train de suivre l'analyste, mais de suivre la position de quelqu'un qui fait une demande d'analyse.

Une fois passé le seuil du silence, une fois entré dans la zone du silence, qu'est-ce qui se met à importer ? Eh bien : "j'avais des histoires à raconter, des anecdotes" dit-elle, "mais ce n'est pas ça qui compte". "Ce n'est pas les anecdotes, ce qui compte c'est l'histoire qui m'habitait mais à vrai dire, pas même l'histoire qui m'habitait, ce qui m'importait" dit-elle " c'était la chose".

Alors, puisque nous sommes sensés parler des mots en souffrance autant les écrire (au tableau) : LA CHOSE Voilà le premier des mots en souffrance dont nous aurons à nous occuper.

"La chose" - remarquez bien qu'elle n'en dit pas plus, sauf pour commenter dans cette première rencontre, qui bien sûr vient au moment de l'écriture du livre, sept ans après - " la chose, c'est à dire cette colonne de mon être, hermétiquement close, pleine de noir et de mouvance; dense,

épaisse, parcourue de spasmes, de halètements. J'avais fermé mes yeux; mes yeux n'étaient plus que deux tranches de globes oculaires". Et en elle-même, au centre, cette colonne, la chose. Voilà ce qui pour Marie Cardinal fait "l'objet" dont elle souhaiterait se mettre à parler.

Vous remarquerez que ça ne nous dit pas grand chose sur la chose !Et peut-être que nous n'en saurons pas plus jusqu'à la fin du livre. Simplement, nous savons que ça s'appelle "la chose" et il faut croire que ce n'est pas un terme si mal choisi puisque, une quinzaine d'années avant Marie Cardinal un Monsieur qui s'appellait Jacques Lacan, n'a pas cru pouvoir appeler "la chose" autrement que "la chose". Si vous lisez un jour son Séminaire sur"l'Ethique de la Psychanalyse", vous y trouverez ce terme, ça s'appelle "la chose" et ça ne porte pas d'autre nom.

Pour l'instant, nous ne saurons rien de plus de "la chose". Mais nous allons en apprendre plus de Marie Cardinal en tant que sujet névrosé. C'est à dire que Marie Cardinal va nous décrire ses symptômes. Elle nous les décrit très bien: " Pour mieux me cacher, j'avais bouclé toutes les issues". Voilà, c'est une très belle définition de la structure du symptôme névrotique, plus spécialement de certains mais peu importe."Pour mieux me cacher j'avais bouclé toutes les issues" Voilà comment Marie Cardinal peut repérér ce qui fait son corps névrotique, sa position de sujet névrotique.

"J'avais bouclé toutes les issues, mes yeux, mon nez, mes oreilles, ma bouche, mon vagin, mon anus, les pores de ma peau, ma vessie; et pour boucler toutes les issues, mon corps fabriquait en abondance les matières adéquates, dont certaines s'épaississaient au point de ne plus passer, de faire bloc, interdisant ainsi l'entrée à quoi que ce soit ". Voilà la meilleure définition que nous puissions intuitivement donner du symptôme névrotique : un bouchon destiné à empêcher que quoique ce soit puisse faire irruption ou dans le dedans ou dans le dehors. Ce qui est important c'est que la chose reste intacte.

J'ai bien parlé des symptômes et je n'ai pas parlé de l'angoisse, comme vous le remarquerez. Marie Cardinal n'en parle d'ailleurs pas non plus, et pour cause. C'est qu'au point où elle en est, elle est parfaitement névrosée, elle n'a donc plus d'angoisse. De l'angoisse qui, comme chacun sait, n'a pas d'objet pour faire bouchon, mais qui n'est pas sans cause. C'est dire que, lorsque survient l'angoisse dans une névrose, avec ou sans analyse, c'est bon signe; puisque c'est le signe que le bouchon du symptôme manquant, la cause du symptôme va peut-être réapparaître, pointer le bout de son nez. Voilà ce que nous pouvons situer du symptôme, que Marie Cardinal étale dans sa première séance.

Quel est son principal symptôme ? Puisque quand on se présente en analyse c'est souvent que, des symptômes, il y

en a un qui émerge au premier plan. Des symptômes elle en a un, tout à fait majeur, le sang.

Alors, on va l'écrire au tableau : LE SANG. Ça, elle pouvait en parler. Et elle nous en parle longuement, d'une manière extraordinaire, jusqu'au point où on n'est pas loin de s'évanouir quand on lit ce qu'elle écrit. C'est insoutenable de lire ce que Marie Cardinal écrit quant au sang. Du sang elle peut en parler, elle peut même en faire quasiment un poème - je vous l'ai dit jusqu'à l'évanouissement - au point de considérer que le sang devait certainement être la cause de sa maladie : "Comment ne pas expliquer par le sang le fait que je ne pouvais plus vivre avec les autres".

Phrase à souligner, puisque la phrase de cette séparation des autres par le sang va revenir dans son texte beaucoup plus tard, lorsque sa mère lui expliquera à quoi servent les règles; à savoir : à être séparée des petits copains avec lesquels on vivait auparavant.

Donc, la première explication qui parait s'imposer est que le sang est la cause de la maladie.

Alors, si le sang est la cause de la maladie, il ne faut pas ... Il ne faut pas quoi ? Eh bien, il ne faut pas. Il - ne - pas. Il ne faut pas faire toutes sortes de choses : Il ne faut pas prendre les enfants dans ses bras ....
Il ne faut pas porter les paniers [redacted] au marché .....
Il ne faut pas rester debout trop longtemps ..... devant le fourneau..Ne pas faire la lessive .... Ne pas nettoyer les

vitres ... — Il faut vivre au ralenti, au calme, s'introduire dans toute cette dimension du "ne pas", du "bouchon" - dont je vous au parlé tout à l'heure - toute cette dimension du "ne pas" qui est la dimension de la dénégation - au sens freudien du terme - qui est aussi toute la dimension du symptôme dans sa fonction d'empêchement, d'inhibition, destiné à protéger ce qui serait la cause de la maladie, c'est à dire : le sang.

Remarquez comment la névrose engendre d'elle-même une explication spontanée de sa nature : le sang, c'est la cause de ma maladie, donc je ne dois pas... — je ne dois pas, donc toutes mes fonctions vitales doivent être atteintes, restreintes, limitées, barrées de tous les côtés, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une sorte de momie dans un coin, qui saigne. Voilà comment, en tant que névrosée, j'explique ma maladie, je dois limiter les dégâts à tout prix, en me restreignant en toute chose.

A partir de cette première séance dans laquelle elle s'engage, Marie Cardinal comprend soudain quelque chose; elle comprend que, tant qu'elle parlerait du sang on ne verrait que lui, parce qu'il masquait. Le sang est pour elle une fonction de masque. Dans ces conditions, aussi longtemps que le sang peut passer pour la cause de la maladie, pour autant qu'il est un masque, il n'y a rien de plus facile que de s'en débarrasser, il suffit d'un spécialiste habillé de blanc,

qui lui explique qu'elle a un utérus fibromateux et que par conséquent c'est tout simple,il suffit qu'elle s'en débarrasse au plus vite, elle sera tranquille, il n'y aura plus de sang.

C'est une solution fréquemment adoptée par les femmes, ce genre de technique qui consiste à supprimer la cause du sang, c'est à dire l'utérus, en croyant que ça va arranger les choses. Comme chacun sait, ça n'arrange rien du tout.

Mais ce Monsieur qui après tout (ne fait que) répond à la demande de Marie Cardinal, c'est à dire "soignez-moi", lui dit : "Madame on va arranger ça, on prend un rendez-vous, on va vous l'enlever, et vous serez enfin tranquille". Cette cause de tous les maux, on va vous l'enlever, prenons date.

Certainement, ce médecin spécialiste a fait sans le vouloir - ou en le voulant - un très joli coup, mettant Marie Cardinal au pied du mur, de se voir privée de son utérus, il fallait qu'elle prenne des décisions d'une autre nature. Certainement, ce médecin a été un important facteur d'angoisse, et on peut supposer qu'il lui a rendu service, à ce titre, puisque ça l'a obligée à prendre une autre décision.

Néanmoins, forcer quelqu'un ne peut en aucun cas représenter la solution d'une difficulté. Enlever l'utérus ne peut représenter la solution du sang comme cause de la maladie. C'est ici qu'apparaît la première émergence d'un élément clé de la pratique psychanalytique : le désir;qu'on

lui enlève cet utérus, Marie Cardinal ne le voulait pas : "Je ne voulais pas qu'on m'enlève cette poche et ces deux boules. Je ne voulais certes plus que le sang coule mais je voulais garder ce paquet dans mon ventre". Pendant ce temps là, "la chose" s'agitait. Nous sommes maintenant en présence d'au moins deux personnages, "la chose" et puis un autre, Marie Cardinal.

Grâce à ce médecin, un mot se met à exister, devenant la chose la plus importante : "fibromateux". C'est encore un mot en souffrance. On doit l'écrire puisque Marie Cardinal le met en majuscule dans son texte : FIBROMATEUX. Voilà encore un nouveau mot en souffrance, qui se promène, dans la nature, ou comme on dit : dans l'inconscient, mais l'inconscient on ne sait pas très bien où il est.

Voilà un nouveau mot : "un mot isolé de la masse des autres mots se met à exister, devient la chose la plus importante qui m'habite, me torture, ne me quitte plus, reparaît dans mes nuits et m'attend à mon réveil".

Dans ces conditions, devant cet envahissement par ce nouveau mot en souffrance créé par l'intervention du médecin il faut qu'il se passe quelque chose : "Il faut que je me souvienne". "Il faut que je me souvienne", voilà où apparaît pour la deuxième fois le désir, après qu'il a apparu à l'instant dans le "je ne voulais pas", une petite flamme dans un coin : "Je ne voulais pas qu'on m'enlève ça", deuxième petite

émergence de quelque chose de nouveau "Il faut que je me souvienne, et que je retrouve la femme oubliée, plus qu'oubliée, dissoute". Elle marchait, elle parlait, elle dormait, tout cela m'émeut, cette femme oubliée qu'il y avait en moi". Seulement, cette femme oubliée, c'est la folle. La folle autre mot qui émerge pour nous. Pour elle, dans sa névrose ainsi constituée, cristallisée, qu'une femme puisse parler, marcher, dormir, penser, entendre, sentir, tout cela, c'est "LA FOLLE". Voilà comment dans la position où elle s'est trouvée prise ne peut que lui apparaître que le fait d'être femme, c'est être "la folle". En elle, elle a "la folle", il va falloir qu'elle se souvienne de la folle, qu'elle se batte avec elle.

Bien entendu, les rapports qu'elle entretient avec "la folle" sont ambigüs. Cette femme qui vivait en elle,d'un côté, elle - Marie Cardinal - la protégeait, d'un autre côté, l'autre "la folle", est prodigue. Elle lui prodigue invention et liberté. A partir de là, au centre d'elle, reste l'invention et la liberté grâce à la folle. Il faut qu'elle se souvienne. Il faut qu'elle naisse. Il va falloir qu'elle raconte, et pour raconter, qu'elle éloigne la folle d'elle, qu'elle la tienne à distance, la dédouble, qu'elle se dédouble plutôt, condition du récit grâce à laquelle elle va, cette folle, peut-être pouvoir lui donner place. Sous quelle forme ? Nous pourrons en voir quelques éléments.

Ce qui se passe dans cette première rencontre de

psychanalyse, je n'ai pas dit avec le psychanalyste, mais cette première rencontre de pratique psychanalytique puisque dans la psychanalyse, ce qui est important, c'est d'abord qu'on se rencontre soi-même, c'est qu'on rencontre "la folle". Que le psychanalyste soit là à titre de potiche n'est pas très important.

Ce n'est important que comme la garantie qu'il y a de la constance dans la situation, et par conséquent, on va pouvoir retrouver quelque chose, sinon "la chose", du moins "la folle".

Le résultat de cette première séance, de cette première rencontre avec elle-même en analyse est là, c'est que "la folle" devient un être tendre, sensible, riche, "Je me mettais à l'accepter, à l'aimer".

"La folle" ce n'était plus simplement cette femme toute négative que je vous ai décrite, qui allait cacher ses tremblements dans les toilettes des bistrots, qui fuyait un ennemi innommable, qui saignait sur les trottoirs, qui suait sa peur dans la salle de bains, cette malade qui ne voulait pas qu'on la touche, qu'on la regarde, qu'on lui parle; non, maintenant elle peut se mettre à accepter et à aimer "la folle" et à la considérer comme un être sensible.

Voilà le résultat de cette première séance. Il est considérable, puisqu'il est fait place à la possibilité d'aimer "la folle" en elle-même et de l'accepter, de pouvoir

engager un débat, voire un combat avec elle.

Remarquez qu'on n'a toujours pas parlé de "la chose". On ne sait pas où elle est. On sait simplement qu'elle est là.

Seulement ça n'est pas tout. S'il s'agissait simplement d'aimer "la folle", peut-être qu'une séance suffirait. A ceci près qu'il y a "la chose", qu'il n'a pas été jusqu'à présent question d'aimer ou d'accepter.

Seulement, il y a quelque chose en plus : c'est que "la chose" entre temps - pendant tout le parcours que Marie Cardinal a poursuivi dans sa névrose - entre temps, "la chose" s'est enrichie de l'hallucination. Vous remarquerez que je ne l'écris pas au tableau, pour une excellente raison c'est que ce n'est pas un mot en souffrance.

"La chose" s'était enrichie de l'hallucination; de temps en temps Marie Cardinal voyait "un oeil vivant me regardant, existant réellement, mais n'existant que pour moi et qui me paraissait être le signe de la véritable folie."

Puisque la première séance a apporté d'aussi excellents résultats, on ne va pas tout gâcher en allant bêtement parler à l'analyste d'une hallucination ! qui risquerait de vous faire interner! On va se garder ça dans sa poche et on va le garder quatre ans !

Remarquez un détail, pour ceux d'entre vous qui lisent Pankow, remarquez que l'hallucination n'est pas un fait en lui-même qui doive inquiéter. Il y a diverses sortes

d'hallucinations; il y en a bien sûr dans la psychose, et puis l'expérience apprend - parce que j'en entends beaucoup de récits - qu'il y en a en fait beaucoup dans les névroses. Beaucoup de névrosés comme vous et moi sont tout à fait susceptibles d'avoir des hallucinations de temps en temps, sans que l'on doive considérer ça comme un signe de psychose.

Le fait qu'il y ait une hallucination et une seule - et encore n'apparaît-elle que de temps en temps, mais ceci n'est pas un critère suffisant - mais qu'il n'y en ait qu'une, que ce soit toujours la même, celle de l'oeil qui la regarde, ça nous indique que probablement nous n'avons pas affaire à un phénomène psychotique.Pankow cite un exemple dans lequel une jeune femme aperçoit deux taches (ou quelque chose comme ça Et le souci de Pankow est de se renseigner auprès de la patiente pour savoir où sont localisées ces taches; c'est alors que la patiente lui dit qu'elles sont localisées dans un miroir. C'est tout à fait capital, car ceci signe que vous avons affaire à autre chose qu'une psychose, dans la mesure où les hallucinations sont localisées dans un cadre, qui est de plus le cadre d'un miroir, c'est à dire quelque chose qui, par le fait même que c'est encadré, indique que ce n'est pas dissociatif, c'est à dire que nous ne sommes pas devant un phénomène forclusif, mais qu'il s'agit d'un phénomène de névrose d'anxiété grave.

Mais le fait de l'encadrement de l'hallucination

indique que nous ne sommes pas devant un fait de psychose. Il en va de même pour Marie Cardinal, comme le prouve que cet oeil lui apparaisse toujours venant du fond d'un tunnel, une sorte de perspective où l'oeil se trouve encadré.

Néanmoins, on est halluciné; comme chacun sait ça vous amène à l'hôpital,par conséquent, on ne doit pas en parler bêtement au risque de tout gâcher. Elle avait parlé du sang, elle avait parlé de son coeur qui battait trop vite, mais l'hallucination il n'en était pas question.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer dans sa vie pour qu'on en vienne là ? On ne comprend pas. Tout ce qu'on peut constater en étant venue là, "la chose" avait gagné."Cela m'occupait de voir le travail du sang sorti de moi. Je pensais qu'il y avait maintenant une vie qui lui était propre. Il me tenait compagnie. Livré lui aussi aux lois incompréhensibles et indifférentes de la vie ...— "la chose" paraissait avoir gagné. Voilà le point où en était Marie Cardinal après toute cette construction progressive de sa névrose.

"Il n'y avait plus qu'elle et moi pour toujours. "La chose" avait chassé mes enfants , les rues animées, les lumières des magasins, la mer à midi avec ses vaguelettes, les buissons de lilas, le rire, le plaisir de danser, les bras d'un homme tendre autour de moi, la mousse au chocolat, la joie de nager ....". C'est fort bien exprimer cette fonction d'annihilation de la satisfaction de vivre qui spécifie

la nature du symptôme, et qui spécifie le mot en souffrance que nous avons premier écrit au tableau, LA CHOSE, en tant que coeur de la névrose.

. Et puis, bien sûr, ... Je refais un petit tour dans un autre épisode de sa vie : Marie Cardinal s'est trouvée à un moment donné si mal par rapport à tous ses symptômes qu'elle a éprouvé le besoin de se laisser hospitaliser, ce qui ne paraît pas nécessairement une mauvaise chose; donc, elle a eu droit à toutes les conséquences de l'hospitalisation, c'est à dire l'infantilisation systématique, plus les médicaments qui la plongeaient dans une sorte de brume cotonneuse, et à force de se trouver sous l'effet des médicaments et autres, il s'est -peut-être après tout, grâce aux médicaments- passé quelque chose . C'est que "la chose" a changé; alors qu'auparavent elle était agitée et haletante, véloce, décrivant bien les caractères d'une angoisse aigüe, sous l'effet du traitement, elle était devenue épaisse, gluante, poisseuse. Alors, là, il y a quelque chose, qui dans ce changement de nature de "La chose" a révolté Cardinal et qui fait qu'une fois de plus - ou une première fois - nous ne savons pas trop vu la chronologie du récit - une fois de plus ou une première fois - elle ne voulait pas de ça - "la chose", elle la voulait bien agitée et haletante véloce, mais gluante et poisseuse, ça elle n'en voulait pas. Elle ne sait pas quel instinct lui a fait préférer la lutte exténuante avec "la chose" en furie

plutôt que la coexistence avec"la chose" molle, "collée à moi avec un abandon nauséeux". C'est donc au cours de ce temps d'hospitalisation, et devant cette sorte de mutation de "la chose" produite pendant cette hospitalisation que lui est apparu le second "je ne veux pas", "je ne veux pas de ça" à partir duquel elle s'est déterminée. Elle nous décrit à partir de là, magnifiquement, son évasion de la clinique (je vous laisse le plaisir de lire ça)et , sachant que cette évasion était pour elle un très grand risque et qu'elle avait 24 heures - pas plus - pour réussir. Vingt-quatre heures :c'était le temps entre le moment où la chose était complètement anesthésiée dans son coin, molle, et le moment où les médicaments cessant leur effet, "la chose" allait se réveiller et elle allait à nouveau être vaincue. Elle avait donc un très bref intervalle de temps pour réussir quelque chose, pour réussir ce qu'elle voulait réussir, c'est à dire, pas simplement son évasion mais ce qu'elle allait mettre en place : cette première rencontre avec son analyste. Elle avait exactement 24 heures. Il fallait que quelqu'un la délivre de "la chose"- à n'importe quel prix, bien sûr. Seulement à la clinique, si on l'en délivrait - et on pouvait l'en délivrer - on allait lui demander un prix énorme, et elle ne voulait pas le payer. Alors, c'est à ce moment là que lui est probablement réapparu "la folle": j'étais folle, j'ai découvert des chemins de mon de mon esprit que je n'aurais jamais découverts sans la folie.

Voilà quelle est pour elle la première lumière qui apparaît grâce à"la folle". "La folle"lui fait découvrir des chemins.

Je ne suis pas en train de faire une apologie de la psychose, bien entendu, ni même une apologie de la folie - ça a déjà été fait - mais je constate que, pour Marie Cardinal, "la folle" lui a fait découvrir des chemins et que c'est sans doute grâce à elle, "la folle", qu'elle a pu faire ce choix, de fuir mais aussi de ne pas vouloir - fait-il dire de vouloir ? - une séance d'analyse; on ne sait pas si ça relève de l'ordre du vouloir ou si ça relève de l'ordre d'une fatalité heureuse car, à la vérité, en tant qu'analysant, nos souvenirs de la première séance sont si éloignés que nous ne savons plus ce qui nous est arrivé et en tant qu'analyste, nous ne sommes sûrement jamais assez auprès de notre pratique pour nous rendre compte de l'importance de la première séance, c'est à dire de se rendre compte qu'un pas essentiel est franchi par une personne qui vient parler, un pas qui n'est pas du tout de l'ordre du vouloir, mais dont on aurait bien du mal à donner exactement la nature.

A partir de cette évasion, Marie Cardinal conclut qu'il va désormais lui falloir tromper tout le monde, en particulier toute sa famille, et que, en prenant cette décision de fuite, et puis de faire ce choix, elle s'éloignait du bien; il n'y avait plus de bien pour elle, mais "c'était le chemin que j'avais décidé de prendre. Le lendemain, j'allais dans

l'impasse pour la première fois". (Je passe pas mal de choses de ce qui est dit dans le livre). Et peut-être que nous allons bientôt pouvoir d'ailleurs finir ce premier fragment, mais pas avant d'avoir franchi un seuil, à savoir la seconde séance où Marie Cardinal arrive empaquetée de serviettes destinées à empêcher que le sang ne coule, s'effondre sur son fauteuil ou sur son divan (je ne sais pas où elle était) et dit : " Docteur, je suis exangue , revoilà le sang".Le Docteur a répondu doucement et calmement: "Ce sont des troubles psychosomatiques, ça ne m'intéresse pas, parlez-moi d'autre chose" . " De quoi voulait-il que je lui parle ? Mon sang ne l'intéressait pas, alors tout était détruit. J'en étais suffoquée, foudroyée. Il ne voulait pas que je parle de mon sang ! mais de quoi d'autre voulait-il que je parle. De quoi ?En dehors de mon sang, il n'y avait que la peur, rien d'autre, et je ne pouvais pas en parler - je ne pouvais même pas y penser". C'est là qu'on remarque le côté tout de même remarquable de l'intervention de l'analyste d'avoir osé ce coup de force incroyable d'oser dire que le sang ne l'intéressait pas, lui l'analyste, coup de force véritablement ahurissant et qui signe une entrée en analyse digne de ce nom - le sang ne m'intéresse pas, parlez-moi d'autre chose -.Alors autour de cette phrase, on pourrait longuement commenter : les troubles psychosomatiques, ça ne m'intéresse pas, on pourrait longuement commenter sur la position de l'analyste, mais il reste que ce

coup de force a marché. "Je me suis effondrée et j'ai pleuré. Moi qui n'avais pas pu pleurer depuis si longtemps, moi qui cherchais en vain depuis tant de mois le soulagement des larmes, voilà qu'elles coulaient enfin à grosses gouttes; J'ai pleuré longtemps, je me vautrais, etc .... J'étais bien là, comme un enfant repu dans son berceau, les lèvres encore pleines de lait, envahi par la torpeur de la digestion, protégé par le regard de sa mère. J'étais allongée sur le dos, de tout mon long, obéissante, confiance.... Nouveau saut dans la démarche : je me suis mise à parler de mon angoisse, et plus de mon sang, et j'ai deviné que j'allais en parler longtemps".Je vous passe le côté Faiseur de miracles de la cure puisque à la suite de cet entretien, comme par hasard, elle ne saigne plus. Alors, évidemment, ça tient du miracle, ça , ça fait partie des miracles de la psychanalyse, on n'en parlera pas. On n'en parlera pas, et c'est très important car pendant quatre ans Marie Cardinal va rester sous l'épée de Damoclès de ce sang qui pourrait revenir - puisque ça s'est arrêté, ça peut revenir -.C'est un miracle, un miracle chasse l'autre, ça peut aussi bien revenir. C'est à dire que, pendant quatre ans, Marie Cardinal va, à partir de ce miracle initial de "l'attouchement", rester dans un monde entièrement magique où d'un instant à l'autre, le sang peut revenir. Il ne reviendra jamais, mais... il pourrait revenir; c'est à dire que nous restons ici pris dans la dimension magique, et c'est d'ailleurs - je vous le signale parce que nous n'en parlerons pas vu la construction de ce que j'ai essayé de faire comme exposé -

c'est au bout de quatre ans que va surgir la question de cette fameuse hallucination dont nous avons parlé tout à l'heure - seulement au bout de quatre ans, uniquement à partir du franchissement de cet aveu concernant l'hallucination que Marie Cardinal va pouvoir entrer dans un tout autre travail que celui de la magie qui est de se rendre compte qu'il va falloir qu'elle en chie, c'est à dire que quatre ans, c'est bien, mais ça ne suffit pas pour sortir du monde magique; il va lui falloir faire une tout autre expérience, ce qu'on appelle en termes techniques : le transfert négatif, à savoir qu'elle se met à ne plus pouvoir supporter son analyste en peinture, à lui flanquer les billets de banque par terre, enfin des trucs pas possible; elle va ne plus du tout pouvoir supporter son analyste, mais elle vient quand même, ou bien elle manque les séances mais ça ne fait rien puisque de toute façon elle les paie, alors ça n'a pas d'importance. Il faut qu'elle en vienne à ce temps qu'on appelle le transfert négatif pour qu'elle comprenne quelque chose d'autre, à savoir que la magie, c'est fini et qu'il va falloir qu'elle se construise. La construction dans la psychanalyse, c'est un problème très important et très difficile. Je crois qu'on peut dire (nous faisons une sorte d'immense bond en avant puisque nous n'y reviendrons pas), Je crois qu'on peut dire qu'une psychanalyse commence à partir du moment où l'on est au pied du mur de constater qu'il faut se construire, c'est à dire que les quatre années

que Marie Cardinal a passées dans une situation de rêve où son analyste l'a guérie, par miracle, ces quatre années ce n'est pas une psychanalyse, c'est tout au plus la position du problème. La psychanalyse commence au-delà et au-delà ce qui commence, c'est la construction dans l'analyse, c'est à dire véritablement le fait que Marie Cardinal est obligée de changer; alors ça c'est très ennuyeux de changer, parce que personne ne peut le faire à notre place, personne, personne, personne, même pas l'analyste ! Et c'est ça l'épreuve du transfert, c'est de se rendre compte justement que personne ne peut changer à notre place. C'est ça le travail de construction et non plus l'interprétation, et non plus de découverte du refoulé, au sens où on l'entend banalement; la découverte du refoulé c'est facile, trois séances et c'est fait. Le problème n'est pas là. Le problème, c'est la construction. Or, la construction, c'est à dire le surgissement en particulier de ce que Marie Cardinal appellera ses défauts, ses défauts de personnalité, et le fait que ces défauts sont en fait l'envers de qualités qui sont à faire émerger; le fait même que ces défauts sont en quelque sorte des qualités, voilà ce à quoi il va falloir qu'elle trime pendant pas mal d'autres années pour construire, pour reconstruire entièrement son monde au lieu de le rêver, dans cet état de magie où elle était durant les quatre premières années, et depuis, bien sûr, beaucoup plus longtemps auparavant.

Ce bond en avant, dans le livre de Marie Cardinal, nous n'en dirons pas plus, puisque nous restons ici devant des mots en souffrance de la séance, pour des raisons qui consistent à ne pas vous épuiser - moi non plus.

Nous sommes ici devant la mutation qui vient de se passer, à savoir : je me suis mise à parler de mon angoisse, et quelle est donc la grande découverte de cette seconde séance, eh bien ! c'est que le sang venait de"la chose". Le sang venait de"la chose", et non pas le contraire, le sang n'était pas l'explication de "la chose" ni même l'explication de la maladie, ni l'explication des symptômes ou de toutes les restrictions qu'elle s'impose, ce qui explique ce qui est la cause de la maladie; ce qui est la cause du sang, c'est "la chose", le sang venait de"la chose" . "Désormais, je faisais face à "la chose" et - remarquez le saut de la phrase - ce soir là (à la seconde séance en fait) j'ai accepté "la folle" pour la première fois, j'ai admis qu'elle existait réellement, j'ai désiré assumer ma maladie telle qu'elle était. J'ai compris que j'étais "la folle", elle me faisait peur parce que elle, "la folle" - transportait "la chose" en elle, et j'ai compris que, toute ma vie n'était qu'une histoire entre elle, "la chose", et moi."

Voilà où j'ai conclu, pour l'instant,mon travail d'exposition touchant au livre de Marie Cardinal. Naturellement, vous le voyez, j'ai parcouru 50 pages, c'est dire que

nous aurions encore beaucoup de travail, mais j'ai pensé que ça pouvait nous faire un bon début. Voilà où j'en étais. Ce qui me manque tragiquement, c'est la sauce. Je ne sais pas quoi vous dire après ce commentaire, et je présume qu'il va falloir que nous travaillions un peu ensemble, ensuite nous aurons à travailler sur autre chose; on va essayer de travailler sur Serge Leclaire - Un cas de névrose obsessionnelle - mais pour cette première partie de mon travail, je ne souhaitais pas en dire plus sur Marie Cardinal afin que vous ayez l'exposé des mots en souffrance; je ne souhaitais pas noyer le poisson par un commentaire trop prolongé.

QUESTIONS :

- Pourquoi ne sombre-t-elle pas ? Pourquoi décide-t-elle de lutter ?

G.T - C'est une réponse de fait et il faut savoir que cette réponse de fait est incontournable, c'est à dire que dans tout travail analytique, mais plus généralement thérapeutique il n'y a pas 36 choses à chercher : il n'y a que ça. C'est le point précis où on doit pouvoir à un moment ou à un autre trouver un petit truc, une flammèche dans un coin de rien du tout, qui fait que la personne va dire : je ne veux pas et va prendre une décision. Mais ça, on ne peut absolument pas le créer. Alors se pose la question : pourquoi ne s'effondre-t-elle pas ? Il n'y a, hélas, pas de réponse à cette

question, sauf une qui est en quelque sorte pas vraîment une réponse; c'est que, au fond, quand on regarde quels sont les rapports de Marie Cardinal avec sa mère, on constate bien que ce sont des rapports passionnels; c'est une fillette qui a été, il faut quand même bien le dire, très aimée par sa mère. Elle-même a beaucoup aimé sa mère aussi, dans des rapports très violents, excessivement violents même: "la saloperie de ma mère" . C'est son terme. Mais ces rapports aussi violents soient-ils, et surtout s'ils sont nommés comme "saloperie", ce sont des rapports d'amour. Donc, il y a un point où elle sûre d'exister autant que de s'appuyer sur une table, c'est de dire que sa mère est une salope, et que ça, c'est solide; [redacted] même si, pour arriver à faire que son analyse puisse mener à des résultats, même si pour ça il faut que sa mère en crève, et c'est le cas, il n'en reste pas moins que sa mère constitue un point d'appui extrêmement solide pour elle qui est le fait premier, qu'on ne peut pas déduire, c'est comme ça. Alors, nous savons, puisqu'elle nous le dit, qu'au fond il a fallu qu'elle fasse la peau à sa mère pour arriver elle, à survivre, mais, encore une fois qu'une fille ou qu'une femme ou qu'un garçon parle de la saloperie de sa mère n'est pas une objection au fait que la mère soit un point d'appui, au contraire, c'est la garantie qu'on a de quoi s'appuyer. Alors, peut-être que vous avez envie d'en savoir plus sur la saloperie de la mère. [redacted] La saloperie de la mère, ça peut

consister d'abord dans la manière dont la mère parle du père, et puis ça peut consister dans la façon dont la mère parle des femmes, d'elle-même, de sa fille. On peut donner quelques aperçus sur cette question : il faut savoir ce que c'est que le sang. Quand on est une fillette, on est bien obligé à un moment ou à un autre de l'apprendre, alors ces histoires de sang,"c'était des histoires de chienne, et c'était ma propre mère qui voulait me faire entrer dans cette vie, qui en parlait devant moi, de ces histoires de sang. Baisse pas la tête lui dit sa mère, n'aie pas peur, toutes les femmes en passent par là"- et écoutez la suite, ça c'est un morceau ! " Tu sais elles n'en meurent pas, j'avoue que les hommes sont tout de même mieux lotis que nous, ils ne connaissent pas ces ennuis, il est vrai qu'ils font la guerre; je me demande si c'est pire" Ce sont des propos hallucinants mais qu'il faut lire; ils témoignent de tout un rapport de la mère à sa féminité et aux hommes qui vaut vraîment le morceau d'anthologie; alors, bien entendu, à partir du moment où on est une salope comme sa mère, prise dans des histoires de chienne, il va bien falloir qu'on sache comment gérer le sang. [redacted] Jusque là on jouait avec les petits copains, on faisait des choses ni plus ni moins agréables, plutôt moins que plus, mais enfin, on les faisait, mais à partir du moment où il y a le sang, il n'est plus question de faire n'importe quoi avec les petits copains, on ne se mélange plus et en particulier on cesse de

jouer avec les petits arabes du coin; c'est tout à fait important parce que quand on est une jeune fille de bonne famille on est séparés on ne peut pas jouer avec n'importe qui et pour trouver la fameuse phrase du début "mon sang m'avait séparé des autres". Le sang est ici, bien sûr, à prendre au sens métaphorique de [redacted] la race ou de la caste.

QUESTION :

Chaque expérience est unique. [redacted] Alors, en quoi l'expérience de Marie Cardinal a valeur pour nous ?

G.T - C'est difficile ... [redacted] Il y a bien sûr une théorie psychanalytique; elle est très construite; il y a même des dictionnaires, c'est dire que c'est très sérieux. Le problème est qu'une psychanalyse est un fait toujours contingent, [redacted] quiconque s'y engage, engage une expérience que personne ne pourra ni dire, ni faire à sa place, personne. Ce qu'on appelle les théories psychanalytiques, c'est simplement le compte-rendu des analyses des gens qui étaient assez seuls en leur temps pour avoir besoin d'en écrire quelque chose, [redacted] La théorie de Freud n'est pas une théorie, c'est un compte-rendu d'analyse, [redacted] de l'analyse de Freud dans la mesure où, étant parfaitement seul analyste de son temps pendant au moins vingt ans et ensuite peut-être autant, parce que une analyse il y a un moment où on ne peut plus la faire avec n'importe qui, donc il y a eu un

moment où Freud était tout aussi seul qu'à ses débuts, c'est comme ça. Quand on est seul face à l'effet analysant, on doit en témoigner par écrit. C'est une nécessité difficile à expliquer mais c'est un peu comme si on éprouvait le besoin de s'écrire des lettres dans l'espoir qu'elles arriveront à destination, (ce qui n'arrive évidemment jamais) mais il faut les écrire quand même. [redacted], Une théorie psychanalytique, par exemple celle de Freud, c'est la théorie de l'analyse de Freud, ce n'est pas une théorie, c'est une longue lettre que Freud s'envoie à lui-même pour essayer de comprendre quelque chose à ce qui lui est arrivé. Ça vaut tout autant pour celle de Lacan par exemple; je prends ces deux exemples là parce qu'ils sont bien connus. Si vous lisez les Ecrits de Lacan en essayant d'y trouver une théorie psychanalytique ou encore plus <u>la</u> théorie psychanalytique, à mon avis vous faites erreur. Je crois qu'il est important d'y trouver la trace d'un travail analysant [redacted] la trace du fait que Lacan était tout seul avec sa question, que personne ne pouvait la résoudre à sa place, et en particulier les problèmes de la constitution du symbolique, les problèmes de la définition de l'image du Stade du miroir; ce sont des questions que Lacan ne pouvait absolument pas, dont il ne pouvait obtenir la réponse de personne, parce que personne ne les avait élaborées et que c'est pour ça qu'il lui a fallu élaborer cette immense machine qui ressemble à la théorie et qui est en fait

[redacted] le compte-rendu d'une cure. Dans ces conditions en quoi cela peut-il nous intéresser ? Ça peut vous intéresser dans la mesure où les mots en souffrance, expression qui vient de Lacan, vos formateurs ne l'ont pas introduit pour rien ici. "La lettre en souffrance", c'est une expression que Lacan a introduite en psychanalyse .... "La lettre en souffrance", c'est Lacan qui a trouvé ça, dans un texte complètement alambiqué qui s'appelle : "La lettre volée" que je ne vous conseille pas de lire, c'est tout à fait illisible. C'est à partir de cette remarque de Lacan sur "la lettre en souffrance" que vos formateurs ont pensé qu'il y a lieu de parler des mots en souffrance. Les "mots en souffrance", c'est la part d'écriture que chacun arrive à extraire de sa propre démarche analysante, de sorte que les mots que j'ai écrits au tableau - quelques-uns - [redacted] sont la part d'écriture que Marie Cardinal arrive à extraire de sa démarche analysante. On peut faire une hypothèse qui se vérifie bien, c'est que dans la mesure où elle les a vraîment arrachés là où il fallait, c'est à dire à des points de faille de l'être humain qui sont impossibles à éviter, dans cette mesure ils doivent rejoindre d'autres points de faille chez d'autres êtres humains, et par conséquent, il est possible que d'autres sujets se retrouvent en eux. " La folle", je le sais, ça se retrouve, je l'ai entendu. Je pourrais vous en citer d'autres [redacted] ça se retrouve. Donc, dans la mesure où ces mots ont été vraîment, comme dit

Mallarmé " puisés aux eaux du Styx", c'est à dire aux eaux du fleuve des morts, dans la mesure où ils ont vraîment été arrachés à la mort, ces mots, à la mort que nous portons en nous sous la forme de la pulsion de mort, dans cette mesure, ces mots doivent être porteurs d'une résonance qui doit aller rejoindre le même point de faille chez vous, et qui par conséquent peuvent vous servir dans cette mesure de poteaux indicateurs sur le chemin des failles.

J'ai choisi de vous parler d'un texte de Serge Leclaire qui se trouve dans "Démasquer le Réel". [redacted]

Il s'agit d'un cas, comme pratiquement toujours chez Leclaire, [redacted] de névrose obsessionnelle : "Philon ou l'obsessionnel et son désir". Voilà le titre proposé par Serge Leclaire.

[redacted] Un cas de névrose obsessionnelle, qu'est-ce que c'est ? C'est un monsieur ou une dame - plus rarement un enfant - qui a un certain nombre de symptômes, divers et variés et comme j'étais paresseux, j'ai pris le Laplanche et Pontalis. C'est une structure névrotique qui se caractérise par un certain nombre de symptômes qui sont :"le déplacement de l'affect", c'est à dire que l'obsessionnel est quelqu'un qui a la fâcheuse habitude de ne pas éprouver de sentiment pour

les choses graves de sa vie et d'en éprouver beaucoup pour des choses futiles, c'est à dire que ces affects il les gère très mal, il ne les place pas là où il faudrait, il les déplace et il s'occupe de choses et d'autres dont il ferait mieux de ne pas s'occuper, mais .... on est obsessionnel ou on ne l'est pas.

Deuxième symptôme, il isole; il pratique l'<u>isolation</u>, c'est à dire qu'il (ou elle) s'arrange pour faire en sorte que certains événènements de sa vie, soit des évènements très symptômatiques, soit au contraire des évènements très importants, soient <u>isolés</u> du reste de sa vie, c'est à dire qu'ils n'entrent pas en contact à aucun titre avec la cohérence de sa vie d'ensemble. Il s'arrange pour faire que surtout, surtout, surtout, ces choses très importantes, ces évènements très importants de sa vie ou encore ces symptômes très marqués, ne soient surtout pas en contact avec le reste de sa vie et pour qu'ils interviennent dans un espace que, comme l'a fait remarquer un de mes amis (1), que l'on peut qualifier comme un espace de pause. Il s'agit que ce soit marqué par une pause que surtout ça n'entre pas en relation.

En plus, il annule rétroactivement, [redacted] : il pratique l'<u>annulation rétroactive</u>, [redacted] l'exemple le plus connu, c'est l'Homme aux Rats de Freud qui est un monsieur très obsessionnel et par conséquent très attentionné, et qui en particulier aime beaucoup une dame à qui il voue un amour éperdu autant que sans espoir. Il se promène un

(1) Philippe Beucké, psychanalyste.

jour sur un chemin et il voit quelque chose comme un caillou, une branche au milieu du chemin, et il se dit qu'après tout si sa dame passait par hasard là en voiture, sa voiture ris-querait de se renverser sur le caillou, donc il enlève le caillou et il le met sur le bord du chemin (première partie de l'action) mais il réfléchit bien et il se dit : "d'accord, mais supposons que la voiture au lieu de passer au milieu du chemin passe sur le côté, alors elle butera sur la pierre et la voiture versera; par conséquent, je reprends la pierre, je la remets à la place où elle était" . Grâce à quoi, rien ne s'est passé; c'est une annulation rétroactive : j'ai annulé mon acte, j'ai rétroactivement annulé mon acte, j'ai fait en sorte qu'il ne se passe rien.

Autre exemple : j'ai une amie qui est analyste, qui reçoit une dame obsessionnelle, qui lui dit : "j'ai failli vous apporter des croissants ce matin, mais je me suis dit que vous n'aimeriez pas ça, alors je ne vous en ai pas apporté" [redacted] On vous promet des croissants, on vous met l'eau à la bouche, en plus on ne vous les apporte pas. Grâce à quoi tout est annulé, il ne s'est rien passé. Ça, c'est un splen-dide exemple d'annulation rétroactive.

A un niveau [redacted] plus profond, [redacted] notre obsessionnel [redacted] se caractérise encore par son extrême ambivalence. Il éprouve à la fois de la haine et de l'amour pour la même personne. Exemple : je veux vous

apporter des croissants ce matin, mais je ne vous en ai pas apportés parce que j'ai pensé que vous n'aimeriez pas ça, donc vous n'avez pas de croissant. Comme expression de l'amour et de la haine en même temps, on ne fait pas mieux. C'est encore un bel exemple d'ambivalence par le même coup.
Nous sommes ambivalents quand nous sommes obsessionnels. Pourquoi sommes-nous ambivalents ? Nous sommes ambivalents parce que nous aurions fait une fixation sadique-anale. Nous sommes sadiques, forcément on est ambivalent, et en plus nous sommes anaux, c'est à dire que nous jouirions essentiellement du côté des régions anales. C'est très répandu cette idée, je crois d'ailleurs qu'elle est complètement conne mais comme je n'ai pas encore écrit ce que je pense là-dessus, c'est pour plus tard.

En tout cas, les obsessionnels font une fixation anale; ils jouissent [redacted] de retenir leurs selles ou de les relâcher, et toute leur vie ils seraient marqués par ce trait de caractère. Ce serait des gens méticuleux, obséquieux, ils seraient portés à retenir l'argent, à ne pas le lâcher (comme s'ils étaient les seuls !) . Ce que je vous dit là, c'est écrit dans un Dictionnaire de psychanalyse, je ne plaisante pas !

En plus, ils feraient de la régression, c'est à dire que l'obsessionnel a tendance à érotiser toutes les relations aux autres et les envisager sous l'aspect de

quelque chose de très érogène, mais en même temps où l'érogénité ne peut jamais arriver à s'exprimer (je crois que c'est ce que ça veut dire).

En plus, car nous allons de plus en plus loin [redacted] il aurait une relation particulièrement sado-masochiste avec son surmoi. Ce serait un pauvre garçon (ou une pauvre fille) qui serait continuellement en train de se plaindre de son surmoi qui lui imposerait toutes sortes de choses absolument détestables; son surmoi lui imposerait toujours des ordres, des tas de choses comme ça, qu'il serait absolument obligé de suivre - et quand il essaye d'échapper, c'est l'angoisse; donc, on est obligé de suivre les ordres du surmoi.

Vu que le surmoi est là, et qu'en plus on a de la morale, donc on ne fait pas toutes les choses qu'on voudrait, en particulier du côté sadique anal[redacted], ambivalence, régression. En plus, on a un surmoi, donc on fait des formations réactionnelles (c'est le dernier trait) c'est à dire qu'étant donné que toute la vie se passe finalement à s'occuper de choses sérieuses, c'est à dire de sexualité, et que ça, on ne peut pas le mettre au premier plan, et qu'on est obsessionnel, donc on a un surmoi sadique. Etant donné tout ça on élabore de très sérieuses formations réactionnelles, un blindage, une forteresse derrière laquelle on se retranche et derrière laquelle il est tout à fait hors de question que quiconque vienne vous

chatouiller parce que alors, ce n'est plus possible !
Voilà, ça c'est un névrosé obsessionnel.

Après cette définition structurale du névrosé obsessionnel, nous n'avons toujours rien dit de ce que c'est qu'une névrose obsessionnelle. Il faut quand même dire deux mots de ce que sont les principaux symptômes typiques de la névrose obsessionnelle, ce qu'on traduit par Obsession - ce qu'on traduit aussi quelque fois par Compulsion (pas pulsion, ni impulsion) terme que nous pouvons considérer comme synonyme d'Obsession. [redacted] Notre obsessionnel [redacted] a des compulsions ou des obsessions, [redacted]'il est obligé d'accomplir toute sorte d'acte, d'actions, rituels, [redacted] : compter le nombre de marches d'escaliers qu'il a montées pour arriver à tel endroit. Il doit compter le nombre de pas qu'il fait pour aller chercher son pain , puis pour rentrer chez lui, il doit vérifier trente six fois de suite s'il a bien refermé le robinet du gaz... [redacted] ensuite aller vérifier que la porte est bien fermée trente cinq fois, ensuite aller vérifier que les volets sont fermés trente quatre fois ..... Ça peut vous

parasiter la vie. Ça peut être gênant. Vous ne sortez plus de votre trou. [redacted], Ça, ce sont des compulsions au sens comportemental du mot, mais ça peut aussi prendre des formes plus intra-psychiques comme on dit dans les traités de psychiatrie, [redacted] ça peut prendre la forme de la pensée, ça peut être des pensées obsessionnelles, c'est à dire qu'il va falloir réciter dans sa tête des petites prières, des ritournelles, des trucs comme ça .... pour meubler le temps, faire en sorte que surtout les évènements soient bien ritualisés, parce que, encore une fois, il faut que les choses soient sérieuses.

De beaux exemples, dans la littérature, concernant les compulsions et les obsessions, c'est dans l'Homme aux Rats de Freud que vous pouvez en trouver (pas dans le texte de Serge Leclaire) . Dans l'Homme aux Rats, quand l'Homme aux Rats était petit, il aimait bien les choses sérieuses, il aimait bien qu'on le tripote, il aimait bien tripoter ses bonnes, parce qu'il avait des bonnes, ça lui plaisait bien tout ça, mais il était déjà obsessionnel, c'était déjà un [redacted] enfant obsessionnel, et [redacted] quand il pensait à ces choses sexuelles, il ne pouvait pas s'empêcher de penser que, peut-être son père risquait de mourir. Quel rapport ? Aucun. Mais on est obsessionnel ou on ne l'est pas ! Alors si on est obsessionnel, quand on tripote les dames, on pense que son père pourrait mourir ! Quel est donc le fond de tout ça ?

C'est le Complexe d'Oedipe, forcément. Pour être tranquille tout seul avec les dames, il faut tuer son Papa. Comme on n'a pas tué son père, on pense que son père pourrait mourir. Ça, c'est une question de surface, assez simple. [redacted] Voilà l'exemple d'une pensée compulsionnelle :"je pense aux dames, j'ai l'âme qui court vers les dames, et voilà que je pense que mon père pourrait mourir. [redacted]. J'avais des pensées de mort concernant mon père,". Je cite la plus belle des obsessions parce qu'elle est connue : c'est le fameux supplice aux Rats. Notre obsessionnel fait un jour une période de service militaire et il rencontre un Capitaine qui ne lui plait pas du tout et qui parle en particulier de choses atroces, plus atroces les unes que les autres, en particulier d'une c'est que pendant la guerre, en Turquie [redacted] dit le fameux Capitaine cruel [redacted], on faisait un supplice atroce aux prisonniers, on mettait des rats dans une cage, on les affamait, et après ça on mettait la cage, devinez où ? Sur l'anus forcément, c'est un obsessionnel. On ouvrait la cage, et le rat, [redacted] c'est ce qu'on appelle dans l'histoire de la littérature analytique, le Supplice aux Rats, le rat [redacted] va se promener. Et notre obsessionnel vient parler à Freud de tous ses problèmes, et en particulier il commence à lui parler du Supplice aux Rats, et au moment où il s'agit d'en parler à fond, [redacted] de dire ce qui va se passer quand le rat va sortir, il n'en peut plus,

il se lève du divan; il ne peut absolument pas raconter à Freud le fantasme qui est le sien. [redacted] Freud est obligé de l'aider, lui dire que lui, Freud, ne lui veut [redacted] pas de mal, qu'il ne veut pas lui faire des choses comme ça, que par conséquent, il peut lui raconter tranquillement. Ça c'est un fait de transfert, c'est à dire que Freud est mis dans la position du Capitaine cruel, mais Freud n'est pas un Capitaine cruel, [redacted] il peut très bien dire à notre obsessionnel qu'il ne va pas [redacted] lui faire le même supplice, tant pis pour lui !

Ça c'est le Supplice aux Rats, mais ce n'est qu'un fantasme, ça n'est pas une obsession. A partir de là, puisque nous sommes obsessionnels, il faut monter le fantasme en obsession. Qu'est-ce qu'on pourrait penser ? C'est que le Supplice aux Rats, il pourrait arriver à la dame de mon coeur. Quelle horreur ! Ou encore : ça pourrait arriver à mon père (ce n'est pas possible quand on est un fils vertueux !) C' est encore pire quand on sait que mon père est mort ! Non seulement le Supplice aux Rats pourrait arriver à mon père, mais mon père est mort ! Nous ne comprenons plus, et c'est là que nous entrons de plain-pied dans le problème de la névrose, à savoir: mon père mort, je n'en fantasme pas moins que le supplice aux Rats pourrait lui arriver, et ça constitue pour moi une obsession; nous sommes là devant le caractère entièrement paradoxal de la névrose en général, mais obsessionnelle surtout, ces manifestations des paradoxes face au père mort sont bien

typiques et Freud n'y comprend rien. Il nous écrit un texte ahurissant dans lequel on ne comprend rien. [redacted]

Ça c'est [redacted] l'obsessionnel; il n'a pas été tellement question, jusqu'à présent, de mots en souffrance. [redacted] Maintenant, il va falloir en parler; c'est à dire que, après avoir parlé de choses absolument dépourvues d'importance, il va falloir se demander ce que sont les choses importantes pour l'obsessionnel, c'est à dire qu'il va nous falloir accéder aux mots en souffrance pour l'obsessionnel, car le texte de Serge Leclaire ne s'intitule pas n'importe comment : "Philon OU l'obsessionnel et son désir". La question est posée; la question importante qui se pose à l'obsessionnel comme à tout sujet mais qui se pose pour autant que c'est la grande question [redacted], c'est le problème du désir. C'est ça que nous avons à mettre au coeur de notre démarche, c'est la question du désir. C'est là que commencent nos difficultés. Leclaire pose d'emblée ce que constitue la nature, la couleur du désir pour l'obsessionnel. Pour l'obsessionnel "un voile, aussi transparent qu'infranchissable semble séparer le sujet obsessionnel de l'objet de son désir. De quelque nom qu'il le nomme, mur d'azur, de coton ou de pierre,il le ressent, et nous le dit, comme une coque de verre qui l'isole de la réalité. Il passera une soirée auprès de celle qu'il aime sans réussir jamais à la tenir dans ses bras; sa main plus pesante qu'un roc,

n'arrivera pas à joindre sa taille, ses lèvres bavardes n'atteindront pas les siennes; et si d'aventure il la saisit de quelque façon, c'est pour voir le charme s'évanouir et son désir s'éteindre bientôt."

[redacted] Nous sommes ici devant un schéma sur lequel il ne faut pas se tromper. Ce n'est pas que l'obsessionnel soit séparé de son désir, il est séparé de l'objet de son désir (remarquez cette nuance) et par conséquent, dès ce point de départ, nous avons un schéma à trois termes : il y a notre sujet lui-même, il y a l'objet du désir, et puis il y a le désir. Ce dont le sujet obsessionnel est séparé, ce à quoi il n'a pas accès, à quoi il ne saurait avoir accès, c'est l'objet de son désir. Mais encore une fois, son désir il y en a, mais sous quelle modalité? c'est ce qui fait tout le problème.Repassons au tableau :

La modalité qui spécifie le rapport que l'obsessionnel entretient avec son désir, c'est de maintenir son désir dans la catégorie de l'impossible. Ça, c'est le sujet le plus difficile qu'on puisse traiter, et je vous garantis d'avance que nous n'y arriverons pas.

Remarquez bien ceci : je vous ai dit dans une première remarque que le sujet obsessionnel est séparé,non pas de son désir, mais de son objet, c'est à dire que

la Dame, pas question d'y toucher, ou alors si on y touche le désir s'évanouit. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a plus de désir, ça veut simplement dire qu'il est voué à l'impossible, c'est à dire que le désir, il passe ailleurs - premier point.

Deuxième point : je n'ai pas dit par conséquent que le désir était impossible - nuance - Je n'ai pas dit que l'obsessionnel était quelqu'un qui ne désirait pas, au contraire, il y a du désir; il y en a largement plus qu'il n'en faut ou en tout cas autant qu'il en faut, mais le problème, c'est qu'il est maintenu sous la chape de plomb des conditions de l'impossibilité, c'est à dire que du désir, oui, mais rien d'autre. Autrement dit, il n'est pas question que le désir, si tant est qu'on sache ce que ça veut dire, aille à la rencontre d'un objet et encore moins d'un autre, c'est à dire que la condition - une des conditions qu'on peut entr'apercevoir dans la névrose obsessionnelle - c'est important et tellement difficile/d'éclairer - que, ce n'est pas que le sujet obsessionnel ne soit pas désirant; il est désirant, mais à la seule condition que ce désir reste dans le non-manifeste, dans l'intouchable, reste derrière"cette coque de verre" que nous venons de décrire avec Serge Leclaire. Il n'est pas question que l'on franchisse la coque de verre qui sépare de la réalité, il n'est pas question que l'objet du désir soit atteint; il n'est pas question que le désir aille à la rencontre, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou qu'un autre vienne à la rencontre de

ce désir, c'est tout à fait hors de question. Voilà ce qui fait la clef, semble-t-il, pour autant qu'on sache, de la position subjective de l'obsessionnel.

Donc, des "mots en souffrance" dans cette histoire, il y en a déjà beaucoup. Je crois que DESIR c'en est déjà un, le désir dans la catégorie de l'impossible, la coque de verre, etc .... le charme, comme dit Leclaire, qui pèse sur lui et qui l'empêche d'accéder à cette réalité, voilà quelques-uns des éléments qui font là les premiers "mots en souffrance" les premières souffrances dites de l'obsessionnel.

C'est bien le premier, ce n'est pas loin de "la chose", c'est bien le premier sous la condition qu'il y ait que " j'arrive pas". Ça ne veut pas dire "Je ne baise pas", c'est tout à fait autre chose, mais : je n'arrive pas à faire que ma relation avec l'autre de mon coeur ou l'objet de mon désir puisse arriver à quoique ce soit. C'est la première donnée qui est dite. Donc, en effet, pourquoi ne pas dire : le premier mot en souffrance, c'est l'objet du désir, entre lui et moi il y a un voile, et il n'y a rien à faire pour passer au travers. De ce point de vue là, ce texte de Serge Leclaire, même si vers sa fin il chute trop, hélas, son début est remarquable.

Que peut-on essayer d'en dire pour débloquer la situation ? Quelle est donc l'histoire de notre obsessionnel ? Comme tout le monde, Philon a une famille : un père, une mère qui

sont morts tous les deux, il a trente ans, il tient le milieu de cinq enfants. Jusque là, on n'apprend pas grand'chose. Alors, quel est donc son problème ? Son problème, c'est de savoir ce qu'il va faire dans la vie, et pour ça, il imagine. Il imagine toutes les alternatives de ce qu'il pourrait choisir, mais à une seule condition, c'est surtout de ne jamais choisir, c'est à dire qu'il reste dans l'alternative, dans l'incertitude, dans le doute, l'important c'est de ne pas choisir mais d'imaginer les alternatives, [redacted] c'est de rester dans l'alternative: l'enseignement ou le pétrole, les ordres ou le mariage, l'important, c'est que ce ne soit pas lui qui décide. Lui, il veut bien douter de pouvoir décider de quoique ce soit, douter ça, pas de problème; il peut douter tant et plus. Le problème, c'est de ne pas choisir, rester dans le doute, contester, annuler la décision de l'autre; c'est à dire que, non seulement il faut que ce soit un autre qui choisisse, mais de toute façon, quoique l'autre choisisse, la décision sera annulée: annulation rétroactive ou encore ambivalence. Vous voyez comment les termes fonctionnent, c'est à dire : choisissez pour moi, et aussitôt la décision est annulée, c'est à dire qu'on ne fait rien. Voilà quel est son problème : que faire dans la vie : douter ça va, mais le reste ça ne va pas du tout.

[redacted], Peut-on situer un petit peu mieux [redacted]

sa situation familiale ? Bien sûr ! On peut remarquer que Philon, comme la plupart des obsessionnels, si ce n'est comme tous, même ceux qui ne le disent pas, qui disent le contraire, a été le fils préféré de sa mère, et c'est bien là un des points de départ de son drame."Il a été le fils préféré de sa mère, c'est à dire qu'il en garde, à travers toutes les difficultés de sa vie, une inébranlable et secrète confiance que rien ne saurait vraîment altérer". Ça c'est l'envers qu'on ne sait pas et qu'on ne voit pas chez les obsessionnels, c'est que pour ce qui est de la confiance, ils sont imbattables (je parle de la confiance en soi). Vous pouvez essayer de les déraciner comme vous voulez, vous n'y arriverez jamais. Seulement le problème, c'est que ce qu'il ne sait pas, c'est que c'est ça qui le tue, parce que s'il avait un peu moins confiance, il serait peut-être un peu plus angoissé. S'il était un peu plus angoissé, peut-être que la place du désir de l'autre serait plus ouverte; donc, cette secrète confiance qu'il doit à sa chère maman, il n'est pas certain qu'il ait fait une bonne affaire en l'ayant, mais enfin, c'est comme ça, c'est des costauds, c'est des inébranlables, c'est des gens qui ont au fond un point de confiance irréductible en eux-mêmes. Cette question n'a probablement rien à faire avec une autre [redacted] qui lui ressemble et qui est la recherche constante de garantie. Les obsessionnels sont des gens qui pensent qu'il faut garantir, tout doit être garanti. Mais

c'est tout à fait autre chose, la garantie. Avoir confiance en soi, lié à cette relation à la mère, c'est une chose; les demandes de garantie formulées à l'endroit de toute chose, c'en est une autre. Quand un obsessionnel découvre un beau jour qu'il ne peut absolument pas avoir confiance en son analyste, croyez-moi, c'est un grand jour ! Parce que, peut-être qu'il peut ce jour là envisager de désirer. Forcément, si l'autre ne vous garantit plus des incidents de la vie, il y a donc une faille, donc vous allez pouvoir désirer. C'est différent.

Donc, il a été l'enfant préféré de sa mère, et par conséquent, nous dit l'obsessionnel, et en rajoute peut-être un peu trop Leclaire, "C'est l'endroit édénique de plusieurs fantasmes, le séjour merveilleux des voyages imaginaires, le sanctuaire qui est au coeur des multiples enceintes fortifiées " (les formations réactionnelles) "celui qu'on ne peut violer qu'en risquant la mort" . C'est un autre thème dont nous ne dirons mot qui est le rapport de l'obsessionnel à la mort, risquée; sujet très, très délicat; l'obsessionnel fait le mort et par conséquent, il s'agit de ne pas risquer la mort. Alors, il s'imagine que le grand problème de sa vie ce serait de risquer un beau jour la mort. Mais ce n'est pas le problème, car le problème de risquer la mort est encore un fantasme; il s'agit de savoir lequel, il est lié, bien entendu, à la question de faire le mort, cette question :

Qu'est-ce que faire le mort pour l'obsessionnel est une question très difficile, donc : pas touche! Sauf que risquer la mort ne peut en aucun cas constituer une issue à la question qu'il pose. Ce n'est pas du tout le problème.

Donc "C'est la nostalgie d'un bonheur indicible, d'une jouissance exceptionnelle et parfaite" etc ...
Voilà comment il était et comment il est. Pourquoi est-ce qu'il se soigne ? Puisqu'il est tellement heureux ? On est très heureux, on est l'enfant chéri de sa mère, et comme tout obsessionnel qui se respecte, même ceux qui pensent le contraire, et c'est spécialement vrai des femmes obsessionnelles qui pensent, elles aussi, que leur mère est une salope. Elles n'ont pas tort, d'accord, mais c'est pas le problème; le problème c'est qu'elles sont quand même l'enfant préféré de leur mère, seulement faut-il encore qu'elles s'en rendent compte. Elles pensent donc - je crois, c'est à vérifier - que leur mère est une vraie catastrophe, que leur mère est une femme à catastrophe, etc .... mais il n'en reste pas moins que c'est pour ça qu'elles sont obsessionnelles, à savoir : qu'est-ce qu'elles ont protégé chez leur mère ?

Ici, nous avons à faire à un garçon - Complexe d'Oedipe oblige - il est [redacted] très content de vivre avec sa petite maman. Il est [redacted] très attaché à sa mère. Les obsessionnels sont très attachés à leur mère, tout le monde le sait, eux aussi. Ils ont même fait un Complexe d'Oedipe; ils

le savent et en plus ça les amuse souvent, et quand ça ne les amuse pas, ça ne fait rien; de toute façon ils l'ont fait, ils y restent attachés. Les obsessionnels sont attachés à leur mère. C'est important cette idée commune, cette idée reçue parce que tous les obsessionnels savent qu'ils ont été attachés à leur mère, de sorte que si au cours d'une interprétation vous leur dites : " Attachement à la mère" , ça ne sert à rien, ils le savent déjà.

Comme Leclaire est un analyste spécialisé dans les obsessionnels et qu'en plus il l'est sûrement un peu, l'attachement à la mère, il connait. Tout ça pour dire que, bien évidemment l'attachement à la mère, depuis le temps qu'il lit ça dans la littérature psychanalytique, il en a jusque là, et même encore bien au-dessus ! Il cherche des idées nouvelles parce qu'il est obsessionnel, qu'il se fait "chier" dans ses séances avec des obsessionnels [redacted]. Alors, un jour il a trouvé son "Philon" (filon) et son Philon lui dit :"Je veux parler de ce caractère privilégié de tout ce qui m'a lié à ma mère" - On change de mot, un mot en souffrance, ça c'est important. "L'idée du lien me plut " (enfin un mot nouveau !) "et je précisai ainsi ma question : Comment s'est noué ce lien ?" - "Voici la séquence que développa ma question. Je l'ai transcrite, [redacted] alerté que je fus par une exclamation"."Un court temps de silence; il hésite à me dire ce qui vient de surgir en lui, s'en excuse par un mot et sort, à peine différé :

"Merde! Comme si ça te regardait!". Voilà ce à quoi notre Philon a pensé lorsque Leclaire lui a posé la question : Comment s'est noué ce lien ? Alors ça, si ce n'est pas un mot en souffrance, qu'est-ce que c'est ?.

Là-dedans, il y a : Merde (un objet partiel, au sens de la pulsion). Il y a le regard, c'est à dire encore un autre objet partiel, au sens de la pulsion. Il y a le "Comme si" et puis il y a l'imparfait. C'est important, mais je ne sais pas pourquoi.

"Merde, comme si ça te regardait!" Voilà une phrase qui lui sort . Avec un obsessionnel, attention aux formations réactionnelles; ça ne sort pas comme ça ! On le pense, mais on ne va pas aller le dire bêtement. Formation réactionnelle : on a des petits blindages, alors on entr'ouvre une petite porte du petit blindage, et puis on sort:"Merde,comme si ça te regardait!". D'un seul coup il y a une faille, [redacted] on a désiré. C'est le problème du désir. Cette phrase, tout d'un coup, c'est une faille du désir. Là, justement Leclaire, parce que lui-même a désiré, c'est à dire : l'idée de ce lien, comment s'est noué ce lien ? il a désiré Il s'est réveillé. Il s'est dit; il se passe quelque chose. [redacted] Leclaire a désiré. Il y a eu du désir dans la pièce, [redacted] notre Philon s'est mis à désirer lui aussi, mais on ne désire pas n'importe quand ni n'importe comment. Il s'est fait une rencontre entre eux, une rencontre de mots dans la faille,

et d'un seul coup notre Philon désire; il désire certes sur sa modalité obsessionnelle, c'est à dire "Va te faire foutre, espèce d'enculé". C'est à peu près ça sa modalité d'expression des premières traces du désir. Il désire, c'est à dire qu'il y a des objets partiels qu'il lâche. Il accepte de les lâcher ces objets partiels, et enfin il en dit quelque chose, il sort les objets partiels auxquels il est appendu et qui lui bouchent le corps depuis trente ans. C'est cette faille du désir, cette soudaine émergence du désir, qui n'est pas encore la guérison, parce que quand même, il y a pensé avant de les sortir.Donc il y a eu une émergence du désir qui fait que, enfin, on va pouvoir travailler sur le désir de l'obsessionnel, [redacted]

"Merde, comme si ça te regardait!". Revenons au point de départ: l'attachement à la mère (vous voyez comme on vient de s'en éloigner de cet attachement à la mère),nous avons parlé du lien, et tout d'un coup le désir qui apparaît sur la scène . On est obsessionnel, alors tout de suite on ferme la porte et on se met à réciter toutes les belles choses qui se passent dans le lien de la mère et du fils, dans la névrose obsessionnelle : "C'est comme une communion, une symbiose ...[redacted] C'est comme si elle avait trouvé en moi la satisfaction de ce qu'elle ne trouvait pas en mon père...[redacted] C'était un accord secret, une complicité, une connivence. Ce mot me vient d'intimité secrète. Mais - et sa voix se trouble d'émotion - c'est surtout un rapport vrai des deux côtés."

C'était ça le rapport mère/enfant. C'est quand même beau! C'est incontestablement très beau ! : "J'aime à parler ainsi. C'est ce monde où je me complais en moi-même, je jouis, je me sens, je m'écoute. C'est stérile cette complaisance! Mais ça me plait aussi, en m'exposant, j'ai le souci de plaire.Je voulais plaire à ma mère, tout cela y revient. Etre tout à la fois le vassal et le suzerain de ma mère; celui qu'elle aime, celle que j'aime, secrets complices unis dans un regard passionné. Le cercle est bien fermé. Mon bien-aimé est à moi, je suis tout à lui. [redacted]" Ça continue comme ça. Leclaire, je suppose se fend la gueule, nous aussi. Quand on lit ça bien, ça ça devient tordant ! Vous comprenez que ce cercle narcissique, c'est du vent. N'empêche, ça le tient dans sa coque de verre depuis un bon moment. Il va s'agir de savoir où on va pouvoir trouver des failles à ce truc là. Et où sont-elles ? Parce que s'il doit passer dix ans sur le divan à raconter qu'il était très heureux avec sa mère, ça ne va pas avancer.

C'était très sérieux : il a failli entrer dans les ordres. Il avait la vocation, presque .... " Cette idée de vocation .... c'était comme délégué par elle". Ça c'est intéressant. La vocation, l'appel, la voix, ça lui venait de sa mère. Il avait une voix de sa mère, et il avait par conséquent une vocation, une vocation religieuse. Enfin, il la suivait. Il allait la suivre, il l'avait presque suivie. Seulement, arrivé le moment fatal où il fallait suivre les conséquences

de la vocation, c'est à dire : la castration, il est arrivé à Philon quelque chose de très important, capital pour notre travail, c'est qu'il a, à sa Maman, envoyé une LETTRE. Pour l'obsessionnel, une lettre, c'est aussi important que le sang pour Marie Cardinal, et c'est d'ailleurs du même ordre. Pas du même ordre, c'est un peu différent - Il envoie à sa Maman une lettre pour lui expliquer qu'il est désolé, mais la vocation, c'est terminé. Le cercle narcissique qui règne entre sa mère et lui est rompu. Le petit éclair, la petite étincelle, la petite lumière à peine perceptible dans la nuit qui lui permet de se tirer d'affaire, c'est ça. Le premier point pour lui, c'est que, un jour on ne sait pas pourquoi, il a écrit une lettre à sa mère pour lui dire que la vocation, c'était fini. Il avait sabordé l'entreprise commune, c'était l'échec de l'entreprise commune, donc la fin de la vocation, et par conséquent, le début de la névrose. " Je n'ai plus de but ... [redacted]" Donc j'entre dans la névrose, je sors de ma vocation, je sauve la moitié de ma peau. Il va s'agir de retrouver l'autre moitié. [redacted] La lettre est ici un évènement capital, c'est une des deux ou trois grandes clefs de l'histoire de Philon. Cette lettre le fait sortir de la sphère narcissique dans laquelle il dit complaisamment s'être enfermé avec sa mère. (on va faire un petit schéma).On fait simple : une bulle, une mère, un enfant (qui est obsessionnel). Il se passe quelque chose : la bulle est cassée, et ce qui en sort, c'est la lettre.

Plusieurs questions se posent : pourquoi a-t-il fait cette lettre ? On aura peut-être des pistes.Mais où va-t-elle cette lettre?(Parce que quand on envoie une lettre, en principe, elle a une destination). [redacted] . Peut-être qu'on trouvera une réponse. [redacted]

[redacted] Soulignons cet évènement capital et laissons-le pour l'instant. On va le retrouver.Pour développer encore ce rapport de plaisir avec la mère, nous pouvons en dire plus. Nous pouvons essayer de re-souligner ce rapport de plaisir, en soulignant que, pour notre obsessionnel, "mon unique but (est) d'être la seule chose nécessaire à ma mère" ou plus classiquement - pour citer un auteur - "Je me suis fait un plaisir nécessaire de la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire". Ces deux vers expriment magnifiquement une série de liaisons sur lesquelles j'attire votre attention : la liaison du plaisir et de la nécessité - Je me suis fait un plaisir nécessaire - le plaisir et la nécessité, c'est pareil, c'est à dire la nécessité d'être dans le lien à ma mère, et le plaisir du lien à ma mère, c'est la même chose. C'est un plaisir, mais c'est un plaisir nécessaire, c'est à dire que tout ce qui est doit être nécessaire au sens où ça plait, mais c'est implacable, il n'est pas question que ça bouge. Plaisir = nécessité. Vous remarquerez que dans ces conditions il n'est absolument pas question de désir. Autre équivalence : de la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire. Aimer = plaire, c'est à dire qu'à nouveau le plaisir sous

la forme du plaire et l'amour rendus équivalents, comme si aimer ça consistait à plaire, comme si plaire ça pouvait consister à aimer " de la voir chaque jour", comme si la voir, et par conséquent être vu d'elle pouvait être une relation fondatrice de quoique ce soit qui soit l'amour. [redacted]

Ainsi [redacted] nous ne nous étonnons pas quand Freud nous dit que l'enfant obsessionnel, à la différence de l'hystérique, a affronté dans son enfance la sexualité sur le mode du plaisir, voire de la séduction complaisante, tandis que l'hystérique l'a vécue comme un traumatisme angoissant. Laissons de côté l'hystérique, mais si l'obsessionnel, quand il était petit,en particulier notre Homme aux Rats, aimait tellement mettre sa main sous les jupes des dames et de ses bonnes, ce n'est pas ça qu'il faut y lire. Ce qu'il faut y lire c'est une relation de très importante dépendance, [redacted] cette relation justement où le plaisir et la nécessité, l'aimer et le plaire sont identiques, et où par conséquent on ne sait plus très bien où sont les limites de l'érotisation, mais ce n'est pas le problème de l'érotisation, le problème, c'est le but nécessaire, le but de plaire à la mère. L'érotisation, je pense, n'est rien de plus qu'un élément de mise en scène imaginaire du "plaire à la mère". Je crois qu'on pourrait soutenir ça. Je ne vais pas le développer maintenant.

Nous voilà coincés. Comment nous décoincer ? Nous avons des traces qui, dans cette névrose, nous disent que

nous avons des chances de nous en sortir. Ces traces sont tellement importantes pour l'obsessionnel lui-même qu'il peut très bien en faire poème, c'est à dire passer son temps à faire littérature autour de ces traces, de l'issue. Quelque fois ça rate. Quelque fois ça peut [redacted] marcher. Quelles sont donc les traces d'une issue possible ? Revenons à cette question du lien à la mère. C'est comme une communion. C'est comme une symbiose. Tout commence par le regard. Alors, on se regarde dans les yeux. Oui, mais dans son regard, dans le regard de ma mère, il y a comme "un deuxième regard".
"C'est comme si elle avait trouvé en moi la satisfaction de ce qu'elle ne trouvait pas en mon père", comme si je lui avais été nécessaire. Nous retrouvons ce terme de "nécessité". Ainsi [redacted] l'intimité secrète est entièrement fondée sur : ce que je ne trouve pas dans le père, tu me le donnes. Et ceci dans un "deuxième" regard - il y a dans le regard de ma mère un deuxième regard - On écrit au tableau, vous remarquerez que je ne l'ai pas mis dans la bulle. Je ne vois pas pourquoi je le mettrais dedans puisque dans la bulle, ils sont deux : le regard n'y est pas, le "deuxième regard", il est en dehors de la bulle; il est l'indice, la trace qu'il va y avoir quelque chose qui permettra que la bulle, on puisse la souffler. En somme, nous avons une première piste, et cette première piste est celle que les obsessionnels analysants connaissent bien, mais c'est une piste. Ça nous fait sortir de la bulle.

Quelle est donc cette piste; c'est que, ce que ma mère n'a pas trouvé en mon père, eh bien, en moi, elle trouve cette satisfaction. Maman - comme dit Leclaire, bêtifiant pour les besoins de la cause enseignante - attend quelque chose,quelque chose que Papa ne peut lui donner, ou plus exactement qu'il pourrait lui donner, mais qu'il ne lui donne pas, et c'est cette attente déçue qui est renvoyée du père qui ne donne pas, vers l'enfant en qui la mère va, à la place, trouver sa satisfaction. C'est donc - et [redacted] nous commençons à entrevoir les premiers pas de la piste - à partir du désir insatisfait de la mère, et non plus du tout de cette fameuse satisfaction narcissique que nous avions décrite, C'est à partir des premiers pas que constitue le désir insatisfait de la mère que nous sentons s'ouvrir la trace de la fonction du père, à savoir que, bon gré, mal gré, mère d'obsessionnel ou pas, la mère est un être de désir. C'est cela qui, pour nous, dans le travail analytique, constituera la pierre angulaire. La mère est un être de désir - je ne dis pas qu'on devrait écrire ça aux frontons des églises, je ne crois pas que ça réussirait - mais : la mère est un être de désir, c'est de là qu'il faut que nous essayons de partir.

La mère est un être de désir et en l'occurence, un être de désir insatisfait. Mais dans cette histoire : le père, On ne l'a pas encore tellement vu. Il y a de bonnes raisons à cela puisque nous avons vu que, à la mère, il ne lui donne pas

ou elle n'en veut pas. Ou personne n'y peut rien. Je ne suis pas en train de dire que c'est la faute au père. Ni même à la mère. Toujours est-il que le résultat est là : le père ne donne pas à la mère ce qu'elle demande, enfin ce qui est en cause dans son désir.

Quel est donc le père de Philon ? Et c'est ici que nous allons avoir une soudaine lumière sur la lettre. Le père de Philon, c'est un honnête homme, sage, raisonnable, et en plus il est parent d'un ancêtre de la famille qui est un martyr. Donc, nous avons à faire à un homme au-dessus de tout soupçon, mais - vous devinez, puisque je viens de vous citer [redacted] la référence à un terme religieux, le martyr qu'il n'est absolument pas question en ce qui concerne le père de tellement manifester son désir. Il est, tout simplement, un homme sage et raisonnable qui vit dans la révérence de l'ancêtre mort.

Le père se situe [redacted] par rapport à Philon et à sa mère comme ce que Leclaire souligne comme une très honnête et très raisonnable contingence. On ne peut pas mieux dire pour désigner ce qu'est ici le père.

La clef, pour nous, est justement là. Qu'est-ce qui fait l'union de la mère et du père de Philon ? Justement: la vénération commune de ce martyr. Un nommé Gonzagues, (On peut bien le mettre comme mot en souffrance) qui serait parti en mission en terre étrangère à l'étranger, qui y aurait vécu, qui y aurait fait mission et qui aurait souffert en martyr et qui serait

par conséquent mort. Alors, ce qu'on apprend, c'est que ce Gonzagues est l'ancêtre du père de Philon (il y a donc un Saint dans la famille) et que au fond la seule chose qui importe pour la mère de Philon, c'est la vénération du martyr. Cette femme, comme beaucoup, pense qu'il n'y a de bon père que de père mort, c'est à dire que l'important pour elle, c'est qu'il y ait dans un coin la vénération pour cet ancêtre mort qui est [redacted], comme vous [redacted] vous en doutez, le vrai père de Philon. C'est lui le père, mais il est clair, dans ces conditions, que la fonction paternelle demande à être révisée : le père de Philon, c'est pas le géniteur qui a fait son devoir, c'est en vérité ce que Leclaire appelle très bellement " un Gonzagues de lumière et de mort ", c'est à dire un homme-martyr, déchiré, mort certes dans la lumière de la gloire, mais en même temps aussi mort; donc, le mort que fait l'obsessionnel, le voilà. Nous l'avons. Il fait le mort, comme son ancêtre. Nous tenons notre mort. Ceci suppose évidemment une certaine révision de ce qu'on appelle le Père. Il est clair que, dans ces conditions, si vous voulez penser ce qu'est une fonction de père [redacted] ce n'est évidemment pas le géniteur qui, vous voyez, n'est pas pour grand chose dans cette histoire. Alors, quelqu'un s'est efforcé (Lacan) de penser la fonction du père parce que, lui aussi, il avait sa petite préoccupation, et alors

il s'est dit que le père ça serait plus intéressant si on essayait de repérer ses fonctions, c'est à dire qu'au lieu de dire : le Père (qui a une grosse voix et des muscles - ça c'est ce qu'on croit être le père -) il a des fonctions, et même il est des fonctions; il y a des fonctions paternelles, et on peut même, dit Lacan [redacted] en repérer trois selon qu'on distingue, selon mes registres du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel; et si on applique les registres du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, je vais vous dire qu'il y a trois fonctions du père : le père Symbolique, le Père Imaginaire et le Père Réel.

Qu'est-ce donc que le père Symbolique ? Les textes de Lacan sont assez obscurs sur la question. Alors, j'ai simplifié et je trouve que ma simplification, elle marche pas mal. Le père Symbolique, c'est le père mort. [redacted] Si vous voulez savoir quel est le père d'un enfant, ce n'est pas la peine de chercher parmi les vivants, il faut chercher un père mort. Quand vous aurez trouvé un père mort, ça ira. La fonction paternelle, la métaphore paternelle comme on dit quelque fois, c'est un père mort. Pourquoi ? Parce que ça n'est qu'un signifiant, et que par conséquent, il est exclu que ça tienne à aucun corps vivant, mais ça peut s'imaginariser dans le père mort. Cherchez un père mort, vous en trouverez toujours, et ça, c'est le Père Symbolique.

Le Père Imaginaire, qu'est-ce que c'est ?

[redacted]. A mon avis, en interprétant un peu les textes, mais pas beaucoup, le père Imaginaire, c'est le père tout-puissant. Comment un père pourrait-il être tout puissant ? Ça n'a aucun sens. C'est une représentation imaginaire du père. Il faut qu'un père soit faillé. S'il n'est pas faillé, comment pourrait-il être père ? Un père ne souhaite un enfant qu'à partir de sa faille;s'il n'a pas de faille, il n'y a pas d'enfant concevable. Un père Imaginaire est donc un père tout-puissant et (ça c'est le petit mystère que je vous propose , mais je le crois juste) un père tout puissant ou aussi bien, un père impuissant. C'est pareil ! Impuissance = toute puissance et je vous propose de mettre à l'épreuve cette équivalence. La toute-puissance et l'impuissance, c'est [redacted] la même chose. Ceci est [redacted] de nature à pouvoir éclairer le problème de l'impuissance chez l'homme. Mais c'est très intéressant cette idée, c'est à dire que l'impuissance et la toute puissance, c'est exactement du même registre. C'est l'absence de faille, pas de faille, donc pas de désir.

Alors, le Père Réel ? Paradoxalement, c'est le plus difficile à définir[redacted] Est-ce le géniteur ? Lacan, là-dessus n'a jamais rien dit. Moi, je dis que non. Je ne sais pas ce qu'en penserait Mme Dolto (il faudrait le lui demander) mais moi, je dis que non. Le père Réel n'est pas le géniteur. Alors, le géniteur, qui c'est ? Quelque fois, c'est un peu

tout le monde, quelque fois, c'est personne. C'est le facteur. Le facteur de la vérité, c'est la lettre. Mais le géniteur, vous allez vous apercevoir, en particulier à partir de votre expérience clinique, à quel point il est difficile de le définir. [redacted] Le Père Réel, Dieu merci, on peut le définir. Le père Réel, c'est pas le géniteur; en tout cas le fait d'être géniteur n'est pas inclus dans sa définition, le Père Réel, c'est celui qui baise effectivement la mère. C'est à dire qu'il y a un homme, et puis il baise la mère, ça c'est un Père Réel. Donc, ça peut être aussi bien le beau-père. Ça peut être un amant de passage, pas n'importe qui, mais je veux dire par là qu'il n'y a aucune raison à mon avis d'identifier le Père Réel avec le géniteur. Mais la seule chose qui compte dans le Père Réel - c'est d'ailleurs en quoi il est Réel - c'est [redacted] qu'il baise la mère, c'est à dire qu'il est incontournable pour l'enfant, c'est à dire qu'il y a un père et qu'il ne peut pas, lui, l'enfant, [redacted] qu'il ne peut pas s'introduire dans l'Oedipe (Premier point) et - deuxième point - la mère désire réellement: il y a quelqu'un qui, à ce moment là est là et qui fait qu'elle lui dit: " Vas donc [redacted] te coucher, vas voir [illegible]". C'est à dire qu'au moment précis où il est question de choses sérieuses, c'est à dire du désir, il y a du Réel qui est en cause, il y a du désir de la mère à l'endroit d'un homme, et c'est ça le Père Réel, à mon sens. Encore une fois, j'interprète à peine

les textes. [redacted] Voilà à partir de quelles fonctions paternelles nous allons repérer la place du père. [redacted] Dans ces conditions, il n'est pas très difficile de voir notre Gonzagues - d'abord il est mort - comme un père Symbolique absolument parfait, et il est sensible que c'est le Père Symbolique de Philon.

J'abrège....pour en venir à autre chose. C'est que bien évidemment, du fait que la mère a mis hors-circuit le Père Réel, [redacted] Je n'ai pas dit le géniteur [redacted] J'ai dit : un homme susceptible de causer son désir, du fait qu'elle a mis ce Père Réel hors circuit et que le géniteur [redacted] est là uniquement pour réincarner Gonzagues, - C'est d'ailleurs ce qu'il fait :

1°) - il fait un fils, on l'appelle Gonzagues,

2°) - Il en refait un autre, il est obsessionnel, tout ce qu'il faut pour réincarner plein de petits Gonzagues, Une fois qu'il a fait sa tâche, il peut clamecer, ce n'est pas le problème -

dans ces conditions, vu que [redacted] le Père Réel, c'est à dire l'introduction du désir et de la castration en tant que faille permettant de désirer, vu que de ce côté là il n'y a rien, on est donc obligé de se rabattre sur les positions d'avant : régression. Alors régression au Père Imaginaire tout-puissant ou impuissant. [redacted] Notre Gonzagues de lumière et de mort, on dit bien qu'il est aussi un peu un père Imaginaire, c'est à dire que cet homme, à qui toute la famille

est suspendue en admiration, parce qu'il a été déchiré, (l'impuissance). Un homme déchiré, martyrisé, c'est pas spécialement un homme qui bande; en plus il était [redacted] Saint tout ce qu'il faut pour (queq... hein?) Alors le côté du désir, c'est un peu spécial. [redacted] C'est un homme qui est [redacted] en position de père impuissant et il est aussi bien en position de père tout puissant. A la limite, il peut se réincarner pendant des générations, dans plein de petits Gonzagues ! [redacted] Vous voyez qu'il y a une sorte de rabattement du Père Imaginaire sur le Père Symbolique, une sorte de régression qui empêche que le Père Imaginaire soit imaginarisé comme tuable; il faut bien lui faire la peau à ce père ! puisqu'il faut qu'on passe pour avoir une femme. On ne peut pas. La voie est barrée. Alors on en fait toute une montagne, on en fait un Hamlet père par exemple, un fantôme, alors si les fantômes vous causent, il faut écouter ce qu'ils vous disent, se faire tuer pour eux, etc .... Vous voyez le barrage qu'impose la présence du mort en tant que père Imaginaire fantomatique, collapsé, fondu avec un père symbolique et qui fait que l'obsessionnel garde des traces de l'idée que de ce côté là, il va trouver une issue puisqu'il y a une fonction paternelle. Il doit garder des traces de ça, alors il fait le mort pour garder des traces du mort, il fait le mort pour garder des traces du père, parce que en faisant le mort, il s'identifie au père mort, donc à la cause du désir de la mère, donc il y a du désir.

Seulement, un mort qui désire, c'est pas facile. Alors, le désir [redacted] entre dans la catégorie de l'impossible. Tout ça pose beaucoup de difficultés à l'obsessionnel.

Vu la difficulté de la question du désir maintenu dans la catégorie de l'impossible, [redacted] on va arrêter.

~~QUESTIONS~~ Réponse à une question.

G.T - L'analyste qu'est-ce qu'il fait là ? C'est un peu un fantôme qu'on vient visiter trois fois par semaine. C'est un fantôme, et un beau jour on se rend compte que, peut-être il n'est pas si fantomatique que ça. D'abord parce qu'il vous fait des coups de vache, etc ..... Donc, il se passe des évènements où - c'est assez complexe - on se rend compte qu'il y a du désir chez l'analyste - qu'en plus il n'en est pas mort..... Ça c'est une indication très grossière - Donc, il est très important qu'il y ait une analyse avec un corps réel. Le fait que l'analyste y soit là comme Réel n'est pas pour rien. L'auto-analyse de l'obsessionnel, ça n'existe pas. Le corps réel de l'analyste, c'est capital; ça veut dire qu'il y a un autre et qu'en plus il est vivant. etc.

[redacted]

J'ai délaissé une partie de mes réponses, un peu anecdotiques. G.T. [redacted]

Gérôme TAILLANDIER
12 Passage Abel-Leblanc
75012 Paris
Tél: 43 47 10 29

Né le 29/01/1947
à Chaumont, 52.
Français

SITUATION PRESENTE, 1993

- Psychanalyste en libéral depuis mars 1985
  (diplôme de psychologue-clinicien)

- Enseignant ou animateur dans divers groupes de psychanalyse

- Enseignant dans diverses institutions de formation (principalement ISIS-CREAI à Neuilly sur Marne)

- Articles, exposés ou conférences divers
  (en particulier pour les éditions Larousse, à partir de mars 1981 et pour quelques temps)

CURSUS UNIVERSITAIRE

- Baccalauréat Math.-Elémentaires (C), mention Bien, Paris 1966

- Maîtrise d'enseignement en philosophie,
  Paris I, 1977-78.

- DESS de psychologue-clinicien
  Paris VII, 1978-79.

TRAVAIL EN INSTITUTION

- Psychologue à mi-temps à l'Hôpital de jour de Lillebonne (intersecteur de psychiatrie infanto-juvénile de Haute-Normandie, Dr. B. Bousquet, médecin-chef),
  de février 1979 à septembre 1979.

- Psychothérapeute vacataire au Service Neuf du C.H.S. de Villejuif, (Dr. B. Alliot, médecin-chef),
  de juillet 1979 à décembre 1980.

- Psychologue vacataire au Centre Psychothérapique de Boulogne-Billancourt, (Dr. B. Alliot, médecin-chef),

de novembre 1979 à décembre 1980.

- Psychologue au CAT de Vitry-le-François, Marne, (M. B. Frutos, Directeur), à partir de mai 1981 (durant 6 mois environ).

ENSEIGNEMENT PERSONNEL

- "Modulateur" aux Séminaires Psychanalytiques, 1988-93 en continu:

  1/ Les concepts majeurs de J. Lacan
  2/ Séminaire de J. Lacan sur le transfert

- Animation d'un groupe privé durant quatre ans et demi (1987-92):

  - Lecture de l'*Ethique de la psychanalyse*, de J. Lacan

P.S.: J'estime avoir accompli depuis 1979, jusqu'en 1993, environ 1700 heures d'enseignement "toutes catégories".

QUALIFICATIONS DIVERSES

- Permis B
- Permis moto AL et A
- Brevet de base de pilote privé d'avion (1990)

GEROME TAILLANDIER

REFERENCE DE MES TRAVAUX PUBLIES OU DIFFUSES

1 - J.D. Nasio & G. Taillandier: *Les Lieux de l'Impossible*. Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris, n° II, sept. 1973, pp. 25-30.

2 - J.D. Nasio & G. Taillandier: *Le Sujet et l'Acte sexuel: une Affaire de Réel*. Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris, n° 13, déc. 1974, pp. 62-76.

3 - Ces deux textes (1 et 2) réunis en un seul in *Scilicet*, n° 5, sous le titre: *Les Lieux du réel*, pp. 21-45.

4 - J. D. Nasio & G. Taillandier : *Gorgoneion*. Traduction et commentaire de *La Tête de Méduse*, de S. Freud. *Ornicar ?*, Bulletin du Champ Freudien, Université de Paris VIII, n° 5, pp. 86-92.

5 - *Topologie du Retour*. Projet d'enseignement au département du Champ Freudien de l'Université de Paris VIII, pour le second semestre de l'année 1975-76. 69 pages dactylographiées. (Ce projet, en principe accepté, n'a pu être tenu, pour des raisons de règlement sur l'emploi des chargés de cours dans les universités).

6 - *Théories Sexuelles Infantiles*. Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris, n° 20, pp. 121-124.

7 - *Trois Notes sur le Symptôme*. Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris, n° 20, pp. 112-120.

8 - *Questions sur l'Interprétation*, suivi de *Textes en Annexe*. Lettres de l'Ecole Freudienne de Paris, n° 20, pp. 159-187.

9 - *Les Différents Sens d'un Acte*, précédé de *Sur les Hypothèses qui servent de Fondement à la Psychanalyse*. Mémoire de maîtrise de Philosophie de l'Université de Paris I, sous la direction de C. Clément. Validé le 20/12/1978. 94 et 46 pages dactylographiées.

10 - *Inconscient et Transfert*. Mémoire de DESS de psychologie clinique de l'Université de Paris VII. Validé le 14/06/1979 par Mmes B. Lemerer-Ritter et M.M. Chatel. 75 pages dactylographiées, plus une annexe.

11 - "Mimique". Revue *Empreintes-Ecrits sur la Danse*, n° 4, p. 78.

12 - *La symbiose paradoxale selon Gisela Pankow*. Journée d'étude de l'Ecole Freudienne de Paris, 30 septembre 1979. Ce texte n'a pu paraître en raison de la dissolution de l'Ecole Freudienne.

13 - "Ma (Réflexions sur une encre de Gibon Sengai)". *Entretemps-Information*, n° 14, juin-juillet-août 1981. Republié in *Patio*.

14 - "Le Graphe par Eléments". *Le Discours Psychanalytique*, n° 1, 1981.

15 - "De Quelques Béatrice". *Tertulia*, n° 2, novembre 1981.

16 - "La Forgerie de Scapin". *Entretemps-Information*, 1981.

17 - "Concerto pour la main gauche". *Empreintes-écrits sur la danse*, n° 6, 2/84, pp. 32-33.

18 - "Contribution (indirecte) à la bibliographie du Séminaire de J. Lacan, avec la citation obligeante de J. Dor", in *Bibliographie de Jacques Lacan*, Interéditions, 1983.

19 - "La Lame". *Patio*, n° 2, 1984, p. 116.

20 - "Sur l'énergie selon Feynman", in *L'éthique de la psychanalyse et la question du coût freudien*, Evel éd., 1984, pp. 173-174.

21 - "Chroniques du Séminaire de J. Lacan". Plusieurs articles sous cette rubrique in *Littoral*, n° 2,3,4,5,6, etc. (certains traduits en espagnol).

22 - "Petits hommes et grands hommes". *Bulletin du CFRP*, 1984.

23 - "Index du Séminaire I de J. Lacan", *Bulletin du CFRP*, 1984.

24 - "Sylolain" (écrit avec Charles Sarfati). *Bulletin Convention Psychanalytique*, 10/85.

25 - "Note historique sur la métaphore paternelle". *Bulletin du CFRP*, n° 3, 1985, p. 127.

26 - "L'inconscient feuilleté" (écrit avec Charles Sarfati). *Patio*, 1986.

27 - "Présentation du séminaire de J. Lacan sur l'identification" ainsi que "Index et Bibliographie de l'ouvrage", in *Les Identifications* (collectif), Denoël, 1986. Traduit et publié en allemand (in *Riss*, n° 12, 10/89).

28 - "Compte-rendu du séminaire de J. Lacan sur l'angoisse". *Esquisses psychanalytiques*, n°   , 1987.

29 - "Le phallus: une note historique". *Esquisses psychanalytiques*, n° 9, 1988.

30 - "Intervention résumée d'un exposé sur l'établissement du Séminaire de J. Lacan", in *Fin d'une analyse, finalité de la psychanalyse* (collectif), Solin, 1989.

CONFERENCES OU EXPOSES PUBLIES OU DIFFUSES A PEU D'EXEMPLAIRES

1 - Exposés au Cercle d'Etudes Freudiennes sur:

- *Un enfant est battu*, de Freud (2 séances), 1981.
- *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, de Freud (2 séances), 1983.

(polycopiés)

2 - *La cure psychanalytique*. Exposé à l'Institut Parmentier, 1985, (20 à 30 exemplaires).

3 - *Le graphe de J. Lacan*. Exposé Séminaires Psychanalytiques, 10/86, (polycopié).

4 - *La psychanalyse et les mots en souffrance*. Exposé à l'Institut Parmentier, 1987, (20 à 30 exemplaires).

5 - *Sur l'objet (a) de Lacan*. Exposé à Censier, 1986-87, (non publié).

6 - *Le corps et ses représentations*. Exposé à l'Institut Parmentier, 1/88, (20 à 30 exemplaires).

7 - *La psychose de l'enfant*. Conférence des Séminaires Psychanalytiques, 5/88, (polycopié). (Autre version à l'Institut Georges Heuyer).

8 - *Le graphe de J. Lacan*. Exposé Journée d'étude Séminaires Psychanalytiques. Pas de trace écrite de cet exposé, dont j'ai fait une reprise prolongée en module (enregistrements).

9 - *A propos du ternaire privation-frustration-castration* (1985, 30 exemplaires)

10 - *Le ternaire privation-frustration-castration*. Exposé Journée Intermodules, Séminaires Psychanalytiques, (1991, 30 exemplaires).

11 - *"La spirituelle bouchère"*. Exposé dans et avec un module des Séminaires Psychanalytiques, (1991, polycopié).

12 - *Exposer Jacques Lacan*. Conférence des Séminaires Psychanalytiques, (1992, à paraître).

13 - *Quartette pour un moment*. (1991, 30 exemplaires).

<u>GÉRÔME TAILLANDIER</u>

– Point fixe. 1994 –

Né en 1947. Après des études secondaires classiques dans l'enseignement français, obtient un baccalauréat en mathématiques élémentaires. Converti à la philosophie par un enseignant, **Jean MAUGUË**, engage des études de philosophie à la Sorbonne. Puis, lassé par le côté scolaire de cet enseignement, décide d'errer en suivant toutes sortes de cours dans les divers lieux de l'Université parisienne. Tombe sur **Jacques LACAN** et suit son séminaire durant plusieurs années.

Entre temps, suit une psychanalyse et beaucoup de séminaires et groupes proches de **Jacques LACAN**. Grâce à **Juan David NASIO**, qui lui fait l'honneur de cosigner quelques articles, publie et se pique d'écrire ensuite dans diverses revues.

Cette *Bildungswanderung* une fois terminée, se résout à finir psychologue clinicien pour gagner sa vie. Devient psychanalyste en libéral tout en engageant dans divers contextes un travail d'enseignement relatif à la psychanalyse.

Puis grâce, entr'autres, à **Josée MANENTI**, commence un enseignement sur les séminaires de **Jacques LACAN**. Il expose par ailleurs surtout dans le cadre des séminaires psychanalytiques animés par **Juan David NASIO**. (dernière conférence en date sur *Hamlet* avec **Ana BEDOUELLE**).

Septembre 1994

Gérôme TAILLANDIER

La cure psychanalytique et les mots en souffrance.

Exposé à l'Institut Parmentier
Janvier 1987.

